

# REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

*Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historik.*

*Cicéron, de Orat., II, 15.*

**QUARANTIÈME ANNÉE.**

---

TOME CENT-VINGTIÈME

Novembre-Décembre 1915.

---

PARIS

**LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN**

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1915

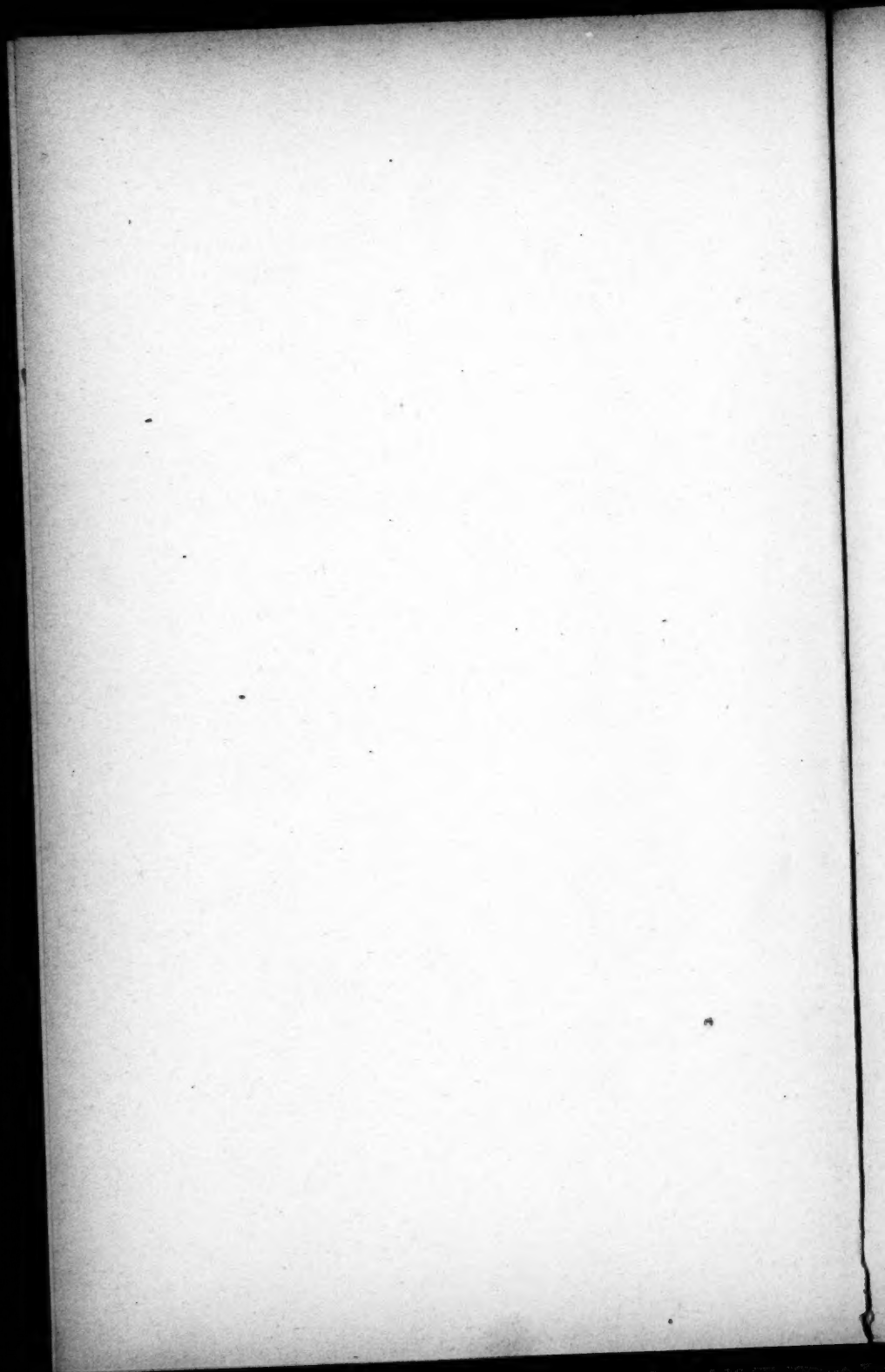
D  
1  
.R6  
t. 120  
1915

(Ref. room)  
H.  
~~R3282~~  
~~A.120~~  
1 March '16.

HTUONTRAG  
303.100  
1307.931



**REVUE**  
**HISTORIQUE**



LA  
CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE  
PAR LES ARABES

(Suite et fin<sup>1</sup>).

---

SECONDE PARTIE (suite).

III.

*Marche de 'Amr de Péluse à Memphis.*

L'armée arabe fut, dit-on, retenue par le siège de Péluse pendant un mois; ce mois doit-il ou non être compté dans la campagne d'Égypte? Autrement dit, à quelle époque eut lieu l'entrée des Arabes en Égypte? La tradition semble unanime sur ce point; ce fut le *jour du sacrifice*, le 10 du mois de Dou-'l-Higgeh, c'est-à-dire le 12 décembre; sur la question de l'année, il y a controverse : la plupart disent que ce fut la dix-huitième année de l'hégire, c'est-à-dire en 639; mais d'autres placent l'invasion de l'Égypte en l'an 16, d'autres en l'an 20, 21, 22 ou même 26 de l'hégire<sup>2</sup>. La comparaison de ces dates avec certaines autres données par Jean de Nikiou montre bien que ce fut en l'année 639. Il ne serait pas étonnant que le généralissime 'Amr eût voulu faire coïncider son entrée en Égypte avec une des plus grandes fêtes de l'Islam, car l'importance des jours fastes et néfastes était toujours fort grande sur les peuples encore à l'aurore de la civilisation. Mais il ne suffisait pas que le jour fût favorable; il fallait que l'époque de l'année le fût aussi; or, c'est là que nous pouvons admirer l'intelligence

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 273-310.

2. Makrizy, *Khitat*, traduction française de P. Casanova, t. III des *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1906.

des choses du Nil qui avait présidé à l'élaboration du plan de campagne. Au mois de décembre, la Basse-Egypte est recouverte d'eau en grande partie, l'inondation n'ayant guère que commencé à se retirer, surtout sur les bords de la Méditerranée et la région des lacs, c'est-à-dire depuis Péluse jusqu'à Alexandrie; le 15 novembre, à la hauteur d'Abydos, le chemin ordinaire n'est pas encore praticable, comme je l'ai moi-même éprouvé, et ce n'est pas trop d'un mois encore et plus pour permettre aux terres situées aux diverses embouchures du Nil d'apparaître et de se sécher. Cette situation de l'Égypte ferait assez bien comprendre que le siège de Péluse, *la ville de la boue*, ait duré pendant un mois, selon la plupart des historiens arabes, et même deux mois, selon le géographe Yakout, car cette ville ne devait pas être abordable en ce moment, l'inondation ne s'étant pas retirée.

C'est encore cette circonstance qui fait comprendre le chemin suivi par 'Amr et son armée. Le besoin de veiller à la nourriture de leurs chevaux leur défendait en effet de s'éloigner des terres cultivées et, de plus, la sûreté de leur marche leur défendait aussi de s'aventurer dans les champs encore à moitié couverts par l'eau, interceptés par de nombreux canaux où l'armée aurait couru le risque de disparaître. En effet, quand on signale les premières opérations, elle est arrivée à la hauteur de Belbeis, c'est-à-dire qu'elle a suivi la lisière du désert; cette route, que suivent encore les caravanes venant de Syrie, passe au village actuel de Saleyeh, va couper ce qu'on nomme aujourd'hui le Ouady Toumilât ou la vallée rendue fertile par le canal qui va du Caire à la mer Rouge, lequel existait dès lors, puisqu'il remonte, dit-on, à Ménès, et qu'il avait été recreusé sous l'empereur Trajan pour le transport des céréales jusqu'à Qolzoum ou Suez<sup>1</sup>. Du Ouady Toumilât, les Arabes gagnèrent l'ancienne ville de Phelbès, c'est-à-dire l'actuelle Belbeis, située à l'orée du désert. Cette ville arrêta encore 'Amr, au témoignage de Yakout<sup>2</sup>, et cela pendant un mois, ce qui semble très exagéré. De Belbeis il était très facile de se diriger vers On ou Héliopolis, toujours en suivant le désert, et c'est à Héliopolis qu'eut lieu la première bataille rangée entre l'armée byzantine et l'armée arabe après la campagne de 'Amr au Fayoum.

Il est facile ainsi de voir avec quelle prudence l'armée musul-

1. J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 29.

2. Yakout, *Dictionnaire géographique*, à ce mot.

mane était conduite ; grâce aux conditions géographiques du pays, 'Amr était parvenu à quelques lieues de la capitale sans avoir livré la plus petite bataille ; il s'était contenté de prendre les deux villes de Péluse et de Belbeis, au sommet de la route suivie et presque à son extrémité, et cela pour assurer ses communications. D'après Strabon<sup>1</sup>, Péluse avait des murailles ; il devait donc y avoir une garnison. Peut-être y eut-il une autre raison pour rendre le siège de cette ville nécessaire : c'est là qu'aboutissait la grande muraille élevée pendant la XIX<sup>e</sup> dynastie contre les incursions des nomades, et cette muraille devait, sans le moindre doute, avoir été réparée par Cyrus quand il se mit en mesure de défendre l'Égypte contre l'invasion qui la menaçait. Il n'est pas question de siège pour El-'Arisch, sans doute parce que l'armée musulmane se préoccupa peu d'y entrer. Elle laissa donc de côté les villes fortifiées à l'extrémité nord-est de l'Égypte jusqu'à Péluse ; mais là il lui fallut bien se faire un passage sous peine de remonter jusqu'à Qolzoum, ou tout au moins jusqu'à Héroopolis, actuellement Tell-el-Maskhoutah, ce qui aurait été multiplier inutilement les difficultés à cause de la traversée du désert et de l'éloignement de la Basse-Égypte. De plus, il fallait bien, ainsi que je viens de le dire, assurer les communications entre l'Égypte et la Syrie, et cette nécessité explique encore mieux le besoin d'assiéger et de prendre cette ville. Quoique les Arabes n'en fussent pas à leur premier siège, puisqu'ils avaient assiégé Jérusalem, sans compter les autres villes qu'ils avaient prises en Perse et en Syrie, et puisque le généralissime 'Amr était occupé au siège de Césarée lorsqu'il prit le chemin de l'Égypte, cependant ils n'étaient pas très habiles dans l'art de capturer les places fortes. De plus, je ne crois pas trop m'avancer en disant que leur armée consistait pour la plus grande partie en cavalerie, bien que la présence de nègres dans cette armée et la foule de gens qui suit le vainqueur dénotent assez qu'il devait y avoir aussi de l'infanterie. Les Arabes, bons cavaliers, n'étaient que des fantassins ordinaires, surtout pour se livrer aux opérations d'un siège qui offrait quelques difficultés. De là, le temps qu'il fallut pour prendre Péluse d'abord, Belbeis ensuite.

Une autre considération fait encore mieux comprendre pourquoi la petite armée de 'Amr, après avoir laissé une garnison

1. Strabon, XVII, p. 803, éd. Meineke.

dans les deux villes de Péluse et de Belbeis, put arriver au cœur de l'Égypte sans avoir été signalée. 'Amr dut chercher le plus possible à ne point ébruiter son invasion de l'Égypte; pour cela, si le moment de son attaque était mal choisi à cause de la crue du Nil, d'un autre côté il recueillait les avantages du contretemps sur lesquels il avait sans doute compté. Au moment de l'inondation, presque tous les rapports sont suspendus entre les villages de l'Égypte; par conséquent le bruit de la prise de Péluse ne put se répandre aussi vite qu'il l'aurait fait en une autre saison, le gouverneur de l'Égypte put l'ignorer pendant assez longtemps; il put croire de plus qu'il ne s'agissait que d'une de ces incursions dont de tout temps l'Égypte avait été le théâtre et qui se dissipaient tout comme elles étaient venues. Puis 'Amr disparaissait tout à coup à nouveau et, quand on le retrouvait, il était à une quinzaine de lieues d'Héliopolis tout au plus; cela explique que l'on n'ait pu concevoir des craintes sérieuses sur sa marche, qu'on n'ait pas cherché à s'y opposer, qu'on ne l'ait même pas tenté, à cause de la saison, puisqu'il était impossible de combattre ailleurs que dans le désert. Si 'Amr calcula tous les obstacles qui favorisaient son invasion en Égypte, c'est un général de premier ordre; s'il ne l'a pas fait et s'est confié à son étoile, il faut avouer que les circonstances l'ont merveilleusement servi.

Cependant il est vraisemblable que, dès son arrivée à Belbeis, il fit parvenir au khalife 'Omar Ibn el Khattab une demande pressante de secours. Il ne devait plus avoir avec lui que trois mille hommes au plus et l'inquiétude montait sans doute en son cœur à mesure qu'il approchait de Babylone, car d'Héliopolis à Babylone il y avait deux ou trois lieues, et à partir de cette ville il allait rencontrer l'armée byzantine accourue au secours de la capitale de l'Égypte, et il lui importait de ne pas être vaincu, pour son honneur comme pour l'honneur de l'Islam. Ses ennemis lui avaient reproché près du khalife d'être trop aventureux; c'était à lui de montrer que, s'il s'était aventuré, il avait su arriver au succès. Là encore la pensée vient que, s'il n'avait pas eu des intelligences parmi la population, sa marche, même en longeant la terre cultivée, était bien audacieuse; il lui fallait nourrir hommes et chevaux, surtout avoir de l'eau en abondance. L'eau, les canaux qui étaient à proximité du désert la lui offraient; de la nourriture, il en trouva aussi, mais ce dut être



beaucoup plus difficile. Il en était arrivé au point où il lui fallait de toute nécessité vaincre ou mourir; nous allons voir qu'il vainquit.

Il rencontra dans la plaine entre Héliopolis et le Caire actuel la première armée byzantine qui lui disputa le passage. Cet endroit, d'après Jean de Nikiou, s'appelait Tendounyas, et Om-Douneïn, si l'on en croit les auteurs arabes; d'après les identifications les plus récentes, il était situé un peu en avant de la ville de Kîmé ou Memphis, sur l'emplacement actuel du jardin que l'on appelle l'Ezbékîeh<sup>1</sup>. Selon les historiens arabes, il y eut sur le site de ce village plusieurs combats qui restèrent indécis, jusqu'à ce qu'enfin 'Amr y put entrer et s'y établir<sup>2</sup>. Après cette victoire, qui sans doute lui coûta cher, 'Amr se vit dans une position qui pouvait sans doute devenir dangereuse; s'il restait avec sa petite armée en face de l'armée byzantine, il pouvait être attaqué et succomber; il vit alors clairement que ses troupes n'étaient pas assez fortes pour attaquer la ville de Babylone où s'était renfermée une nombreuse garnison et il pouvait s'attendre à chaque instant que le gouvernement byzantin enverrait contre lui d'autres troupes qui finiraient par l'entourer et le prendre. Pour éviter ce danger, il eut recours à un moyen qu'il avait déjà employé : il prit le parti de disparaître un moment pour revenir au moment où il recevrait la nouvelle que les renforts demandés seraient sur le point d'arriver. Il employa donc la plus grande partie de son armée à une expédition que nous connaissons seulement par Jean de Nikiou, dont le texte se présente à nous assez obscur, mais fort compréhensible.

Pour ne pas laisser sa petite armée sans emploi et pour l'habituer aux combats avec les soldats de Byzance, 'Amr la conduisit au Fayoum. Il fit passer le Nil à ses soldats sur des barques trouvées à Tendounyas et, par la rive gauche, il remonta jusque vers Oxyrhynchos, ou Pemdjé-El-Behnésa, et

1. J. Maspero, *op. cit.*, p. 30. J'avais reconnu dans Tendounyas le mot *Tian-tonios*, où le *Ti* représente l'article copte et le mot *Antonios* le nom d'Antoine; j'en avais fait le nom d'une tour dont j'ai vu la base encore en place au vieux Caire; on a adopté mon étymologie, mais en l'appliquant avec raison, je dois le dire, à un autre endroit situé en avant de Babylone. Cf. Ruvasse, *Essai sur la topographie du Caire*, p. 416; Casanova, *les Noms coptes du Caire*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. I, p. 146, 185-189; Butler, *The Arab conquest of Egypt*, p. 216.

2. Makrizy, *Khitat*, traduction de M. Casanova, p. 120.

redescendit ensuite vers le Fayoum en suivant le Bahr-Yousouf ou fleuve de Joseph. Jean de Nikiou parle d'un ou de plusieurs combats livrés entre les deux armées et dans lesquels les Arabes ne furent pas toujours victorieux, quoique dans l'un d'eux ils aient réussi à massacrer une compagnie de cinquante hommes, sous le commandement d'un certain Jean et chargée de surveiller les mouvements des Arabes; les soldats et leur chef de troupe s'étaient cachés dans des vignes et des palmiers, mais leur séjour ayant été dénoncé par un traître, ils furent surpris alors qu'ils se rendaient à leur camp d'Abait et le corps entier fut massacré. Comme ce village existe toujours, c'est une preuve que l'armée arabe avait laissé le Fayoum sur la gauche, car il est situé dans la province de Benisouef et faisait jadis partie de celle de Behnésa<sup>1</sup>. La nouvelle de ce massacre se répandit avec une grande rapidité, et de Babylone on envoya vers le camp d'Abait un autre général nommé Léonce, homme d'une grande corpulence et n'entendant rien aux choses de la guerre; en voyant que le gouverneur du Fayoum, nommé Théodore, harcelait les Arabes, il conjectura que les envahisseurs seraient bientôt ramenés à Babylone, et Jean de Nikiou nous dit que « pour cette fois ils furent empêchés d'entrer dans le Fayoum », parce qu'ils furent arrêtés au point d'Ellahoun et obligés de retourner sur leurs pas<sup>2</sup>. Ils retournèrent en effet vers Babylone, mais sans doute pour une tout autre raison que celle que soupçonnait Léonce. 'Amr voyait en effet qu'il ne pouvait espérer surprendre le Fayoum ni garder les villes déjà prises; il décida donc de se rapprocher des renforts demandés au khalife 'Omar et il voulait être sur les lieux pour les recevoir; peut-être même avait-il déjà reçu avis de leur arrivée prochaine. Son expédition se termina donc par un échec<sup>3</sup>; il avait été trop aventureux et justifiait les accusations de ses ennemis.

1. Cf. Sylvestre de Sacy, *Abd-el Lutf. État de l'Égypte*. M. Butler a imaginé qu'il s'agissait d'une autre ville nommée de même et qui aurait fait partie du Fayoum; cette ville n'a jamais existé et d'ailleurs les Arabes n'entrèrent pas alors dans le Fayoum.

2. Jean de Nikiou (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXIV), ch. cxi, p. 555.

3. Je n'avais pas admis autrefois la possibilité de cette expédition, que M. Butler a reconnue le premier. M. Jean Maspero (*op cit.*, p. 34) reproche à l'auteur anglais d'avoir cru à une expédition que les auteurs arabes ne



De retour à Tendounyas, où il s'était fait conduire par les barques trouvées à Nilopolis ou Delàs<sup>1</sup>, 'Amr ne trouva pas la position changée. Son armée était quelque peu diminuée; mais les renforts qui lui arrivaient étaient plus que suffisants pour remplir les vides qui s'étaient produits parmi ses soldats; le khalife lui envoyait, en effet, 4,000 nouveaux combattants, et certains auteurs disent même 12,000 hommes; mais je crois bien que ces auteurs ont pris le nombre total des soldats que 'Amr eut à sa disposition à la fin de l'invasion pour celui des renforts qu'il reçut en premier lieu. Quoi qu'il en soit, si des renforts arrivaient pour 'Amr, des résistances nouvelles se produisaient et l'armée byzantine se préparait à lui disputer sa conquête. Les troupes qu'on lui envoyait arrivèrent saines et sauvées à Héliopolis, et alors 'Amr se porta à leur rencontre, abandonnant momentanément la ville de Tendounyas<sup>2</sup>. L'armée byzantine crut l'occasion favorable; elle se porta en rase campagne, ce qui fut une grande faute. La collision des deux armées eut lieu dans la plaine prédestinée d'Héliopolis. Au rapport de Jean de Nikiou et de Makrizy qui avait pris le fait dans un autre auteur de sa nation, 'Amr permit à l'un de ses lieutenants de conduire par le Gebel Moqattam un corps de 500 cavaliers qui devaient tomber sur l'armée byzantine par une attaque de flanc. Pour cela, il dissimula une partie de son armée dans les grottes de la montagne. L'attaque fut rude et rude aussi la résistance; Arabes et Grecs combattirent en désespérés; mais, lorsque le corps des cavaliers tomba sur le flanc des Grecs, ceux-ci se débandèrent, prirent la fuite et coururent se réfugier dans la citadelle de Babylone. La ville de Tendounyas, qui avait dû être abandonnée pour recevoir les renforts et livrer bataille, fut reprise, la garnison en fut massacrée, sauf trois

connaissent pas et qu'ils placent un an après l'année à laquelle nous sommes arrivés; tout bien considéré, c'est M. Butler qui a raison : si les auteurs arabes ne parlent pas de cette première expédition qui fut un insuccès, c'est peut-être qu'ils ont voulu taire un fait qui n'était pas à l'honneur des Musulmans. Ils parlent bien d'une autre expédition qui réussit et qui eut lieu l'année suivante après la prise du *Castrum Babylonis*. Le témoignage de Jean de Nikiou, simple et net, ne peut être rejeté; les mots « pour cette fois » montrent bien que les Arabes revinrent à la charge.

1. Jean de Nikiou, ch. cxiii, p. 559.

2. J'avais pensé un moment que l'armée byzantine, ayant appris l'arrivée des renforts, s'était mise entre les deux camps de l'armée arabe; mais ce mouvement n'étant indiqué nulle part, j'ai dû laisser ma pensée telle qu'elle.

cents hommes, et les Arabes furent définitivement les maîtres d'une partie de la capitale égyptienne. Les Grecs virent alors combien ils avaient été mal inspirés d'accepter la bataille dans une plaine où les chevaux pouvaient manœuvrer à l'aise, sans être arrêtés par des digues et des canaux ; d'autre part, le commandement n'avait pas été à la hauteur des circonstances. Du côté arabe, 'Amr avait admirablement su prévoir, préparer les différentes phases de la bataille et diriger l'ardeur de ses soldats ; il se montra bon général tandis que ses adversaires n'avaient aucun homme de sa valeur à lui opposer<sup>1</sup>.

## IV.

*Siège et prise de Babylone et de sa forteresse.*

Les lieux actuels ont subi tant de transformations depuis la conquête des Arabes qu'il est bien difficile de donner une idée de leur disposition au moment où elle s'accomplit. Toutefois, il est sans doute possible d'en faire une description assez exacte en se tenant le plus près que l'on pourra des conditions géographiques. La ville actuelle du Caire comprend, dans sa partie sud, un quartier plein de décombres où se détache un monument de forme presque rectangulaire ayant de hauts murs et des portes profondes qui donnent bien l'idée d'une forteresse et qui en fut certainement une primitivement. On appelle ce quartier *Masr-el-attikah*, c'est-à-dire le vieux Caire, et la forteresse en question *Qasr-esch-schamâ*, c'est-à-dire : *le château du feu*, sans doute en souvenir de sa destination première, car il semble bien avoir servi aux Perses pour leur défense et pour leurs cérémonies religieuses, lors de leur première conquête de l'Égypte, vers le v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'emplacement en est bien connu par suite de cette circonstance que 'Amr, après sa victoire, fit élever une mosquée sur l'emplacement où était sa tente pendant le siège, et cette mosquée existe toujours. Autour de la mosquée s'éleva peu à peu une ville entièrement arabe que l'on connaît sous le nom de Fostat, ce qui signifie « la Tente » ; mais cette étymologie par à peu près n'est due qu'aux auteurs arabes peu au courant des événements, car, après la conquête, aux vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles, cette ville est toujours désignée dans les papyrus administratifs sous le nom grec de Φοσσάτων, qui est le mot latin

1. Jean de Nikiou, ch. cxii, p. 557-558.

*Fossatum*, à peine grécisé. Ce mot *fossatum* a donné naissance à l'appellation Fostat, car les deux mots se composent à peu près des mêmes lettres. La Chronique de Jean de Nikiou en explique l'origine lorsqu'elle fait remonter la construction de cette forteresse à l'empereur Trajan qui, dit-il, « se rendit lui-même en Égypte et y construisit une forteresse avec une puissante et imprenable citadelle, y amena de l'eau en abondance et la nomma Babylone d'Égypte. Les fondements de cette forteresse avaient été construits antérieurement par Nabuchodonosor, roi des Mages et des Perses, qui l'avaient appelée *Forteresse de Babylone* »<sup>1</sup>. Ces détails ne sont vrais qu'en partie, mais on doit en retenir ceci qu'il y avait un fossé autour de la ville. Ce fossé ne pouvait être qu'à l'ouest de la ville et de la citadelle de Babylone puisque, s'il avait été à l'est, les Arabes n'auraient pu le franchir, ni surtout s'emparer par escalade de la citadelle, comme certains auteurs l'ont prétendu. Pendant et après le siège, la route du Nil resta libre et les Grecs épars dans la Haute-Égypte s'en servirent pour se réfugier dans la ville d'Alexandrie, ce qui n'eût pu se faire si le grand bras du Nil n'eût été situé, alors comme il l'est actuellement, derrière l'île de Ruondah, car, s'il leur eût fallu passer sous les murs de la ville et de la citadelle, c'est-à-dire si le petit bras eût été à l'est, la route n'eût pu être employée. Les bateaux abordaient en effet aux murs ouest de la citadelle, et c'est bien la route que prit Cyrus pour se rendre à Alexandrie et d'Alexandrie à Constantinople où l'empereur le rappelait; c'est devant cette forteresse que se passa le second acte de cette tragédie historique, le troisième devant avoir lieu dans Alexandrie.

On entrait dans cette forteresse — les murs avaient huit pieds de profondeur et trente pieds de hauteur — par plusieurs portes dont les principales étaient une porte de fer située du côté sud, une seconde située sans doute du côté nord, sans compter celle qui mettait la forteresse en communication directe avec le Nil, à savoir entre les deux grandes tours qui lui ont fait donner le nom de *Qasr-esch-schamâ* et qui constituaient ce qu'on a appelé le *château du feu*. De l'autre côté du *Fossé* était située l'île de Ruondah qui était le prolongement naturel du *Castrum Baby-lonis* et en avait été séparée par le canal-fossé creusé par Trajan<sup>2</sup>.

1. Jean de Nikiou, ch. LXXII, p. 413.

2. V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV, où il n'est pas question le moins

La bataille d'Héliopolis avait été livrée vers le commencement du mois de juin 640<sup>1</sup>. Le premier soin qui s'imposait au vainqueur était de pousser sa victoire aussi loin qu'il le pouvait, d'assiéger et de prendre d'abord la ville, puis la forteresse de Babylone où les ennemis s'étaient réfugiés. A ce sujet, je dois dire que les derniers historiens de cette conquête sont tombés dans une méprise qui a occasionné des erreurs nombreuses, lorsqu'ils écrivent que les *Coptes* se réfugièrent dans la forteresse de Babylone et s'y défendirent sous le commandement de Cyrus, le gouverneur évêque, qui à la fin se serait lâchement enfui. Les historiens arabes chez lesquels ils ont puisé leurs renseignements désignent en effet les adversaires de 'Amr par le nom de *Qibti*. Ce mot désigne bien maintenant les Coptes, c'est-à-dire les Égyptiens demeurés fidèles à la religion chrétienne; mais chez les auteurs arabes il désigne tous les Égyptiens, chrétiens ou non, car il y avait encore des Égyptiens qui regardaient les anciens dieux de l'Égypte comme seuls dignes d'être adorés. Le mot *Qibti* n'est que le nom acéphale d'Égyptiens, puisque, si l'on ôte la première voyelle du mot et la terminaison ethnique, il reste *gypti*, ce qui est bien la prononciation égyptienne du mot *Qibti*. En représentant les *Qibti* comme des Coptes, on commet donc une grosse erreur et on se crée de grandes difficultés, ne serait-ce que pour expliquer comment les Coptes donnèrent asile à Cyrus, leur ennemi mortel, et comment Cyrus aurait apporté tant de soin à ce que les traités qu'il avait signés fussent favorables aux Coptes; ce n'était pas aux Coptes seuls, mais à tous les Égyptiens, que Cyrus prétendait être utile. De plus, ces mêmes historiens mélangent ensemble deux événements fort distincts, le

du monde que Trajan soit allé en Égypte, bien que la réfection, sous cet empereur, du canal reliant le Nil à la mer Rouge soit mentionnée.

1. Cette date me semble résulter des paroles employées par l'*Histoire des patriarches*, disant que l'arrivée des Arabes en Égypte — ou au Caire — eut lieu le 12 du mois de Payni, de l'année des martyrs 357 ou le 6 juin 641. S'il se fût agi de l'arrivée à Péluse, du siège de cette ville ou de celui de Belbeis, comment cet historien eût-il pu dire que l'arrivée des Arabes à El-'Arish ou à Péluse ou à Belbeis avait eu lieu au mois de juin? Il ne sait rien d'ailleurs sur la bataille d'Héliopolis; mais il enregistre l'arrivée des Arabes à Babylone le 12 Payni 641. M. Butler a donc tort de mettre la date de cette bataille au mois de juillet, car c'est la seule manière d'expliquer raisonnablement la mention de la date du 12 Payni par l'auteur de l'*Histoire des patriarches* qui devait la savoir, mais qui se trompe sur l'année, car ce fut bien en 640.

siège de la ville que Cyrus défendit en personne, à la capitulation de laquelle il veilla, et celui de la citadelle pendant qu'il était absent. De là est née une confusion extraordinaire dans le récit des historiens modernes, à commencer par Gibbon et à finir par M. Butler, confusion qui disparaît complètement si l'on admet cette facile distinction<sup>1</sup>.

Le siège n'offrit rien de particulier au point de vue militaire et nous en ignorons les vicissitudes; nous savons que celui de la ville durait encore au commencement de décembre. Cyrus, en raison de son titre de gouverneur, était allé organiser la défense. Il n'avait pu voir ce qui s'était passé en Égypte depuis l'arrivée des Arabes sans en concevoir les plus noirs pressentiments. Il avait constaté la jalousie des chefs militaires, leur peu d'habileté technique, l'anarchie à peu près complète qui régnait dans l'administration, la résistance sourde qu'opposait la population et l'assistance qu'en recevaient les Arabes; quoiqu'il eût fait son possible pour exciter dans les cœurs l'amour du pays et l'ardeur de la lutte, il était bien forcé de s'avouer à lui-même qu'il avait échoué dans son dessein, que toutes les chances se tournaient contre lui et qu'il serait vaincu dans la lutte engagée. Peut-être cependant, en voyant le petit nombre des ennemis qui s'étaient jetés sur l'Égypte, ne pouvait-il croire que la conquête serait définitive et se dit-il qu'il y avait un moyen de vaincre les ennemis au milieu même de leur victoire.

Ce moyen, il le vit dans une négociation habilement menée près de gens simples dont il ne connaissait que fort imparfaitement la mentalité, croyant que l'habileté d'un Grec viendrait facilement à bout de gens à peine arrivés à la puissance politique. Il commença donc par préparer les assiégés à l'idée de la capitulation. Il n'avait pas à demander l'autorisation d'entrer en négociations, car en sa qualité de gouverneur il était le maître absolu de tout ce qui regardait l'Égypte. De l'île de Ruondah où il s'était retiré, il dépêcha au général arabe des envoyés qui présentèrent la position des Arabes comme bien aventureuse; ils firent observer que la crue du Nil entourait leur armée d'eau comme dans un filet et que le mieux était pour eux de se retirer dans leur pays; quant au gouvernement, il

1. Les historiens arabes ont cependant connu les deux sièges, sans cependant les distinguer complètement; quand la ville de Babylone se rendit, ils disent que la garnison passa dans le *hissn*, c'est-à-dire le fort ou la forteresse.



était tout disposé à faciliter cette retraite avant que les armées égyptiennes fussent accourues au secours de Babylone, car alors il serait trop tard pour négocier, et 'Amr aurait à subir, avec ses compagnons, le sort auquel il se serait exposé.

Sa feinte était habile; mais ses envoyés avaient affaire à un homme qui ne manquait ni d'esprit ni de jugement, qui discernait sainement l'état de l'Égypte et qui, bien que son armée fût peu nombreuse, voyait sûrement quelle serait l'issue de la lutte, pourvu qu'il eût la ténacité nécessaire. N'avait-il pas des relations avec la population égyptienne dont les sympathies allaient aux Arabes et non aux Grecs? Il avait déjà fait demander au khalife 'Omar de nouveaux renforts, lui assurant que sans eux il ne pourrait pas prendre la ville de Babylone et sa forteresse. En attendant que le khalife les lui envoyât, comme il fut fait par la suite, 'Amr commença par retenir en son camp les envoyés de Cyrus pendant deux jours entiers, puis il les renvoya avec cette réponse : « Il ne peut y avoir entre nous d'autres stipulations que l'une des trois suivantes : ou vous embrasserez l'Is-lam, et alors vous serez nos frères, ce qui sera à nous sera à vous ; ou, si vous refusez notre religion, vous nous paierez le tribut de la soumission ; ou nous continuerons de lutter avec acharnement les uns contre les autres jusqu'à ce que Dieu ait décidé entre vous et nous. » En retenant les envoyés de Cyrus, 'Amr avait bien su ce qu'il faisait, car ces envoyés avaient été les témoins de la simplicité des mœurs musulmanes d'alors, de l'ardeur de leur foi religieuse et de l'enthousiasme avec lequel les Arabes se lançaient aux combats. Cyrus ne manqua pas en effet d'interroger ses envoyés sur ce qu'ils avaient vu dans le camp musulman et ceux-ci lui apprirent sans la moindre exagération ce dont ils avaient été les témoins. Dès lors la désespérance entra dans le cœur de Cyrus et il se dit que, coûte que coûte, il lui fallait profiter de la crue du Nil, qui rendait vraiment précaire la situation des Arabes, pour emporter de haute lutte leur départ, même au prix de quelques sacrifices.

Il renvoya donc ses affidés près de 'Amr et lui fit dire : « Envoyez-nous des Musulmans pour traiter avec nous, afin que nous nous entendions sur la solution qui peut nous convenir, à nous et à vous. » 'Amr se rendit à ce désir et envoya vers Cyrus dix messagers, lesquels avaient pour chef un nègre de très haute stature nommé 'Achâdat Ibn el Samît; c'était lui qui

devait porter la parole et ordre lui avait été donné de ne pas s'écarter des trois solutions indiquées plus haut. Au rapport des historiens arabes, entre autres de Makrizy, auquel j'emprunte cette relation comme il l'avait empruntée lui-même à des auteurs antérieurs, mais éloignés des événements de deux siècles au moins, Cyrus, en voyant ce nègre pauvrement habillé, fut pris d'une sorte de dégoût et demanda qu'on lui désignât un autre homme avec lequel il pût traiter; mais il fut obligé d'entrer en conversation avec celui dont la vue seule l'effrayait. Il essaya de reprendre sur lui l'avantage des arguments qui avaient échoué près de 'Amr; mais le nègre fut fidèle aux instructions de son général et n'accepta nulle autre tractation. Cyrus vit alors que la partie était perdue pour les Grecs en présence d'hommes inaccessibles aux considérations ordinaires de richesses, qui ne voyaient dans la vie que le moyen de se rendre agréables à Dieu et dans la mort que celui d'aller plus tôt jouir du bonheur préparé à ses élus. Il se tourna donc vers les personnages qui l'entouraient, demanda leur avis et, devant leur refus d'abandonner leur religion, il les exhorta à accepter la seconde alternative, c'est-à-dire à capituler moyennant reconnaissance et garantie de la propriété pour eux et leurs familles. Son avis fut repoussé, la conférence levée et le pont de bateaux détruit qui mettait l'île de Ruondah en communication avec la terre ferme. Il y eut ensuite un combat qui tourna à l'avantage des Musulmans et Cyrus parvint alors à faire accepter des assiégés ce qu'ils avaient refusé d'abord : une capitulation avec tribut. A deux dinars par tête, ce tribut produisit, dit-on, une somme de 180 millions de francs, chiffre d'une exagération ridicule, car il donnerait à l'Égypte une population d'au moins 18 millions d'habitants qu'elle eût été complètement incapable de nourrir<sup>1</sup>.

Telle fut la suite, selon les historiens arabes, des événements qui aboutirent à la capitulation de Babylone, mais seulement pour la ville et non pas pour la forteresse qui continua d'être assiégée comme auparavant. A ce sujet, on a accusé Cyrus de trahison et de duplicité, de menées ténébreuses, etc. Sa conduite me semble au contraire avoir été prudente et digne au plus haut degré. De quel droit aurait-il pu faire souffrir à une popu-

1. Cf. Makrizy, *Khitat*, p. 123-128 de la traduction française de M. Casanova. Les historiens arabes ont confondu le traité de capitulation de Babylone et celui qui devint la charte de l'Égypte, si je puis dire.

lation nombreuse les horreurs d'une prise d'assaut qui devait avoir lieu tôt ou tard? Y gagna-t-il quelque chose? Y fit-il une stipulation particulière en sa faveur? Nul ne l'a jamais dit. S'il ne put rien faire de plus, il le tenta du moins, et Jean de Nikiou est d'accord sur ce point avec les auteurs arabes, à savoir qu'il présida à la capitulation et, comme il ne peut s'agir de la capitulation de la forteresse, qui n'eut lieu qu'à la fête de Pâques 641, après la mort d'Héraclius, il faut bien que ce soit à celle de la ville que se rapportent les détails précédents.

Il est parfaitement impossible de savoir la date de cette capitulation; M. Butler la fixe au milieu de novembre; je serais tenté de la reculer jusque vers la fin de l'année 640. A peine était-elle signée que Cyrus, sur un rappel pressant de l'empereur, dut se rendre à Constantinople pour se justifier d'une conduite qu'on traitait déjà de déloyale et de trahison<sup>1</sup>. L'empereur Héraclius ne pouvait s'imaginer que son administration fût mauvaise; il croyait avoir pris tous les moyens de s'attacher la population égyptienne et ne pouvait comprendre que 12,000 hommes eussent pu venir à bout de 100,000 Byzantins, comme disent les historiens grecs. Il traita Cyrus de la manière la plus offensante et finalement l'envoya en exil.

Il est facile de comprendre que, si 'Amr avait pu venir à bout de Babylone avec 12,000 hommes, ce nombre de soldats ne lui était plus nécessaire pour assiéger une forteresse, si grande fût-elle; aussi il divisa son armée en un certain nombre de corps et les envoya dans la Haute et la Basse-Égypte porter la guerre et s'assurer des villes principales. Il dirigea une petite troupe vers Antinoé pour s'assurer de la capitale de la Haute-Égypte, et le duc Jean qui y commandait, ne voulant pas se défendre, s'enfuit en emportant le montant des impôts et se réfugia dans Alexandrie, craignant le sort des garnisons du Fayoum et de Behnesa. C'est alors, en effet, que le Fayoum fut pris ainsi que plusieurs villes de la Basse-Égypte, entre autres Ménouf el 'Athribis; mais, d'un autre côté, 'Amr échoua complètement devant Damiette et Samounoud que l'inondation défendit mieux que les soldats.

Pendant cette alternative de succès et de revers, il pressait le siège de la citadelle : là encore les succès se balançaient. 'Amr avait dirigé contre la forteresse les catapultes qu'il avait trouvées dans la ville, et de leur côté les assiégés lui répondaient

1. Cf. Théophane, *Chronographia*, A. M. 6 126, éd. de Boor, p. 328, 18.



avec les leurs et leurs balistes. Cependant, la population égyptienne se déclarait de plus en plus en faveur des Arabes, se révoltant contre les ordres des chefs civils, refusant d'obéir à ceux des chefs militaires; en un mot, l'anarchie était maîtresse<sup>1</sup>; il semblait à cette infortunée population que le mal de leurs maîtres était un bien pour elle; l'esprit de rébellion et de haine était tellement vivace dans les cœurs que tous se précipitaient avec joie au-devant du sort qui les attendait, sans prévoir qu'ils se rueraient à la servitude et qu'un jour viendrait, qui n'était pas loin, où ils regretteraient amèrement d'avoir perdu leurs droits à la liberté par l'ardeur qu'ils avaient mise à se tourner du côté des Arabes.

Quant à la garnison, elle se fatiguait d'une résistance qui paraissait inutile. Les eaux du fleuve devenues basses ne permettaient plus sans doute le ravitaillement facile qui avait entretenu son espoir; on résolut donc de capituler. On stipula que les assiégés auraient la vie sauve, que les soldats sortiraient de la citadelle emportant leurs bagages et leurs armes personnelles, mais abandonnant le matériel de guerre. On était alors au lundi de Pâques qui, en 642, était tombé le 24 mars. S'il fallait en croire les auteurs arabes, on vit, dans un assaut qui faillit réussir, un soldat arabe, à l'aide d'une échelle, paraître sur le haut d'un mur et mettre en fuite les défenseurs qui avaient cru voir derrière lui toute l'armée musulmane, alors qu'il se trouvait seul, cherchant l'escalier qui lui permettrait de descendre et d'ouvrir les portes à ses compatriotes. Cette échelle fut conservée précieusement en souvenir de ce fait d'armes extraordinaire; 'Amr donna à l'heureux guerrier, qui s'appelait Zobeir, une maison où elle fut gardée jusqu'au jour où tout fut la proie d'un incendie en l'an 1000<sup>2</sup>. Je considère ce récit comme imaginé de toutes pièces et comme parfaitement invraisemblable.

Jean de Nikiou raconte qu'avant d'abandonner la citadelle les Grecs durent mettre en liberté les quelques prisonniers jacobites qu'ils tenaient dans les fers et cela après les avoir mutilés<sup>3</sup>. Si le fait est vrai, il explique la haine que les Égyptiens avaient conçue pour les Byzantins et justifie leur conduite, à supposer

1. Jean de Nikiou, ch. cxvi, fin.

2. Makrizy, *Khitat*.

3. Jean de Nikiou, ch. cxvii, p. 566.

que cette conduite puisse être justifiée, même au point de vue de leurs avantages personnels<sup>1</sup>.

## V.

*Siège et prise d'Alexandrie.*

'Amr fut libre dès lors de marcher à de nouveaux succès; il décida d'aller investir et assiéger Alexandrie même avec une armée affaiblie par les garnisons qu'il avait fallu mettre dans les villes conquises. Toutefois, comme la victoire lui avait amené des partisans, même en assez grand nombre, comme la population se déclarait de plus en plus en sa faveur, il se disait avec raison que le siège d'Alexandrie lui serait beaucoup plus facile que celui de Babylone et lui demanderait par conséquent un moindre nombre de combattants.

Le chemin d'Alexandrie était tout ouvert, mais 'Amr n'en était pas le maître. Il commença par faire jeter un pont de bateaux pour unir l'île de Ruondah à la terre ferme de la rive ouest, par-dessus le grand bras du Nil, coupant ainsi toute communication entre la Haute et la Basse-Égypte. Puis il ajouta à son armée un certain nombre de soldats égyptiens révoltés contre les Grecs, connaissant très bien leur pays et tout disposés à le conduire vers la ville d'Alexandrie<sup>2</sup>. Pour mieux assurer sa marche, il décida qu'une partie de son armée descendrait le fleuve en bateaux, tandis que l'autre l'accompagnerait par terre, le plus près possible, de manière que toutes deux fussent toujours en communication. Sa double marche, telle qu'elle résulte de la comparaison des documents, fut la suivante : par terre, il suit le désert jusqu'à Nagilah parallèlement au fleuve et livre chemin faisant les combats de Terrauch et de Kam-Sche-

1. Il n'y a aucune valeur historique à donner aux auteurs arabes et à Euty-chios, racontant que la garnison fut massacrée par les Arabes; le témoignage si calme et si précis de Jean de Nikiou, le soin qu'il prend d'écrire un chapitre vengeur sur les cruautés des soldats byzantins, tout me semble une preuve de la vérité de son récit. Il ne faut pas oublier ici, comme dans ce qui va suivre, que cet évêque avait été témoin oculaire d'une partie de ce qu'il raconte, qu'il avait au moins été témoin auriculaire de première main, tandis que les historiens arabes, grands amateurs d'actions héroïques, n'ont pas voulu perdre une si belle occasion d'exercer leurs talents littéraires.

2. C'est ce qui résulte de ce qui se passa en la ville de Nikiou, ainsi qu'on le verra plus loin.

rik; de là, comme le fleuve s'éloigne, il va à Dalingat, puis à Sontis ou Sountais, puis arrive à Damanhour<sup>1</sup>, et de cette ville, en suivant le canal qui s'appelle aujourd'hui Mahmoudieh — c'est le canal qui porte l'eau douce à Alexandrie — il arrive à Χαριςου, aujourd'hui Karioun. Quant à la flotte ou ce qui en tenait lieu, elle arriva d'abord à cette même ville de Nikiou dont il a été si souvent question, et l'évêque Jean nous dit qu'on y fit un grand carnage de soldats grecs qui, à la vue des Arabes, se précipitèrent dans le fleuve et se noyèrent. A partir de cette ville, les massacres de Grecs vont se multiplier, et il semble bien que 'Amr n'avait plus la même autorité que précédemment sur les soldats de son armée. De Nikiou, la flotte descendit à Saïs, où l'on égorga un général grec avec les soldats cachés dans les vignes qui entouraient la ville<sup>2</sup>. De Saïs, elle alla jusqu'à Niclétis ou Fanah, puis à 'Aft où elle prit le canal Mahmoudieh qui la conduisit à Karioun où 'Amr se trouvait pour recevoir les soldats sur la rive gauche du fleuve. Cette marche dut nécessairement être assez lente puisqu'il fallait veiller à la sûreté des deux corps d'armée et par terre et sur le fleuve; mais elle montre bien que les Musulmans devaient être guidés par les indigènes, car autrement ils se seraient perdus dans les méandres de la branche de Rosette et le lacs de canaux qui en sortent, comme dans les nombreux villages de la province de Béhérah.

Un dernier combat qui, dit-on, dura dix jours<sup>3</sup> fut livré près de la ville de Karioun; indécis d'abord, il se termina par la complète victoire des troupes musulmanes qui n'étaient plus alors qu'à une courte distance de la ville d'Alexandrie. Tout bien pesé, la résistance avait été plus vive que ne l'avait pensé le général musulman : les Byzantins avaient tenté de s'entendre, s'étaient réunis; mais finalement la discorde l'avait emporté, tout comme l'anarchie et la guerre civile l'emportaient entre les diverses grandes villes, ainsi que c'était malheureusement la coutume traditionnelle en Égypte<sup>4</sup>. La prise de Karioun porta le général arabe à considérer qu'une attaque brusquée contre la

1. Makrizy, *Khitat*.

2. M. Butler (p. 285, note) dit que la ville de Saïs ne put être attaquée en ce moment parce qu'elle était trop au nord et que, d'ailleurs, il n'y avait pas de vignes. C'est une erreur pour les vignes, et elle fut attaquée alors parce qu'elle était bien sur la route de la flotte, ce que M. Butler n'a pas vu.

3. Beladhari, p. 220.

4. Jean de Nikiou, ch. CXIX, p. 569-573.

ville d'Alexandrie la lui livrerait; mais il fut déçu dans son attente et l'artillerie des Alexandrins le força d'établir son camp hors de la portée des machines qui criblaient son armée de projectiles. On a évalué l'armée de 'Amr à 15,000 ou 20,000 hommes, et la garnison d'Alexandrie à 50,000 combattants<sup>1</sup>; ces chiffres me semblent fort exagérés; 'Amr ne devait avoir que 12,000 hommes au plus sous ses ordres, puisqu'il avait dû laisser une partie de son armée, peut-être la moitié, dans les diverses villes qu'il avait occupées, Péluse, Belbeis, Héliopolis, Babylone, Nikiou, Saïs, les villes de la Pentapole; en admettant même que les soldats indigènes entrés dans son armée eussent comblé les vides obligatoires de la conquête, il est impossible de supposer un chiffre plus élevé, et la garnison d'Alexandrie devait avoir le même effectif<sup>2</sup>. Le siège une fois commencé suivit son cours, comme pour Babylone, et je n'ai nullement l'intention de faire par le menu le récit des événements militaires, tenant pour beaucoup plus importants les événements politiques qui se greffèrent sur les combats livrés autour de la ville.

Les événements qui se passaient en Égypte n'étaient pas demeurés ignorés à Constantinople, de même que la mort d'Héraclius avait été connue en Égypte et était parvenue à l'armée qui assiégeait alors la forteresse de Babylone. L'empereur mourut pendant l'exil de Cyrus; après sa mort, on fit sans doute la réflexion qu'il fallait secourir la ville d'Alexandrie et l'on pensa à y renvoyer celui que toute la cour avait accusé de trahison. On le mit donc de nouveau à la tête du gouvernement d'Égypte pour conduire les négociations de cette paix qu'il avait proposée. Il était de retour dans Alexandrie à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14 septembre 641<sup>3</sup>.

Depuis son départ, les événements avaient marché et la situation était changée; mais Cyrus n'avait pas perdu courage: celui qu'on a représenté comme un traître, un persécuteur odieux à toute la population égyptienne, fut reçu en triomphe à son arrivée dans la ville d'Alexandrie: « Tous les habitants de la ville », dit Jean de Nikiou, « hommes et femmes, jeunes et vieux, accoururent près du patriarche Cyrus et manifestèrent leur joie de son retour. » Et un peu plus loin, le même auteur

1. Butler, *The Arab conquest of Egypt*, p. 292.

2. J. Maspero, *L'Armée byzantine en Égypte*, p. 35-39.

3. Jean de Nikiou, ch. cx, p. 552.

dit : « Lorsque le patriarche Cyrus se rendit à la grande église du Césarion, on couvrit tout le chemin de tapis, on chanta des hymnes en son honneur et la foule fut si grande que l'on s'écrasait : c'est à grand'peine qu'on put le faire arriver à l'église<sup>1</sup>. » L'esprit mobile de la foule s'était évidemment retourné en faveur de Cyrus. L'inquiétude commençait en effet à s'emparer des habitants et l'on espérait que le gouverneur apporterait les moyens de mettre fin à cette guerre désastreuse.

Il ne perdit pas de temps à se rendre près de 'Amr pour reprendre les négociations. Jean de Nikiou dit que Cyrus alla trouver 'Amr à Babylone, et c'est bien en effet à Babylone que devait se trouver le général arabe; mais l'évêque de Nikiou se trompe en disant qu'alors fut élaboré le traité de capitulation pour l'Égypte entière. L'accueil que fit 'Amr à Cyrus fut plein de bienveillance, d'autant plus que le généralissime voyait que sa conquête ne lui serait pas longtemps disputée; mais les termes que Cyrus apportait ne furent pas jugés suffisants par le chef des Musulmans : ils durent se séparer sans avoir rien conclu et 'Amr, qui avait pris ses précautions pour achever sa conquête, ne voulut pas se fermer tout chemin à la possession de la riche province qu'il convoitait.

Pendant le siège, quoique Alexandrie fût approvisionnée en abondance et que l'armée arabe pût lui fermer seulement les communications avec le reste de l'Égypte, le commerce avait dû cesser presque complètement : si les navires byzantins pouvaient ravitailler le port, ils ne pouvaient exporter des marchandises qui n'arrivaient plus dans la ville. La population était donc gênée par le blocus des Arabes du côté de la terre; en outre, elle était en proie aux factions, comme le reste de l'Égypte, et tout y allait fort mal. Dès l'arrivée de Cyrus, il lui avait fallu chasser Domentianus, ancien général-gouverneur de Nikiou, qui avait lâchement abandonné sa ville et s'était réfugié dans Alexandrie où il était à la tête de la faction bleue, avec laquelle il résistait aux gens de la faction verte commandée par un certain Mina, car les deux factions se livraient des combats dans la ville même. Ce Domentianus était cependant le beau-frère de Cyrus; mais il détestait le gouverneur-évêque autant qu'il le pouvait et se montrait son adversaire acharné. Environné de semblables

1. Jean de Nikiou, ch. cx, p. 574.



difficultés, Cyrus voyait bien que l'Égypte était nécessairement destinée à succomber. Il se dit que, n'ayant pu obtenir la libération du pays au moyen d'un tribut annuel, comme il l'avait proposé à 'Amr, il n'avait qu'à laisser les événements inéluctables se succéder les uns aux autres, afin de saisir le moment favorable pour tirer les conditions les plus douces d'un ennemi qui semblait ne vouloir céder sur aucun point. Il laissa donc le siège suivre son cours. Les historiens arabes parlent d'un siège de quatorze mois; mais cela semble inadmissible : ils ont sans doute voulu parler de l'époque où Alexandrie et l'Égypte furent évacuées par l'armée grecque, ce qui eut lieu au mois de septembre 643, onze mois après la signature du traité de paix, ce qui mettrait la capitulation d'Alexandrie en octobre 642, après un siège de quatre ou de cinq mois. Il me semble difficile, si les événements se sont ainsi passés, comme c'est ma ferme conviction, d'accuser encore ici Cyrus de trahison, d'autant plus qu'il resta en Égypte et mourut l'année suivante; frappé au cœur par la manière dont les conquérants exécutaient les termes du traité.

En attendant, comme il croyait que sa manière de juger était la meilleure, il gagnait le plus possible d'adhérents à ses vues et s'efforçait de les amener à ses idées. Il y réussit peut-être plus vite qu'il ne l'avait espéré<sup>1</sup>, car l'union semble s'être faite entre le gouverneur, les généraux et ce Domentianus qui, chassé de la ville, avait su trouver les moyens d'y rentrer. Cyrus résolut alors d'aller trouver 'Amr au camp musulman et signa avec lui un traité qui était la perte de l'Égypte. Puis il retourna dans Alexandrie et en fit connaître les conditions aux généraux et aux officiers civils; il les pressa vivement de les accepter et dépêcha vers Constantinople le gouverneur d'Alexandrie, Théodore, et le général Constantin, avec la mission de représenter à l'empereur que rien autre n'avait été possible. Une circonstance fâcheuse faillit tout remettre en question : un article du traité déclarait qu'une certaine somme serait payée aux Musulmans, et ceux-ci, sans prévenir Cyrus et les autorités de la ville, se présentèrent aux portes d'Alexandrie avant que les habitants eussent connu les termes du traité. La population courut aux armes, raconte Jean de Nikiou, « mais l'armée et

1. Jean de Nikiou, ch. cxx, p. 574, où Domentianus est donné comme partisan de la paix avec les Arabes.

les généraux, persistant dans la résolution prise, déclarèrent qu'il leur était impossible de lutter contre les Musulmans et qu'il fallait suivre l'avis du patriarche ». Elle se retourna dès lors contre Cyrus, voulut le lapider et le malheureux en fut réduit à dire aux révoltés en versant des larmes : « J'ai fait cet arrangement afin de vous sauver vous et vos enfants. » La foule comprit enfin les raisons de Cyrus et, avec la mobilité qui la caractérise, passa du blâme à l'approbation et lui « donna tout l'or réclamé par les Musulmans »<sup>1</sup>.

## VI.

### *Résultats de la conquête pour l'Égypte.*

Le traité qui suivit la reddition de Babylone et celui qui mit fin à la résistance de la citadelle avaient été des actes locaux sans valeur pour l'Égypte entière. Il en dut être de même pour ceux qui suivirent la reddition d'Héliopolis ou des autres villes qui se soumirent à l'autorité musulmane, c'est-à-dire presque toutes les grandes villes conquises entre la prise de Babylone et celle d'Alexandrie. Tout au contraire, le traité qui précéda la capitulation d'Alexandrie, s'il contenait des stipulations particulières à cette ville, s'appliquait aussi à toute l'Égypte en général et visait la déchéance de l'autorité byzantine dans la vallée du Nil tout entière.

Pour juger de ce traité, nous avons deux sortes de témoignages divergents : d'abord celui de l'évêque Jean de Nikiou, puis celui des auteurs arabes, car, dès qu'on en parle, il s'élève des controverses pour savoir de quelle manière l'Égypte devait être traitée, si l'on devait la considérer comme s'étant rendue ou comme ayant été conquise les armes à la main, le genre de traitement qui devait lui être appliqué dépendant, d'après le Koran, de la façon dont on interprétait sa soumission. Jean de Nikiou dit : « On stipula, en fixant le tribut que l'Égypte paierait, que les Ismaélites n'interviendraient en aucune façon et qu'ils demeureraient isolés pendant onze mois ; que les soldats romains d'Alexandrie s'embarqueraient en

1. Jean de Nikiou, p. 576. On peut se demander si les Musulmans agirent par une crainte soudaine, ou par suite de défiance, ou même avec quelque duplicité.

emportant leurs biens et leurs objets précieux; qu'aucune autre armée romaine n'y reviendrait; que ceux qui voudraient partir par la voie de terre paieraient un tribut mensuel; que les Musulmans prendraient pour otages cent cinquante militaires et cinquante habitants et qu'ils feraient la paix; que les Romains cesseraient de combattre les Musulmans; que ceux-ci ne prendraient plus les églises et ne se mêlèrent point des affaires chrétiennes; enfin qu'ils laisseraient les Juifs demeurer dans Alexandrie<sup>1</sup>. » Ces diverses stipulations se rapportent plus à la ville d'Alexandrie qu'à l'Égypte en général; mais cependant l'obligation à laquelle se soumettaient les troupes byzantines d'évacuer l'Égypte soit par mer, soit par terre, et de n'y plus revenir, est bien une obligation générale, de même que celle à laquelle se soumettaient les Musulmans de ne plus toucher aux églises et de ne pas se mêler des affaires des chrétiens. Dans un autre endroit de la *Chronique*<sup>2</sup>, il est dit que les Égyptiens qui s'étaient réfugiés dans Alexandrie avaient obtenu, par l'entremise de Cyrus, l'autorisation de rentrer dans leurs villages et dans leurs biens.

D'autre part, les auteurs arabes nous parlent d'un traité résultant, non plus des négociations de Cyrus, mais plutôt d'une convention entre les Égyptiens et les Musulmans après la conquête d'Alexandrie<sup>3</sup>. Il est fait pour tous les Égyptiens, qui seront soumis en bloc à une capitation de 50 millions de dinars, exigibles dès que la crue du fleuve aura cessé; par contre, Amr s'engage à protéger ceux qui paieront les impôts, et si quelques provinces n'acceptent pas le traité, ou si l'inondation n'atteint pas la hauteur normale, l'impôt sera diminué en proportion. Tous les Grecs et les Nubiens qui souscriront au traité seront tenus de payer les mêmes impôts que les Égyptiens; mais ceux qui refuseront de se soumettre à la domination arabe recevront un sauf-conduit pour sortir de l'Égypte. Le tribut devait être payé en trois fois. Comme garantie, on engageait la protection d'Allah, celle de son envoyé Mahomet et aussi celle du khalife. Les Nubiens qui accepteraient ce traité s'obligeaient à fournir aux Musulmans un certain nombre d'esclaves et de chevaux, à

1. Jean de Nikiou, ch. cxx, p. 577.

2. Ibid., p. 375.

3. Le texte en a été conservé dans Ibn Khaldoun qui le cite d'après Tabari dont les œuvres ne le contiennent pas. Cf. Zotenberg, *Annales de Tabari*, t. III, p. 461.



ne pas faire d'incursions en Égypte et à ne pas mettre obstacle au passage des bateaux qui feraient le commerce avec la vallée du Nil.

Ce traité porte des marques d'authenticité au premier chef : la mention que l'impôt sera réglé d'après la hauteur du Nil, qu'il y aura pleine et entière liberté pour chaque Grec de se soumettre ou de recevoir un sauf-conduit pour se rendre dans la ville qui lui plairait ; l'égalité des Egyptiens, des Grecs et des Nubiens devant la loi ; l'article disant que les impôts seraient payables en trois versements et par tiers ; l'obligation pour les Arabes de défendre la frontière contre les incursions nubiennes et pour les Nubiens de ne pas mettre d'obstacle à la libre navigation du Nil et par conséquent au commerce avec l'intérieur de l'Afrique, ce sont là, à mon avis, des preuves d'authenticité manifeste, surtout la stipulation que l'impôt de la capitation n'était exigible qu'après la crue du Nil, c'est-à-dire cinq mois au moins après la reddition d'Alexandrie. Voilà des stipulations qu'on n'invente pas ; elles montrent qu'il fallut une entente entre les vainqueurs et les vaincus, car ce sont là des articles d'administration intérieure déjà appliqués sous les Pharaons et les Grecs, sous les Romains et les Byzantins. Les Arabes ne pouvaient les connaître et, s'ils les adoptèrent, comme ils le firent assurément, ce ne put être qu'après en avoir été instruits par les indigènes. Mais le texte de ce traité nous montre qu'il fut remanié après coup.

Tout d'abord, il n'est pas question de la liberté religieuse comme au traité d'Alexandrie, quoique les Egyptiens y aient tenu plus qu'à leur vie. En second lieu, si la capitation est bien mentionnée en bloc, le chiffre de chaque contribuable n'est pas fixé, et avec raison : celui de deux dinars ou de trente francs n'est qu'une moyenne adoptée par les historiens. Les papyrus d'Aphroditopolis, qui sont des pièces d'administration officielle, nous font voir en effet que le taux de la capitation était variable, que si certains de ceux qui y étaient soumis payaient un demi-dinar, un dinar, un dinar et demi, d'autres payaient au contraire deux et trois dinars<sup>1</sup>, et l'on avouera que la chose était beaucoup plus juste entendue de cette manière : les enfants, les femmes et les vieillards en étaient naturellement exceptés. Cet impôt n'atteignait qu'un

1. *Papyrus d'Aphroditopolis*, éd. de Bell, n° 1420 et 1421, *passim*.

nombre peu élevé de contribuables; c'était plutôt un impôt sur la richesse qu'une capitation proprement dite. Je rappelle que ces papyrus nous ont conservé le rôle des impôts à peu près un siècle après la conquête, et la capitation y est désignée sous le nom d'ἀνέμισμα; ou *impôt du mâle vigoureux*.

Les impôts qui existaient antérieurement furent conservés et rien ne paraît avoir été changé dans l'administration compliquée de l'Égypte. Les papyrus grecs nous montrent bien en effet qu'ils étaient payés en trois versements, mais non égaux, les deux premiers étant plus forts. Les Arabes avaient trouvé là une vache à lait qu'ils pouvaient traire à volonté; ils n'avaient garde de changer la coutume. Premier désappointement pour les Égyptiens : ils semblent s'être attendus à un régime tout différent, et c'est sans doute pour cela que Jean de Nikiou accuse 'Amr d'avoir triplé les impôts<sup>1</sup>. 'Amr n'avait qu'à laisser les usages établis se continuer pour recueillir des impôts considérables, et le fellah égyptien continua de payer en nature et en espèces ce qu'il payait jadis, sans compter les corvées de toute nature que les maîtres lui imposaient à leur gré. Si les Égyptiens avaient rêvé d'être libres sous le nouveau régime, ils furent cruellement déçus, et leur réveil ne tarda guère. A dire vrai, il n'en pouvait être autrement : les Arabes combattaient tout d'abord pour eux et ils se seraient montrés bien simples d'attribuer le profit de leur victoire aux habitants du pays qu'ils avaient conquis. Les idées humaines devaient progresser encore avant qu'on vit un pays combattre uniquement pour aider quelque opprimé à reconquérir sa liberté.

\*  
\* \*

J'arrête ici le récit de la conquête arabe; accomplie par un général de grand talent, elle ne fut possible que par la connivence des Égyptiens qui haïssaient les Byzantins; elle n'arrêta la vie ni civile, ni commerciale, ni surtout religieuse; ce ne fut qu'une courte indisposition, dont l'Égypte se releva bien vite, semble-t-il. Les Égyptiens en général avaient été plutôt spectateurs qu'acteurs dans cette tragédie, et quand ils se furent déterminés à y prendre part, ils se mirent du côté des Arabes, quand ils auraient dû rester du côté des Grecs. Ils n'y gagnèrent abso-

1. Jean de Nikiou, ch. cxx, p. 577.

lument rien. Cyrus, qui était resté en Egypte et qui vit les premiers effets de l'administration arabe, Cyrus, qui avait rêvé peut-être, lui aussi, une conduite tout autre de la part des conquérants, fut frappé au cœur en voyant combien il s'était trompé : il mourut au mois d'avril 643, à ce qu'assure Jean de Nikiou<sup>1</sup>, avant même la date fixée pour l'évacuation d'Alexandrie et de l'Égypte par les soldats byzantins. Les Arabes, de leur côté, s'appliquèrent à tirer profit de leur conquête : comme je l'ai dit, s'ils n'étaient pas au courant de l'administration civile et politique de ce pays, ils surent bien vite s'y mettre, car ils avaient parmi eux des hommes de grande intelligence et qui ne craignaient pas d'apprendre des choses pratiques, sinon des choses spéculatives. Quant au rôle historique de l'Égypte qui avait en grande partie cessé depuis la conquête romaine, après qu'elle eut fait participer les Romains aux trésors de science accumulés par ses anciens sages, il était fini pour toujours : l'Égypte ne devait plus se relever et la conquête arabe fut son acte de décès.

Émile AMÉLINEAU.

---

1. Jean de Nikiou, ch. cxx, p. 578 et 582.

LE SAC  
DE  
L'HÔTEL-DE-VILLE DE STRASBOURG  
(JUILLET 1789)

ÉPISEDE DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION EN ALSACE

---

Le sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg, entrepris, le 21 juillet 1789, par une foule surexcitée, grossie par des voleurs et des malandrins de profession, reste encore aujourd'hui l'un des épisodes les plus obscurs de l'époque révolutionnaire en Alsace. Il est aussi difficile de deviner les mobiles qui poussèrent les masses à dévaster un édifice dont la destruction ne leur était aucunement utile que de comprendre pour quels motifs les autorités militaires et civiles n'intervinrent point, ou trop tard, alors que l'œuvre de pillage et de démolition était à peu près accomplie. On peut sans doute alléguer l'analogie de toutes les scènes révolutionnaires de l'époque; on connaît cette soif de destruction, cette satisfaction naïve d'amonceler des ruines autour de soi, qui se manifestent subitement dans les masses déchaînées et changent « le peuple souverain » en une « vile multitude », dont les plus ardents sont bien obligés de se détourner avec tristesse ou mépris. On peut dire aussi qu'en face d'une révolution triomphante, les représentants officiels de l'ancien régime se sentent désobéis dès l'abord, tandis que les représentants accrédités des idées nouvelles ne se soucient pas de compromettre leur popularité naissante par une intervention peut-être inutile. Les chefs militaires surtout, pour peu que leur discipline ait été sévère, se savent trahis d'avance, en ces jours d'orage, par une soldatesque irritée, qui trouve plus profitable de fraterniser avec l'émeute.

Néanmoins, quand on se prend à étudier de plus près les

détails de la *journée* du 21 juillet, on y sent quelque chose de voulu et d'artificiel, ne répondant guère aux entraînements populaires qui se produisent en des occasions semblables. On comprend alors, sans les partager encore, les soupçons qui, dès le lendemain des événements, se sont fait jour au sujet de ce coup de force, soupçons éveillés par la conduite au moins bizarre de certains dignitaires et confirmés plus tard, en apparence, par leur émigration volontaire. Cinq quarts de siècle se sont écoulés depuis le jour où la populace triomphante a sac-cagé le vieil Hôtel-de-Ville strasbourgeois du xvi<sup>e</sup> siècle. Mais aucun des historiens assez nombreux de la Révolution en Alsace n'a pris encore la peine d'étudier à fond et en dehors de tout parti pris les origines et les péripéties de cette journée, quoiqu'elle ait porté le coup de grâce à la vieille constitution qui, pendant plus de cinq siècles, avait régi la petite république, puis la ville libre royale de Strasbourg. Il y a bientôt vingt ans, un jeune savant allemand a consacré une étude méritoire à notre sujet<sup>1</sup>; mais M. Manfred Eimer n'avait pas suffisamment pénétré dans le passé de Strasbourg, il n'en connaissait pas suffisamment les tendances divergentes, il était trop étranger surtout au grand mouvement des idées de 1789 pour qu'il pût réussir à élucider d'une façon entièrement satisfaisante ce petit problème d'histoire locale, qui se rattache assez étroitement à l'histoire générale de la Révolution. En coordonnant les récits contemporains, en les confrontant plutôt, en y appliquant une critique plus sévère, en séparant les données certaines des hypothèses vraisemblables ou des imaginations controuvées anciennes ou modernes, nous arriverons peut-être à serrer de plus près la vérité historique dont la recherche sincère est le but unique de cette étude.

## I.

### *Les Sources.*

Il importe tout d'abord d'énumérer et de caractériser les sources auxquelles nous emprunterons les éléments de notre

1. *Die politischen Verhaeltnisse und Bewegungen in Strassburg im Elsass im Jahre 1789*, von D<sup>r</sup> Manfred Eimer. *Gekroente Preisschrift*. Strassburg, Ed. Heitz, 1897, 183 p. in-8°.

récit. Elles sont relativement nombreuses et les données qu'elles nous fournissent, se corroborant les unes les autres, nous permettent de tracer un tableau détaillé des événements qui se produisirent à Strasbourg, du 19 au 22 juillet 1789, sans courir le risque de nous tromper beaucoup, quant aux faits eux-mêmes. Il est plus difficile d'établir les motifs qui poussèrent certains d'entre les acteurs des scènes que nous aurons à raconter, et l'on sera sans doute toujours réduit à des hypothèses pour expliquer certains épisodes de ces journées tumultueuses.

I. La première et la plus importante de ces sources est le rapport rédigé par le comité des électeurs du second degré, des « représentants de la bourgeoisie », et adressé aux députés de Strasbourg, aux États-Généraux, l'ammeistre Jean de Turckheim et Joseph-Etienne Schwendt, syndic de la Noblesse immédiate de la Basse-Alsace. La pièce originale, qui se trouvait sans doute parmi les papiers de l'un ou de l'autre de ces députés, est perdue. Une copie, la minute peut-être, a dû être déposée aux archives municipales, puisque Chr. Engelhardt, le continuateur de Strobel, parle du document dans son récit du sac de l'Hôtel-de-Ville, sans en donner d'ailleurs aucun extrait<sup>1</sup>. Une autre copie en fut donnée, après 1873, à la nouvelle bibliothèque municipale; c'était un cahier de six feuillets in-folio, d'une écriture contemporaine, sans indication d'origine. Je l'ai publié une première fois dans la *Revue d'Alsace*<sup>2</sup>, puis dans mon recueil de documents : *l'Alsace pendant la Révolution française*<sup>3</sup>. J'ai remis plus tard la pièce à l'archiviste de la ville, mon excellent ami M. J. Brucker, jugeant que sa véritable place était au milieu des autres dossiers de l'époque révolutionnaire, où elle faisait défaut<sup>4</sup>. Signée des sept commissaires, Fischer, Lacombe, Schubart, Hervé, Turckheim cadet, Wunderer et Spielmann, elle ne portait point de date quand j'en pris copie en 1876; aussi l'ai-je publiée, une première fois, sans la dater. En 1880, en la classant à la suite d'autres documents, j'ai cru devoir la placer au 28 juillet. M. Eimer, suivant

1. Cf. *Vaterlaendische Geschichte des Elsasses* (Strasbourg, 1848), t. V, p. 325. Je ne l'y ai plus trouvée quand je compulsais une trentaine d'années plus tard les fascicules de l'époque révolutionnaire avec le concours de M. l'archiviste Brucker.

2. *Revue d'Alsace*, année 1877, p. 43-54.

3. *L'Alsace pendant la Révolution française*, t. I (Paris, 1880), p. 127-133.

4. Elle se trouve actuellement aux archives municipales, liasse AA 2003; c'est là que M. Eimer a pu la consulter à son tour.



sur ce point Engelhardt, lui assigne la date du 31 juillet. M. Brucker a-t-il ajouté cette indication chronologique d'après Engelhardt? Je l'ignore; mais, en tout cas, la chose est sans importance aucune, puisqu'il s'agit d'une différence de trois jours au plus, qu'il est constant que le rapport est contemporain des événements relatés, que sa valeur intrinsèque n'est mise en doute par personne et que tout le monde est d'accord pour accepter ses dires partout où les représentants de la bourgeoisie parlent en témoins oculaires. Les quelques erreurs qu'on y peut relever s'expliquent aisément, et mieux encore les quelques lacunes signalées dans le récit.

II. Les procès-verbaux officiels des Conseils de la ville libre ne contiennent pas grand'chose sur les événements immédiatement antérieurs à la catastrophe ni sur le pillage lui-même; cela se comprend sans peine, les secrétaires chargés de la rédaction de ces procès-verbaux n'ayant pas eu le loisir ni le calme d'esprit nécessaire pour les mettre au net, au moment même, et n'y ayant plus aucun intérêt, après la révolution locale qui jetait à bas l'antique Constitution de Strasbourg. Déjà Engelhardt avait signalé cette absence fâcheuse de procès-verbaux réguliers<sup>1</sup>. Le registre des séances du Conseil des Chambres secrètes réunies et du Grand Sénat (*Raeth und XXI*) renferme (1789, p. 557) le *projet* de procès-verbal dressé par le secrétaire Metz pour la séance du 20 juillet; il y a là quelques indications utiles, complétant le rapport des représentants. Outre cela, l'on n'y trouve que la copie de quelques notes, jetées à la hâte sur le papier par le secrétaire Trombert, rédigées mi-partie en français, mi-partie en allemand, et qui devaient servir évidemment de canevas pour une rédaction future qui ne se fit jamais. Elles se rapportent principalement à la séance du 20 juillet, au soir, et à celle du 24, au matin, et l'on peut y puiser quelques détails sur les dispositions du Magistrat à l'égard des doléances de la bourgeoisie, mais rien sur tout ce qui s'est passé en dehors de l'enceinte de l'Hôtel-de-Ville<sup>2</sup>. On peut mentionner encore un brouillon (*rapiarium*) analogue, très sommaire, pour la séance de la Chambre des Treize, à la date du 20 juillet<sup>3</sup>.

1. Engelhardt-Strobel, t. V, p. 316. Voir aussi Eimer, p. 60-61.

2. *Abschrift rapiarii secretarii Trombert der nicht im Protokoll eingetragenen sessionum der Raeth und XXI. vom 18. 20. und 21. Juli 1789.*

3. Eimer, p. 61.

III. Deux documents d'importance secondaire, mais qu'on peut qualifier également, dans une certaine mesure, d'officiels, ont été trouvés par M. Eimer aux archives grand-ducales de Carlsruhe. L'un est un procès-verbal dressé à Kehl par la police badoise, le 26 juillet 1789, à propos de l'arrestation d'un des émeutiers, qui s'était sauvé après le pillage<sup>1</sup>; l'autre est le rapport d'un émissaire subalterne, peu ferré sur l'orthographe, mais témoin oculaire des événements de Strasbourg, particulièrement dans la journée du 21 juillet. Il est adressé au bailli de Kehl, le conseiller aulique Strobel<sup>2</sup>. Quant à une troisième pièce, tirée du même fonds, M. Eimer ne fait qu'en citer le titre, en ajoutant que les données du récit sont les mêmes que celles des autres relations<sup>3</sup>. Il est donc assez probable que c'est un des textes que nous connaissons d'ailleurs; en tout cas, ne l'ayant pas eu sous les yeux, nous ne pouvons ni l'apprécier, ni le classer.

IV. Parmi les sources d'un caractère moins officiel, nous placerons en première ligne les lettres de Philippe-Jacques Ruhl, le futur député du Bas-Rhin à l'Assemblée législative et à la Convention. Il était encore à cette époque conseiller intime d'un petit dynaste allemand, possessionné en Alsace, le prince de Linange, dont il administrait la seigneurie de Dabo, au cœur des Vosges, tout en résidant à Strasbourg. Il lui adressait de là des rapports hebdomadaires, qui ne sont pas exclusivement consacrés à l'administration courante et qui sont conservés aux archives de la Basse-Alsace. Ils sont curieux à lire, à cause de l'enthousiasme croissant avec lequel Ruhl s'y prononce, après le 14 juillet, pour la défense de « l'inestimable liberté » contre « les tyrans qui la foulent aux pieds<sup>4</sup> ». Le conseiller intime rentrait d'un voyage aux bains de Teinach (Wurtemberg), le mardi 21 juillet, au moment précis où s'accomplissait le sac de

1. Archives de Carlsruhe (Baden, *Polizeisachen*, 1789, *pars I*); Eimer, p. 61.

2. Archives de Carlsruhe, même fascicule. *Wahre und authentische Nachrichten der gegenwaertigen Epochen in Strassburg* (Eimer, p. 63).

3. Archives de Carlsruhe, même fascicule : *Frankreich, Reichstaende. Historischer Bericht von den in Strassburg entstandenen innerlichen Unruhen* (Eimer, p. 64).

4. Cela n'empêcha pas le prince, souverain très débonnaire, de doubler plus tard la pension qu'il avait accordée déjà à son conseiller, au moment de sa retraite définitive.



l'Hôtel-de-Ville, et il a pu voir la foule emportant son butin ; il a rédigé aussitôt ses impressions comme témoin oculaire<sup>1</sup>.

V. D'autres correspondances, qui n'ont pas été utilisées encore, que je sache, ont été retrouvées par moi dans une petite gazette hebdomadaire, *l'Observateur (Der Beobachter)*, qui paraissait alors à Stuttgart et qui avait des correspondants zélés à Strasbourg, car on n'y relève pas moins de trois lettres venues de cette ville dans une même quinzaine ; les deux premières relatent le sac de l'Hôtel-de-Ville, la dernière les débuts de l'émeute militaire du mois d'août. Elles ont été rédigées par un témoin plutôt optimiste, qui raconte les détails pittoresques qui lui ont passé sous les yeux, sans se préoccuper beaucoup des motifs de ces troubles<sup>2</sup>.

VI. Parmi les sources narratives rédigées plus ou moins longtemps après les événements, mais par des spectateurs qui les ont suivis de près, je placerais volontiers au premier rang le récit attribué à un bourgeois de Strasbourg, Godefroy Harthmann-Lichtenfelder. M. C. Reiber l'a fait connaître, le premier, par une traduction française publiée sous le titre de *Compte-rendu historique des troubles survenus à Strasbourg en 1789*<sup>3</sup>. Le manuscrit figurait dans la collection Heitz sous le numéro 936<sup>4</sup> et passa comme la collection tout entière à la bibliothèque de l'Université, en 1871 ; on le trouve actuellement sous le numéro 458 dans le *Catalogue des manuscrits* de cette dernière. M. Aug. Barack n'a joint aucun nom d'auteur à la courte mention descriptive qu'il fait de ce « manuscrit sur papier, XIX<sup>e</sup> siècle, 25 pages in-4<sup>o</sup> »<sup>5</sup>. Le texte allemand a été publié partiellement dans la *Presse de Vienne* du 26 novembre 1893, par M. Aug. Schricker, et en entier par un anonyme, dans les *Affiches de Strasbourg*

1. Voir les extraits chez Eimer, p. 62-63 et *passim*.

2. *Der Beobachter*, n° VII (24 juillet 1789), p. 75-77 ; n° IX (31 juillet), p. 101-102 ; n° XII (11 août), p. 139. Stuttgart, in-16.

3. *Revue d'Alsace*, 1889, p. 257-269. Le traducteur n'a joint aucune indication sur la provenance du manuscrit ; il ne dit pas même qu'il se trouve à la bibliothèque de l'Université et n'indique pas pour quelles raisons il y a joint le nom de G. Harthmann qui en serait l'auteur.

4. *Bibliothèque Alsatique, catalogue des livres... de feu M. C.-F. Heitz*, avec notice préliminaire par Rod. Reuss. Strasbourg, 1863, p. 71. J'y notais que c'était une copie moderne d'un manuscrit contemporain ; il ne s'y trouvait aucun nom d'auteur.

5. Barack, *Katalog der Handschriften*, etc., p. 21.

de 1896, sans nom d'auteur également<sup>1</sup>. De quelque plume qu'il soit sorti, c'est un récit assez vivant de l'émeute de juillet et des désordres militaires du mois d'août, rédigé d'ailleurs dans un esprit médiocrement sympathique aux novateurs, par un partisan très convaincu de l'ancienne Constitution strasbourgeoise. Il renferme plusieurs traits curieux que nous ne connaissons pas d'autre part et, dans son ensemble, il mérite créance, encore qu'il paraisse charger un peu, çà et là, les touches de son pinceau.

VII. Un autre récit en langue allemande, la « Description de la lamentable émeute de Strasbourg, écrite le 30 juillet 1789<sup>2</sup> », a fourni le canevas du récit du sac de l'Hôtel-de-Ville donné par Engelhardt dans sa continuation de *l'Histoire d'Alsace*, de Strobél. Il le caractérise comme « une narration sans prétention des événements du 18 au 27 juillet, rédigée par un témoin oculaire », grand admirateur du commandant de place, M. de Klinglin. Mais ni lui, ni M. Eimer, qui répète ses dires, n'ont donné une description bibliographique de la brochure et, ne l'ayant jamais vue moi-même, il m'est impossible d'en dire davantage.

VIII. Il est une autre brochure mentionnée par Engelhardt, intitulée *Révolution d'Alsace*, comme ayant été publiée à Paris; ce factum, ajoute-t-il, a été attribué au comte de Mirabeau et renferme un tableau du mouvement strasbourgeois, retracé dans un esprit hostile à la bourgeoisie protestante et au Magistrat<sup>3</sup>. Nous savons par ailleurs que le grand orateur était, dès 1789, en correspondance avec un groupe d'*habitants* de la ville, Français immigrés, encore exclus du maniement des affaires de la bourgeoisie et partant hostiles au parti conservateur. L'exemple strasbourgeois de la brochure a péri lors de l'incendie

1. *Historische Beschreibung der in Strassburg im Jahr 1789 vorgefallenen Unruhen nach einem Manuskript der Landesbibliothek*. Un des fils de M. C.-F. Heitz avait épousé une demoiselle Lichtenfelder; peut-être est-ce par suite de cette alliance de famille que le manuscrit est parvenu aux mains du collectionneur. Mais comment M. C. Reiber (auquel M. Eimer a sans doute emprunté cette indication) est-il arrivé à attribuer au dit Godefroy Harthmann une paternité qui n'est pas indiquée par le manuscrit lui-même et que ni M. Barack, ni moi, ni l'éditeur du texte dans les *Affiches* n'y avions rencontrée.

2. *Beschreibung des jammervollen Aufbruchs in Strassburg, geschrieben den 30. Juli 1789*, in-8°.

3. *Valerlaendische Geschichte des Elsasses*, t. V, p. 325.

de nos bibliothèques par le bombardement d'août 1870, mais grâce à l'amitié de M. Christian Pfister, qui a eu l'obligeance d'extraire largement pour moi l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, j'ai pu constater que rien n'y indique un rapport quelconque avec Mirabeau. C'est une relation tout à fait contemporaine (rédigée sans doute au mois d'août), assez riche en détails et de tendances assez caractérisées pour qu'on prête quelque attention aux dires de l'auteur anonyme<sup>1</sup>. Ce dernier était un admirateur prononcé de M. de Klinglin, un contempteur du Magistrat et paraît avoir nourri une antipathie, profonde autant que peu justifiée, contre la bourgeoisie protestante de Strasbourg qu'il traite d'« Allemands du xv<sup>e</sup> siècle »!

IX. Un esprit d'hostilité analogue se peut constater dans le récit inséré à la *Gazette nationale ou Moniteur universel* du 4 août 1789<sup>2</sup>. Mais il n'y a pas à tenir compte autrement de ce texte, puisqu'il fait partie de la série des numéros compilés rétrospectivement pour compléter le journal, qui ne parut d'une façon régulière qu'à la fin de novembre 1789. Le compilateur devait l'avoir emprunté à quelque ouvrage antérieurement paru; comme le disait déjà M. Eimer et comme je l'ai vérifié moi-même, tout le récit du *Moniteur* n'est en effet qu'une coupure de l'*Histoire de la Révolution de 1789 et de l'établissement d'une Constitution en France par deux amis de la Liberté*<sup>3</sup>. On n'y relève d'ailleurs rien qui trahisse chez les deux historiens anonymes des renseignements originaux, provenant de témoins oculaires.

X. On peut revendiquer au contraire, comme tels, les détails donnés par Jean Friesé dans sa *Nouvelle histoire patriotique de la ville de Strasbourg et de l'ancienne Alsace*<sup>4</sup>. Cet ancien

1. *Révolutions d'Alsace* (Paris), de l'imprimerie de Laporte, hôtel de Bouthilliers, rue des Poitevins, 16 p. in-8° (Bibliothèque nationale, LK<sup>2</sup> 61).

2. *Moniteur*, n° 33 (réimpression, t. I, p. 273-274).

3. La première édition du second volume, où se trouve notre récit, parut dès 1790 (voir Aulard, *Études et leçons sur la Révolution, sixième série*, p. 34). Je n'ai pu me procurer que la seconde édition qui porte le titre *Histoire de la Révolution de France*, revue et corrigée, par deux amis de la Liberté. Paris, Garnery, 1792, in-16, t. II, p. 176-185.

4. *Neue vaterlaendische Geschichte Strassburgs und des ehemaligen Elsasses*, t. IV. Strasbourg, 1793, in-8°, p. 246-263. M. Elmer qui, en historien allemand authentique, ne comprend absolument rien aux émotions généreuses de l'époque, traite ce bon Friesé, démocrate très modéré, de « fanatique révolutionnaire et souvent injuste » (p. 65), ce qui n'est nullement le cas.

ouvrier tisserand, originaire de Franconie et devenu maître d'école dans sa ville d'adoption, a raconté avec une grande fraîcheur d'impressions, avec beaucoup de naïveté et une entière bonne foi les phases locales de la Révolution dont il fut l'admirateur, puis la victime. C'est un témoin précieux, bien qu'un peu prévenu peut-être contre les maîtres de la veille.

XI. C'est encore un témoin oculaire, et même un témoin très haut placé, que nous rencontrons dans les *Mémoires de Rochambeau*, publiés deux ans après sa mort, en 1809<sup>1</sup>, par Luce de Lancival. Malheureusement, l'éditeur ne nous apprend pas à quelle date ils furent rédigés; ce fut sans doute assez longtemps après les événements de 1789. Le récit du maréchal sur le sac de l'Hôtel-de-Ville est assez succinct; il s'étend bien davantage sur l'émeute militaire du mois d'août. Le peu qu'il dit de lui-même suffit d'ailleurs pour caractériser les fluctuations de l'état-major et atteste un manque d'énergie, une indéniable faiblesse de caractère, qui surprend chez un officier général aussi honorablement connu et que son grand âge n'accablait pas encore, puisqu'il venait seulement d'entrer dans sa soixante-cinquième année<sup>2</sup>.

XII. Un autre témoignage militaire se rencontre dans les *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'émigration*, de A.-H. Dampmartin<sup>3</sup>. Capitaine au régiment de Royal-Cavalerie, M. de Dampmartin se trouvait alors en

1. Je me suis servi de la seconde édition des *Mémoires militaires, historiques et politiques de Rochambeau, ancien maréchal de France*. Paris, Pillet, 1824, 2 vol. in-8°. Les passages relatifs au séjour de Rochambeau en Alsace se trouvent t. I, p. 350-367.

2. J'avais joint les pages de Rochambeau au rapport des représentants de la bourgeoisie dans la *Revue d'Alsace* de 1877. Dix ans plus tard, M. J. Liblin, le directeur de ce recueil, qui, sans doute, avait oublié ce fait, republia un *Extrait des Mémoires de Rochambeau, 1789*, auquel M. Arthur Benoit avait ajouté des notes en partie absurdes. Il affirmait par exemple qu'il « n'y aurait rien d'étonnant » à ce que le duc d'Aiguillon, gouverneur de l'Alsace, « ait été pour beaucoup dans les troubles de Strasbourg », alors que ce personnage était mort en 1788! (*Revue d'Alsace*, 1887, p. 491-501).

3. *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'émigration*, par A.-H. Dampmartin, maréchal des camps et armées du roi. Paris, Hubert, 1825, 2 vol. in-8°. C'est dans le t. II, p. 41 et suiv., que se trouvent les passages intéressants notre récit. Dans ses *Mémoires sur l'émigration*, M. de Lescure n'a réimprimé, pour sa *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France* (Paris, Didot, 1877), que la partie de l'ouvrage du vicomte de Dampmartin relatif à ses aventures pendant l'émigration; on y chercherait inutilement les passages relatifs à Strasbourg.

garnison à Strasbourg; il nous fournit quelques détails curieux sur l'attitude de M. de Klinglin; il est sévère pour Rochambeau et sa « perplexité puérile ». On y peut relever d'ailleurs diverses inexactitudes, qui s'expliquent sans doute par le fait que l'auteur a rédigé son récit longtemps après les événements, au retour de l'émigration. Taine, en le suivant de préférence à d'autres sources plus sûres, lui a emprunté quelques-unes de ses erreurs<sup>1</sup>.

XIII. Nous possédons encore un récit assez court, mais très personnel et vivant, du sac de l'Hôtel-de-Ville dans les *Voyages en France* de l'économiste anglais, Arthur Young, qui se trouvait précisément à Strasbourg ce jour-là, et qui s'installa commodément sur le toit d'une des baraques du Marché-aux-Herbes, pour assister, avec un flegme tout britannique, à la dévastation de l'immeuble<sup>2</sup>.

XIV. On rencontre également quelques détails intéressants sur notre sujet dans les *Notices historiques sur la ville de Strasbourg*<sup>3</sup>, publiées une trentaine d'années plus tard, par Jean-Frédéric Hermann, député au Conseil des Cinq-Cents, puis maire de Strasbourg. Sans doute elles n'ont été rédigées qu'assez tard, « au dernier déclin de la vie », comme le dit l'auteur lui-même; mais Hermann était déjà en fonctions en 1789, comme secrétaire adjoint des Conseils; il devint ensuite procureur de la commune et ne cessa de jouer un rôle politique dans sa ville natale, chaque fois que les éléments modérés y eurent le dessus. Homme intègre et d'un jugement calme, il connaissait fort bien les hommes et les choses de son temps, et son récit, bien qu'il ne soit pas très développé et qu'il y ait des transpositions de faits involontaires, mérite pourtant de retenir l'attention de l'historien, ainsi que les notes qu'il y a jointes.

XV. Parmi les nombreux pamphlets contre-révolutionnaires anonymes publiés au cours des années suivantes, sur la rive

1. H. Taine, *Origines, la Révolution*, t. I, p. 84, 85, 89.

2. *Travels during the years 1787, 1788 and 1789*. Bury St Edmunds, 1792, in-4°, p. 142. M.-J. Lesage a donné une traduction française de l'ouvrage : *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789*, par Arthur Young (Paris, Guillaumin, 2<sup>e</sup> édit., 1882). Voy. t. I, p. 254-255. M. Auguste Stœber avait déjà attiré l'attention du public alsacien sur ces pages dans ses intéressantes *Curiosités de voyages en Alsace* (Mulhouse, 1874, in-8°).

3. *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*, par J.-F. Hermann (Strasbourg, Levraut, 1817, in-8°), t. I, p. 108-110, 197-200.



droite du Rhin, ou dans des imprimeries clandestines, en Alsace même, il en est un que nous devons mentionner ici, puisque l'auteur en est un Strasbourgeois, qui nous parle, en passant, du sac de l'Hôtel-de-Ville comme témoin, violemment partial il est vrai, mais comme témoin. *L'Abomination de la désolation* ou *Vues sur la Révolution française*<sup>1</sup> est une grosse brochure de plus de deux cents pages, signée seulement de l'initiale S., mais que l'on sait avoir été écrite par Jean-Benoît Schérer, fils d'un professeur à l'Université de Strasbourg, lui-même licencié en droit, longtemps employé en Russie, puis au service du ministère des Affaires étrangères de France et auteur de différents ouvrages historiques. Revenu sur le tard dans sa ville natale, il siégeait en 1787 et 1788 comme représentant de la tribu des pelletiers au Grand Sénat. Attaché aux idées ultra-conservatrices, il fut un des adversaires locaux les plus virulents de la Révolution, qu'il combattit dans une série de pamphlets, avant et après son émigration en 1792, préconisant le retour de l'Alsace à l'Allemagne. Il fut employé plus tard par Mack, en Autriche, et nous le trouvons ensuite comme professeur à l'Université de Tubingen, où il cesse d'enseigner en 1824<sup>2</sup>. On ne peut utiliser ses assertions qu'avec une extrême méfiance, tant il se laisse aller à peindre en noir ses ennemis politiques et à les calomnier bêtement; mais son écrit fournit en tout cas la preuve convaincante de l'exaspération furieuse qui animait alors les partis affrontés en Alsace<sup>3</sup>.

XVI. Pour ne rien oublier dans cette bibliographie spéciale, je dois mentionner encore une complainte, en très mauvais vers allemands, *l'Émeute populaire de Strasbourg chantée par un marchand de curiosités ambulante*<sup>4</sup>, pièce devenue très

1. *Greuel der Verwüstung oder Blicke in die französische Revolution, wie und durch wén das arme Elsass darein geflochten worden ist, etc., von einem biedern Elsaesser* S. Deutschland, 1793, 220 p. in-18. Les chapitres relatifs à Dietrich et au pillage de l'Hôtel-de-Ville se trouvent p. 47-58.

2. La notice la plus complète qu'on possède sur l'homme et ses écrits est celle de M. Théodore Renaud, *Johann Benedikt Scherer, ein Strassburger Autonomist in der Revolutionszeit*, dans le *Jahrbuch* du Club vosgien (année 1910, p. 276-294).

3. Déjà Engelhardt (t. V, p. 326), qui ne connaissait pas le nom de l'auteur, signalait ses « exagérations passionnées ». D'autres pamphlets analogues contre Dietrich, mais moins détaillés, seront cités au cours même de notre récit.

4. *Der Poebelaufuhr zu Strassburg vom 19. bis 23. Julius 1789, besungen von einem Rariäetenkastenmann*. Gedruckt zu Dorlisheim, 1789, 8 p. in-8°.

rare dans l'édition originale, mais réimprimée en 1880, à Strasbourg, à un petit nombre d'exemplaires<sup>1</sup>. C'est l'œuvre d'un contre-révolutionnaire assez prononcé et qui semble bien avoir assisté lui-même à la défénestration du mobilier et des archives de l'Hôtel-de-Ville.

XVII. Enfin, il ne faut pas oublier de mentionner les deux planches consacrées à l'assaut du 21 juillet 1789 par deux artistes strasbourgeois contemporains. L'une est due au burin de N. Dèvere<sup>2</sup>; l'autre est la reproduction d'un tableau de J. Hans, par Weis, le graveur bien connu de la splendide série de pièces de *l'Entrée de Louis XV à Strasbourg*. La première est reproduite en lithographie par Théodore Muller, dans le *Strasbourg illustré* de Frédéric Piton<sup>3</sup>; la seconde dans l'étude de M. Hugo Haug sur *l'Hôtel du Commerce*<sup>4</sup>; l'une et l'autre figurent dans le *Vieux Strasbourg*, de M. Adolphe Seyboth<sup>5</sup>. Elles doivent avoir été gravées peu de temps après l'événement; sans qu'on puisse naturellement affirmer que tous les détails en soient exacts, il est permis d'admettre que, dans l'ensemble, le « saccagement » du vieux palais de la Renaissance a dû s'opérer ainsi.

## II.

### *Événements précurseurs.*

Au moment où Louis XVI convoquait les États-Généraux, l'antique Constitution de la « ville libre royale » de Strasbourg, revisée pour la dernière fois vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, existait encore, au moins de nom, dans toute sa respectable vétusté. Sans doute, en réalité, c'était l'intendant de la province d'Alsace<sup>6</sup> et, sous lui, le préteur royal<sup>7</sup> qui provoquaient et

1. *Der Poebelaufuhr zu Strassburg* (réimpression). Strassburg, Schultz, 1880, in-8°. Une trentaine d'exemplaires.

2. « Se vend chez Dèvere, graveur, vis-à-vis Saint-Louis, n° 12, à Strasbourg. »

3. *Strasbourg illustré* (Strasbourg, 1855, in-4°), t. I, p. 192.

4. *Das Hôtel du Commerce, Gebaude der Handelskammer*, Vortrag von Dr Hugo Haug (Strassburg, Staat, 1913, grand in-8°), p. 27.

5. Ad. Seyboth, *Das alte Strassburg* (Strassburg, 1896, in-4°), p. 131, pl. 17.

6. L'intendant d'Alsace était, depuis 1778, M. de Chaumont de la Galaisière.

7. Le préteur royal, M. de Gérard, était alors en congé et malade, à Paris. Son absence privait le Magistrat d'un conseiller influent et d'un appui éventuel.

dirigeaient les décisions du Magistrat de la ville libre, mais les vieilles formes de gouvernement subsistaient toujours et, avec un peu de bonne volonté, les bons bourgeois de Strasbourg pouvaient conserver l'illusion de vivre dans une république. C'était, à vrai dire, une république très oligarchique, où un petit nombre de familles patriciennes et riches se partageaient les honneurs et les émoluments attachés aux charges municipales. Trois « Chambres secrètes », celle des Treize, celle des Quinze et celle des Vingt-un, dont les membres, une fois élus, siégeaient à vie, un Grand Sénat, un Conseil des trois cents échevins formaient les principaux rouages administratifs de la cité<sup>1</sup>. Le pouvoir exécutif était représenté par quatre *préteurs* nobles ou *stettmeistres*, présidant par quartier, et par un *consul* roturier ou *ammeistre* en régence pendant une année.

La moyenne et la petite bourgeoisie n'exerçaient aucune influence sérieuse sur la marche des affaires; les « protégés » (*Schirmer*) ou « manants » n'en exerçaient aucune, et les simples *habitants* de la ville, c'est-à-dire ceux qui résidaient à Strasbourg, qu'ils fussent d'ailleurs *privilegiés* ou non, sans jouir du droit de bourgeoisie, étaient considérés comme de véritables étrangers, même s'ils étaient Français. Il existait, par conséquent, une fraction de la population assez notable qui n'avait aucun intérêt à la conservation de l'état de choses actuel et bien des raisons de lui être hostile<sup>2</sup>. Mais comme le Magistrat, dans son ensemble, était aussi souple vis-à-vis des représentants du pouvoir qu'il était volontiers cassant vis-à-vis de ses administrés, ni le ministre de la Guerre, dont dépendaient les affaires d'Alsace, ni le gouvernement royal n'avaient jamais songé sérieusement jusqu'alors à modifier ce régime oligarchique suranné, mais cher encore à beaucoup de Strasbourgeois<sup>3</sup>.

1. Ce Conseil des trois cents échevins, élus par les corporations ou *tribus* d'arts et métiers, formait théoriquement la base démocratique du gouvernement strasbourgeois, mais, en réalité, il n'avait plus été appelé à délibérer depuis plus d'un siècle.

2. J.-F. Hermann a exprimé cette opinion, il y a bientôt un siècle, en écrivant d'un accent pessimiste : « Dans tous les États il y a des gens qui n'ont rien et qui veulent avoir quelque chose, qui ne sont rien et qui voudraient être quelque chose, et ces personnes désirent toujours des innovations. Il y en avait aussi à Strasbourg » (*Notices*, t. I, p. 197). Il aurait pu ajouter qu'ils n'avaient pas absolument tort.

3. Il faut mentionner ici d'un mot — car ce fut un facteur d'importance dans les troubles postérieurs — le conflit violent entre la Chambre des Quinze

Quand la ville et sa banlieue eurent été désignées par l'ordonnance du 7 février 1789 pour former un des grands bailliages de la province d'Alsace, en vue des élections aux États-Généraux, il fallut bien se décider à faire participer à l'élection des deux députés, attribués à Strasbourg<sup>1</sup>, tous les Français habitant la localité, qu'ils fussent bourgeois, manants ou simples habitants. Un arrêté du Magistrat, en date du 10 mars, régla les détails de la participation des différents groupes au choix des électeurs du second degré, qui devaient procéder à l'élection des députés eux-mêmes<sup>2</sup>. L'assemblée des cent-vingt-six électeurs ou *représentants de la bourgeoisie* se réunissait le 8 avril et désignait, pour la représenter aux États-Généraux de Versailles, l'ammeistre Jean de Turckheim et François-Étienne Schwendt, syndic de la Noblesse immédiate de la Basse-Alsace<sup>3</sup>. Cette assemblée, représentée par une commission de trente-deux membres, dans laquelle siégeaient plusieurs adversaires décidés du Magistrat, avait longuement discuté, puis rédigé un ample *Cahier de doléances*, qui fut déposé entre les mains des nouveaux députés et porté également à la connaissance des Conseils de la ville libre<sup>4</sup>. Se sentant soutenus par l'opinion publique, les représentants de la bourgeoisie se refusèrent à considérer leur mission comme terminée et demandèrent au Magistrat d'aborder avec eux l'examen d'une série de réformes d'ordre plutôt local, la suppression de certains dicastères, le contrôle des deniers publics, l'intervention plus directe des citoyens dans les affaires de la commune. Le « Magistrat perpétuel » se regimait de son mieux contre ces nouveautés qu'il regardait non seulement comme nuisibles à ses intérêts particuliers, mais aussi comme dangereuses pour l'État.

Les négociations entre les sept membres du Comité des représentants, mandataires officieux de la population urbaine et les cinq membres délégués par le Magistrat, qui se considérait

et la tribu des bouchers (1787-1788), conflit provoqué par l'ordre d'établir des balances nouvelles aux étaux des Grandes-Boucheries. On y peut étudier sur le vif les procédés autocratiques des gouvernants et l'insubordination des administrés. Pour le détail, voir Friesé, t. IV, p. 197-206.

1. Règlement fait par le roi (Reuss, *l'Alsace pendant la Révolution française* (Paris, 1880), t. I, p. 1-5).

2. Arrêté du Magistrat (Reuss, *op. cit.*, p. 8-24).

3. Procès-verbal de l'élection (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 25-30).

4. Cahier des vœux du tiers état de la ville de Strasbourg (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 31-66).

comme le représentant officiel de cette même population, duraient depuis des semaines sans avancer<sup>1</sup>. Décidées le 15 avril, commencées le 22 de ce mois, les délibérations communes restèrent suspendues du 25 mai au 21 juin<sup>2</sup>, et bien qu'on les eût reprises quelques jours plus tard, on n'avait réussi à s'entendre que sur quelques questions secondaires, la décision sur les questions importantes étant ajournée à plus tard. A ce moment, le gouvernement se décidait à remplacer le préteur royal malade, M. de Gérard, par un commissaire du roi, qui exercerait ses fonctions; sur la proposition du ministre de la Guerre, M. de Puysegur, le baron Frédéric de Dietrich était désigné pour ces fonctions, le 28 juin 1789<sup>3</sup>. Le futur premier maire de Strasbourg avait dépassé de peu la quarantaine; personnage d'une haute intelligence, d'une ambition non moins haute, membre du Magistrat, tout en habitant depuis longtemps Paris, membre de l'Académie des sciences, très répandu dans la société de la capitale, Dietrich avait sollicité lui-même ce poste éminent dans sa ville natale. Quand il fut installé, le 6 juillet, à l'Hôtel-de-Ville, au nom de Louis XVI, par l'intendant et le prince Maximilien de Deux-Ponts, « maréchal de camp des armées de Sa Majesté » — le futur roi de Bavière — il promit aux membres des Conseils de défendre leurs droits, mais comme il voulait avant tout soigner sa propre popularité, il se montra d'autant plus circonspect dans ses paroles et son attitude qu'il avait pu se rendre compte des dispositions véritables de la majorité des habitants de Strasbourg.

Au moment où éclataient les désordres dans la capitale à la suite du renvoi de Necker, la situation dans le chef-lieu de l'Alsace était donc la suivante. D'une part, le Magistrat et les conservateurs étaient très irrités contre les novateurs; d'autre part, les partisans des idées de réforme étaient furieux des efforts obstructionnistes de la majorité du Magistrat<sup>4</sup>. Le princi-

1. Rapport fait le 2 juin 1789 à MM. les représentants, etc. (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 75-98).

2. Arrêté des représentants du 21 juin 1789 (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 109-110).

3. Brevet portant nomination de M. le baron de Dietrich (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 119-121).

4. Un certain nombre des membres des Conseils étaient favorables aux réformes.



pal représentant civil du pouvoir central, l'intendant de la province, n'est pas mentionné durant toute la période des troubles; on est à se demander s'il n'était pas absent de Strasbourg. Le nouveau commissaire du roi, à peine installé depuis une dizaine de jours, ne se souciait pas, pour des motifs personnels, de se prononcer catégoriquement contre l'un ou l'autre des partis. Quant au commandant militaire, le comte de Rochambeau, il venait de débarquer dans son gouvernement à la veille même de l'émeute<sup>1</sup>. Ignorant tout des hommes et des choses d'Alsace, il devait forcément s'en rapporter à son subordonné, le « lieutenant du roi à Strasbourg », le baron J.-F.-Louis de Klinglin, commandant la place. Or, ce personnage avait non seulement une vieille haine familiale à assouvir contre le Magistrat<sup>2</sup>, mais il poursuivait encore des visées ambitieuses personnelles et venait de figurer parmi les candidats à la députation pour les États-Généraux. Il est utile de se rappeler toutes ces circonstances, qui aideront à comprendre les événements que nous allons voir se dérouler sous nos yeux. On peut ajouter encore que la situation matérielle n'était guère plus favorable que la situation morale; le prix du pain, celui de la viande venaient d'être assez considérablement augmentés<sup>3</sup>; les classes pauvres s'en ressentaient et, déjà avant le 12 juillet, les représentants de la bourgeoisie avaient déclaré aux commissaires du Magistrat qu'il pourrait résulter de leurs tergiversations des « scènes désagréables<sup>4</sup> ».

1. Rochambeau avait été appelé à remplacer le maréchal comte de Stainville, décédé au mois de juin 1789. Il n'arriva que le 18 juillet à Strasbourg.

2. Le grand-père de ce Klinglin, François-Joseph de Klinglin, avait été préteur royal à Strasbourg, de 1725 à 1752; célèbre par son faste et ses concussions effrontées, souvent dénoncé par le Magistrat, il avait été finalement arrêté par ordre du roi et mourut subitement en prison (février 1753), tandis que son fils, arrêté peu après, était transféré à Grenoble et condamné, comme complice des méfaits paternels, à la prison perpétuelle à Pierre-Encise près de Lyon. Ces souvenirs avaient laissé dans le cœur du maréchal de camp, descendant des deux coupables, des désirs de vengeance à l'égard des autorités de la ville libre.

3. Dès février 1789, le prix du quartaut de froment était monté à 18 livres 6 sols; en juillet, il arrivait à 22 livres (Elmer, p. 55).

4. Elmer, p. 58.

## III.

*Les journées du 18 et du 19 juillet 1789.*

Les premières nouvelles relatives à la contre-révolution tentée à Versailles après la concentration des troupes autour de Paris, au triomphe de la cabale des princes, au renvoi de Necker (11 à 13 juillet) parvinrent certainement à Strasbourg dès le 15 et le 16 juillet et produisirent une très vive effervescence dans les esprits. Mais le prestige de l'autorité royale était encore bien trop grand en province pour que l'annonce d'un conflit pareil, dont nul d'ailleurs ne pouvait prévoir l'issue, pût susciter des mouvements populaires immédiats. Un courrier de Paris à Strasbourg mettait alors d'ordinaire trois jours et demi pour franchir la distance entre la capitale et le chef-lieu administratif de l'Alsace. Le brouillon du procès-verbal de la séance de la Chambre des Treize, qui eut lieu le 18 juillet, mentionne l'agitation qui règne en ville et le fait qu'on a distribué sur la place d'Armes des écrits dangereux, dont l'un parlait du renvoi du premier ministre<sup>1</sup>. Il note également qu'un chapelier de la ville distribuait des cocardes vertes. Pour qu'on pût répandre ces brochures, le 18, dans la matinée, il a fallu le temps de les écrire et de les imprimer<sup>2</sup>. Et si l'on imitait l'exemple du Palais-Royal, en offrant aux « patriotes » des cocardes vertes, comme Camille Desmoulins en avait donné l'exemple, le 13 juillet, on avait dû employer un certain temps à les fabriquer<sup>3</sup>. Il n'est donc pas improbable qu'on ait eu, dès le vendredi 17 au soir, connaissance de la lutte engagée entre le gouvernement et le peuple de Paris.

La tranquillité publique ne fut pas troublée néanmoins ; une simple défense du Magistrat suffit pour arrêter ces manifestations. Mais un nouveau courrier apportait, dans la soirée du

1. Nous ignorons quels étaient ces écrits, dont il n'est pas fait mention ailleurs. On peut supposer que c'étaient des produits de l'opposition locale plutôt que des brochures apportées de Paris, que beaucoup de Strasbourgeois n'auraient pas compris.

2. Si c'étaient des imprimés ; mais peut-être s'agissait-il simplement de nouvelles à la main, manuscrites.

3. Eimer, p. 67. D'après les *Révolutions d'Alsace*, M. de Klinglin « permit aux jeunes gens de la ville de porter la cocarde que le Magistrat avait interdite ».

18 juillet<sup>1</sup>, la nouvelle certaine de la prise de la Bastille, du triomphe du parti constitutionnel, du rappel de Necker et de la soumission de Louis XVI à la volonté nationale. C'était le samedi soir où la population strasbourgeoise, selon des habitudes qui ont subsisté à travers les siècles, se promène à travers les rues pour inaugurer le repos dominical. Elle apprit la grande nouvelle, soit par la rumeur publique, soit en voyant les préparatifs d'une illumination que le propriétaire de l'*Hôtel de la Maison-Rouge* organisait à la hâte pour fêter cette réconciliation du monarque et de ses sujets<sup>2</sup>. Ce grand bâtiment tenait un des côtés de la place d'Armes (la place Kléber actuelle), la plus vaste des places du Strasbourg d'alors. L'illumination eut lieu à neuf heures du soir, aux cris de : Vive le Roi ! que poussait la foule des spectateurs. Des gamins des rues, pour s'associer à l'allégresse publique, ou simplement pour se divertir, vont quérir partout, dans le voisinage, de la paille, de vieilles planches, du bois mort, qu'ils amoncellent au milieu de la place, en y mettant le feu. D'autres courent à travers la ville, frappent aux portes et aux volets des maisons, engageant les habitants à illuminer à leur tour. Il est assez probable que certains d'entre eux ont ajouté, comme l'affirme une de nos sources : « Illuminez, ou nous vous cassons les vitres<sup>3</sup> ! » On peut même admettre qu'il y eut des carreaux brisés dans quelques demeures de récalcitrants.

Ce furent là d'assez inoffensifs prodromes d'un mouvement qui, ce jour-là, ne semble avoir inspiré d'anxiétés sérieuses à personne. Le lendemain 19 était un beau dimanche de juillet ; les masses populaires en profitèrent pour circuler avec une joyeuse animation qui n'avait rien d'inquiétant, au contraire. Tout le monde avait arboré la cocarde verte : on s'embrassait dans les rues, on se félicitait de l'heureuse issue du conflit parisien, on arrosait sa joie de nombreuses rasades, d'autant plus appréciées qu'elles ne coûtaient guère aux consommateurs<sup>4</sup>. Ce vin, « débité pendant quelques jours à bas prix »,

1. Peut-être même la nouvelle arriva-t-elle dès l'après-midi de ce jour.

2. C'est évidemment le *fait de la réconciliation* qui fit crier : Vive le Roi ! à la foule et non pas seulement la prise de la Bastille qui n'était certes pas due aux bonnes intentions du monarque.

3. Engelhardt-Strobel, t. V, p. 310.

4. Hermann, *Notices*, t. I, p. 108.

qui l'a fourni? Le Magistrat? C'est fort invraisemblable. Serait-ce M. de Klinglin? La chose est possible<sup>1</sup>. Doit-on voir là la main de meneurs révolutionnaires anonymes et plus particulièrement de ces bouchers, si hostiles, d'ancienne date, à la Chambre des Quinze? Cela n'est pas impossible non plus. A vrai dire, on ne l'a jamais su; peut-être n'a-t-on pas voulu le savoir, car il semble bien qu'une enquête un peu sérieuse faite par les autorités auprès des aubergistes de la localité aurait pu tirer l'affaire au clair.

Mais un moment vint où les choses se gâtèrent. On vit surgir, au milieu de cette foule en gaité, « des hommes de sinistre figure, inconnus jusqu'alors », dit Hermann, et il ajoute — insinuation grave de la part d'un esprit si calme! — : « Tout porte à croire qu'il y avait dans la ville des personnes influentes et revêtues de pouvoir qui fomentaient le désordre<sup>2</sup>. » Il n'est pas absolument nécessaire pourtant d'admettre cette hypothèse, du moins pour la journée du 19 juillet. On peut comprendre qu'à la satisfaction des Strasbourgeois de voir les Parisiens triomphants et libres, il se soit mêlé, à force surtout de fêter cette liberté, un sentiment d'amertume assez naturel. Ils n'ont pas eu, eux, cette chance! Ils restent sous la domination d'un Magistrat qui se refuse à écouter leurs doléances les plus justifiées! Comme le repos dominical était prescrit alors par des règlements sévères, comme d'ailleurs une nouvelle illumination était annoncée pour le soir, ainsi qu'un feu d'artifice sur la place d'Armes, la foule, de plus en plus animée, continuait à vaguer à travers la ville, curieuse et bruyante, mais pacifique, jusque vers les onze heures du soir. Mais quand le couvre-feu, la *Lumpenglock* traditionnelle<sup>3</sup>, eut fini de sonner, les bourgeois paisibles et leur progéniture allèrent se coucher et les jeunes gens, fortement « émus », restèrent maîtres du pavé. Ils étaient « unesoixantaine de fils de bonne famille et à peu près autant de solides garçons bouchers, débardeurs et palefreniers, tous armés de triques solides<sup>4</sup> »; ils commencèrent par arracher les volets

1. En tout cas, le correspondant du *Beobachter* de Stuttgart affirme que ce fut lui qui permit que toutes les auberges restassent ouvertes durant la nuit entière pour fêter la victoire du peuple (n° VII, p. 75).

2. Hermann, *op. cit.*, même page.

3. « La cloche des buveurs », comme on l'appelle encore de nos jours, à Strasbourg, où elle est sonnée sur le coup de dix heures.

4. Récit de Godefroy Harthmann.

des maisons et des caves voisines de la place d'Armes, puis à démolir quelques-unes des petites boutiques des Grandes-Arcades, pour alimenter un feu de joie allumé sur cette place. Des soldats, ayant « la permission de minuit », vinrent se joindre à eux, et bientôt on les vit quitter ces distractions encore relativement innocentes pour vagabonder à travers les rues, des Grandes-Arcades aux Petites-Arcades, à la Grande-Rue, invitant les habitants à illuminer leurs maisons, brisant les vitres de ceux qui refusaient et grossissant leur nombre par un afflux de populace plus ou moins équivoque. Qui poussa tout à coup ces manifestants surexcités vers la rue du Bouclier, étroite et tranquille et située loin de la place d'Armes? Fût-ce un hasard singulier ou le mot d'ordre donné par un meneur anonyme<sup>1</sup>? A l'angle de cette rue et de la rue des Dentelles habitait un des membres les plus détestés du Magistrat, l'ammeistre Lemp<sup>2</sup>. L'antipathie qu'il inspirait tenait, non pas à ses fonctions officielles, mais à ses allures cassantes et hautesaines à l'égard de ses concitoyens. On prétendait qu'il avait exprimé naguère l'espoir de voir les Strasbourgeois réduits à se nourrir de pommes de terre et à se chauffer de sabots! Aussi projetait-on — du moins le bruit en courut plus tard — de le promener à travers la ville revêtu de son costume officiel, en sabots, juché sur un âne, pour le livrer ensuite à la justice sommaire du « peuple<sup>3</sup> ». Heureusement, l'ammeistre fut averti à temps du danger qui le menaçait par un officier de la garnison, M. de Pithienville<sup>4</sup>, et, sous un déguisement, il put gagner, par les mansardes, une maison voisine et sortir ensuite de la ville pour se réfugier à Schlestadt et plus tard à Carlsruhe, de l'autre côté du Rhin<sup>5</sup>. Quand la foule arriva devant sa demeure,

1. Le rapport des représentants se borne à dire « que la nouvelle de la prise de la Bastille et l'exécution de son gouverneur *apprit à la multitude à calculer ses forces* » (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 127), ce qui semble plutôt indiquer qu'ils croyaient à une influence consciente sur les émeutiers.

2. Né en 1730, Lemp était membre de la Chambre des Quinze depuis 1770.

3. Le correspondant du journal de Stuttgart dit qu'on voulait le jeter à l'eau, tout simplement, chose facile puisque l'un des bras de l'ill coulait à quelques pas seulement de la maison de l'ammeistre. Le narrateur des *Révolutions d'Alsace* écrit d'autre part : « On s'était proposé de l'étrangler et de le brûler publiquement sur un bûcher construit à la place d'Armes. »

4. Et non *Biquinville*, comme l'appelle M. Eimer, p. 69.

5. Lemp n'est revenu dans sa ville natale qu'après la crise révolutionnaire ; il est mort à Strasbourg comme juge au tribunal civil en 1809.



il venait de la quitter. Toutes les vitres en furent brisées et l'on était en train de forcer les portes<sup>1</sup> quand M. de Klinglin, le lieutenant du roi, parut à la tête d'une patrouille de cavalerie, escorté de plusieurs officiers de son état-major. Au lieu de donner l'ordre de disperser les émeutiers — ce qui n'aurait pas été bien difficile, puisqu'ils étaient sans armes — Klinglin se mit à les haranguer d'un ton paternel : « Pas de feu, mes amis, pas de feu ! », alors qu'il ne semble pas que ces brailards eussent manifesté auparavant la moindre velléité d'incendier la maison. Un de nos récits, celui qui est attribué à Harthmann, rapporte encore d'autres paroles prononcées par lui : « Messieurs, je crois qu'en voilà bien assez ! Rentrez chez vous auprès de vos femmes et de vos maîtresses qui soupirent après vous ! » Le narrateur ajoute qu'un des manifestants, saisissant par la bride le cheval du maréchal de camp, lui répondit : « Mon commandant, encore une seule pierre, je vous en prie ! » et lança un dernier pavé contre une vitre solitaire, épargnée par hasard. En tout cas, la harangue de Klinglin fut fort applaudie, on cria : « Vive la nation, vive Necker, vive le baron de Klinglin ! », puis la bande se dispersa.

Il semble bien, d'après une remarque des *Mémoires* de Dampmartin, que, durant toute cette journée du 19, l'autorité militaire supérieure ne fit pas grand effort pour employer la nombreuse garnison au maintien de l'ordre public. « Les généraux oublièrent dans leur trouble de la mettre sous les armes », dit cet officier<sup>2</sup>. Le fait s'explique par la situation particulière où se trouvait Rochambeau, arrivé la veille seulement à Strasbourg, comme je l'ai déjà dit, et tout à fait ignorant de la situa-

1. D'après un autre récit, la foule avait même déjà pénétré à l'intérieur de la maison et saccagé le prétoire où le magistrat consulaire tenait ses audiences (*Beobachter*, 1789, n° 7, p. 75).

2. Dampmartin, *Mémoires*, t. II, chez Eimer, p. 69. — On voit aussi que les représentants exagèrent un peu quand ils déclarèrent que « la présence de l'état-major arrêta les excès ». D'après Harthmann, « ces messieurs » de l'émeute se séparèrent parce qu'ils le voulaient bien. Il faut dire qu'il ajoute cette remarque fort sujette à caution : « N. B. La garnison, les simples soldats tout aussi bien que les chefs avaient dit maintes fois aux bourgeois qu'ils pouvaient faire tout ce qu'ils voudraient; qu'ils s'étaient promis entre eux de ne pas tirer sur les civils qui étaient leurs parents et leurs amis. » Jean-Frédéric Hermann, de son côté, dit, en parlant de Rochambeau, qu'il « était vieux et bon mais faible, et il paraît qu'on lui avait fait accroire que des désordres, qui auraient pour suite la chute du Magistrat, seraient agréables à la bourgeoisie » (*Notices*, t. I, p. 197).

tion locale. Il me paraît évident que le commandant de place, M. de Klinglin, n'avait pas jugé à propos — quels qu'aient pu être les motifs de sa façon d'agir — de l'informer de la fermentation dangereuse des esprits au siège même de son commandement nouveau.

## IV.

*La journée du 20 juillet.*

« Le jour du lendemain avait été fixé depuis plusieurs jours par le Magistrat pour communiquer aux représentants de la bourgeoisie le résultat de ses délibérés sur le cahier des doléances<sup>1</sup>. » Et le rapport ajoute que « le mécontentement avait déjà gagné les citoyens du long retard de cette communication ». Le lundi 20 juillet, les membres des Conseils se réunirent en conséquence d'assez bonne heure à l'Hôtel-de-Ville et M. de Dietrich, commissaire du roi, les engageait à régler le plus promptement possible leur accord avec les représentants. Pendant ce temps, la foule courait rue du Bouclier pour contempler la façade fort maltraitée de la maison Lemp et les vitriers avaient fort à faire pour remplacer les vitres brisées au cours de la nuit précédente; mais tout resta tranquille jusque vers les dix heures du matin<sup>2</sup>. Alors, bon nombre de bourgeois et d'artisans, dans leur costume de travail, s'amasèrent place du Marché-aux-Herbes, devant les édifices officiels, réclamant énergiquement l'abolition des abus dont ils souffraient. Plusieurs maîtres bouchers, en particulier, venus en députation, se firent remarquer par l'insistance tumultueuse avec laquelle ils demandaient l'abolition des droits d'accise. Ils s'engageaient, au cas que cette mesure fût décrétée, à vendre la viande deux sols meilleur marché la livre<sup>3</sup>. Ils essayèrent même de pénétrer dans la salle des séances du Conseil, mais en furent empêchés par quelques membres du Magistrat, par l'ammeistre en régence, Mathias Zaepffel, et le commissaire du roi, qui tentèrent de les calmer en leur promettant de tenir

1. Rapport des représentants (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 127).

2. Récit de Godefroy Harthmann.

3. Déjà Hermann (*Notices*, t. I, p. 109) a fait remarquer ce qu'avait de singulier cette offre si généreuse puisque les droits d'accise n'étaient que de quatre *deniers* par livre. On devine quelque surenchère démagogique de la part des bouchers, afin d'entraîner la foule à des manifestations plus énergiques.

compte de toutes leurs réclamations, ce qui ne les apaisa pas sur-le-champ, car ils crièrent assez brutalement que si on ne les écoutait pas, ils « crèperaient le chignon à ces messieurs<sup>1</sup> ». L'avocat général Fischer, un des représentants de la bourgeoisie, fort populaire à ce moment, parvint enfin à les contenter, en leur promettant qu'à cinq heures au plus tard il serait fait droit à toutes leurs demandes, au sujet du cahier, et que pour les droits sur la viande, le Magistrat les diminuerait, dans la mesure du possible<sup>2</sup>.

Mais, les bouchers partis, le gros de la foule ne se dissipait pas devant l'Hôtel-de-Ville, et la populace s'amusait à huer et à siffler ceux des membres des Conseils qui y entraient ou en sortaient, revêtus du manteau noir d'apparat qu'ils portaient dans les séances officielles; certains vauriens commençaient même déjà à leur jeter des pierres et de la boue<sup>3</sup>, si bien qu'au lieu de tâcher d'arriver à une entente, les plus peureux ou ceux qui sentaient peser sur eux la colère du « peuple », abandonnant leur costume traditionnel, se sauvèrent par une porte de derrière de l'édifice<sup>4</sup>. D'autres de leurs collègues semblent avoir tenu ferme et être restés en séance; c'étaient sans doute les *libéraux* du Magistrat, qui reconnaissaient la légitimité d'une partie au moins des revendications populaires. Mais ils ne purent s'entendre sur l'étendue des concessions à faire et finalement tout le monde, midi sonnant à la cathédrale toute proche, s'en alla dîner.

Vers deux heures, les représentants de la bourgeoisie se rendaient à leur tour à la Chambre des Treize, pour y siéger avec les délégués du Magistrat<sup>5</sup>. Ce dernier accorda « sans réserve les objets relatifs à la comptabilité, à l'administration des revenus publics », mais il « opposa l'observance de plusieurs siècles

1. Récit de Harthmann (*dass sie ihnen in die Perrücken fallen würden*).

2. M. de Klinglin, se gérant en « père du peuple » — c'est ainsi que l'appelaient la populace — se hâta de parcourir à cheval les rues de la ville, accompagné d'une troupe de gamins qui l'acclamaient, pour annoncer une diminution des taxes qui n'était pas encore décrétée.

3. Récit de Harthmann. Le *Beobachter* (p. 77) parle aussi de « bourses » (*Haarbeutel*) coupées ou arrachées à certains de MM. du Magistrat.

4. Le correspondant du *Beobachter* de Stuttgart prétend que le Magistrat tout entier dut se retirer clandestinement par une porte de service sous l'escorte de cent cavaliers (*op. cit.*, p. 76). C'est une confusion manifeste; c'est dans l'après-midi seulement qu'arrive la cavalerie lors du second exode.

5. Rapport des représentants (Reuss, *op. cit.*, t. 1, p. 127-128).

au changement proposé pour rendre l'élection des échevins plus populaire, pour l'admission du scrutin, etc. ». Un long mémoire du Magistrat exposait les motifs de sa résistance et engageait les commissaires de la bourgeoisie à les « examiner de sang-froid ». C'était choisir un bien étrange moment pour des discussions quasi archéologiques. Aussi, les représentants, « connaissant les principes de la rumeur publique, qui augmentait visiblement », se « promirent peu de succès de ce nouvel examen » ; ils répliquèrent, en rappelant ce que l'un d'eux avait déjà dit l'avant-veille, en séance générale du Sénat, « que le Magistrat laissait échapper les rênes du gouvernement paternel en se retranchant derrière les parchemins ». L'échange de vues, s'il se produisit, ne fut pas long, en tout cas. « Nous ne fûmes pas un quart d'heure en conférence », dit le rapport, « sans être obligés de quitter la salle dans laquelle les pierres pleuvaient de la place de l'Hôtel-de-Ville ; nous nous rendîmes à l'assemblée des représentants convoquée pour entendre le résultat de la conférence<sup>1</sup>. »

En effet, les cent vingt-six *représentants* ou électeurs du second degré avaient été invités à se réunir également, à deux heures, au local de la tribu du *Miroir*<sup>2</sup>, afin d'y recevoir communication des décisions du Magistrat qu'on espérait encore entièrement favorables. Ce bâtiment se trouvait à l'angle de la rue des Serruriers et de la rue du Miroir, à deux pas à peine de l'Hôtel-de-Ville, qui donne également, par une de ses façades latérales, dans la rue des Serruriers, mais un peu plus en avant vers le Marché-aux-Herbes, la place Gutenberg actuelle. La façade principale de l'Hôtel, bel édifice de la Renaissance allemande, construit vers 1585, présente, à ses deux étages, une série continue de larges fenêtres à plusieurs montants finement ciselés, séparées entre elles par des colonnes étroites<sup>3</sup>. Ces vitres innombrables devaient tenter, par le scintillement au soleil de juillet, les instincts destructeurs de la racaille qui encomrait le Marché-aux-Herbes, et comme la salle du Conseil des Treize

1. Rapport des représentants (Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 128).

2. La tribu du *Miroir* était celle des notables commerçants, négociants en gros, banquiers, etc., la première en rang. Sa salle de réunion, très vaste pour l'époque, a servi tour à tour de café, de salle de concert, de loge maçonnique ; elle existe encore, si je ne me trompe, comme *Cinéma international*.

3. Je renvoie à la monographie de M. Hugo Haug, mentionnée plus haut, p. 37 ; il s'y trouve aussi une reproduction du tableau de Hans.

se trouvait au premier, vers le marché, on comprend aisément que, le bombardement une fois commencé, membres du Magistrat et commissaires des représentants aient dû quitter vivement la place. Ils se retirèrent sous la protection d'un piquet de cavalerie et se rendirent au *Miroir*, où la discussion reprit au sein de l'assemblée générale, entre les représentants et leurs commissaires. Nul de ces derniers ne voulait acquiescer à cette proposition presque dérisoire « d'un nouvel examen sur les questions qui leur tenaient le plus à cœur pour assurer l'égalité politique des citoyens et leur influence dans les élections<sup>1</sup> ». Le Magistrat finit par réclamer un nouveau délai de vingt-quatre heures seulement, pour prendre une décision finale. Les représentants répondirent, d'après un de nos récits, qu'ils lui accorderaient volontiers, pour leur compte, un mois tout entier, mais que les gouvernants devaient se charger eux-mêmes de solliciter ce sursis auprès du peuple<sup>2</sup>.

En effet, le « peuple souverain » semblait entièrement maître de la situation, puisque les autorités civiles avaient perdu la tête et que les autorités militaires ne montraient guère plus de sang-froid. Nous apprenons de bonne source que c'est vers trois heures seulement que l'un des régiments de la garnison fut réuni sur la place d'Armes et que les généraux s'y rendirent également, « comme s'ils avaient voulu le passer en revue<sup>3</sup> ». Peu à peu, d'autres régiments vinrent les rejoindre, mais sans qu'on envoyât aucune force armée vers l'Hôtel-de-Ville, qui se trouvait à trois ou quatre minutes de marche de la place d'Armes. Ce n'est *qu'après* trois heures, alors qu'une députation du Magistrat fut venue réclamer à l'Aubette des défenseurs pour sa résidence officielle et après que M. de Dietrich, en personne, se fut rendu auprès de Rochembeau pour appuyer cette demande si naturelle, que ce dernier se décida à faire marcher un fort détachement d'infanterie. Il prit position sur le Marché-aux-Herbes et dispersa d'abord une partie des attroupements; mais ils se reformaient sans cesse et toujours de nouveaux agitateurs affluaient<sup>4</sup>; les rues adjacentes en étaient pleines et

1. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 128.

2. Récit de Harthmann.

3. Eimer, p. 71.

4. Ce n'étaient pas seulement des curieux; dès ce moment (trois à quatre heures), Friesé, témoin oculaire, signale la présence sur la place de nombreux



le tumulte était presque aussi grand sous les fenêtres de la salle du *Miroir*, dans la rue des Serruriers, que devant l'Hôtel-de-Ville lui-même<sup>1</sup>. Les curieux s'installaient parmi les étaux et les boutiques des revendeuses de légumes, sans que les soldats s'occupassent de les refouler davantage, et cela d'autant moins qu'aucun des personnages de l'état-major n'avait encore quitté la place d'Armes pour se rendre sur le lieu probable du conflit. Seul, M. de Klinglin (qui était l'un des représentants élus de la bourgeoisie) se montrait fréquemment à l'une des fenêtres du *Miroir*, haranguant la foule « en paroles doucereuses », comme le dit le bon Friesé, qui détestait le lieutenant du roi : « Mes enfants, mes chers enfants, prenez patience, tenez-vous tranquilles ! Tout ira bien, mes enfants, ayez confiance en moi, etc.<sup>2</sup> ! »

On se rappelle que le Magistrat avait promis de donner une réponse définitive à cinq heures du soir. Ce moment approchant, on vit les membres des différentes « Chambres secrètes » revenir vers le local de leurs séances. Ils furent accueillis par les lazzis de la foule et bientôt aussi par des volées de pommes de terre et de trognons de choux, enlevés aux paniers des revendeuses ; puis, de nouveau, des pierres furent lancées contre la façade de l'édifice, sans que personne songeât à empêcher les dégâts. « Les bons citoyens », dit naïvement Friesé, « se tenaient à l'écart et attendaient, le cœur gros, la suite des événements, tandis que le peuple hurlait, jurait et poussait d'épouvantables menaces<sup>3</sup>. » Quelques bourgeois, moins timorés, ayant essayé de calmer ces furieux, en leur faisant observer qu'ils saccaquaient leur propre patrimoine et qu'ils auraient, en fin de compte, à payer les dégâts, furent honnis, et le bombardement

compagnons de métiers, d'origine étrangère, armés de marteaux, de scies et de haches (*Vaterlaendische Geschichte*, t. IV, p. 252).

1. Harthmann dit qu'on les comptait *par milliers* ; pour qui connaît la topographie locale et l'étroitesse de la rue des Serruriers, l'exagération est manifeste.

2. Friesé, t. IV, p. 253. « Klinglin », disent les *Révolutions d'Alsace*, « parvient encore à contenir un peuple souvent trompé, impatient et furieux. » Déjà auparavant le narrateur anonyme l'avait montré « joignant ses prières à celles du peuple ».

3. Friesé, t. IV, p. 252. Le correspondant du *Beobachter* note que cette foule était armée « d'instruments de meurtre » (*Mordgewehre*) de tout genre, « depuis la fourche à fumier jusqu'à la broche » (n° VII, p. 76). Je suppose qu'il exagère un peu, dans son désir de faire rire le public.

de la façade continua sans que ni Klinglin, ni aucun des autres officiers généraux donnât l'ordre d'intervenir aux troupes stationnées sur la place<sup>1</sup>.

C'est ce moment que choisit le commissaire du roi pour entrer en scène. M. de Dietrich n'avait joué jusque-là qu'un rôle très effacé, du moins en apparence, dans toute cette affaire, soit parce qu'il n'avait aucune autorité directe sur le militaire, soit parce qu'il ne voulait pas compromettre sa popularité en défendant un régime qu'il sentait d'avance perdu. Maintenant que le Magistrat est atterré, que les représentants de la bourgeoisie eux-mêmes commencent à s'inquiéter de l'attitude des masses, il croit l'occasion favorable pour se faire valoir comme médiateur entre les partis. « M. le baron de Dietrich... », dit le rapport des représentants, « survint, résuma les demandes de la bourgeoisie et se chargea de faire connaître au Magistrat la détermination ferme et inébranlable des citoyens à en demander l'exécution<sup>2</sup>. » Je ne vois pas où M. Eimer a pu trouver que le commissaire du roi avait commencé par demander, au nom du Magistrat, une nouvelle discussion des articles en suspens<sup>3</sup>. Cette discussion, les représentants l'avaient refusée déjà et Dietrich était bien trop habile pour s'exposer de la sorte à un échec certain<sup>4</sup>. Friesé nous donne une paraphrase plus détaillée, mais moins authentique peut-être, de la déclaration des représentants, que nous venons de citer : « Ils savaient de source certaine », déclarèrent-ils, « que le peuple entourant l'Hôtel-de-Ville insistait pour l'acceptation du cahier des doléances tout entier, sans aucune exception ; les droits d'accise et d'octroi doivent être immédiatement abolis, sinon le peuple est prêt à détruire l'Hôtel-de-Ville et le Magistrat par le fer et le feu, sans épargner davantage les délégués de la bourgeoisie. Le peuple avait promis que la garnison assisterait sans bouger à ces dévastations et à ces meurtres, même si les chefs lui ordonnaient d'intervenir, que c'était maintenant au peuple à faire la loi et à veiller à ce qu'on lui rendît justice<sup>5</sup>. » Il est permis de douter

1. Le correspondant du *Beobachter* de Stuttgart veut même que Klinglin ait déclaré au Magistrat qu'il retirerait ses troupes si l'on continuait à braver les volontés du peuple (n° VII, p. 76).

2. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 128-129.

3. Eimer, p. 71.

4. A moins qu'il ne se soit chargé de la commission pour montrer sa bonne volonté au Magistrat, et sachant d'avance qu'il ne réussirait pas.

5. Friesé, t. IV, p. 254.

également que le commissaire du roi ait employé des termes aussi énergiques en rapportant aux Conseils la réponse des électeurs, mais il les a certainement engagés à se soumettre à une nécessité impérieuse et à capituler pendant qu'il était encore temps. A-t-il ajouté, comme le dit une de nos sources<sup>1</sup>, que ces concessions pourraient n'être que temporaires, et qu'une fois libre de ses mouvements, le Magistrat pourrait revenir sur les décisions arrachées par l'émeute? En pesant les circonstances, on se laisse aller à penser que peut-être Dietrich a dit des paroles analogues, afin de rendre un peu moins douloureuse la résolution nécessaire; mais certainement il n'a pas cru que pareille rétractation fût possible.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ses pressantes exhortations et l'attitude menaçante de la foule l'emportèrent sur les dernières hésitations du Magistrat, qui se voyait abandonné, de fait, par l'autorité militaire et le représentant particulier du gouvernement royal. Le soir, à six heures, les membres présents des « Chambres perpétuelles » signaient un arrêté, par lequel ils déclaraient accorder le redressement de tous les abus énumérés dans le cahier de doléances de la ville, sans exception aucune, afin de rétablir l'accord, la paix et l'union entre le Magistrat et la commune de Strasbourg. Ils s'engageaient de plus à réunir le lendemain le corps du Magistrat, au grand complet, afin que la présente décision fût ratifiée solennellement par tous. La pièce était signée par le baron Zorn de Boulach, stettmeister en régence, par l'ammeistre en charge, Mathias Zaepffel, deux autres stettmeistres, deux autres ammeistres, neuf membres des Conseils des Treize, des Quinze, des Vingt-un et du Grand Sénat et par le secrétaire Trombert<sup>2</sup>.

Le décret fut immédiatement transmis à la salle du *Miroir*, puis M. de Klinglin, montant enfin à cheval, apparut devant l'Hôtel-de-Ville, se mit à haranguer la foule, lui annonçant la bonne nouvelle, avec accompagnement de fanfares, et finit par l'engager à se disperser. Puis il rentra chez lui, suivi par les acclamations populaires<sup>3</sup> et, sur la porte de son hôtel, au fau-

1. Eimer, p. 72.

2. La pièce, avec la signature de tous les membres présents, a été publiée par M. Eimer, p. 166-167.

3. L'auteur de la brochure *Révolutions d'Alsace*, en racontant que « le peuple se livre une seconde fois aux excès d'une joie effrénée », ajoute qu'on « se prosternait devant Klinglin, qu'on voulait lui baiser les pieds ».

bourg de Pierres, on plaça un grand transparent, avec ce vers latin :

Patrem te dicent filii, dicentque nepotes<sup>1</sup>.

La ville fut derechef illuminée, au milieu des cris de joie ; les représentants, fiers d'avoir triomphé sans lutte, décidaient d'envoyer une adresse de remerciements au Magistrat, et le rédacteur de la *Gazette privilégiée de Strasbourg* écrivait en hâte un article enthousiaste pour le numéro du lendemain, 21 juillet, dans lequel il saluait « ce jour inoubliable dans nos annales, qui a vu disparaître toutes les plaintes qui s'étaient élevées et au cours duquel le Magistrat et la commune ont vu les liens indestructibles de l'affection et de la confiance mutuelles se renouer à jamais » ! Les journalistes sont parfois prophètes, il est vrai, mais assurément aucun ne se trompa jamais de plus lamentable façon dans ses visions d'avenir immédiat que le rédacteur dont je viens de citer l'épanchement lyrique.

Tout le monde, d'ailleurs, ne partageait pas cette confiance absolue ; ce qui le prouve, c'est le passage du rapport des représentants, où il est dit que des « citoyens paisibles, remarquant dans la foule du monde qui inondait les rues une quantité de figures qui leur furent inconnues, entendant de toute part déclamer sur l'énergie des exécutions de Paris et la prompte justice que le peuple s'était rendue lui-même, en concurent de l'alarme et se présentèrent chez M. le comte de Rochambeau, nouveau commandant de la province, pour obtenir son agrément que la bonne bourgeoisie fût armée et unie aux troupes pour faire la police. M. le commissaire-préteur réclama la même faveur et ne put l'obtenir<sup>2</sup>, l'état-major comptant trop sur son influence et sur l'effet de la discipline militaire. Les trois journées marquées pour les réjouissances publiques sur l'apparition confiante et paternelle du roi aux États-Généraux n'étaient pas écoulées encore ; les nuits livrées aux excès et à la boisson faisaient redouter du malheur et l'on sut trop tard que la boisson avait été offerte à beaucoup d'individus<sup>3</sup> ». Le refus catégo-

1. Il faut avouer que ce détail sent la préparation d'un effet à produire et ne peut guère avoir été improvisé sur l'heure.

2. Ce détail que je souligne me paraît particulièrement curieux, en marquant l'antagonisme secret entre M. de Dietrich et Klinglin.

3. Reuss, *op. cit.*, t. I, p. 129. Les « citoyens paisibles » étaient inquiets ; mais il se peut que les représentants de la bourgeoisie ne le soient devenus

rique de Rochambeau est mentionné également par J.-F. Hermann, bien qu'il le place au 21 juillet (au lieu du 20), mais sans qu'il l'ait autrement expliqué<sup>1</sup>. Pourquoi ce refus du concours de la « bonne bourgeoisie » ? Le général craignait-il vraiment de fournir des armes à la population strasbourgeoise ? M. de Klinglin, son conseiller obligatoire — puisque Rochambeau lui-même venait seulement d'arriver — lui avait-il soufflé sa haine contre le Magistrat, ou voulait-il tout simplement ne partager avec personne la gloire d'avoir pacifié *tout seul* les mouvements révolutionnaires ? Poursuivait-il, en conseillant cette attitude expectante à Rochambeau, des projets plus cachés<sup>2</sup>, comme l'ont soupçonné, puis dit ouvertement, bien des contemporains ? On ne pourra jamais répondre, je le crains, à ces questions avec une entière certitude. Ce qui ne semble pas discutable, c'est que les autorités militaires seules doivent être considérées comme responsables des désordres du lendemain ; ni le Magistrat, ni M. de Dietrich, ni les représentants de la bourgeoisie ne disposaient des moyens nécessaires pour dompter l'émeute, puisqu'on refusait des armes aux citoyens prêts à défendre la cause de l'ordre contre elle.

Rod. REUSS.

(Sera continué.)

qu'après coup, et quand les désastres du lendemain leur eurent ouvert les yeux.

1. Hermann, *Notices*, t. I, p. 109.

2. Certains ne font que répéter, comme Friesé, les rumeurs publiques ; mais Hermann, par exemple, connaissait personnellement Klinglin ; il ne le détestait pas ; il l'appelait « un bon militaire et, dans sa vie privée, un brave et galant homme ». On peut donc l'en croire quand il déclare : « Toute sa conduite, à l'époque de la révolution, a fait voir qu'il voulait saisir l'occasion de venger les mânes de son père sur les successeurs innocents de ses adversaires. Ceux qui se permirent ces désordres l'appelaient eux-mêmes leur père », et plus loin il nous montre Klinglin « suivant à cheval, d'un pas tranquille, les mouvements tumultueux » de la foule (*Notices*, t. I, p. 197).



## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

### KOSCIUSZKO

#### ET LES LÉGIONS POLONAISES EN FRANCE

(1798-1801).

*(Suite et fin<sup>1</sup>.)*

---

#### VI.

Le séjour de Kniaziewicz à Paris eut un résultat plus immédiat et plus pratique. Le 24 mars 1799, il écrivait à Dombrowski :

Kosciuszko s'applique à la formation des légions du Rhin ; j'y joins mes efforts et nous nous flattons que la continuation de la guerre sera propice à la formation des légions, ainsi qu'aux espérances des Polonais.

Un peu plus tard (le 24 germinal, 14 avril), il l'informe qu'il a été désigné par le gouvernement pour se mettre à la tête des légions qui devaient se former à l'armée du Rhin. Et il ajoute avec la modestie qui caractérisait ce grand esprit et ce noble cœur :

Quant à moi, je préférerais rester avec vous, général, et avec les soldats qui ont déjà donné preuve de leur courage. Mais, puisqu'il s'agit de l'intérêt public, je lui dois soumettre mes désirs personnels, d'autant plus que les légions du Rhin seront basées sur le même principe que celles d'Italie et travailleront pour le même but du bonheur commun.

Plus loin, nous lisons :

La division polonaise du Rhin doit se composer d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie montée, et si ce projet s'accomplit dans toute son étendue, ce sur quoi je n'ai pas de doute, la convention faite pour

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 86.

les légions du Rhin servira de règle aussi pour celles d'Italie en leur garantissant un corps plus nombreux et une existence plus sûre<sup>1</sup>.

Le projet mis en avant par Kosciuszko depuis quelques mois et qui languissait jusque-là reçut une impulsion nouvelle grâce à la présence de Kniaziewicz et se développa rapidement. Le décret sur sa formation fut promulgué et la convention signée par le gouvernement français. Le corps que Kniaziewicz allait former devait se composer de 12,000 hommes<sup>2</sup>.

Nous condensons le contenu de deux mémoires très importants, présentés par Kniaziewicz le 22 ventôse (12 mars) et le 8 floréal (27 avril), qui servirent de base à la décision prise par le Directoire. Le premier contient la convention concernant l'organisation militaire du nouveau corps polonais ; le second donne un aperçu historique des relations de la France et de la Pologne et expose tous les avantages que la France pourrait retirer du corps polonais qui allait être formé, ainsi que les services réciproques que les Polonais espéraient obtenir du gouvernement français. Tous les deux sont signés par Kniaziewicz et portent l'empreinte de son caractère ; mais ils ont été certainement lus et approuvés par Kosciuszko. Nous nous bornons à donner les points principaux du premier ; quant au second, il est d'une importance trop générale pour ne pas être reproduit au moins en partie.

« Le général Kniaziewicz », lisons-nous dans le projet de convention », à qui vous avez bien voulu accorder une nouvelle marque de confiance en l'autorisant à former des légions polonaises qui travailleraient comme celles d'Italie à la régénération de leur patrie opprimée, a l'honneur de vous présenter, d'après l'insinuation qui lui en a été faite par le ministre de la Guerre, quelques propositions qu'il s'agirait de concerter avec la République helvétique dont les susdites légions seraient auxiliaires. »

Le corps polonais serait, d'après ce projet, composé de déserteurs et de prisonniers de guerre, Polonais de nation « au nombre qu'il serait possible de lever ». Il serait organisé d'après les règlements et le code militaire français, porterait l'uniforme polonais et le commandement se ferait en langue polonaise ; il porterait la cocarde polonaise : blanche, cramoisie et bleue foncée, et une contre-épaulette aux couleurs nationales helvétiques avec l'inscription : les

1. Correspondance polonaise de Kniaziewicz publiée par l'auteur de ce mémoire d'après les manuscrits du musée polonais de Rapperswil, sous le titre : *Listy Kniaziewicza do Dabrowskiego i Kosciuszki*. Lwów, 1899, p. 4-5.

2. *Loc. cit.*, p. 6, lettre du 12 floréal an VII (1<sup>er</sup> mai 1799).

*hommes libres sont frères.* Les officiers seraient choisis parmi les Polonais « qui avaient donné des preuves signalées de leur valeur en combattant, de leur attachement à la liberté et de leurs talents militaires<sup>1</sup> ». La solde, les subsistances et tout ce qui est accordé aux troupes françaises seraient également assurés aux légions polonaises; les fonds nécessaires seraient fournis par la caisse militaire de l'armée française. Des officiers polonais seraient chargés de rassembler les déserteurs et prisonniers de guerre polonais près de toutes les armées françaises en Allemagne. « L'échange des prisonniers polonais », dit le paragraphe XIV, « serait déterminé sur le mode de celui des prisonniers français. » Les trois paragraphes suivants sont d'une importance particulière; nous les reproduisons textuellement :

XV. Dans le cas où les Autrichiens ou les Russes se permettraient de traiter les prisonniers polonais d'une manière atroce, on supplie les gouvernements républicains, sous les auspices desquels les Polonais auront à combattre, de les déclarer autorisés à user de justes représailles envers les Autrichiens et les Russes.

XVI. Lorsque les événements de la guerre auront amené l'époque où la restauration de la Pologne sera indiquée aux légionnaires polonais par le gouvernement de la grande nation, il serait accordé à ceux-ci de voler à la défense de leur patrie avec les armes, chevaux et pièces d'artillerie, en s'engageant toutefois, au nom de la nation polonaise, d'en faire rembourser la valeur à la République helvétique.

XVII. Si la guerre était terminée de manière que des événements politiques ne permissent pas aux Polonais de revoir leur patrie rendue à la liberté, le corps polonais désirerait alors d'avoir son existence assurée sur le territoire de la République helvétique et d'y acquiescer les droits des citoyens.

Enfin une retraite devait être assignée aux invalides.

Le second mémoire, d'un caractère plus politique que militaire, est adressé à Talleyrand. Nous voudrions attirer sur lui l'intérêt particulier de nos lecteurs, car si d'un côté il éclaire d'une manière parfaite les relations franco-polonaises et les intérêts mutuels qui leur

1. Le refus suivant, qui se trouve dans les manuscrits de Rapperswyl, donne une idée jusqu'à quel point Kniaziewicz prenait au sérieux cet engagement :

« Au commandant de place à Metz,

« Le citoyen Zeydel, capitaine de la légion polonaise d'Italie, congédié, ne peut être placé dans la légion que j'ai l'honneur de commander à cause d'avoir demandé et obtenu son congé dans le temps que les braves légions polonaises d'Italie marchaient contre l'ennemi de la France et contre ceux de leur patrie opprimée.

« KNIAZIEWICZ. »

servaient de base, d'autre part il émet quelques idées générales dont la portée dépasse de beaucoup le moment particulier auquel ce mémoire a été écrit, des vues qui ne cessent d'être justes aujourd'hui comme elles l'étaient il y a plus d'un siècle :

Les Polonais croyaient de tout temps que la France était essentiellement intéressée à veiller sur les destinées de leur patrie. Cette opinion était tellement enracinée dans tous les esprits que, toutes les fois où nos trop puissants voisins s'avisèrent de porter atteinte à notre indépendance ou à nos possessions, les regards de ceux qui entreprenaient de sauver la patrie se portaient tout de suite vers la France. Cette opinion n'était pas sans fondements. La nécessité d'arrêter l'accroissement trop rapide de la puissance de la Russie dans le nord et de paralyser la dangereuse influence que cet empire commençait à acquérir dans le reste de l'Europe portait sans cesse le gouvernement français à protéger avec sollicitude les possessions de la Turquie, de la Suède et de la Pologne et à déjouer les manœuvres par lesquelles la Russie s'efforçait d'étendre partout sa prépondérance.

Suit un aperçu rapide de ces relations :

Lorsque la Russie s'efforçait de maintenir au trône de la Pologne Auguste II, le cabinet de Versailles appuyait le projet de Charles XII qui soutenait le roi légitimement élu, Stanislas Leczinski. Lorsque, à l'époque de la guerre de Sept ans, la Russie et l'Autriche se lièrent dans le but d'anéantir la Prusse, la France<sup>1</sup>, guidée toujours par les mêmes idées, détermina la Porte à la guerre. Sitôt que la Russie en élevant Stanislas Poniatowski au trône de la Pologne le destina à être l'instrument de ses entreprises sur ce pays, le gouvernement français suscita la guerre de la Turquie contre la Russie en appuyant en même temps à l'intérieur de la Pologne la confédération de Bar, dirigée contre la Russie, en lui fournissant des secours pécuniaires et en y envoyant d'habiles officiers, tels que Vioménil et Dumouriez.

Outre l'intérêt politique, celui de maintenir l'équilibre au nord et d'empêcher une alliance étroite entre la Russie et l'Autriche, l'existence de la Pologne garantissait à la France des avantages commerciaux très considérables. Le gouvernement français les appréciait très justement. Voyant que l'Angleterre s'en était emparée sur la mer Baltique, il envoya en 1778 des ingénieurs qui devaient chercher des moyens de détourner par l'intermédiaire des canaux ce commerce à la mer Noire et de le restituer ainsi à la France.

Pourtant les moyens employés par le cabinet de Versailles étaient trop indécis pour produire leur effet et pour empêcher des liaisons dont les résultats funestes devinrent si évidents. Néanmoins, malgré les deux partages, morcelée qu'elle était, la Pologne a été en état

1. Ici, l'histoire est un peu arrangée, puisque, dans la guerre de Sept ans, la France était l'alliée de l'Autriche et de la Russie.

d'empêcher la Russie en 1794 de joindre ses forces à celles de la coalition; elle a obligé l'empereur de partager ses forces, afin de surveiller la Galicie; elle a contraint le roi de Prusse de faire la paix avec la République.

Le partage définitif de la Pologne donna une prépondérance à la Russie et à l'Autriche qui menace la Suède et la Prusse, ainsi que les états allemands. L'unique moyen de prévenir ce danger, c'est de restaurer la Pologne. Après la malheureuse issue de la révolution de 1794, le seul moyen qui restait aux Polonais pour reconquérir leur indépendance était de se rallier sous la protection de la République française. C'est ce qu'ils firent sitôt que Dombrowski en reçut l'autorisation. Dès que la nouvelle de la formation des légions se répandit, chaque militaire polonais y accourut pour combattre les oppresseurs de sa patrie. La continuation de la guerre entre l'Autriche et la France aurait pu approcher les légions de leur but. L'Autriche tira une partie de ses troupes des provinces polonaises; les Polonais les induisirent à quitter les drapeaux des oppresseurs pour joindre ceux de la France, pour se mettre dans les rangs des légions qui travaillent à l'indépendance de leur patrie. La paix conclue avec la maison d'Autriche vint anéantir l'espoir des infortunés qui, rassemblés au nombre de 8,000 hommes, ne luttaient plus dès lors pour leur propre liberté, mais bien pour celle d'autrui.

Leur caractère ferme, leur bravoure et leur bonne conduite les a jusqu'ici, avec la protection des généraux français, garantis d'une dispersion totale à laquelle nos ennemis et les Italiens même ne cessaient de coopérer avec ardeur.

La guerre, recommencée de nouveau entre l'Autriche et la France, fait espérer aux Polonais que celle-ci sentira, au moins dans les circonstances actuelles, combien son intérêt est lié avec celui de la Pologne.

Dans les combinaisons de la politique, il serait peu prudent de compter sur des secours sans offrir une réciprocité d'avantages. Ici la France, en créant des corps polonais, en recueille tout de suite des avantages réels, indépendamment de ceux qu'elle pourrait recueillir si le théâtre de la guerre venait à être rapproché des frontières de leur pays natal.

La formation des légions polonaises doit nécessairement contribuer à désorganiser et affaiblir l'armée ennemie. Les légions peuvent être employées à comprimer les révoltes et imposer aux malveillants sans que les armées françaises aient besoin d'y envoyer des détachements qui affaiblissent les principaux corps.

La nouvelle de la formation des légions attirerait de l'intérieur de notre patrie un grand nombre d'officiers; elle donnerait un nouvel essor aux esprits affaiblis sous le poids de la tyrannie et les rendrait capables d'opérer une insurrection, sitôt que la majeure partie des forces de nos oppresseurs aura quitté nos foyers.

Cette formation ne peut pas donner de l'ombrage au roi de Prusse.



En qualité de puissance neutre, il n'en a rien à craindre<sup>1</sup>. Il lui importe, d'ailleurs, ainsi qu'à la France, que la Russie et l'Autriche soient humiliées et affaiblies autant que possible. Le gouvernement autrichien, prévoyant les suites fatales qui peuvent résulter pour lui de cette formation, a ordonné aux troupes de ne point faire de quartier aux légionnaires. On confisque les fortunes et on pend tous ceux qui sont convaincus d'avoir voulu rejoindre les légions. Toutes ces atrocités n'ont pu comprimer l'énergie des Polonais; ils conservent toujours l'espoir de servir un jour leur patrie. Il se trouve peut-être des hommes qui ne veulent pas croire à tant d'énergie et qui, loin d'entrer dans nos vues, attribuent au désir ou au besoin de courir des aventures ce qui en nous n'est que le résultat de notre fervent attachement à la patrie.

Mais les officiers légionnaires sont des hommes, les uns riches par eux-mêmes, d'autres qui appartiennent à des familles opulentes. Il n'y en a pas un qui n'ait joui d'une honnête aisance en Pologne. Quel pourrait donc être le motif qui les a portés à abandonner leurs propres foyers, à renoncer aux douceurs d'une vie paisible, à s'exposer aux fatigues journalières et à la funeste perspective de rester pour le reste de leur vie sans aucune ressource si, après avoir abandonné leurs fortunes, ils venaient encore à manquer le but de leurs généreux efforts? Il n'y a sans doute que l'amour de la patrie et l'horreur de la tyrannie qui aient pu déterminer les Polonais à chercher au sein des peuples libres des secours pour leur patrie. Les soldats n'ont pas accepté le pardon que leur offrait l'Empereur et ont refusé de profiter de la permission de retourner chez eux.

Voilà le but des légions. Voilà les principes de ceux qui arrivent pour les joindre.

C'est dans ce même but que j'ai quitté mon sol natal et ce sont encore les mêmes vues qui me guident dans mon intention d'étendre ces légions.

La pureté de nos intentions vous attachera sans doute, citoyen ministre, au sort des Polonais. Mais vous sentirez en même temps que, si je perdais un instant de vue le but de rétablissement de ma patrie, je ne serais plus alors qu'un vil enrôleur; je ne ferais qu'arracher de malheureuses victimes du sein de leurs familles et augmenter le nombre de dupes pour assurer mon bien-être individuel.

J'espère, citoyen ministre, que vous intercéderez auprès du Directoire exécutif en notre faveur.

KNIAZIEWICZ<sup>2</sup>.

Les principes généreux énoncés si énergiquement dans les derniers paragraphes de ce mémoire furent en effet ceux qui dirigèrent la con-

1. C'était le souci de ne pas offenser le roi de Prusse qui fit souvent obstacle aux projets des patriotes polonais à Paris.

2. Les deux mémoires d'après les manuscrits de Rapperswyl.

duite de ce général pendant sa courte mais brillante carrière dans les légions. Au moment où il ne pourra plus y rester sans manquer à ces principes, il donnera sa démission.

Les espérances des Polonais n'étaient pas fondées, comme on le voit, uniquement sur l'esprit magnanime et universel de la révolution, sur la fraternité des nations et sur la conscience d'un but commun qui était le triomphe des principes de la liberté. Elles l'étaient aussi sur les intérêts concrets et particuliers que la France retirait immédiatement de l'existence des légions, ainsi que sur ceux, plus durables et de valeur supérieure, que lui promettait la restauration de la Pologne.

## VII.

Malgré l'ardeur du général polonais, malgré le bon vouloir du gouvernement français, l'affaire languit. La loi qui interdisait aux étrangers d'entrer dans l'armée française était une difficulté formelle. Le Directoire cherchait à la tourner comme il le fit pour les légions d'Italie, en les attachant à une des républiques alliées à la France. On s'arrêta à la République helvétique. Le citoyen Perrochel, ministre français en Suisse, auquel Kosciuszko s'était personnellement adressé, trouvait des difficultés qui sont exposées dans le rapport du ministre de la Guerre au Directoire daté du 13 floréal (2 mai). La première était « d'indiquer des lieux de rassemblement à ce nouveau corps dans un pays où la réunion de dix-huit mille Suisses à la solde de la République française a causé des embarras, qui seront augmentés aujourd'hui par la présence d'un plus grand nombre de troupes françaises. La seconde, c'est la pénurie habituelle des subsistances dans ce pays, qui deviendra plus sensible par l'obligation de nourrir le corps polonais<sup>1</sup> ». Comme le Directoire insistait et que Kosciuszko rappelait la nécessité d'agir avec promptitude, le ministre des Affaires étrangères entra en relation avec le Directoire helvétique<sup>2</sup>.

Ce fut ensuite le coup d'État du 30 prairial (18 juin) qui arrêta pour quelque temps la formation de la légion nouvelle.

Le 11 messidor (29 juin), Kosciuszko renouvela ses instances en adressant la lettre suivante à l'un des directeurs :

Citoyen directeur,

Vous avez bien voulu donner vos ordres au ministre de la Guerre

1. Voir, pour le texte complet de ce rapport, notre article dans la *Revue des Revues*, 1<sup>er</sup> mai 1899, p. 253.

2. Voir le second rapport du ministre de la Guerre sur ce même sujet daté du 1<sup>er</sup> prairial (20 mai), *loc. cit.*

de faire rassembler les prisonniers polonais afin de les employer à compléter et à augmenter les légions d'Italie. Veuillez me permettre de vous observer que le gouvernement helvétique n'ayant pas pu se décider à consentir à la formation d'un nouveau corps auxiliaire des Polonais en Helvétie, il est indispensable, pour atteindre le but de l'augmentation des légions polonaises auxiliaires de la République cisalpine, de fixer sur le Rhin le point d'organisation de la nouvelle partie de ce corps; ce procédé produira un double avantage. En premier lieu, il engagera les soldats polonais se trouvant au service de l'Autriche à désertir l'armée du prince Charles. En second lieu, il engagera les officiers polonais qui sont dans l'intérieur du pays et qui n'attendent que les moyens d'embrasser la cause de la République à venir rejoindre leurs compatriotes des légions et combattre avec eux les armées des puissances qui vous font la guerre.

Le corps polonais en Italie a perdu beaucoup de monde et surtout beaucoup d'officiers, dont il commence même à manquer. Ce corps cependant est à portée de se compléter de prisonniers et de déserteurs qui ne cessent, autant qu'il est possible, de lui arriver. Mais on ne peut espérer d'avoir des officiers qu'en leur notifiant qu'ils trouveront à se placer au moyen de l'augmentation de ce corps.

Les soldats polonais ne peuvent remplacer les officiers qui manquent aussi facilement qu'en France. Un peuple forcé à quitter la charrue, violemment enrôlé, dont une partie ne sait ni lire, ni écrire, n'a pas, par conséquent, acquis les talents indispensables à un officier.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO<sup>1</sup>.

Comme les difficultés et les lenteurs provenaient d'une loi gênante, on s'avisa enfin de la changer par voie législative au lieu de l'éluder par des moyens diplomatiques. Le 22 messidor (10 juillet), le Directoire envoya deux messages au Corps législatif; l'un demandait que les armées piémontaise, suisse, italienne et les légions polonaises fussent payées par le Trésor français; un autre exigeait la formation des légions polonaises sur le Rhin. Les généraux Joubert et Championnet soutenaient énergiquement ce projet<sup>2</sup>. Le 24 messidor, ce dernier écrivait à Bernadotte, ministre de la Guerre :

J'ai été à portée d'apprécier, citoyen ministre, le courage des légions polonaises dans la campagne de Naples et je me suis convaincu que la formation de ces corps, pour être employés dans l'armée française, présentait l'avantage inappréciable d'affaiblir les armées ennemies en provoquant la désertion des soldats originaires de la Pologne qui sont en très grand nombre dans les armées austro-russes. Je vous demande,

1. Correspondance polonaise, vol. 328.

2. Correspondance de Kniaziewicz en polonais, publiée par l'auteur, p. 9 (6 thermidor an VII).

en conséquence, une autorisation pour former une légion à l'armée des Alpes<sup>1</sup>.

En même temps, Kniaziewicz exposait l'importance des légions au point de vue politique. Dans un mémoire adressé à Bernadotte le 15 thermidor (2 août), il disait :

Les Polonais voudraient affranchir leur patrie morcelée du joug des tyrans. L'intérêt de la France est d'affaiblir ses ennemis. Il s'agit donc de concilier ces deux objets sans toucher ni offenser les puissances alliées de la France ou celles qui sont neutres. L'Autriche et la Russie ont, dans ce moment, chacune un sixième de leurs troupes composées de Polonais. Il est assez connu avec quelle répugnance cette nation sert dans ces armées mercenaires. Et dans le pays il y a un grand nombre d'officiers connus par leurs talents et leur civisme qui sacrifieraient tout avec plaisir s'ils pouvaient se rendre utiles à leur patrie.

Connaissant parfaitement le caractère de mes compatriotes et les moyens qu'on peut employer pour cet effet, je suis sûr qu'à moins que la France ne veuille [pas] permettre d'augmenter les légions polonaises et fournir les fonds nécessaires, elles pourraient dans une seule campagne parvenir jusqu'au nombre de 30,000 hommes, et si la guerre continue encore deux campagnes un peu plus heureuses que n'est la présente, le corps polonais pourrait atteindre un tel degré de force que, tout seul, il pourrait entreprendre des opérations militaires pour l'affranchissement de sa patrie. C'est dans cette vue que, sous le général Bonaparte, on parvint dans un très court espace de moins de trois mois à rassembler un corps de 6,000 Polonais en leur promettant qu'ils coopéreraient directement ou indirectement au rétablissement de leur patrie. Mais, comme c'était vers la fin de la dernière campagne, ce corps ne put plus s'agrandir.

Aujourd'hui, je vois infiniment plus de facilité pour l'augmenter parce que la Russie, en guerre contre la France, a parmi ses troupes un nombre pareil de Polonais mécontents de l'Autriche<sup>2</sup>. Le roi de Prusse doit voir avec plaisir l'affaiblissement de la Russie et de l'Autriche qui sont devenues terribles à lui-même, à moins qu'il n'y eût rien à risquer ou à perdre pour lui. Et, si les opérations militaires pouvaient parvenir à ce point que le théâtre de la guerre puisse être transporté dans le nord, il serait bien facile à la France de lui trouver une indemnisation suffisante aux dépens de ses ennemis. Si, au contraire, le roi de Prusse était contraint d'entrer dans la coalition contre la France, il n'y aurait pas de moyen plus efficace de lui nuire que par les Polonais qui composent la majeure partie de son armée.

Les vues des Polonais sont, il est vrai, bien éloignées; mais les

1. Manuscrits de Rapperswyl.

2. Manuscrit original : « mécontents que l'Autriche ».

avantages pour la France commencent au moment même de la formation des légions, puisque les ennemis, en perdant leurs soldats, les voient au même instant agir contre eux. Enfin, les dépenses de ce corps ne peuvent rester longtemps à la charge de la République, car, dès que la guerre défensive redeviendra offensive, il sera facile de trouver des fonds nécessaires dans les pays conquis.

Kosciuszkó et ceux qui ont acquis la confiance de leurs compatriotes par leurs exploits militaires augmenteront sous peu de temps les rangs des défenseurs de la liberté pour affranchir leur patrie si la France nous permet d'augmenter suffisamment notre corps. Mais, si les légions ne doivent que rester dans le nombre où elles se trouvent à présent et que les nouveaux venus ne devront que remplacer leurs compatriotes tués dans les combats ou pris et ignominieusement pendus, alors les Polonais ne serviraient qu'une cause étrangère et le général qui se trouverait à leur tête ne serait qu'un vil mercenaire qui sacrifierait ses compatriotes pour son intérêt personnel. Chaque retard nous peut être nuisible, car nos ennemis prévenus augmenteront les difficultés au passage des officiers qui voudront rejoindre l'armée. Veuillez donc, citoyen ministre, concilier l'intérêt de la France avec celui de 18,000,000 d'hommes opprimés et véritables républicains, et en peu de temps vous verrez écraser les ennemis de la liberté<sup>1</sup>.

Le résultat de ces démarches ne se fit pas attendre. Le 20 fructidor (6 septembre), Kniaziewicz envoyait à Dombrowski le projet de loi sur les nouvelles légions approuvé par le conseil des Cinq-Cents qui, le 22, reçut la sanction du conseil des Anciens. Le corps polonais y porta le nom de légions du Danube; Phalsbourg, dans le département de la Meurthe, est indiqué comme dépôt pour sa formation. Le 30, Kniaziewicz annonce que le manque des fonds a arrêté jusqu'à ce jour la formation nouvelle, que le Corps législatif allait voter le lendemain une somme nécessaire pour un corps de 5,000 hommes. Enfin, le 17 vendémiaire an VIII (9 octobre), le général polonais reçut du ministre de la Guerre l'ordre formel de procéder à cette formation. Il ajoute que le gouvernement paraît disposer à retirer les deux légions pour le service intérieur, afin d'en faciliter le recrutement et l'organisation<sup>2</sup>.

1. Manuscrits de Rapperswyl.

2. Correspondance polonaise de Kniaziewicz, p. 10-14. Nous trouvons dans le *Moniteur*, an VIII, n° 27 (27 vendémiaire), p. 102, la note suivante :

« Kosciuszkó est toujours à Paris; il active auprès du Directoire l'organisation du nouveau corps polonais dont la formation vient d'être arrêtée par les deux conseils. » — Dans le n° 71 de la même année (11 frimaire), p. 281 : « Le général de brigade Kniaziewicz est nommé chef de la nouvelle légion polonaise que l'on forme en exécution de la loi du 22 fructidor dernier. Le commissaire ordonnateur Férés est nommé commissaire pour l'organisation de cette légion. »



## VIII.

Pendant qu'on discutait ainsi sur la formation d'un nouveau corps polonais, la seconde coalition s'était formée. Schérer avait pris le commandement de l'armée d'Italie, tandis que Macdonald remplaçait Championnet à celle de Naples. Voulant prévenir l'arrivée des troupes russes, alliées des Autrichiens, Schérer attaqua (6 germinal an VII, 26 mars 1799) le général Kray sur l'Adige et culbuta toute la ligne autrichienne, excepté à la droite, près de Legnano. C'est là que le 1<sup>er</sup> bataillon polonais de la seconde légion sous le général Rymkiewicz fit des prodiges de valeur, tantôt en attaquant l'ennemi, tantôt en couvrant la retraite des Français. Il y laissa deux cents hommes, parmi lesquels se trouvait le lieutenant N. Godebski : arrivé de Pologne au commencement de l'action, il fut emporté par un boulet de canon au moment où il serrait la main de son frère Cyprien<sup>1</sup>. Le second bataillon sous le général Wielhorski (commandant une brigade française) prit part à la victoire de la division Delmas en prenant l'initiative d'attaquer l'artillerie ennemie ; il la paya par la mort de son chef Lipczynski et de cent cinquante hommes. Parmi les tués se trouvait le colonel Darewski qui avait combattu sous la confédération de Bar (1768-1772), sous Kosciuszko en 1794, et qui vint, malgré ses soixante-dix ans, trouver une mort honorable en se précipitant à la tête de ses grenadiers au milieu des ennemis. Le troisième bataillon sous Zagourski formait l'avant-garde de la division Victor. Il battit et chassa les Autrichiens en perdant quatre cents hommes, le capitaine Kozlowski et le lieutenant Ziehlinski. Cette journée valut aux Polonais l'attestation suivante de la part du Directoire :

Braves Polonais ! Vous n'avez pu arracher votre patrie à l'asservissement, mais vous avez juré de défendre la liberté partout où elle portera ses étendards ! C'est avec un courage digne d'elle que vous avez combattu le 6 germinal. Le Directoire exécutif, à qui le général en chef de l'armée d'Italie en a rendu compte, vous en témoigne sa satisfaction. En cimentant de votre sang l'édifice républicain, vous laisserez à vos compatriotes votre souvenir, votre exemple et le noble désir de vous imiter.

*Le président du Pouvoir exécutif,*  
BARRAS.

*Par le Directoire exécutif,*  
LAGARDE<sup>2</sup>.

1. Poète et sculpteur, aîné de l'auteur de la statue de Mickiewicz à Varsovie.
2. Voir Chodzko, *Histoire des légions*, t. II, p. 135.

On affectait d'ignorer que ce n'était pas seulement pour la liberté en général, mais aussi pour l'indépendance de la Pologne que combattait ces légions. La même légion prit part à la bataille de Magnano (16 germinal, 5 avril), où elle perdit jusqu'à mille hommes, parmi lesquels plusieurs officiers et son commandant, le général Rymkiewicz, qui venait d'être nommé sur le champ de bataille chef de brigade par Moreau. C'était un homme de grands talents militaires et plein de vertus civiques. « Pourquoi la destinée ne m'a-t-elle pas permis de mourir sur le sol de ma patrie ? » telles furent ses dernières paroles<sup>1</sup>. Cette légion couvrit la retraite de Moreau (qui avait remplacé Schérer) et fut ensuite incorporée dans la garnison de Mantoue, commandée par Foissac-Latour. La première légion combattit encore sur la Trébie, où fut défait Macdonald après une lutte qui dura trois jours (17-19 juin). Le deuxième jour, le général Dombrowski faillit être pris par des cosaques, mais il se fraya un passage avec l'aide de quelques officiers polonais qui accoururent pour le délivrer. Le troisième, il fut blessé, eut deux chevaux tués sous lui et fut entouré par des mousquetaires russes ; cette fois ce furent les grenadiers français qui le sauvèrent. La légion se retira à Reggio après cette bataille. Elle avait perdu près de deux mille hommes. A cette nouvelle, Kosciuszko écrivit au ministre de la Guerre une lettre où il exposait les pertes que la légion venait d'éprouver, la blessure du général Dombrowski, et, pour empêcher la destruction totale de cette légion, il proposait d'en envoyer les débris « rejoindre ceux de leurs compatriotes qui, sous vos auspices, doivent sur un point déterminé de la Suisse ou de l'Allemagne compléter et augmenter les légions d'Italie »<sup>2</sup>.

1. Un touchant épisode qui eut lieu après la bataille prouve que le sentiment de fraternité entre peuples libres n'était pas seulement écrit sur les bannières des légions, mais gravé profondément dans les cœurs des combattants. Schérer fit transporter ses blessés à l'hôpital de Mantoue. Un grenadier français, que son tour de chambre appelait à être pansé un des premiers, dit au chirurgien : « Allez d'abord visiter le Polonais qui est vis-à-vis, car il a été dans la bataille avant moi » (Fieffé, *Troupes étrangères au service de France*, 1854, t. II, p. 91).

2. *Inventaire d'autographes* de Benjamin Fillon, 1883. — Sous « Kosciuszko ».

La lettre suivante de Talleyrand à Berthier, datée du 15 messidor an VII, 3 juillet 1799 (manuscripts de Rapperswyl), est en relation évidente avec cette demande :

« Mon cher collègue,

« La nouvelle pétition du général Kosciuszko que je vous transmets a été mise par moi sous les yeux du Directoire exécutif. Son intention est que vous lui présentiez à cet égard un projet de message par lequel le Corps législatif serait invité à approuver qu'une partie de la légion polonaise qui est employée en Italie fût transportée sur le Rhin et qu'attendu l'envahissement momentané

Cette demande ne fut pas prise en considération. La légion resta à Reggio où elle profita d'un court repos. Elle put se reformer en partie au moyen des Polonais qui avaient été pris par les Français à la bataille de la Trébie, de ceux qui, étant tombés aux mains des Autrichiens, avaient réussi à s'évader et à rejoindre les légions ; enfin de ceux qui, ayant été pris par d'autres corps d'armée, furent retrouvés dans divers dépôts de prisonniers. On remarquera que, pour ces enrôlements, on n'usait jamais de contrainte ; on proposait aux Polonais d'entrer dans les légions en leur disant pourquoi ou de rester à l'état de prisonniers de guerre<sup>1</sup>.

Cependant, la deuxième légion subissait un sort plus pénible encore. Mantoue capitula le 10 thermidor (28 juillet) et son commandant, Foissac-Latour, consentit à laisser inscrire dans l'acte de capitulation un article additionnel qui était ainsi conçu : « Les déserteurs autrichiens seront livrés à leurs régiments et bataillons respectifs. Le commandant général de S. M. I. leur promet la vie sauve. »

Cet article livrait donc honteusement à la vengeance de leurs oppresseurs les Polonais qui avaient quitté les rangs ennemis pour combattre sous les bannières de la France et de la liberté.

A ce moment, la deuxième légion qui, au commencement de la campagne, comptait quatre mille hommes était réduite à huit cents. Lorsque la garnison quitta la place, c'est elle qui reçut l'ordre de fermer la marche. Au moment où elle défilait, et lorsque la tête et le centre de la colonne française étaient hors de l'enceinte de la ville, les Autrichiens se jetèrent sur les Polonais, arrachèrent les soldats de leurs pelotons, déchirèrent leur drapeau, insultèrent les officiers et, les accablant d'injures, firent entrer de force dans leurs rangs ou dans les maisons du voisinage aussi bien ceux qui avaient quitté les rangs autrichiens que ceux qui n'y avaient jamais été. Les remontrances du général Wielhorski n'eurent aucun effet : on lui fit lire l'article additionnel de la capitulation dont il n'avait eu aucune connaissance. Le chef d'artillerie de la légion, Axamitowski, qui était chargé de la reconduire en France, ne put amener à Lyon que cent

de la République cisalpine, il soit pourvu aux moyens de solder cette légion auxiliaire sur les fonds affectés aux dépenses de la guerre et sous la condition d'en poursuivre le remboursement auprès de la République cisalpine lorsqu'elle sera en état de l'effectuer.

« Je vous observe qu'il n'y a rien à faire avec la Suisse pour l'organisation ou la solde de cette légion.

« Salut et fraternité.

« Ch.-M. TALLEYRAND. »

1. Correspondance inédite de Kniaziewicz. Instruction pour les enrôleurs.

cinquante hommes; le reste avait été entraîné par les Autrichiens. Tous subirent de mauvais traitements, et des peines aussi pénibles qu'outrageantes leur furent infligées<sup>1</sup>.

1. Les faits que nous venons d'avancer, si tristes et incroyables qu'ils paraissent, sont malheureusement trop bien établis. Outre l'autorité de L. Chodzko (*Hist. des légions*, t. II, p. 220-223), qui fondait son récit sur une quantité de documents et de relations personnelles par des officiers des légions, nous pouvons citer le témoignage d'un témoin oculaire, officier très distingué, dont les conseils pendant le blocus de Mantoue avaient été appréciés et suivis par Foissac-Latour, celui d'Amilcar Kosinski, adjudant-général, plus tard général de brigade. Dans un mémoire sur la défense de Mantoue, écrit pendant sa captivité à Léoben (où il servait d'otage, comme le reste des officiers de la garnison), après avoir rendu justice au commandant pour le projet accepté unanimement par le conseil des officiers de se rendre comme otages « pour éviter aux soldats la honte et la misère de la détention », il s'écrit : « Mais quel contraste inouï de voir, à côté d'un trait aussi éclatant de l'hommage rendu à l'humanité, un autre de la plus noire barbarie? Comment se peut-il que le général Foissac-Latour, qui a été le premier promoteur d'une si généreuse détermination, unanimement applaudie par son conseil de guerre, ait consenti à l'article additionnel concernant les déserteurs...? Article inconnu au conseil de guerre extraordinaire, indigne de la grandeur de la nation française, honteux pour toute la garnison, contraire à sa réputation et à ses lumières, si pénible et douloureux pour tous les Polonais qui en sont victimes; article dont les Autrichiens n'ont pas manqué d'abuser en arrachant de sous les armes les soldats polonais sous le titre de déserteurs, indistinctement tels ou non, en déchirant un de leurs drapeaux et en comblant tous les officiers d'injures et d'insultes les plus ignominieuses. Qu'est-ce qui peut justifier l'anéantissement de la légion polonaise à Mantoue? »

Puis, après avoir pesé toutes les circonstances, la possibilité de la défense, la nécessité où se trouvait le général Kray de courir au secours de l'armée principale autrichienne, il conclut que l'article additionnel était une clause de trop peu d'importance en comparaison avec les opérations infiniment majeures, nécessitées par la position de l'armée autrichienne pour que l'ennemi eût insisté sur son acceptation si Foissac-Latour avait eu la fermeté de s'y opposer. « Nous osons attribuer », conclut-il, « l'anéantissement de la légion polonaise à la seule faute de fermeté; c'est à elle seule que les pauvres soldats polonais doivent leurs malheurs, et ces tristes victimes, couvertes de leur sang sous les coups de verges des tyrans impitoyables, ont tout le droit d'accuser le général Foissac-Latour de la cruauté de leur avoir sauvé la vie par ce même article additionnel qui les a rendus à l'esclavage et qui sera une des taches éternelles de la défense de Mantoue... » « Les officiers polonais », ajoute-t-il, « dans leur passage par Vérone, y ont eu le pénible désagrément de voir plusieurs de ces soldats, pris à Mantoue, passer par les baguettes, puisque l'article additionnel dont il est question ne leur sauvait que la vie. » — Ce mémoire, écrit en français et destiné probablement au gouvernement français, se trouve imprimé dans un recueil des papiers de ce général publié par son fils sous le titre : *Amilcar Kosinski we Włoszech, 1795-1803*. Posen, 1877, p. 120-123. Voir aussi sa lettre au général Moreau, p. 148, du même recueil. Dans une lettre que Wielhorski adresse à Foissac-Latour, nous trouvons le passage suivant : « Rappelez-vous qu'au moment que nous défilions, des officiers, des soldats soi-disant

Non content d'avoir livré la légion polonaise, Foissac-Latour porta atteinte à son honneur en alléguant, dans son rapport sur la capitulation, le mauvais état de ces troupes. Il s'ensuivit un échange de lettres entre le général polonais Wielhorski et Foissac-Latour qui essayait de se justifier<sup>1</sup>.

Parmi les officiers qui subirent le sort des prisonniers de guerre se trouvait Estko, neveu de Kosciuszko, qui, comme tant d'autres, était accouru du fond de la Lithuanie pour combattre sous les drapeaux de la liberté.

Lorsque ces tristes nouvelles parvinrent à Kosciuszko, il écrivit à Talleyrand au mois de ventôse an VIII en le sollicitant en faveur des prisonniers polonais maltraités par les Autrichiens et en demandant leur échange. « Mais si le temps n'est pas encore favorable pour l'exécution de l'objet proposé, du moins que l'ordre soit donné pour leur envoyer des secours en argent<sup>2</sup> ».

Les officiers polonais captifs furent traités honnêtement. Le 16 vendémiaire an VIII (8 octobre 1799), Dombrowski écrivait à Wybicki : « Je reçois déjà une deuxième lettre de la part de Forestier, Zawadzki et d'une vingtaine d'officiers qui sont captifs à Gratz. Ils sont bien portants et bien traités. Je fais des efforts pour leur échange ou pour les faire laisser sur parole; mais cela ne va pas vite. J'espère pourtant qu'il se fera quelque chose pour eux<sup>3</sup>. » Ils ne furent mis en liberté qu'après la bataille de Marengo.

reconnus pour avoir servi en Autriche ont été arrachés des rangs, frappés à coups de crosse, à coups de canne même. Rappelez-vous que lorsque les chefs indignés d'une pareille conduite ont été réclamés auprès de vous, votre réponse fut : « Citoyens, vous connaissez la capitulation » (même recueil, p. 142).

1. Voir, dans le même recueil, p. 137-145, ainsi que la lettre de Kosinski à Moreau (p. 146) : « Il est bien douloureux », écrit-il, « pour ce corps, après avoir reçu pendant le siège toutes les marques de la confiance et de la satisfaction de la part de son général, de se voir chargé par lui-même de reproches qu'il n'a pas mérités et au moment où sa détention lui ôte tous les moyens de se justifier et de prouver en face de toute la France que cette accusation est fausse. » Et plus loin : « Aucun poste confié à la garde des Polonais n'a pas (*sic*) été surpris; aucun soldat polonais en cas d'alerte de jour ou de nuit ne s'est pas trouvé dans sa chambre; au contraire, c'est à la tête de trois compagnies de pareils aveugles que le chef de brigade Girard, dans la nuit du 6 au 7 thermidor, a repoussé l'ennemi de Migliaretto et a repris la Lunette-Neuve » (Foissac-Latour écrivait dans son rapport que les Polonais avaient été atteints d'une maladie des yeux pour avoir trop bu d'eau-de-vie).

2. Voir *l'Amateur d'autographes*, publié par Étienne Charavay, années 1872-1873, sous le nom de Kosciuszko.

3. *Listy znakomitych polaków*, p. 66.



## IX.

L'inactivité de la première légion ne fut pas longue. Le 27 juillet, elle fut chargée de défendre les passages près de Torigli; après deux semaines d'escarmouches avec les avant-gardes ennemies, elle occupa Arquato et accourut, vers la fin de la sanglante bataille de Novi, juste à temps pour couvrir la retraite de l'armée française. Elle prit part à tous les mouvements de cette armée; à Bosco (24 octobre), elle prit quatre canons et 600 prisonniers, mais perdit 300 hommes<sup>1</sup>. Dans cette bataille, Dombrowski fut atteint d'une balle et ne fut sauvé que par un volume de *la Guerre de Trente ans*, de Schiller, qu'il portait dans sa poche. La situation de la légion vers le mois de décembre était intolérable. Toujours sur pied, les soldats n'avaient ni solde, ni habits; la mauvaise saison doublait la mortalité; il n'y avait pas d'hôpitaux pour soigner les malades et, malgré les fatigues continuelles, les soldats ne recevaient souvent que la demi-ration. Les démarches de Dombrowski auprès du général en chef Championnet n'eurent aucun succès, parce que toute l'armée était dans le même état de pénurie.

Comme le ministre de la Guerre avait donné l'ordre d'échanger tous les prisonniers de guerre, parmi lesquels il y avait beaucoup de Polonais, Kosciuszko adressa le 3 brumaire an VIII (25 octobre 1799) la lettre suivante à l'un des directeurs :

Citoyen directeur,

Comme il n'y a pas d'autre moyen d'organiser en France des légions polonaises qu'avec les Polonais qui désertent les armées ennemies ou sont faits prisonniers de guerre, et comme le nombre des prisonniers est trop peu conséquent pour cet objet, j'ai l'honneur de vous prier, citoyen directeur, de vouloir bien autoriser le ministre de la Guerre à ne pas faire échanger les Polonais qui se trouvent parmi les prisonniers de guerre, mais à les envoyer aux dépôts où se forme la légion polonaise.

Il serait superflu, citoyen directeur, de vous dire qu'il est de l'intérêt de la France d'adopter cette mesure, car, parmi tous les motifs qui la commandent, il ne faut observer qu'un seul pour en démontrer toute l'importance : c'est qu'en gardant les prisonniers polonais et les incor-

1. Nous trouvons dans le *Moniteur* (20 brumaire, an VIII, n° 50) : « La division polonaise commandée par Dombrowski a failli être enveloppée et rester prisonnière. Mais ces braves guerriers ont réussi à se faire jour à travers l'ennemi très supérieur en force. Ils ont fait environ 1,000 prisonniers et un carnage horrible. De leur côté, ils ont eu 500 hommes tués ou blessés. »

porant dans la légion, l'armée française active se voit aussitôt augmentée d'autant de combattants, tandis que les ennemis non seulement les perdent de leurs rangs, mais sont encore obligés de s'affaiblir pour garder les prisonniers français, s'il y en a. Si, au contraire, les Polonais sont échangés malgré eux, la contrainte et le désespoir de se voir déçus dans leurs espérances<sup>1</sup> de se venger à côté des Français de leurs ennemis naturels les forcera à combattre ces mêmes Français avec un égal acharnement à celui des autres nations qui composent les armées ennemies.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO.

Paris, 3 brumaire an VIII<sup>2</sup>.

Lorsque les nouvelles de l'état déplorable dans lequel se trouvaient les légions parvinrent jusqu'à lui, Kosciuszko adressa au ministre de la Guerre (13 frimaire an VIII, 4 décembre 1799) la lettre suivante :

Les légions polonaises d'Italie, se trouvant toujours à l'avant-garde, ont essuyé de grandes pertes dans plusieurs batailles livrées aux ennemis, tant en soldats qu'en officiers ; leur nombre à présent est considérablement diminué. Je prie le gouvernement par votre organe, citoyen ministre, que ces légions puissent être retirées de l'armée active pour leur donner du temps pour s'organiser comme dans la légion du Danube. — Pour cet effet, il faudrait que le général Dombrowski envoyât au ministre de la Guerre la liste des officiers actuellement au service et de ceux qui veulent y être placés, avec les prétentions de chacun signées par eux-mêmes. On évitera par cela l'arbitraire et la partialité dont on se plaint, et le ministre jugera mieux par lui-même quel grade chacun doit occuper ; j'ajouterai aussi mes observations, si on les juge utiles.

Ayez la bonté, citoyen ministre, d'exposer mes idées au gouvernement afin que le ministre de la Guerre soit autorisé à les mettre en exécution.

Salut et respect.

T. KOSCIUSZKO<sup>3</sup>.

On obtint en réalité que la légion fût transférée à Marseille.

Deux jours avant la date de cette lettre, les officiers de la légion s'étaient cotisés pour envoyer Dombrowski à Paris et l'avaient prié d'y faire des démarches auprès du gouvernement pour le bien de la légion et de la cause commune. Cette décision avait été provoquée par la

1. Le manuscrit original porte : « déçus de leurs espérances ».

2. Correspondance polonaise, vol. 323, fol. 492.

3. *Ibid.*, fol. 507.

nouvelle du coup d'État du 18 brumaire. On espérait tout de Bonaparte.

# X.

Nous ne devons pas nous étonner des illusions que se faisaient les Polonais sur Bonaparte. Elles étaient partagées par toute la France; tout le monde voyait en lui un homme providentiel, le grand citoyen, un Washington français, qui allait affermir toutes les conquêtes de la Révolution et fonder sur la liberté et la paix la grandeur et la gloire de la France.

Les officiers des légions jugeaient Bonaparte d'après sa gloire militaire et la renommée qu'il s'était faite auprès de l'armée. Quant à ceux des Polonais qui habitaient Paris, l'impression que fit sur eux la nouvelle du 18 brumaire fut mélangée. Barss, l'ex-diplomate révolutionnaire, modéré par esprit et par tempérament, qui, du reste, avait été témoin de toutes les atrocités du régime terroriste, écrivit une lettre pleine d'enthousiasme en communiquant la nouvelle à Wybicki. Il appelle cette révolution « la plus grande de toutes qui eurent lieu »; il exprime l'espoir que « le règne des gens turbulents et des intrigants sera terminé ». Il note que personne ne s'est levé « pour défendre la faction des turbulents dans le conseil des Cinq-Cents » et que « tout Paris saute de joie et d'espoir pour le sort meilleur de la France ». Il compte que le nouveau gouvernement sera plus propice au sort de la Pologne que ne le fut le Directoire<sup>1</sup>. Le récit que fait Kniaziewicz dans sa lettre à Dombrowski est concis et dénué d'enthousiasme. Il remarque que peu de changements se sont faits aux ministères; Reinhardt, chef de bureau aux Affaires étrangères, auquel les affaires polonaises avaient été confiées et qui occupait ce poste, malgré tous les changements, depuis le règne de la Terreur, est resté à sa place; Berthier est nommé ministre de la Guerre. Il rapporte son rapide dialogue avec Bonaparte qui l'a interrogé : « Que fait le brave Dombrowski ? » — « Vous verrez, général, dans le dernier rapport qu'il a justifié votre confiance. » De tous les Polonais, Kosciuszko fut peut-être le seul qui sut pénétrer Bonaparte. Il se méfiait de lui avant le coup d'État et il avait communiqué ses craintes à quelques-uns des directeurs. A son retour d'Orient, Bonaparte alla faire visite à Kosciuszko : — « Je désirais beaucoup faire connaissance du héros du Nord », lui dit-il. — « Moi, je suis heureux

1. *Listy znakomitych polaków* (lettres concernant les légions polonaises), p. 72-73. « Nous ne doutons pas, ajoute-t-il, que le temps approche où la France agira selon un système déterminé. »

de voir le vainqueur de l'Europe et le héros de l'Orient », répondit Kosciuszko<sup>1</sup>. Ils se virent encore quelque temps après le coup d'État ; mais aucun rapprochement ne s'en suivit.

Il est aisé de comprendre ce qui éloignait Kosciuszko de Bonaparte. Républicain intransigeant, témoin de la conduite civique de Washington, dont il n'était pas ami, mais dont il avait pu apprécier la droiture tant pendant la lutte pour l'indépendance que lors de sa présidence, simple jusqu'à l'austérité dans ses principes, ses mœurs, ses habitudes, il ne pouvait pardonner à Bonaparte d'avoir échangé le rôle honorable du premier citoyen contre celui d'un parvenu au pouvoir. Il entrevoyait où visaient les plans ambitieux du premier consul ; mais surtout il se préoccupait du sort que le nouveau maître réservait à la Pologne. La France républicaine avait, en dehors de la communauté de principes, un intérêt tout à fait réel et concret à reconstruire la Pologne, comme foyer de liberté, comme bouclier contre les gouvernements despotiques de l'Europe. La France monarchique, s'appuyant sur le pôle opposé à la liberté, était naturellement poussée vers une alliance avec la Russie. Ce fut Alexandre I<sup>er</sup> qui restaura les Bourbons ; ce fut Nicolas I<sup>er</sup> qui, seize ans plus tard, se préparait à les rétablir une seconde fois, et il l'aurait fait si la révolution et la guerre de Pologne ne l'en avaient empêché. Napoléon, qui représentait à la fois l'ancien régime et le nouveau, était poussé fatalement à continuer l'œuvre de l'un et de l'autre.

Comme continuateur de la Révolution, il devait restaurer la Pologne ; comme son ennemi, il relevait les trônes ébranlés par les victoires républicaines en les distribuant à ses généraux et à ses frères. Pour la Pologne, il le fit, malgré lui et très imparfaitement, en 1807, il le tenta en 1812 ; mais, d'autre part, l'autocrate qu'il était devenu redoutait ce foyer républicain, plein des traditions de liberté qui dataient de plusieurs siècles, et cette crainte le poussait vers l'alliance russe.

Voilà ce que dut comprendre ou pressentir Kosciuszko. Un épisode qui se place deux ou trois mois avant le coup d'État de brumaire en fournit la preuve. Dinant un soir chez Kosciuszko, Garat communiqua aux personnes présentes le projet formé par le gouvernement de rétablir la Pologne en réunissant toutes ses parties sous la domination du roi de Prusse. Kosciuszko, « dérogeant à son habitude de tolérance envers les opinions d'autrui », dit un de ses bio-

1. Général Paszkowski, *Vie de Kosciuszko*, d'après des souvenirs personnels (*Dzieje T. Kosciuszki*, Cracovie, 1872).

graphes les mieux informés<sup>1</sup>, se déclara décidément contre toute autre forme de gouvernement en Pologne que la républicaine.

Après le coup d'État, Lebrun fut celui des consuls avec lequel Kosciuszko entretenait le plus de relations personnelles. Il y était invité souvent à dîner. Ces dîners de famille prirent bientôt un caractère officiel. Un jour Lebrun fut appelé par le premier consul; il revint avec un air joyeux et, s'adressant à Kosciuszko, lui dit : « Savez-vous, général, que le premier consul vient de me parler de vous ? » — « Moi, je ne parle jamais de lui », répondit Kosciuszko froidement<sup>2</sup>.

Depuis ce temps, il cessa d'aller voir Lebrun. Prévenu par Fouché qu'il était surveillé, même par des personnes très distinguées, Kosciuszko devint de plus en plus méfiant et se retira de la société. Pressé par Lebrun qui lui reprochait de se tenir à l'écart, il répondit en plaisantant : « Vous êtes maintenant tous si brillants que je ne suis plus digne de me trouver dans votre société<sup>3</sup>. »

Tous ces petits traits, en nous renseignant sur les relations de Kosciuszko et de Bonaparte, nous font voir en même temps le contraste de ces deux caractères et nous dévoilent en quelque sorte « le secret » de l'influence et de la grandeur de Kosciuszko.

Si Kosciuszko pénétra Napoléon, celui-ci ne fut pas moins perspicace, comme le prouve le trait suivant relaté par Paszkowski, qui le tenait d'un témoin oculaire. Lorsqu'en 1805 l'armée se trouvait à Brunn avant la bataille d'Austerlitz, Napoléon, pendant un repas, décrivait à ses généraux les vastes plaines de la Pologne en leur faisant parcourir les cartes pour faire voir les difficultés d'une expédition dans ce pays. L'un d'eux lui dit alors : « Le sort de l'Autriche et de la Russie est entre tes mains; tu as Kosciuszko qui s'y prêtera volontiers et toute la Pologne se soulèvera. » — « Non », répondit Napoléon avec empressement, « ce serait un moyen ultime; une fois admis, on ne saurait prévoir où il nous mènerait ».

C'était Napoléon empereur qui parlait cette fois-ci. Un an plus tard, Napoléon le révolutionnaire, poussé par la fatalité de son rôle au rétablissement de la Pologne, écrivait de Berlin à Fouché :

1. Général Paszkowski, *Vie de Kosciuszko*, p. 198. Ce général a vécu dans l'intimité de Kosciuszko pendant plusieurs années. Le fait est raconté par Drzewiecki, un des officiers des légions, dans ses *Mémoires* avec peu d'exactitude. Nous en trouvons une preuve indubitable dans une lettre de Kniaziewicz à Kosciuszko, publiée par l'auteur de cet article dans le recueil ci-dessus mentionné. Kniaziewicz s'y explique sur son dissentiment avec Kosciuszko : « Ce que je puis jurer, c'est que moi aussi je ne me battrais jamais pour des rois. »

2. Paszkowski, *loc. cit.*, p. 201.

3. *Ibid.*, p. 200.



« Faites venir Kosciuszko ; dites-lui de partir en diligence pour venir me rejoindre, mais secrètement et sous un autre nom que le sien. Il s'adressera au général Dombrowski ou directement au grand maréchal Duroc. Donnez-lui tout l'argent dont il aura besoin<sup>1</sup>. »

Mais Kosciuszko refusa de se prêter aux intentions de l'empereur avant de savoir ce qu'il pensait du sort futur de la Pologne. Fouché publia une proclamation de « Kosciuszko aux Polonais » fabriquée par lui-même, ce qui fut, du reste, blâmé par Napoléon qui la trouva ridicule. Quant à Kosciuszko, il posa ses conditions à Fouché quelques semaines plus tard. Elles étaient au nombre de trois : 1° régime constitutionnel ; 2° les paysans rendus libres et propriétaires des terres qu'ils cultivent ; 3° intégrité de la Pologne restituée.

Depuis ce temps, Berville, où il s'était réfugié, devenait presque un lieu d'exil pour Kosciuszko ; il ne le quitta qu'en 1814. Kosciuszko n'aimait pas cette gloire bruyante que Napoléon recherchait. Dans une de ces réceptions qui réunissaient ses compatriotes autour de lui le jour de sa naissance, une Américaine, Miss Williams, laissa échapper cette réflexion qui exprimait les sentiments du héros polonais : « Il paraissait regretter », disait-elle, « que les belles œuvres condamnent les grands hommes à la gloire. »

## XI.

Mais reprenons l'ordre des temps. Lorsque le Consulat remplaça le Directoire, il fut nécessaire de mettre les consuls au courant des affaires des légions polonaises. L'occasion s'en présenta bientôt. Un projet du ministre de la Guerre vint menacer de faire perdre en Italie ce qu'on avait gagné sur le Rhin par la création d'une nouvelle légion. Il consistait à réunir les deux légions auxiliaires de la République cisalpine en une seule. Pour combattre ce nouveau danger, Kosciuszko présenta le mémoire suivant au premier consul :

*Mémoire de Kosciuszko au citoyen Bonaparte,  
premier consul de la République française<sup>2</sup>.*

Citoyen consul,

Le gouvernement français résidant dans le Directoire exécutif, voyant que les légions polonaises auxiliaires de la République cisalpine, dans toutes les batailles depuis leur création, se sont battues

1. *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*, vol. XIII (1863), p. 462, cité par M. Korzon dans sa biographie de Kosciuszko, p. 681.

2. *Correspondance polonaise*, vol. 323, fol. 511.

avec bravoure à côté des Français, désirait les augmenter tant pour les mettre en état de servir davantage à la cause de la liberté que pour affaiblir et désorganiser les armées autrichiennes et russes par la désertion des Polonais qui composent presque le tiers des troupes de ces deux puissances; pour cet effet, le ministre de la Guerre, Milet Mureau, conjointement avec le ministre des Relations extérieures, Talleyrand, ont reçu ordre de former un plan d'une nouvelle légion polonaise sous le titre d'auxiliaire de la République batave ou de celle helvétique. Comme la République batave ne voulait pas se compromettre vis-à-vis des Russes qui lui doivent des sommes considérables et qui ne cherchent qu'un prétexte pour éluder le paiement convenu, on a résolu enfin de former cette légion sous le titre d'auxiliaires de la République helvétique, et l'ambassadeur français résidant à Lucerne a été chargé de procurer le consentement du gouvernement suisse. Mais, après le changement survenu dans les personnes du gouvernement français, le 30 prairial, le projet a souffert quelque délai, et enfin le nouveau Directoire se détermina à prendre simplement cette nouvelle légion à la solde de la République française.

Pour cet effet, il fit un message au Corps législatif et obtint la loi qui ordonna la formation d'une nouvelle légion auprès de l'armée du Danube. Tout de suite, pour son organisation, les Polonais se présentèrent; plusieurs officiers furent nommés et déjà la moitié presque de ce cadre est remplie, tandis que les autres légions polonaises d'Italie se battaient avec l'ennemi aux champs de bataille. Mais quelle est la surprise de tous les Polonais militaires causée par la réponse donnée au général Dombrowski par le ministre de la Guerre qu'ils ne formeraient plus qu'une seule légion! Quel mécontentement se répandrait parmi les Polonais qui composent les deux légions auxiliaires de la République cisalpine de se voir réduire dans une seule légion après tant d'efforts glorieux et de fatigues soutenues! Ils soupçonneraient justement, en les diminuant au lieu de les augmenter, que le point de ralliement de concourir à la délivrance et à la liberté de leur patrie pour lequel ils se rassemblèrent en quittant leurs biens et les maisons paternelles est détruit.

Quoique les deux légions polonaises auxiliaires de la République cisalpine aient souffert de grandes pertes en hommes par plusieurs batailles livrées à l'ennemi, ils ont encore 3,000 soldats et le nombre suffisant d'officiers pour compléter ces deux légions en peu de temps, si les fonds nécessaires leur étaient accordés. Quels sont les moyens pour arranger les officiers de deux légions d'Italie avec ceux qui sont déjà placés dans la légion du Danube? Les premiers se sont couverts de gloire dans les campagnes d'Italie; parmi les autres, plusieurs se sont distingués par leurs talents et leurs mérites anciennement en Pologne; tous croiront être punis pour leur attachement à la liberté et pour leur dévouement aux Français. Que faire enfin avec les officiers surnuméraires, ou quel soulagement donnerait-on à ceux qui

sont faits prisonniers chez les Autrichiens et qui demandent de leurs prisons les secours qui leur sont dus pour leur subsistance? Je crains, citoyen consul, que cette mesure n'ait des suites fâcheuses pour l'intérêt même de la République française. Après un tel traitement exercé envers les Polonais, la désertion de leurs compatriotes cessera tout de suite dans l'armée autrichienne et russe, l'ennemi augmentera ses forces en nombre, en haine et en énergie. J'espère que le gouvernement pèsera dans sa haute sagesse les observations que j'ai l'honneur de lui présenter; et, si les fonds ne permettent pas de compléter toutes les trois légions, leur existence au moins en moitié ou dans deux légions contribuera un peu à la tranquillité des individus qui les composent et diminuera le mauvais effet que la suppression projetée pourrait produire au nord de l'Europe.

Le général Dombrowski, les officiers et soldats sous son commandement méritent sans doute la préférence pour leurs services rendus dans les campagnes d'Italie; mais, en éloignant les autres officiers placés dans la nouvelle légion, pleins de mérites et de connaissances, on causerait une perte à la cause publique. Les deux généraux Dombrowski et Kniaziewicz, commandants de leurs corps respectifs, qui sont ici en personne, prient de leur accorder l'honneur d'une réponse définitive.

Salut et respect.

(Signé :) KOSCIUSZKO.

Paris, 28 nivôse an VIII<sup>1</sup>.

Peu après (14 germinal an VIII, 4 avril 1800), le ministre de la Guerre adressait à Kosciuszko la lettre suivante :

Citoyen général,

Le gouvernement de la République française a ordonné en germinal la formation de deux légions polonaises, l'une destinée pour l'armée du Rhin, l'autre pour l'armée d'Italie. Les braves Polonais qui se sont signalés dans les campagnes d'Italie s'empresseront de compléter les légions.

La composition de ces corps fixe actuellement l'attention des généraux auxquels le commandement en est confié. L'un d'eux, le général Dombrowski, vient de me soumettre ses observations sur ce point important; il craint que beaucoup d'individus, se nommant Polonais et se donnant des grades militaires qu'ils n'ont jamais eus dans leur pays, ne parviennent à surprendre le gouvernement et ne compromettent l'honneur du nom polonais<sup>2</sup>. Le général m'a proposé les moyens de prévenir cet inconvénient.

1. 18 janvier 1800.

2. C'étaient les espions russes qu'on redoutait et qui, à ce qu'il paraît, avaient

Les Polonais vous considèrent comme leur chef. Vous pouvez mieux que nul autre, citoyen général, apprécier les services, les talents et la moralité des officiers de votre nation qui ont combattu pour sa liberté. J'ai décidé, en conséquence, que tous les officiers polonais résidant dans le département de la Seine ou dans les départements voisins qui désirent entrer dans les légions devront vous adresser leurs demandes et les certificats de leur service. Vous me les transmettez avec des renseignements sur leurs talents et sur leur moralité et l'indication de la légion dans laquelle ils voudront servir.

A l'égard des officiers polonais dont la résidence est plus rapprochée de Metz ou de Marseille, points de réunion de chacune des légions, ils pourront transmettre directement leurs pièces aux généraux qui les commandent auxquels la nomination provisoire des officiers est attribuée.

Le gouvernement vous autorise et vous prie, citoyen général, à prévenir vos compatriotes de ces dispositions; seules elles peuvent assurer le choix d'officiers véritablement dignes de défendre la cause de la liberté<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, l'organisation de la légion du Danube, confiée à Kniaziewicz, avançait rapidement. Dès le 15 novembre 1799, Kniaziewicz faisait part à Dombrowski qu'il avait déjà 2,000 hommes et 900 chevaux. Le 17 mars 1800, le nombre des légionnaires montait à 3,160. « Tous les soldats que j'ai ici », écrit Kniaziewicz de Metz, « me sont envoyés par les généraux français qui, loin de les y forcer, trouvent au contraire que les Polonais vont aux légions volontiers. On m'envoie souvent des étrangers que je renvoie immédiatement; quant aux Polonais, ceux qui en manifestent le désir ont la permission de rester prisonniers de guerre. Je puis donc vous assurer, citoyen général, que, parmi les 3,160 hommes, vous ne trouverez pas un seul qui ne serve volontiers<sup>2</sup>. » Il était beaucoup plus

fait des tentatives pour s'introduire dans les légions afin d'apprendre les noms des officiers provenant de la Pologne russe.

1. Dépôt de la Guerre à Paris. Carton sous le titre : « 2<sup>e</sup> légion polonaise. »

2. Correspondance polonaise de Kniaziewicz, p. 17. La proclamation suivante de Kniaziewicz à ses officiers donne une idée de l'esprit qui y dominait. Elle est datée de Paris, 25 frimaire an VII (26 novembre 1799) : « Citoyens ! Lorsque le désir de vengeance sur nos tyrans vous rassemble sur le sol libre de la France, je ne doute que chacun de vous, mû par l'espoir de retour et de service à votre patrie, tâchera d'occuper son temps de manière à lui servir le mieux.

« Tant que votre temps n'est pas trop occupé par le service, j'espère que vous l'emploierez à vous perfectionner dans l'art militaire, à traduire les règlements des services français que nous allons adopter, à vous perfectionner dans la langue française qui vous sera d'une très grande utilité en vous per-

difficile d'habiller cette masse d'hommes. Beaucoup étaient sans vêtements et obligés de rester dans les baraques à cause de leur nudité. On vivait de subsides envoyés de Pologne. Quand parvint l'ordre, donné par Moreau, de marcher vers Strasbourg, Kosciuszko, sur la demande de Kniaziewicz, fit des représentations au ministre de la Guerre :

Vous savez, citoyen ministre, écrivait-il le 25 avril 1800, que les soldats restent dans le plus grand dénûment, sans habits, sans chemises, sans souliers ; les officiers n'ont pas reçu la gratification pour l'équipage de campagne. Je ne veux pas vous dissimuler ma crainte pour les mauvais effets que produira cette nouvelle translocation de la légion. Les soldats se rapprochant des frontières, au lieu de susciter la désertion de leurs compatriotes de chez les Autrichiens, désertent eux-mêmes, ne pouvant plus longtemps endurer la misère et la nudité qu'ils ont essuyées depuis plusieurs mois. Les officiers n'auront pas le moyen d'arrêter ce malheur, n'étant pas en état de remédier aux souffrances de leurs sous-commandants. Ainsi un entre autres buts de la légion pour désorganiser les troupes des ennemis sera manqué. Pour obvier à tous ces inconvénients, ayez la bonté, citoyen ministre, ou de leur obtenir le contre-ordre ou de donner vos ordres les plus pressants pour accélérer toutes les fournitures aux légions polonaises, et vous attendrez de leur bravoure les services pour la cause de la liberté. Vous voudrez bien aussi, citoyen ministre, mettre sous les yeux du premier consul la situation de mes compatriotes et lui faire part de mes idées que je vous expose<sup>1</sup>.

Carnot prescrivit les mesures nécessaires et bientôt la légion fut habillée. Elle alla rejoindre l'armée de Moreau au mois de mai.

On connaît l'histoire de cette guerre : la marche triomphale de Moreau jusqu'à Hohenlinden, la victoire de Marengo en Italie. Les légions d'Italie soutinrent l'armée française dans sa lutte pénible. La légion du Danube marcha à l'avant-garde de l'armée de Moreau. Un épisode donne l'idée du caractère de son chef. A Kehl, au delà du Rhin, les légionnaires occupés à des travaux de terrassement étaient révoltés contre les ingénieurs qui les dirigeaient. On en fit part à Kniaziewicz qui vint de Strasbourg au galop. En passant près de la batterie qui défend le passage du fleuve, il donne ordre aux artilleurs de faire feu à mitraille dès qu'on verra un mouchoir blanc

mettant d'avoir des relations avec des hommes libres avec lesquels nous avons l'honneur de défendre la liberté et dont nous attendons la restitution de notre patrie.

« J'espère aussi que les citoyens officiers ne négligeront pas d'avoir des relations fréquentes avec les soldats pour leur inculquer les principes républicains » (Correspondance polonaise de Kniaziewicz publiée par l'auteur, p. 16).

1. Manuscrits de Rapperswyl.



levé en l'air. — « Comment, général ! vous ordonnez de tirer sur vous » ? demanda l'officier ébahi. — « Oui, je l'ordonne au nom de la loi ; soyez obéissant. » Il arrive à la forteresse. Sa vue calme les légionnaires ; ils lui adressent leurs plaintes. Kniaziewicz leur fait part de l'ordre donné : « Dois-je lever mon mouchoir ? » leur demande-t-il. Les soldats se soumettent et répètent leur serment de fidélité à la République.

Les bataillons d'infanterie prêts pour le service sont dirigés par Kniaziewicz à Hattersheim et Höchst. Renforcés par une brigade de cavalerie française, ils refoulent les Autrichiens que Kniaziewicz bat en leur faisant perdre 400 hommes. Quelques jours plus tard, il aide les corps français à repousser l'ennemi qui les entoure ; il se bat comme un simple soldat et donne des ordres comme un chef. A Berghheim, il prend l'artillerie autrichienne et refoule l'ennemi. Il occupe Offenbach. Francfort capitule et l'armistice est conclu le 15 juillet.

L'armistice semblait annoncer une paix prochaine. Kniaziewicz pensa que l'heure était propice pour rappeler les promesses qu'on avait faites aux Polonais. Il adressa de Gengenbach une lettre à Bonaparte datée du 14 thermidor an VIII (2 août 1800) :

Citoyen consul,

Après avoir rempli la mission dont vous avez bien voulu me charger, d'organiser et de commander la légion polonaise du Danube, il me reste un second devoir que l'amour de la patrie doit dicter à un Polonais.

La suspension d'armes étant le présage d'une prochaine paix générale, permettez, citoyen consul, qu'au nom de mes compatriotes, avec lesquels la balance politique de la France avait été liée depuis plusieurs siècles, je puisse présenter à vos yeux le démembrement de ma patrie qui fut fait à l'époque où la France ne pouvait lui porter secours, la France dont la justice a guidé toutes les actions. C'est à vous que la destinée a dicté de prescrire les limites des peuples qui par millions jouissent de la liberté que vous leur avez donnée.

Oui, sans doute, la paix du genre humain stable et solide peut seule lui assurer le bonheur ; mais la Pologne est loin d'entrevoir cette flatteuse espérance, dans l'état où elle se trouve ; partagée par trois de ses voisins, elle deviendra, si Bonaparte n'y prend part, la pomme de discorde et sera toujours le théâtre de la guerre.

Oh ! vous, général, qui le premier en Italie avez armé les Polonais pour qu'ils se vengent de leurs oppresseurs, vous connaissez l'esprit qui anime tous les légionnaires et qui règne également parmi leurs compatriotes restés dans leurs foyers. Si par vous la Pologne peut être rétablie, la France aura dans le nord un allié que l'égalité de caractère et la reconnaissance lui livreront à jamais.

Pardonnez, citoyen consul, si, dans un moment où vos compatriotes vous laissent si peu d'instant, j'ose vous rappeler l'intérêt que vous avez témoigné aux légionnaires qui leur fait espérer que la nation entière peut compter sur votre protection.

Cette lettre fut envoyée par l'intermédiaire de Barss qui, comme nous le savons, représentait les intérêts de la Pologne. Kniaziewicz, en choisissant cette voie, avait le double but de donner un caractère plus officiel à sa démarche et de donner à Barss l'occasion de parler au consul des intérêts de sa patrie, comme on le voit par la lettre française qu'il écrivit à Barss<sup>1</sup> :

La confiance que le gouvernement polonais vous a témoignée en vous nommant son envoyé auprès de la République française n'étant en rien diminuée parmi vos compatriotes, veuillez bien, en remettant cette lettre au premier consul, lui représenter l'intérêt de notre patrie dont vous avez la connaissance si bien acquise et son rapport avec les autres puissances.

Nous ne savons pas si Barss entreprit quelques démarches personnelles. Dans une lettre polonaise on lui fait le double reproche d'être trop timide et d'agir par l'intermédiaire d'autres personnes.

L'armistice touchait à son terme. Vers ce temps, la cavalerie polonaise arriva sous les ordres de Jablonowski et d'Ostrowski. La légion occupa Braunau. A la bataille de Hohenlinden, Kniaziewicz était à l'aile droite sous le général Decaen. Il se jette pour couvrir le mouvement de Richepanse qui tournait l'armée autrichienne et combat sans quitter le terrain (à Mattenpot) jusqu'au moment décisif.

Kniaziewicz fut le premier à passer l'Inn. Comme les planches du pont avaient été enlevées, lui et ses chasseurs se mirent à cheval sur les poutres et traversèrent ainsi la rivière en criant : « Nous ne sommes pas des chevaliers ! » Il passa la Salza près de Lauffen (13 décembre), rencontra l'ennemi sous Wels et Linz (20 décembre), le repoussa et occupa l'abbaye de Kremsmünster, près de Vienne, où les légionnaires trouvèrent le tableau commémoratif de la délivrance de Vienne par Sobieski.

Le 7 nivôse an IX (28 décembre 1800), il adresse à Bonaparte une lettre datée de cette banlieue de la capitale impériale :

Voilà la seconde fois, citoyen consul, que les héros français ont porté leurs armes sous les portes de Vienne. Dans chacune d'elles les légions polonaises ont été assez heureuses pour combattre près d'eux.

1. D'habitude il correspondait avec Barss en polonais.

Au moment où les Français, par la paix qu'ils vont avoir, retourneront dans leur patrie pour y jouir du bonheur et des avantages de leurs travaux, jugez, citoyen consul, de l'impression que ce retour devra faire éprouver dans tous les cœurs polonais qui, ne combattant que pour la liberté et l'amour de la patrie, se voyant seulement distants de soixante lieues, seront obligés de s'en éloigner de trois cents.

Oh ! Bonaparte, c'est donc en vous qu'ils peuvent concentrer leur dernier espoir, en vous qui, sachant humilier nos ennemis communs et les forcer aux lois que vous exigerez, pouvez en même temps nous rendre le bonheur en rétablissant notre malheureuse patrie qui peut contribuer à former la balance de l'Europe.

Il écrivit en même temps à Moreau qu'il priaît de communiquer sa lettre à Bonaparte :

Citoyen général,

Les marches militaires ont cessé. La paix décidera du sort des peuples ; je ne sais pas quel sera celui de ma patrie. Permettez-moi, citoyen général, de vous exposer mes vues sur la carrière militaire. C'est une carrière des plus honorables, selon moi, lorsque le soldat verse son sang pour sa patrie. Mais ce soldat devient un mercenaire lorsqu'il est mû par d'autres motifs. Au moment où j'entrais au service de la République française, la France menait la guerre avec les oppresseurs de ma patrie. Leur nuire, autant que possible, était le devoir de chaque Polonais. Outre cela, j'avais l'espoir que la guerre changerait la triste position de ma patrie. Si la paix générale ne le faisait pas, quel droit aurais-je de disposer du sang de mes compatriotes pour une cause qui ne serait pas celle de leur patrie ? J'aurais bien mérité dans ce cas le nom de mercenaire. Je suis décidé, mon général, de quitter la plus belle des carrières et de me livrer au travail paisible, heureux de pouvoir prouver à mes compatriotes qu'en les encourageant à me joindre je n'avais aucun motif personnel. Mais quel sera le sort de mes subalternes qui ont quitté leurs familles, leurs biens, leur patrie ? Pourront-ils revenir au pays où leurs familles furent persécutées à cause de leur éloignement, et ceux qui ne voudront pas revenir, trouveront-ils en France une seconde patrie ? Car, jusqu'à présent, nous ne sommes considérés que comme armée auxiliaire, qui devra disparaître bientôt, ne pouvant réparer leurs pertes. Mon devoir est de m'occuper de leur sort. Veuillez donc, citoyen général, m'indiquer les moyens de leur assurer l'avenir. Je m'adresse à vous comme à un supérieur qui m'honorait toujours de sa bienveillance.

Salut et respect.

KNIAZIEWICZ.

Moreau proposa à Kniaziewicz de venir à Paris avec lui. En chemin, il reçut à Strasbourg une couronne qu'il partagea avec le géné-

ral polonais. Le traité de Lunéville ne confirma que trop les appréhensions des patriotes polonais.

Kniaziewicz et beaucoup d'officiers donnèrent leur démission. Les légions d'Italie et celle du Danube, représentant ensemble une force de 15,000 hommes, furent réunies en Italie. C'était une petite armée républicaine, forte des principes et de l'esprit civique et militaire formé dans ces luttes héroïques. Il ne lui fut pas réservé de les porter dans leur patrie. Une grande partie fut embarquée pour Saint-Domingue, où presque tous allèrent périr en combattant les mêmes idées d'égalité et de liberté qu'ils avaient défendues en Europe. Le reste fut transformé en demi-brigades. Les légions cessèrent d'exister comme armée polonaise : il n'y eut plus que des Polonais au service français.

Le 8 octobre 1801, un traité fut conclu par Bonaparte avec Alexandre I<sup>er</sup>, czar de Russie. Il contenait un article identique à la clause proposée par Panin que le Directoire avait biffé en 1797 (le 24 septembre) :

Art. III. Les deux parties contractantes... se promettent mutuellement de ne pas souffrir qu'aucun de leurs sujets ennemis de l'autre État se permette d'entretenir une correspondance quelconque, soit directe, soit indirecte, avec les ennemis intérieurs du gouvernement actuel des deux États, d'y propager des principes contraires à leurs constitutions respectives ou d'y fomenter des troubles; et, par une suite de ce concert, tout sujet de l'une des puissances qui, en séjournant dans les États de l'autre, attenterait à sa sûreté, sera de suite éloigné dudit pays et transporté hors de ses frontières, sans pouvoir en aucun cas réclamer la protection de son gouvernement<sup>1</sup>.

C'est ainsi que la France renia définitivement le rôle glorieux qu'elle s'était imposé en 1792. Kosciuszko devint un « suspect »; il ne lui fut pas permis de quitter la France. C'est l'invasion russe qui le délivra. Invité par Alexandre I<sup>er</sup> de venir au Congrès de Vienne, il quitta cette ville au moment même où il se rendit compte que toutes les promesses faites par le czar étaient illusoires. Il se retira en Suisse où il vécut paisiblement à Soleure jusqu'à ce qu'une chute accidentelle de cheval vint mettre fin à ses jours (1817).

W.-M. KOZŁOWSKI.

1. Voir Angeberg [L. Chodzko], *Recueil des traités, conventions, etc., concernant la Pologne (1762-1862)*. Paris, 1862, p. 433.

## APPENDICE.

Nous croyons devoir publier ici quelques appréciations de généraux français sur les légions polonaises :

*Ordre du jour du chef de l'état-major Berthier.*

Armée de Rome, quartier général à Terni,  
12 frimaire an VII (2 décembre 1798).

L'armée est prévenue qu'une colonne de Napolitains, forte de 5,000 hommes, a attaqué hier, 11 du mois, le poste de Magliano et s'en était emparé. Le général Macdonald a donné ordre au général polonais Kniaziewicz, à la tête de 300 hommes de sa légion, d'attaquer Magliano; après une fusillade assez vive, il a forcé l'ennemi de s'enfuir, en a tué et blessé un grand nombre, a pris tous les équipages de campement, un officier, plusieurs soldats, toute la pharmacie et ses bagages.

Les Polonais se sont conduits avec infiniment de bravoure. Il est à remarquer qu'un corps de 300 hommes en a repoussé un de 5,000.

Léopold BERTHIER.

*Extrait du rapport du général en chef Championnet  
au Directoire exécutif.*

Quartier général à Terni,  
15 frimaire an VII (5 décembre 1798).

... La troisième colonne a été culbutée par le général polonais Kniaziewicz au moment où elle débouchait par Fabrica sur Santa-Maria di Falavi. Ce brave officier, à la tête de sa légion, de la légion romaine, etc., par la rapidité de son attaque, a enlevé à l'ennemi huit pièces de canon, quinze caissons de munitions et a fait cinquante prisonniers, dont deux officiers supérieurs<sup>1</sup>...

*Championnet à Bernadotte, ministre de la Guerre.*

Paris, 28 messidor an VII (12 juillet 1799).

J'ai été à portée d'apprécier, citoyen ministre, le courage des légions polonaises dans la campagne de Naples et je me suis convaincu que la formation de ces corps pour être employés à l'armée française présentait l'avantage inappréciable d'affaiblir les armées ennemies en provoquant la désertion des soldats originaires de la Pologne qui sont en très grand nombre dans les armées austro-russes. Je vous demande en conséquence une autorisation pour former une légion à l'armée des Alpes.

1. Chodzko, *Annales*, mss.



## BULLETIN HISTORIQUE

---

### HISTOIRE GRECQUE.

(1911-1914<sup>1</sup>.)

(1<sup>er</sup> article.)

Que les lecteurs de la *Revue historique* veuillent bien me pardonner d'avoir interrompu la rédaction de ce *Bulletin* depuis plusieurs années; d'autres travaux ne m'ont pas laissé le temps nécessaire. Ma punition sera d'avoir à recenser trop d'ouvrages à la fois et de ne pouvoir pas insister autant que je le voudrais sur des travaux dignes d'une moins brève mention. Au surplus, je donnerai une preuve de bonne volonté qui alourdira encore ma tâche, mais me vaudra peut-être l'absolution que je désire mériter : en l'absence de M. Gustave Fougères, appelé à la direction de l'École d'Athènes, je rendrai compte des publications tant françaises qu'étrangères.

I. GÉOGRAPHIE. — Le tome XXXIV du *Geographisches Jahrbuch* contient un rapport de J. W. NAGL sur les travaux relatifs à la toponymie (p. 2-50). Les historiens de la Grèce ancienne en tireront profit. Mais surtout ils trouveront un répertoire riche d'informations précises, un instrument de travail très utile dans le rapport d'E. OBERHUMMER sur les progrès réalisés dans la connaissance des pays et des peuples grecs (p. 329-448). Jusqu'ici, de six ans en six ans, Oberhummer considérait l'ensemble du monde ancien; désormais, il cède l'Orient à Schulten. Il ne se borne pas à des indications purement bibliographiques; il analyse en quelques mots les principaux ouvrages et donne l'état des questions. Grâce à lui, on sera rapidement renseigné, par exemple, sur les problèmes soulevés par l'identification de l'Ithaque homérique (p. 332-333, 439-443) ou sur les fouilles de Crète (p. 433-438)<sup>2</sup>.

Tous ceux qui sont habitués à lire des textes anciens savent com-

1. Voir *Revue historique*, t. CI, p. 114-144; t. CIV, p. 330-357; t. CVIII, p. 92-122.

2. *Geographisches Jahrbuch*, hrsg. von Hermann Wagner. Bd. XXXIV. Gotha, Justus Perthes, 1911-1912, in-8°, iv-468 p.

bien on a de peine à situer les noms de lieux et surtout à recueillir pour chacun d'eux les renseignements dont on a besoin. Le lexique de géographie ancienne préparé par M. BESNIER est donc le bien-venu. Il figure à juste titre dans la « Collection à l'usage des classes » éditée par Klincksieck ; mais il doit prendre place aussi dans les bibliothèques universitaires et sur la table des travailleurs. L'auteur n'a pas la prétention d'être complet ; il a pris pour cadre les cartes et l'index de l'*Atlas antiquus* publié par Alb. van Kampen chez Justus Perthes à Gotha, en se bornant à combler quelques lacunes et à corriger quelques erreurs de transcription. Peut-être eût-il fallu réparer les omissions plus hardiment et, par exemple, ne négliger aucun des noms qui se trouvent dans Hérodote. Mais nous avons encore à notre disposition de 6 à 7,000 articles. Ils comprennent tous trois parties : 1° le nom ancien, avec l'équivalent moderne ; 2° une notice explicative, indiquant la position du lieu, précisant son importance, rappelant les événements les plus remarquables de son histoire, énumérant les ruines qui le signalent ; 3° les principales sources qui permettent de compléter cette notice forcément sommaire (malheureusement sans référence aux travaux modernes). L'auteur a bien compris qu'il ne s'agit pas, dans un ouvrage pratique, de proportionner la longueur des articles à la notoriété des choses, mais, au contraire, d'éclairer le plus possible les points les plus obscurs. On se représente difficilement tout ce qu'un pareil livre renferme de labeur minutieux et patient. L'auteur a dû être soutenu constamment dans sa tâche ingrate par l'idée d'un service à rendre. Il a droit à notre reconnaissance<sup>1</sup>.

L'atlas de KIEPERT a bien avancé ces dernières années (voir t. OI, p. 114 ; t. CIV, p. 330 ; t. CVIII, p. 92). Outre les cartes de la Gaule et de la Germanie (n° XXIV-XXV), ont paru : les cartes de la Palestine (n° VI), de l'empire romain jusqu'à Trajan et Hadrien (n° XXXIII), de l'empire romain au temps de Dioclétien avec la division en diocèses et provinces (n° XXXIV), de l'Europe et du monde d'après Ptolémée (n° XXXV et XXXVI). Encore onze cartes, dont celles de la Grèce au temps de la guerre du Péloponèse, de l'empire d'Alexandre et des royaumes des diadoques, et ce grand travail sera terminé, non sans causer des déceptions par des faiblesses qu'on a justement signalées<sup>2</sup>.

1. Maurice Besnier, *Lexique de géographie ancienne* (Nouvelle collection à l'usage des classes, t. XXX). Paris, Klincksieck, 1914, in-12, xx-893 p. — Cf. *Revue historique*, t. CXIX, p. 132.

2. Kiepert, *Formae orbis antiquae*. Berlin, Reimer. N° VI : *Palaestina* (1910). — N° XXIV : *Germania altero p. Chr. n. saeculo*, etc. (1913). — N° XXV : *Gallia*

Tandis que la dernière œuvre de Heinrich Kiepert est ainsi continuée tant bien que mal par son fils, sa fameuse carte de l'Asie Mineure est recommencée par A. PHILIPPSON suivant une méthode plus scientifique. Les deux feuilles au 1/300,000 qui ont paru ont une grande valeur; elles résument les observations recueillies sur 8,100 kilomètres d'itinéraire par le géographe qui connaît le mieux les pays méditerranéens. Elles présentent la région qui intéresse le plus l'histoire grecque, puisqu'elles vont depuis la mer de Marmara jusqu'à l'embouchure du Méandre, comprenant la côte éolienne et la plus grande partie de la côte ionienne, avec Lesbos et Chios<sup>1</sup>.

Les monographies sur des localités et les publications de fouilles sont généralement précédées d'études géographiques qu'on ne doit pas dédaigner. C'est ainsi que l'étude de Th. SAUCIUC sur Andros commence par une partie géographique et topographique (p. 1-48)<sup>2</sup>. Le premier des volumes qu'a fait paraître la mission allemande de Pergame est pris tout entier par la description de la région et de la ville : les cartes et les plans sont d'O. BERLET (p. 35-42); PHILIPPSON donne un aperçu géographique et géologique de la région (p. 43-60), tandis que SCHUCHHARDT en étudie la topographie, de la mer à la frontière lydienne, au point de vue historique et archéologique (p. 61-144); Alex. CONZE parcourt les ruines de la ville (p. 145-365), dont Fr. GRÄBER étudie spécialement la canalisation souterraine (p. 365-413)<sup>3</sup>.

Cette partie géographique et cartographique prend une ampleur inaccoutumée en tête de la belle publication où l'École française d'Athènes consigne les résultats des fouilles entreprises à Délos. Dès 1909 paraissait la magnifique carte au 1/10,000 établie par le

*secundo et tertio p. Chr. n. saeculo* (1912). — N° XXXIII : *Imperium romanum usque ad Trajanum et Hadrianum* (1911). — N° XXXIV : *Imperium romanum ab imperatore Diocletiano a. p. Chr. n. 297 in dioceses et provincias distributum* (1911). — N° XXXV : *Europa secundum Cl. Ptolemaeum* (1910). — N° XXXVI : *Orbis terrarum secundum Cl. Ptolemaeum* (1911).

1. Alfred Philippson, *Topographische Karte des westlichen Kleinasien*. Gotha, Perthes, 1911.

2. Theophil Sauciuc, *Andros, Untersuchungen zur Geschichte und Topographie der Insel* (Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien). Wien, Holder, 1914, in-4°, vi-168 p., avec 76 fig. dans le texte.

3. *Allertümer von Pergamon*, hrsg. im Auftrage des kgl. preuss. Ministers der geistlichen und Unterrichtsangelegenheiten, von Alexander Conze, Otto Berlet, Alfred Philippson, Carl Schuchhardt, Friedrich Gräber, mit Beiträgen von Johannes Mordtmann, Kurt Regling, Paul Schazmann, August Senz, Adam Zippelius. Bd. I : *Stadt und Landschaft. Text I*; Berlin, Reimer, 1912, in-4°, p. 1-144. *Text II*; 1913, p. 145-364. *Text III*; 1913, p. 365-426. 104 pl. et 546 fig. dans le texte. Atlas de 36 pl. in-fol.

capitaine A. BELLOT. — On a pensé que cet aboutissement de la cartographie délienne devait être accompagné d'une étude sur les essais qui l'ont précédé. Personne n'était plus compétent, pour exécuter un pareil travail, que le savant géographe et historien de la géographie qu'est Lucien GALLOIS. Les documents qu'il a réunis, depuis les plus anciennes cartes, celles de Ptolémée et d'Édrisi, jusqu'aux cartes scientifiques des temps modernes, nous font assister à une transformation bien curieuse. Les premières cartes spéciales d'Esdilles (Ἐσδύλλης) sont une révélation, surtout celles de Buondelmonti et de ses continuateurs, et plus encore celles du Turc Piri Ra'is. On suit avec intérêt les explorations hydrographiques des Hollandais et des Français; devant le panorama et la vue de ruines que dessina au xvii<sup>e</sup> siècle Seger de Vries, on éprouve une vive sensation de surprise. Il n'y a pas une page dans cet ouvrage où l'on n'admire l'heureuse combinaison de l'érudition, de la critique et du goût. — Si nous nous bornons à mentionner la belle étude de géographie physique due à L. CAYEUX, c'est que, par son caractère purement scientifique, elle n'entre pas dans le cadre de ce *Bulletin*. Il faut cependant la signaler à ceux qui voudront commenter les légendes antiques sur l'origine de l'île ou qui chercheront l'emplacement des terrains cultivés jadis et des carrières d'où sortaient les différents matériaux de construction<sup>1</sup>.

Les récentes recherches des archéologues et des épigraphistes ont naturellement donné lieu à de nouvelles études sur le terrain. En vue de préparer un volume du *Corpus* (voir t. CVIII, p. 96), HILLER VON GAERTRINGEN et LATTERMANN ont entrepris une tournée en Arcadie; ils en ont rapporté des relevés et des photographies avec de nombreuses observations sur la région d'Orchomène et des trois villes qui lui furent unies jusqu'au synécisme de Mégalopolis vers 370 (Méthydriion, Thisoa et Teuthis), sur Caphyai, sur Hira et Andania, enfin sur Nestanè et sur l'Argon Pédion, la plaine fissurée aux eaux souterraines<sup>2</sup>. — S. CASSON a étudié la topographie de

1. *Exploration archéologique de Délos* faite par l'École française d'Athènes sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et aux frais de M. le duc de Loubat et publiée sous la direction de Théophile Homolle et Maurice Holleaux. Paris, Fontemoing, in-fol. Introduction : *Carte de l'île de Délos au 1/10,000*, avec un commentaire explicatif par André Bellot. 1909, 44 p. avec 2 pl., 9 tableaux et 6 vues géographiques dans le texte. — Introduction (suite) : *Cartographie de l'île de Délos*, par Lucien Gallois. 1910, 103 p. avec 5 pl. et 69 fig. — Fasc. IV : *Description physique de l'île de Délos*. Première partie, par Lucien Cayeux. 1911, 216 p. avec 5 pl. et 115 fig. — Voir *infra*, p. 108.

2. Hiller von Gaertringen und H. Lattermann, *Arkadische Forschungen*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akademie der Wissensch.* 1911, Abh. IV,

Mégare<sup>1</sup>. — En Thessalie, ARVANITOPOULLOS a fixé l'emplacement de Métropolis, Chyretiai, Mylai, Mandaia, Azôros, Olympias et Charax Lapathous<sup>2</sup>. — W. LEAF a parcouru la vallée du Scamandre et nous parle de Gergis, de Marpossos, de Calè Peukè et de Sigeion<sup>3</sup>.

Après ces articles et ces notes, dont toute la valeur tient aux résultats obtenus, nous avons à mentionner deux livres où les descriptions de paysages et les récits de voyages mêlent constamment la géographie et l'histoire, le présent et le passé. L'épigraphiste OTTO KERN nous fait connaître ces pays de la Grèce septentrionale qu'il a parcourus avec une activité clairvoyante, tandis qu'il recherchait les inscriptions destinées au grand recueil de Berlin. Qu'il visite les diverses régions de la Thessalie, qu'il graviisse l'Olympe ou l'Hélicon, qu'il aborde à Samothrace ou s'enferme avec les moines du mont Athos, partout il discerne sous la vie actuelle la vie antique ou même la légende, et les couvents orthodoxes d'aujourd'hui lui révèlent les cultes ésotériques de jadis<sup>4</sup>. — MANATT, consul américain à Athènes avant que d'être professeur de grec, nous invite à passer avec lui un été à Andros et nous conduit en excursion dans la plupart des îles voisines; puis il nous promène en croisière sur la mer Égée, depuis Égine jusqu'à Samos, Lesbos et Chios, ou bien nous fait pousser des pointes aux plaines où fut Troie et aux rives d'Ithaque. C'est un homme de bonne compagnie qui a fait de fortes études, et ses enthousiasmes exempts de pédantisme font plaisir<sup>5</sup>.

II. FOUILLES. — On ne sera pas étonné que la plupart des fouilles dont nous avons à parler ne soient pas postérieures à 1912. Depuis, les campagnes des archéologues ont été entravées presque partout par d'autres campagnes où l'on se soucie peu d'un passé lointain.

Les Anglais ont continué leurs travaux à Cnossos. Des sondages ont permis à J. P. DROOP d'assigner les fondations du Grand-Palais à la période du Minoen moyen; mais le mégaron des femmes

44 p. avec 13 pl. et 16 fig. dans le texte. — *Hira und Andania*, 71. Programm zum Winckelmannsfeste. Berlin, Reimer, 1911, in-4°, 40 p. — H. Lattermann, *Nestane und das Argon Pedion*, dans l'*Archaeolog. Anzeiger*, 1913, p. 395-428, avec 2 plans et 10 fig. dans le texte.

1. S. Casson, *The Topography of Megara*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XIX (1912-1913), p. 70-81, avec 4 fig.

2. A.-S. Arvanitopoulos, dans l'*Εφημερίς ἀρχαιολογική*, 1913, col. 234-235.

3. W. Leaf, *The Topography of the Scamander Valley*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XVIII (1911-1912), p. 286-300, pl. XVI.

4. Otto Kern, *Nordgriechische Skizze*. Berlin, Weidmann, 1912, in-8°, VII-128 p.

5. J. Irving Manatt, *Aegean days*. London, Murray, 1913, petit in-8°, XIV-405 p.



s'élevait sur des tombes du Minoen ancien, qui recouvraient elles-mêmes une construction affectant la forme circulaire des temps primitifs<sup>1</sup>. — D'après une communication d'EVANS à la Société des antiquaires de Londres, le Petit-Palais a été entièrement déblayé. Au delà du sanctuaire célèbre par ses fétiches de pierre brute, on a trouvé une série de « salles à piliers » qui étaient probablement les cryptes des temples superposés et où l'on a relevé, entre autres objets de culte, des rhytons à forme de tête de taureau. A Isopata, à quelques centaines de mètres au nord de la « tombe royale », d'autres tombes, construites vers la fin de la période du palais, ont livré des vases dont les couleurs imparfaitement fixées dénotent une destination purement funéraire, un anneau d'or où est figurée une scène de danse rituelle, une masse d'armes taillée dans un marbre multicolore. La tombe « des doubles haches » servait en même temps de sanctuaire, avec sa chambre bordée d'un banc de pierre et sa ciste sépulcrale taillée dans le roc en forme de bipenne<sup>2</sup>. — A Camarès, l'École anglaise a procédé à une exploration complète de la fameuse grotte qui révéla pour la première fois l'admirable céramique d'un peuple encore ignoré. DAWKINS et LAISTNER n'y ont guère trouvé que des poteries du Minoen moyen I et II. La grotte sacrée du Camarès fut donc délaissée, pendant le Minoen récent, pour la grotte de Psychro, de même que celle-ci le sera, au début de la période dorienne, pour la grotte du mont Ida<sup>3</sup>.

Peut-être la grande vogue avait-elle appartenu tout d'abord à la grotte d'Arkalokhóri, explorée par J. HAZZIDAKIS. En tout cas, les doubles haches en bronze et en argent trouvées sur ce point sont de l'époque où l'on travaillait le cuivre presque pur, donc du Minoen ancien. Le fait est important pour l'histoire de la Crète. On ne pourra plus dire que le culte de la double hache a été importé dans l'île à une époque relativement récente par un peuple nouveau. — D'autre part, Hazzidakis a repris en 1912 les fouilles commencées en 1909 à Tyllissos : il a retrouvé dans des maisons du Minoen moyen III et du Minoen récent I et II la même division à angle droit avec orientation régulière, le même *cardo*, qui caractérise le plan du palais cnossien<sup>4</sup>.

1. J. P. Droop, *Journal of hellenic studies*, t. XXXIII (1913), p. 361-368.

2. Voir *Athenaeum*, 1913, t. II, p. 708.

3. R. M. Dawkins and M. L. W. Laistner, *The excavations of the Kamares cave in Crete*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XIX (1912-1913), p. 1-34, pl. I-XII et 8 fig.

4. Joseph Hazzidakis, *A Early Minoan Sacred Cave at Arkalokhóri in Crete*, *Ibid.*, p. 35-47, avec 9 fig. — Τόλισος Μινωική, dans l'*Εφημερίς αρχαιολογική*, 1912, col. 197-233, pl. XIV-XXI et 41 fig.

La mission italienne dirigée par HALBHERR a exploré à Haghia Triada, aux environs du palais, un quartier occupé par des maisons beaucoup plus anciennes (de la fin du Minoen ancien au commencement du Minoen moyen) et y a relevé des tablettes portant des comptes en écriture linéaire de la classe A. Elle a remis au jour une chapelle appuyée sur trois colonnes en façade et flanquée d'un banc, tout à fait pareille aux petits sanctuaires de Cnossos et de Gournia. — A Gortyne, elle a reconnu que l'édifice dont un mur portait la célèbre loi de la ville était un Odéon, et elle a trouvé d'autres inscriptions tout près, dans un édifice élevé sur l'agora. Sur le même site, on a exhumé un temple des divinités égyptiennes : les statues d'Isis et de Sérapis y voisinent avec celles de Zeus et d'Hermès ; un petit escalier mène à une piscine souterraine destinée aux purifications. Dans le port voisin, à Lébéna, on a constaté que l'Asclépieion déblayé jadis par Halbherr avait pour « trésor » une sorte de fosse murée, survivance bien curieuse des « magasins » aménagés à Cnossos<sup>1</sup>.

Deux ans après avoir publié ses fouilles de Pseira (voir t. CVIII, p. 93), SEAGER décrit ses trouvailles de Mochlos. Dans un îlot situé au nord-est de la Crète, aujourd'hui désert, stérile et dépourvu d'eau potable, il a exhumé vingt-trois tombes dont le mobilier figurera désormais en bonne place dans la préhistoire de l'Égée. Ces vases d'argile et de pierre, ces bijoux et ces cachets, ces armes et ces outils éclairent, mieux que tout autre document, la civilisation de la Crète orientale (« Minoen » ancien II et III) qui est la véritable transition entre celle des Cyclades (« Minoen » ancien I) et celle de la Crète centrale (Minoen moyen et récent). Les premières tombes sont encore d'un type exigü et rappellent celles de Naxos et de Syros. Les chambres funéraires de la période suivante renferment dans leurs flancs spacieux d'admirables vases en pierre veinée aux formes variées, aux panses exquisement polies à la main, aux taches multicolores d'un éclat à la fois doux et vif, et puis des bandelettes d'or pour diadèmes, des grains de collier en faïence et en cristal, des bagues en métal précieux avec des chatons en pierre précieuse : tout dénote l'influence de l'Égypte. Il faut arriver au Minoen moyen pour que le cuivre le cède au bronze, et la polychromie naturelle de la pierre à la peinture polychrome sur argile : alors Mochlos et les villes des alentours déchoient ; c'est Cnossos qui prend l'hégémonie en Crète et va pousser plus avant la civilisation<sup>2</sup>.

1. Voir Karo, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 118-120; *The Nation*, 28 août 1913.

2. Richard B. Seager, *Explorations in the island of Mochlos* (American

Menant de front la publication et la continuation de ses fouilles, la mission américaine, avec SEAGER et Miss HALL, a exhumé à Vrokastro, au sud-est de la baie de Mirabello, une ville de la période géométrique qui employait simultanément le bronze et le fer<sup>1</sup>.

A Phylacopi, dans l'île de Mélos, DAWKINS et DROOP ont réussi à déterminer avec exactitude pour la céramique les proportions de la fabrication locale et de l'importation, ce qui revient à préciser les relations de l'île avec la Crète et avec Mycènes. Écrasés par la concurrence crétoise au temps du Minoen moyen, les potiers et peintres indigènes ont lutté avec avantage contre le Minoen récent I; mais ils n'ont pu repousser les belles pièces de la période suivante, et le mycénien du continent, contemporain du Minoen récent III, est venu inonder le marché mélien jusque vers l'an 1000<sup>2</sup>.

Trois monographies ont exposé en 1912 quelques-uns des résultats que les Allemands ont obtenus à Tirynthe en complétant l'œuvre de Schliemann<sup>3</sup>.

Si nous suivons l'ordre chronologique des sujets, la première est celle de G. RODENWALDT sur les fresques du palais. C'est la meilleure étude qu'on ait faite sur la peinture dans la Grèce préhistorique. L'auteur passe en revue, dans l'ancien palais, les scènes à personnages et les motifs si variés de la peinture décorative sur stuc (imitation du marbre ou de la pierre, dessins géométriques, bandes, spirales, triglyphes, rosettes, boucliers, éléments végétaux). Dans le nouveau palais, il reconstitue, en rapprochant les uns des autres un millier de fragments, une procession de femmes aux cheveux flottants, au corsage ouvert et à la jupe longue, une frise de femmes grandeur presque naturelle, des scènes de chasse où paraissent des chars attelés de deux chevaux et montés par deux personnages, des hommes armés de javelots, des chiens tenus en laisse par des femmes, des chiens courants, des sangliers percés d'épieux, des cerfs et des

School of classical studies at Athens). Boston et New-York, 1912, in-4°, 111 p. avec 11 pl. en couleurs et 54 fig. dans le texte et hors texte.

1. Voir Hasluck, *Journal of the hellenic studies*, t. XXII (1912), p. 388 et suiv.

2. R. M. Dawkins et J. P. Droop, *Excavations at Phylacopi in Melos 1911*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XVII (1910-1911), p. 1-28, pl. I-XIV.

3. Tiryns. *Die Ergebnisse der Ausgrabung des kais. deutsch. archaeolog. Instituts in Athen*. Athen, Eleutheroudakis und Barth, 1912, in-4°. I Bd. : I. *Die Hera von Tiryns*, von August Frickenhaus; II. *Die « geometrische » Nekropole*, von Walter Müller und Franz Gelmann, 168 p., avec 20 pl. photographiques et 71 fig. dans le texte. — II. Bd. : *Die Fresken des Palastes*, von Gerhart Rodenwaldt, mit Beiträgen von Rudolf Hackl und Noel Heaton, x-242 p., avec 21 pl., la plupart en couleurs, et 83 fig. dans le texte.

lièvres. Après l'analyse, la synthèse. En comparant les fresques de Tirynthe à celles des autres sites préhistoriques, il montre que la peinture avait atteint son apogée en Crète lorsqu'elle fut apportée sur le continent, que là elle eut une existence brillante tant qu'elle fut prospère dans sa patrie d'origine et que les invasions qui ruinèrent les ateliers insulaires la condamnèrent à la décadence dans les pays mêmes où elle survécut. Telles sont les conclusions qui se dégagent des synchronismes suivants (p. 201) :

	CRÈTE.	CONTINENT.
Minoen moyen III	Haghia Triada I	
Minoen récent I	Ancienne période } Cnossos I Tylissos Pseira	Ancienne période } Tirynthe I Mycènes
Minoen récent II	Nouvelle période } Cnossos II Haghia Triada II	(mycénien ancien) } Thèbes
Minoen récent III		Nouvelle période } Tirynthe II (mycénien récent) } Orchomène

Descendant de l'Acropole tirynthienne, la mission allemande a pratiqué tout autour des sondages pour déterminer l'étendue de la ville basse. Ainsi ont été découvertes les tombes dont s'occupe Walter MÜLLER. Il en parle comme si elles appartenaient à une nécropole; nécropole bien diffuse! Quoi qu'il en soit, elles sont au nombre de 41 : 18 cistes, 21 jarres et 2 fosses. Pas trace d'incinération; pas de différence entre adultes et enfants. La poterie est du style géométrique le plus pur : les échantillons les plus anciens se souviennent encore des modèles mycéniens ; le plus récent, qui est unique, est un tesson proto-corinthien. Cette poterie, qui se retrouve depuis Théra jusqu'à la Sicile, a dû être fabriquée dans l'Argolide méridionale. Elle place la « nécropole » de Tirynthe entre celle de Salamine et celle de Syracuse, c'est-à-dire au  $x^e$  et surtout au  $x^e$  siècle.

Enfin, FRICKENHAUS a étudié un petit temple qui s'éleva dans les temps historiques au point culminant de l'Acropole, sur les ruines du mégaron récemment incendié. Tous les ex-voto trouvés sur place sont des  $vii^e$ ,  $vi^e$  et  $v^e$  siècles; ce sont des terres cuites de Corinthie

et principalement d'Argos, presque toujours au type féminin. On sait par les textes littéraires que Tirynthe a eu son Héraion : le voilà.

L'Institut allemand a eu la main trop heureuse, avec ses fouilles profondes à Tirynthe, pour ne pas les continuer en 1912 et en 1913. Kurt MÜLLER et DRAGENDORFF ont rendu compte des dernières découvertes. Sous la cour des femmes, on a trouvé dans les couches les plus basses les restes d'un bâtiment à forme circulaire qui date du III<sup>e</sup> millénaire; au-dessus, des tombes renfermant des faïences du Minoen ancien; au-dessus, dans deux couches successives, le vieux palais (Minoen récent I et II); au-dessus, le nouveau palais (Minoen récent III), construit sur un plan tout différent. Le mur d'enceinte qui protégeait la ville basse a été bâti dans les derniers temps de la période mycénienne. Pour la première fois, on s'est trouvé à Tirynthe devant une tombe à *dromos*, qui rappelle plutôt le plan modeste de Ménidi que les dimensions grandioses de Mycènes<sup>1</sup>. — De son côté, FRICKENHAUS a fouillé un certain nombre de points dans le reste de l'Argolide, à Argos, à Épidaure, à Cléonai, et trouvé l'emplacement d'Oinoë, où se livra la bataille représentée sur le Pœcile d'Athènes<sup>2</sup>.

La mission hollandaise que dirige W. VOLGRAFF, après avoir exploré à Argos un établissement préhistorique et des tombes mycéniennes, a dégagé une bonne partie de la ville historique. En 1913, elle a déblayé l'agora. C'est une esplanade de 3,000 mètres carrés, entourée de temples et de portiques; on n'a encore jamais trouvé en Grèce de place publique qui atteigne de pareilles proportions. Si l'on ne peut pas espérer identifier les dix-sept sanctuaires nommés dans la longue description de Pausanias, on a cependant dégagé un édifice de 32 mètres sur 15<sup>m</sup>50 et une colonnade presque intacte sur une longueur de 109 mètres<sup>3</sup>.

L'École française n'a pris qu'une part assez maigre aux fouilles d'Argolide : elle a commencé en 1913 le déblaiement d'un temple à Némée<sup>4</sup>. Elle n'a pas, du moins, laissé périmer en Arcadie les

1. Kurt Müller, *Tiryns. Vorbericht über die Grabungen 1905-1912*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archæol. Instit. in Athen*, t. XXXVIII (1913), p. 78-91, pl. I-III et un plan. — H. Dragendorff, ... *Grabungen 1913*, *Ibid.*, p. 329-354, 7 fig. dans le texte.

2. Voir Karo, *loc. cit.*, col. 113-116.

3. Voir Karo, *loc. cit.*, col. 113 et suiv.; *American Journal of archaeology*, 1913, p. 104-105.

4. Voir Maurice Prou, *Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome en 1912-1913*, dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1913, p. 692.



droits acquis par l'expédition en Morée et par les fouilles de Fougères à Mantinée et de Mendel à Tégée. Ces dernières ont été reprises par Ch. DUGAS. Le temple d'Athéna Aléa est maintenant dégagé d'un bout à l'autre, et les petites trouvailles, qui datent en majorité de la période géométrique, confirment les traditions relatives à la haute antiquité du sanctuaire. Tout près, à l'est, en un point où se trouvait une remarquable statuette en bronze de la déesse, de puissantes fondations marquent peut-être la place de l'autel élevé par le devin Mélampous<sup>1</sup>. A Orchomène d'Arcadie, d'heureux sondages ont fait découvrir en 1913 deux temples, un grand autel, le bouleuterion et des inscriptions qui font mieux connaître les institutions de cette cité rurale<sup>2</sup>.

On peut signaler encore, en Arcadie, les fouilles de OICONOMOS sur l'emplacement de l'ancienne Thisoa<sup>3</sup> et, en Cynurie, celles de RHÔMAIOS à Mélanga<sup>4</sup>. En Messénie, à Pylos, COUROUNIÔTIS a trouvé dans une tombe à tholos une pyxis mycénienne où est peint avec précision un bateau muni de son aplustre et de son gouvernail, document intéressant pour l'histoire d'un port qui a longtemps mis le Péloponèse et la Crète en rapport avec les régions occidentales<sup>5</sup>. — A Élis, l'Institut autrichien a découvert un sanctuaire bâti peu après la fondation de la ville, au milieu du v<sup>e</sup> siècle, des murs qui appartenaient peut-être au portique du gymnase, deux autres portiques qui donnaient probablement sur l'agora décrite par Pausanias, enfin un grand nombre d'amphores timbrées<sup>6</sup>. — A Corinthe, les Américains, sous la direction de HILL (voir t. CVIII, p. 95), ont étudié sur place toutes les questions qui se rattachent à la fontaine Peirène et ont pu suivre l'histoire de la canalisation depuis les temps de Périandre jusqu'à la fin de l'empire romain<sup>7</sup>.

En Attique, CASTRIÔTIS et PHILADELPHÉUS ont ouvert en 1911 un grand nombre de tombes rupestres sur le territoire d'Anabysos (l'ancien dème d'Anaphlystos), dans le voisinage d'une côte où ce genre de sépulture se retrouve fréquemment. Tantôt les morts

1. Ch. Dugas, *les Fouilles de Tégée (1910)*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 257-268, 4 fig.

2. Voir Maurice Prou, *loc. cit.*

3. G.-P. Oiconomos, Ἀνασκαφαὶ Θισόας, dans les Πρακτικά de l'Hétairie archéologique d'Athènes, 1911, p. 243-244.

4. K.-A. Rhômaios, Ἐρευναι ἐν Κυνοουρίῳ, *Ibid.*, p. 253-279, 14 fig.

5. C. Courouniôtis, Πύλον Μεσσηνιακῆς θολωτῆς τάφου, dans l'Ἐφημερίς ἀρχαιολογική, 1914, p. 98-117, pl. II et 27 fig. dans le texte.

6. O. Walter, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, p. 250. — O. Walter und W. Willberg, *Ibid.*, 1913, p. 109.

7. Dinsmoor, *Ibid.*, 1912, p. 250-252.

étaient inhumés dans des cercueils dont il ne reste que les clous, tantôt leurs cendres étaient placées dans des vases de formes diverses, hydries, pythoi ou amphores. Les paysans de cette région continuèrent de fabriquer de grossières poteries à dessins géométriques jusqu'au temps où ils reçurent de la ville des vases à figures noires<sup>1</sup>. — A Sounion, STAIS a trouvé dans les déblais du vieux temple d'Athèna toutes sortes d'ex-voto archaïques, entre autres des scarabées et une de ces figurines en marbre qu'on appelle encore parfois « idoles des îles<sup>2</sup> ». — Au Vieux-Phalère, on a découvert soixante-dix tombes archaïques et, dans la plupart, des amphores contenant chacune un corps d'enfant et deux petits vases<sup>3</sup>. — A l'ouest d'Athènes, sur le chemin de l'Académie, CASTRIÔTIS a fait une découverte analogue, mais plus intéressante encore; car les amphores sont de style géométrique, et elles renfermaient des vases à figures noires de la période la plus récente, ce qui indique que les Athéniens, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, prenaient à leurs ancêtres, dans la concession de famille, de quoi ensevelir plus décemment leurs enfants<sup>4</sup>.

Dans Athènes même, P. COUROUNIÔTIS et D. ANTÔNIADIS ont continué en 1911 l'exploration de la Pnyx commencée en 1910 (voir t. CVIII, p. 95). Ils n'ont trouvé partout que des remblais artificiels de l'époque hellénistique, où les tessons les plus anciens datent au plus tôt du IV<sup>e</sup> siècle. On ne peut donc pas se représenter exactement la Pnyx de Périclès et de Démosthène d'après l'état actuel des lieux : elle était également de forme demi-circulaire, mais à un niveau beaucoup plus bas, et la pierre qui servait de tribune devait être au nord, et non pas au sud, si bien que l'orateur avait bien, comme l'affirme Plutarque, vue sur la mer<sup>5</sup>. — Quant aux fouilles faites dans la région de l'agora, CASTRIÔTIS a eu beau les reporter à l'est du « Théseion », près du « Portique des Géants », elles n'ont pas cessé d'être décevantes<sup>6</sup>. — Mais il s'est assuré une belle compensation en découvrant l'Odéon de Périclès. Dans l'opinion courante, Athènes a eu successivement quatre Odéons : le plus ancien,

1. Panag. Castriôtis et Alex. Philadelphus, 'Ανασκαφαὶ Ἀναδύσου, dans les Πρακτικά, 1911, p. 110-131, avec 31 fig.

2. Voir Παναθήναια, XI (1911), p. 270.

3. *Ibid.*, p. 310.

4. Panag. Castriôtis, 'Ανασκαφαὶ παρὰ τὸν Ἅγιον Δανιήλ, dans les Πρακτικά, 1911, p. 97-104, avec 4 fig.

5. P. Courouniôtis et D. Antóniadis, 'Ανασκαφὴ « Πυυκός », *Ibid.*, p. 106-109.

6. Panag. Castriôtis, 'Ανασκαφαὶ ἐν τῇ λεγομένῃ στοᾷ τῶν Γιγάντων, *Ibid.*, 1912, p. 91-99, avec 6 fig.

près de l'Ennéacrouns; celui de Périclès, à l'est du théâtre de Dionysos, à l'angle sud-est de l'Acropole; celui d'Hérodes, au sud-ouest de l'Acropole; celui d'Agrippa, au Céramique. Mais certains archéologues s'étaient ralliés à la théorie de Lœschcke, qui ramenait les emplacements de ces édifices à trois, en admettant que l'Odéon d'Hérodes remplaça celui de Périclès. Les fouilles entreprises dans une région traversée par le mur de Valérien ont fait retrouver l'édifice que, d'après Vitruve et Andocide, on voyait en sortant du théâtre à gauche et en contre-bas. Ainsi s'écroule une théorie aventureuse, tandis qu'apparaît le monument consacré en 456/455 à l'une des plus pures gloires d'Athènes<sup>1</sup>.

Le spacieux champ de fouilles acquis par le gouvernement hellénique aux environs de Dipylon, après avoir été largement, mais superficiellement exploré par l'Hétairie archéologique d'Athènes, est devenu pour A. BRUECKNER (voir t. CIV, p. 333; t. OVIII, p. 95) un fief d'où il consent toutefois à ne pas expulser complètement les Hellènes. Dans cette région, arrosée par l'Éridanos, le grand chemin de Pirée s'embranchait sur la voie funéraire du Céramique, pour franchir le mur d'enceinte par la porte principale. Depuis qu'en 1906 F. Noack avait élucidé le problème du mur de Thémistocle, il restait : 1° à déterminer le point de bifurcation de la voie sacrée et de la voie funéraire; 2° à reconnaître le trajet de l'Éridanos et de la canalisation qui en distribuait les eaux; 3° à débayer plus complètement le cimetière. La première question est réglée par la découverte d'une borne placée devant le sanctuaire des Tritopatores, en un point où chacune des deux voies était large de 6<sup>m</sup>50. Le système de canalisation commençait au mur d'enceinte, sur la rive gauche de l'Éridanos, et, par quatre ou cinq émissaires entretenus avec soin depuis l'époque de Thémistocle jusqu'à la fin de l'empire romain, il allait féconder les champs, les olivettes et les jardins de la banlieue occidentale. L'allée des tombeaux, indiquée par des bornes placées de chaque côté, avait 38 mètres de largeur. Les sépultures les plus anciennes sont du VII<sup>e</sup> siècle; elles ont été bien préservées par les remblais destinés à en recevoir de nouvelles. Les tombes des personnages publics ensevelis au V<sup>e</sup> siècle étaient en façade sur l'allée, avec une largeur variant de 20 à 24 pieds attiques et une profondeur uniforme de 12 pieds. Parmi les monuments du IV<sup>e</sup> siècle, il y en a un qui pourrait bien être celui du général Chabrias<sup>2</sup>.

La Béotie, la Phocide et l'Eubée même sont devenues, à

1. Id., Τὸ Ὡδεῖον τοῦ Περικλέους, dans l'Ἐφημερίς Ἀρχαιολογική, 1914, p. 143-166, avec 23 fig.

2. Voir Karo, dans l'Archaeol. Anzeiger, 1912, col. 28-31; 1914, col. 41 et

l'instar de la Thessalie, des terrains de prédilection pour les recherches préhistoriques. Après avoir complété ses fouilles d'Élatée par des séries de travaux exécutés aux environs de Chéronée, G. SÔTIRIADIS est arrivé à la conviction que, dans toute cette région et en Thessalie même, on n'a pas trouvé trace de peuplades néolithiques. Les couches les plus anciennes sont de l'âge énéolithique, où les hommes commençaient à faire usage du cuivre; elles témoignent d'une influence exercée par les Crétois du Minoen ancien III, influence qui s'est perpétuée sur place durant un millier d'années, sans se renouveler avant le Minoen récent II. La population indigène aurait été soumise par les immigrants grecs vers le milieu du III<sup>e</sup> millénaire, et la Grèce du Nord aurait été ensuite à l'abri des invasions jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> millénaire<sup>1</sup>. — A Thèbes, KÉRAMOPOULLOS a déblayé, dans le palais de Cadmos, trois nouvelles chambres. Elles font partie d'une aile occidentale qui est séparée de l'aile orientale, découverte d'abord, par une cour sous laquelle sont engagées des conduites d'eau. L'ensemble commence donc à se présenter avec une certaine grandeur. Comme à Tirynthe et à Mycènes, les fresques les plus belles sont les plus anciennes : le mycénien est la décadence du prémycénien. Une fleur de lis en or, les bijoux en métal précieux, les perles, les objets en verre et en cristal témoignent d'un luxe princier. Un four à potier, le premier qu'on ait trouvé à l'époque mycénienne, et, à côté, des vases qui en sortaient et n'ont jamais servi prouvent que Cadmos avait sa manufacture royale de céramique aussi bien que Minos<sup>2</sup>. — Dans l'Eubée, à Castri, PAPAVALLEIOU a découvert un centre mycénien dont l'importance est assez grande pour qu'il puisse songer à y voir l'Échalia du légendaire Eurytos. A une lieue de Chalcis, au village de Doukou, il a exhumé un sanctuaire qu'il attribue aux Dioscures-Cabires et où les propriétaires de troupeaux apportaient des bœufs en terre cuite d'une grossièreté primitive<sup>3</sup>.

Dans les mêmes régions, plusieurs fouilles intéressent l'époque historique. PAPPADAKIS a ouvert, à Tanagra, environ 150 tombes, dont les premières sont du VI<sup>e</sup> siècle, les dernières du I<sup>er</sup> siècle av.

souv., 91-95. Cf. C. Courouniôtis, dans l'Εφημερίς ἀρχαιολογική, 1913, col. 183-193, avec 12 fig.

1. Georges Sôtiriadis, Ἀνασκαφαὶ ἐν Φωκίδι, dans les Πρακτικά, 1911, p. 205-235. — Fouilles préhistoriques en Phocide, dans la Revue des Études grecques, t. XXV (1912), p. 253-299.

2. A.-D. Kéramopoulos, Ἀνασκαφή τοῦ ἀνακτόρου τοῦ Κάδμου ἐν Θήβαις, dans les Πρακτικά, 1911, p. 143-152; 1913, p. 85-87, avec 1 fig.

3. G.-A. Papavasileiou, Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Εὐβοίᾳ. Οἱ χαλὰς ἡ Εὐρύτου, Ibid., 1913, p. 119-140, avec 18 fig. — Ἱερὸν Διοσκουρέων Καδαίρων παρὰ τὴν Χαλκίδα, Ibid., p. 145-153, avec 7 fig.

J.-C. Les plus anciennes montrent à quel point les rites funéraires favorisèrent la production céramique : l'une d'elles renfermait 175 aryballes ; une autre, 70 canthares et 30 lécythes. Une multitude d'ustensiles en terre cuite, les statuettes archaïques, les figurines à dos plat et les masques du IV<sup>e</sup> siècle et de l'époque postérieure fourniront un utile appoint aux études sur les célèbres coroplastes de la cité béotienne<sup>1</sup>. — A.-D. COUROUNIÔTIS a exploré, à Thespies, une fosse de 32 mètres sur 23 qui reçut les corps des guerriers tombés à Déliion en 424. Cette grande tombe était décorée d'un lion, comme celle qui consacra le champ de bataille de Chéronée ; les strigiles mêlés aux vases et les débris calcinés de figues, d'amandes et de coquilles d'œufs témoignent des pieux hommages qu'on rendait aux combattants morts pour la patrie. — Le même savant a pu fixer les grandes époques de l'orfèvrerie grecque, en datant avec précision, à l'aide des poteries, une grande quantité de bijoux qu'il a découverts dans les riches nécropoles d'Érétrie : il les classe par séries depuis l'époque primitive jusqu'à l'époque hellénistique<sup>2</sup>. — URE, qui a fait avec Burrows d'intéressantes fouilles à Rhitsóna (voir t. CIV, p. 331-332 ; cf. t. CVIII, p. 93), publie une bonne étude sur les poteries noires lustrées qu'il y a découvertes. Ce sont surtout des canthares, les uns du VI<sup>e</sup> siècle, les autres du IV<sup>e</sup><sup>3</sup>.

A Delphes, où la période des grandes explorations est close depuis longtemps, on a exécuté des travaux qui précisent sur un grand nombre de points l'histoire du sanctuaire. Dans sa mission de 1911, Émile BOURGUET a identifié des monuments dont ne parle pas Pausanias : une exèdre dédiée par Hérodes Atticus et une base des Béotiens ; il a reconstitué une offrande des Phocidiens, trouvé l'emplacement et fixé les dimensions du trésor de Corinthe, restitué une base aux Tarentins ; il a marqué leur place au piédestal d'Attale II, à la base du stratège étolien Charixénos, à la statue équestre en bronze que les Amphictions votèrent à Eumènes II en 182 et la statue dorée qui fut dédiée au même roi par les Étoliens, etc.<sup>4</sup>. — L'année suivante, COURBY a concentré son attention sur le temple d'A-

1. N.-G. Pappadakis, 'Ανασκαφαὶ τάφων ἐν Βοιωτίᾳ, dans les Πρακτικά, 1911, p. 132-142.

2. A.-D. Courouniôtis, 'Ανασκαφὴ Θεσπικῶν πολυανδρίου τοῦ 424 π. Χ., *Ibid.*, p. 153-163, avec 4 fig. — Goldschmuck aus Eretria, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVIII (1913), p. 289-328, pl. XIV-XVIII et 13 fig. dans le texte.

3. Percy N. Ure, *Black glaze pottery from Rhitsóna in Boeotia*. Oxford, University press, 1913, in-8°, 64 p. et 19 pl.

4. Émile Bourguet, *Rapport sur une mission à Delphes*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XXV (1912), p. 12-23.



pollon. On voit pour la première fois ce qu'était le monument du vi<sup>e</sup> siècle, celui qu'élevèrent les Alcéméonides. Il apparait en marbre, comme le voulut le *génos* désireux d'obtenir les bonnes grâces du dieu pythien, et un orthostate y porte encore une inscription attique. Les ressemblances avec le temple de Corinthe sont telles qu'on peut attribuer les deux édifices au même architecte, Spintharos le Corinthien. Quand le temple fut reconstruit au iv<sup>e</sup> siècle, la tradition imposa le même plan. Tout ce qu'on a raconté sur un édicule qui aurait abrité l'omphalos, sur les émanations qui sortaient du sol par une crevasse et inspiraient la Pythie est reconnu comme faux; il n'existait sous le temple qu'une crypte artificielle, et l'on y descendait par une salle où se tenaient les consultants<sup>1</sup>.

En attendant que soit achevée la publication des *Fouilles de Delphes*, le lecteur, touriste ou lettré, artiste ou historien, qui voudra faire un pèlerinage parmi les ruines de la ville sainte pourra suivre le guide le plus autorisé, É. BOURGUET. Pour avoir une idée d'ensemble sur Delphes, il fallait se contenter jusqu'ici des descriptions généralement bonnes, mais tout de même insuffisantes, du Guide Joanne, du Baedeker, de Kéramopoullou, ou d'une monographie d'O. Fritsch; désormais, on écoutera la parole d'un de ceux qui ont pris la plus grande part aux fouilles et ont le plus fait pour leur donner leur valeur scientifique. Et, précisément, pour un érudit habitué à traiter chacune de ces pierres comme un problème, pour un archéologue et un épigraphiste enfoncé depuis des années dans des controverses abstruses, c'était une entreprise bien ardue de vulgariser sans dogmatisme une matière à hypothèses. Bourguet n'éprouve aucun embarras à se dégager des broussailles coutumières; il fait faire avec aisance aux visiteurs le tour de son domaine. Il communique aux autres la joie qu'il sent lui-même à parcourir les paliers successifs de la voie sacrée, à saluer en passant les amiraux lacédémoniens et les rois d'Argos, à s'arrêter devant le « trésor » d'Athènes, à contempler longuement la statue de l'aurige. Il rend claires les questions de chronologie; il montre l'importance économique des chiffres gravés sur les comptes des naopes. Il décrit, il explique : le périégète se double d'un exégète presque infailible<sup>2</sup>.

Même après avoir loué Bourguet, nous serions tout prêt à parler impartialement des *Delphica* de Pomtow. Mais on dirait que l'auteur s'est rendu justice lui-même en laissant pénétrer le moins possible son ouvrage en France. Cet ouvrage, dit-on, est composé des

1. F. Courby, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 101-104.

2. Émile Bourguet, *les Ruines de Delphes*. Paris, Fontemoing, 1914, in-8°, 355 p., avec un plan, une héliogravure et 121 fig. dans le texte.

notes que l'auteur a répandues libéralement dans la *Berliner philologische Wochenschrift*; nous n'allons pas essayer, pour en rendre compte, de le recomposer à notre tour. Quant aux procédés familiers à l'auteur, nous nous bornons à renvoyer aux justes protestations de Bourguet (*Revue archéologique*, 1914, t. I, p. 413-424)<sup>1</sup>.

MISS WALKER et MISS GOLDMANN ont fouillé, à Halae en Locride, des couches de toutes les époques, jusqu'à celle du préhistorique, qui avait deux mètres d'épaisseur. Dans la nécropole, elles ont ouvert 280 tombeaux. Les plus anciens appartiennent à la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. L'abondance des vases à figures noires et à figures rouges, ainsi que des boucles d'oreilles en argent, est un nouvel indice du luxe funéraire, devoir de piété envers les morts, et de la place prise par l'importation athénienne dans les moindres bourgades de Grèce<sup>2</sup>.

Dans chacun de nos *Bulletins* précédents (voir t. CI, p. 117; t. CIV, p. 331; t. CVIII, p. 92-93), nous avons l'occasion de signaler l'importance des fouilles exécutées en Thessalie et en Phocide, soit par les Grecs Tsountas, Arvanitopoulos et Sotiadiadis, soit par les Anglais Wace et Thompson. Les résultats de ces belles explorations se trouvent maintenant réunis dans une grande publication qu'ont signée WACE et THOMPSON. Les dix premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la description des travaux accomplis et des objets découverts. Après un aperçu sur la géographie de la Grèce du Nord-Est, les auteurs indiquent la répartition des stations préhistoriques (ch. I) et font la classification des poteries et des haches (ch. II). Ils étudient ensuite les sites par régions (ch. III-IX), à savoir : dans la Thessalie du Nord, Rakhmani, Marmariani, Mesiani, Maghula, etc.; dans la Thessalie du Sud-Est, Sesclo, Dimini et Pirghos; dans la Thessalie centrale, Tsangli et Rini; dans la Thessalie occidentale, Tsani Maghula; dans la Thessalie méridionale, Zérélia, Thèbes en Phthiotide et Pagases; dans la vallée du Spercheios, Lianokladi; enfin les sites de Béotie et de Phocide. Cet exposé se termine par un coup d'œil sur la période mycénienne et le premier âge du fer (ch. X). Toute cette partie, de pure exposition, fournira toujours aux recherches préhistoriques une ample provision de documents précis et clairement présentés. Elle précède une série de mémoires où les auteurs font connaître les théories auxquelles ils sont arrivés. Ils étudient successivement :

1. H. Pomtow, *Delphica III*. Leipzig, Reisland, 1912, in-8°, 281 p., avec 16 pl.

2. Miss Walker, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 104-105.

l'architecture (ch. xi), les relations avec le Sud, l'Ouest et le Nord (ch. xii-xiv), la chronologie (ch. xv), la préhistoire de la Grèce du Nord-Ouest (ch. xvi), pour aboutir à des conclusions ethnologiques (ch. xvii). Enfin, deux appendices sont consacrés aux trouvailles préhistoriques des pays septentrionaux, Bulgarie, Roumanie, etc., et à des analyses chimiques. Sur la question essentielle des rapports entre l'Égée et l'Europe centrale, les auteurs repoussent également les thèses contraires qui postulent, dans l'histoire de civilisations différentes, l'unité d'origine et la filiation; ils n'admettent que des développements parallèles et des influences réciproques<sup>1</sup>.

Loin de nuire aux nouvelles recherches, la publication de cet ouvrage, synthèse provisoire, leur a plutôt donné un plus vif élan. Jamais l'activité déployée par l'éphore des antiquités en Thessalie, ARVANITOPOULLOS, n'a eu de plus heureux résultats. De 1910 à 1912, il a dirigé des fouilles sur un grand nombre de chantiers dispersés dans toute sa province. Son exploration des sites préhistoriques n'a pas été inutile à Wace et Thompson. A Dranista, sur le mont Ithomos, il a ouvert une chambre funéraire qui contenait, autour de trente et un corps, un riche mobilier (urne cerclée d'or, cachet en or, poignée d'épée et plaques d'ornement en os, pierres précieuses, grands vases à dessins géométriques) : c'est là un document capital sur les relations de la civilisation locale avec la civilisation mycénienne vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire et sur la période qui a suivi. A la période géométrique se rapportent encore cinq tombes de Sesclo. — A Pagases, qu'il faut en réalité identifier à Démétrias, on a reconnu que les tours qui fortifiaient le mur d'enceinte devaient être au nombre d'au moins vingt-sept. Ces tours furent agrandies, non pas, comme on le croyait, vers 50 av. J.-C., mais, comme l'indiquent des briques au monogramme B AN (Βασιλέως Ἀντίχου), sous Antiochos Épiphanes, vers 195. Pour en consolider les soubassements, on y fit entrer tous les matériaux qu'on trouva dans la nécropole voisine, et c'est ainsi que cinq tours pour le moins sont bourrées de stèles peintes. Les deux grandes tours qui flanquaient les saillants sud ont fourni 216 de ces stèles; d'une troisième tour, dégagée en 1912, on a encore tiré 236. Rangées dans le musée de Volo, ces séries de stèles peintes auront une belle place dans l'histoire de la peinture à l'époque hellénistique. Un grand nombre

1. A. J. B. Wace and M. S. Thompson, *Prehistoric Thessaly. Being some account of recent excavations and explorations in North-Eastern Greece from lake Kopais to the borders of Macedonia*. Cambridge, University press, 1912, in-4°, xvi-272 p., avec 6 pl. en couleur et 150 fig. hors texte et dans le texte.

notes que l'auteur a répandues libéralement dans la *Berliner philologische Wochenschrift*; nous n'allons pas essayer, pour en rendre compte, de le recomposer à notre tour. Quant aux procédés familiers à l'auteur, nous nous bornons à renvoyer aux justes protestations de Bourguet (*Revue archéologique*, 1914, t. I, p. 413-424)<sup>1</sup>.

MISS WALKER et MISS GOLDMANN ont fouillé, à Halae en Locride, des couches de toutes les époques, jusqu'à celle du préhistorique, qui avait deux mètres d'épaisseur. Dans la nécropole, elles ont ouvert 280 tombeaux. Les plus anciens appartiennent à la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle. L'abondance des vases à figures noires et à figures rouges, ainsi que des boucles d'oreilles en argent, est un nouvel indice du luxe funéraire, devoir de piété envers les morts, et de la place prise par l'importation athénienne dans les moindres bourgades de Grèce<sup>2</sup>.

Dans chacun de nos *Bulletins* précédents (voir t. CI, p. 117; t. CIV, p. 331; t. CVIII, p. 92-93), nous avons l'occasion de signaler l'importance des fouilles exécutées en Thessalie et en Phocide, soit par les Grecs Tsountas, Arvanitopoulos et Sôtiadis, soit par les Anglais Wace et Thompson. Les résultats de ces belles explorations se trouvent maintenant réunis dans une grande publication qu'ont signée WACE et THOMPSON. Les dix premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la description des travaux accomplis et des objets découverts. Après un aperçu sur la géographie de la Grèce du Nord-Est, les auteurs indiquent la répartition des stations préhistoriques (ch. I) et font la classification des poteries et des haches (ch. II). Ils étudient ensuite les sites par régions (ch. III-IX), à savoir : dans la Thessalie du Nord, Rakhmani, Marmariani, Mesiani, Maghula, etc.; dans la Thessalie du Sud-Est, Sesclo, Dimini et Pirghos; dans la Thessalie centrale, Tsangli et Rini; dans la Thessalie occidentale, Tsani Maghula; dans la Thessalie méridionale, Zérélia, Thèbes en Phthiotidè et Pagases; dans la vallée du Spercheios, Lianokladi; enfin les sites de Béotie et de Phocide. Cet exposé se termine par un coup d'œil sur la période mycénienne et le premier âge du fer (ch. X). Toute cette partie, de pure exposition, fournira toujours aux recherches préhistoriques une ample provision de documents précis et clairement présentés. Elle précède une série de mémoires où les auteurs font connaître les théories auxquelles ils sont arrivés. Ils étudient successivement :

1. H. Pomtow, *Delphica III*. Leipzig, Reisland, 1912, in-8°, 281 p., avec 16 pl.

2. Miss Walker, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 104-105.

l'architecture (ch. xi), les relations avec le Sud, l'Ouest et le Nord (ch. xii-xiv), la chronologie (ch. xv), la préhistoire de la Grèce du Nord-Ouest (ch. xvi), pour aboutir à des conclusions ethnologiques (ch. xvii). Enfin, deux appendices sont consacrés aux trouvailles préhistoriques des pays septentrionaux, Bulgarie, Roumanie, etc., et à des analyses chimiques. Sur la question essentielle des rapports entre l'Égée et l'Europe centrale, les auteurs repoussent également les thèses contraires qui postulent, dans l'histoire de civilisations différentes, l'unité d'origine et la filiation; ils n'admettent que des développements parallèles et des influences réciproques<sup>1</sup>.

Loin de nuire aux nouvelles recherches, la publication de cet ouvrage, synthèse provisoire, leur a plutôt donné un plus vif élan. Jamais l'activité déployée par l'éphore des antiquités en Thessalie, ARVANITOPOULLOS, n'a eu de plus heureux résultats. De 1910 à 1912, il a dirigé des fouilles sur un grand nombre de chantiers dispersés dans toute sa province. Son exploration des sites préhistoriques n'a pas été inutile à Wace et Thompson. A Dranista, sur le mont Ithomos, il a ouvert une chambre funéraire qui contenait, autour de trente et un corps, un riche mobilier (urne cerclée d'or, cachet en or, poignée d'épée et plaques d'ornement en os, pierres précieuses, grands vases à dessins géométriques) : c'est là un document capital sur les relations de la civilisation locale avec la civilisation mycénienne vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire et sur la période qui a suivi. A la période géométrique se rapportent encore cinq tombes de Sesclo. — A Pagases, qu'il faut en réalité identifier à Démétrias, on a reconnu que les tours qui fortifiaient le mur d'enceinte devaient être au nombre d'au moins vingt-sept. Ces tours furent agrandies, non pas, comme on le croyait, vers 50 av. J.-C., mais, comme l'indiquent des briques au monogramme B AN (Βασιλέως Ἀντιόχου), sous Antiochos Épiphane, vers 195. Pour en consolider les soubassements, on y fit entrer tous les matériaux qu'on trouva dans la nécropole voisine, et c'est ainsi que cinq tours pour le moins sont bourrées de stèles peintes. Les deux grandes tours qui flanquaient les saillants sud ont fourni 216 de ces stèles; d'une troisième tour, dégagée en 1912, on a encore tiré 236. Rangées dans le musée de Volo, ces séries de stèles peintes auront une belle place dans l'histoire de la peinture à l'époque hellénistique. Un grand nombre

1. A. J. B. Wace and M. S. Thompson, *Prehistoric Thessaly. Being some account of recent excavations and explorations in North-Eastern Greece from lake Kopais to the borders of Macedonia*. Cambridge, University press, 1912, in-4°, xvi-272 p., avec 6 pl. en couleur et 150 fig. hors texte et dans le texte.



d'entre elles, par exemple celle qui nomme un Sémite d'Ascalon, confirment les données de l'épigraphie sur l'importance des colonies étrangères à Pagases et sur les relations commerciales de ce port, particulièrement avec la Phénicie. A l'intérieur de Pagases, les fouilles se sont étendues au théâtre, au stade, à une agora, à plusieurs temples dont l'un est entouré d'un vaste péribole, à un cimetière de la période macédonienne. L'Acropole présente un temple et un antre sacré. — D'une tombe mise au jour à Karditsa (ancienne Métropolis) provient un admirable trésor d'orfèvrerie, dont les principales pièces, une pyxis et un alabastré, dénotent par leur décoration en relief un goût raffiné. Ce trésor date probablement du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.; comparable aux trouvailles de Bosco-Reale, de Hildesheim et de Berthouville, il a l'avantage d'une plus haute antiquité<sup>1</sup>.

En Étolie, à Thermon, RHÔMAIOS a découvert dans les strates les plus profondes un village préhistorique : les maisons elliptiques rappellent un plan qu'on a reconnu à Olympie, à Érétrie, à Égine; un vaste édifice dont la grande ellipse est coupée de deux murs transversaux apparaît, dès le II<sup>e</sup> millénaire, comme le prototype du bouleutérion d'Olympie. En classant les tuiles analysées par les fouilles antérieures, le savant archéologue a réussi à les répartir entre quatre monuments différents, dont trois étaient des temples. Près de Thermon, à Chrysovitzia, il a dégagé un sanctuaire exhumé depuis quelques années. Il croit qu'on y adorait Achéloos et les Nymphes, d'après les ex-voto en terre cuite qu'il a ramassés, entre autres des figurines d'hydrophores et un masque de personnage barbu à cornes et oreilles de taureau<sup>2</sup>.

Le désir de retrouver la patrie d'Ulysse et l'île des Phéaciens aura vivement poussé aux recherches préhistoriques dans les îles Ioniennes. CAVVADIAS a rendu compte des fouilles qu'il avait exécutées en 1909 à Céphallénie aux frais du Hollandais Goekoop. A Mazaracata, il a découvert une tombe à coupole et seize grottes sépulcrales, contenant en tout quatre-vingt-trois tombes où les morts étaient accroupis, avec des objets de l'époque mycénienne; à Coccolata, deux tombes à coupole de la même époque, mais pourvues d'un mobilier

1. A.-S. Arvanitopoulos, 'Ανασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Θεσσαλίᾳ κατὰ τὸ ἔτος 1910, dans les Πρακτικά, 1911, p. 168-264, avec 24 fig. — 'Ανασκαφαὶ ... κατὰ τὸ ἔτος 1911, *Ibid.*, 1912, p. 280-356, avec 15 fig. — 'Ανασκαφαὶ ... κατὰ τὸ ἔτος 1912, *Ibid.*, 1913, p. 154-234, avec 27 fig. — *Ein Thessalischer Gold- und Silberfund*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVII (1912), p. 73-118, pl. II-VII et 14 fig. dans le texte.

2. K.-A. Rhômaios, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 98-100.

plus riche, et, par-dessous ou dans le voisinage, six tombes à ciste et trois tombes rupestres d'une époque plus reculée; à Argostoli, près de l'ancienne Cranies, une quatrième tombe à coupole au-dessus d'une station énéolithique, dont les habitants vivaient sur des terrasses superposées et enterraient leurs morts à l'intérieur ou à côté de leurs cabanes. Ces découvertes révèlent donc trois étapes de civilisation : l'une, énéolithique, remonterait à l'an 3000; la seconde, prémycénienne, et la troisième, mycénienne, se partageraient à peu près le II<sup>e</sup> millénaire<sup>1</sup>. — Dans la même ile, KYPARISSIS et PHILADELPHUS ont exhumé, près de Palaioastro, une ville bâtie avant l'an 1000 et défendue par une Acropole. Près de Cranies, ils ont dégagé des tombes pareilles à celles de Mazaracata<sup>2</sup>.

Les trouvailles faites à Leucade, au site de Choïrospèla (les Antres du Porc), remontent bien plus haut encore, puisqu'elles consistent en objets de pierre, en couteaux d'obsidienne. G. VELDE croit même reconnaître, parmi les animaux domestiques dont il a examiné les ossements, le mouton de l'Asie Mineure et en conclut que le lieu était habité avant la formation de la mer Égée<sup>3</sup>.

Brillamment commencées par VERSAKIS<sup>4</sup> (voir t. CVIII, p. 94), les fouilles de Corfou ont été continuées, en présence d'un souverain qui depuis s'est autrement intéressé aux ruines, par un archéologue qui, à force de taire le nom de son précurseur, semble vouloir dire qu'il n'est pas vrai qu'on ait bien travaillé avant lui. A Garitsa, le temple archaïque « de la Gorgone », d'où l'on avait déjà tiré des sculptures remarquables, est entièrement déblayé : c'est un périptère dorique mesurant aux fondations 48<sup>m</sup>95 sur 23<sup>m</sup>80; le pronaos était décoré d'une frise représentant des scènes de combats; le fronton principal figurait une Gigantomachie à personnages vraiment gigantesques. Le revêtement en marbre remplaçait un ancien revêtement en plaques de terre cuite peinte. Du temple, une voie pavée, longue de 20 mètres, mène à un autel colossal, dont un fragment mesure encore 20 mètres de long et 2 mètres de large. On a l'impression qu'aux grandes fêtes le centre du culte était l'autel, tandis que le temple, demeure ordinaire de la divinité, avait un

1. P. Cavvadias, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1911, p. 6-9. — *Περὶ τῶν ἐν Κεφαλληνίᾳ σκαφῶν*, dans les *Πρακτικά*, 1912, p. 247-268, avec un plan et 50 fig.

2. N. Kyparissis et L. Philadelphus, *Ἀνασκαφαὶ ἐν Κεφαλληνίᾳ κατὰ τὸ θέρος τοῦ ἔτους*, 1912, *Ibid.*, p. 100-118, avec 10 fig.

3. G. Velde, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLIV (1912), p. 845-864, avec 14 fig.; t. XLV (1913), p. 1156-1164, avec 6 fig.

4. Fr. Versakis, *Ἀνασκαφαὶ Κερκύρας*, dans les *Πρακτικά*, 1911, p. 164-204, avec 20 fig.

petit foyer pour les cérémonies quotidiennes. Ce monument en pierre s'élevait sur l'emplacement d'un ancien monument en bois, également orné de plaques en terre cuite qui mesuraient 0<sup>m</sup>80 sur 0<sup>m</sup>70. Tout près du temple, devant un mur de soutènement, la dédicace d'une stèle nous apprend pour la première fois à quelle divinité appartenait le temple : c'est Artémis. Là aussi un fronton porte ces mots : Χερσικρατιδῶν πατριωστῶν. Cette « patrie » des Chersicratides, qui, d'après les caractères de l'inscription, existait encore vers l'an 200 av. J.-C., descendait sans doute d'un Chersicratès connu comme l'un des fondateurs du Corcyre au VIII<sup>e</sup> siècle; c'était un *génos* aristocratique qui devait posséder, en face du sanctuaire, un « trésor » particulier pour ses offrandes. — Sur un autre point de l'île, à Kardaki, dans le parc royal de Monrepos, les Anglais découvrirent, il y a environ quatre-vingts ans, un temple qui est devenu célèbre dans l'histoire de l'archéologie parce qu'il conserve des traces de la construction en bois et présente un curieux mélange des ordres dorique et ionique. Peu à peu le vent l'avait enfoui de nouveau. Il a été déblayé; un édifice en bois précédait bien celui qui fut bâti en pierre dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle en l'honneur d'A[pollon] ou d'A[sclep]ios]. — En fouillant l'Acropole de l'ancienne Corcyre, on a trouvé les restes d'un temple, qui fut également bâti vers 400 sur les ruines d'un temple archaïque en bois, et tout un système de canalisation d'eau avec réservoirs, puits et fontaines. — Dans tout cela, rien ne rappelait Homère ni les temps mycéniens. Cependant, l'hypothèse qui plaçait à Corfou la Schérie des Phéaciens était assez vraisemblable. Ce peuple de marins immigrés n'était-il pas venu de l'Hypérie? Ne se trouvait-il pas établi dans le voisinage des Thesprotes et ses navires n'allaient-ils pas à Ithaque en une nuit? Au nord-ouest de l'île, le cap Képhali ou Phalacron, où les Grecs de l'époque historique disaient adieu à la côte de Corcyre pour gagner les mers occidentales, répond à la description topographique de l'*Odyssée*; là un promontoire s'avance entre deux ports; en face, un îlot rocheux doit son nom de Karavi à sa forme de bateau pétrifié. Or, il se trouve que, juste sur cette falaise, on a découvert en 1913 un site préhistorique datant du II<sup>e</sup> millénaire. Est-ce à dire que la ville d'Alkinoos soit ressuscitée? Jusqu'à présent, le site paraît bien pauvre et ne justifierait pas l'admiration du poète. Avant de se prononcer, il est bon d'attendre que Nausicaa dise encore une fois où est placé le palais de son père<sup>1</sup>.

1. Doerpfeld, dans l'*Archæol. Anzeiger*, 1912, col. 247-250; 1913, col. 105-109; 1914, col. 46-54. — *Die Ausgrabungen auf Korfu im Frühjahr 1914*

A l'autre extrémité de la Grèce septentrionale, Thasos a été le théâtre de fouilles qui permettent de reconstituer avec plus de précision l'histoire de l'île. La direction des Musées impériaux ottomans a fait explorer par Th. MACRIDY un sanctuaire élevé dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle en l'honneur d'Artémis Pôlô<sup>1</sup>. L'École française a étudié avec soin la muraille de la ville. Ch. PICARD a fait la campagne de 1911 avec Ad. REINACH, celle de 1912 avec AVEZOU. Il a d'abord fixé plus exactement le tracé du mur d'enceinte hellénique. Il est arrivé à déterminer le sujet et la date d'un bas-relief qui décorait une entrée monumentale (3<sup>m</sup>61 de large); cette porte était dédiée à Zeus et non, comme on le croyait, à Déméter; elle a été bâtie en 412/411, et non vers 470. La porte d'Héraclès et de Dionysos était plus large (de 4<sup>m</sup>55 à 4<sup>m</sup>67). Une autre porte fut décorée, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle ou au commencement du V<sup>e</sup>, d'un magnifique Silène en haut-relief. Sur l'ouest s'ouvre la porte du Lion. Au nord, une petite porte oblique. On sait aujourd'hui que dans le grand temple de l'Acropole Apollon fut le successeur d'une Déesse Mère à qui les fidèles offraient, au VII<sup>e</sup> siècle, des statuettes de femmes assises et, plus tard, des vases d'Ionie ou de Corinthe. De même, le Prytanée en recouvrait un autre, plus ancien, bâti au commencement du V<sup>e</sup> siècle avec certains matériaux à décoration ionienne. Des fibules et des vases « méliens », un héroon du VI<sup>e</sup> siècle, une nécropole du V<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup>, plusieurs maisons, une salle hypostyle qui rappelle par son plan, comme par le nom du dédicant, le Thersilion de Mégalopolis : toutes ces trouvailles, sans parler de nombreuses inscriptions, feront mieux connaître une ville qui joua son rôle dans l'histoire et eut ses jours de grande prospérité<sup>2</sup>.

A Délos, les dernières campagnes dirigées par M. HOLLEAUX, celles de 1911 et de 1912, sont les plus fructueuses qu'ait faites

(*Vorbericht*), dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXIX (1914), p. 161-176, avec 7 fig.

1. Th. Macridy, *Un hiéron d'Artémis Πωλό à Thasos*, dans le *Jahrbuch des deutsch. archaeol. Instit.*, t. XXVII (1912), p. 1-19, avec 4 pl. et 12 fig. dans le texte.

2. Ch. Picard, *la Porte de Zeus à Thasos*, dans la *Revue archéologique*, 1912, II, p. 43-76. — *Les Fouilles de Thasos* (1911), 1<sup>re</sup> partie, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1912, p. 193-221, fig. 1-10. — *Bas-relief ionien archaïque de Thasos*, dans les *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, t. XX, p. 39-70, pl. IV, et 7 fig. — Ad. Reinach, *les Fouilles de Thasos* (1911), 2<sup>e</sup> partie, *loc. cit.*, p. 222-225 et fig. 11. — Ch. Picard et Avezou, *les Fouilles de Thasos* (1912), *Ibid.*, 1913, p. 360-378, avec 7 fig.; 1914, p. 276-305, avec 9 fig.

depuis longtemps l'École française. Elles nous montrent ce qu'a été l'île sainte au temps de l'hymne homérique, quand Apollon, « à qui les cimes sont chères », se tenait sur « le Cynthe sourcilleux » et prenait plaisir à contempler les chœurs des vierges d'Ionie. Sous le temple des dieux étrangers découvert jadis par Hauvette, on a trouvé un ancien Héraion. On en a tiré de vieilles dédicaces en dialecte ionien, des masques de femme en terre cuite, et surtout une admirable collection de vases consacrés à la déesse durant le VII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle. Il y en a plus de 200, vases et plats rhodiens et « méliens », vases corinthiens de grandes dimensions, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, une pièce merveilleuse de Samos, skyphoi de Naucratis, amphores attiques permettant de suivre la céramique et la peinture depuis le style de Vourva jusqu'au style sévère à figures rouges, une série unique de plats à figures sur fond bleu. Cet Héraion s'élevait au centre religieux de l'île, non loin du Cynthe. On accédait aux cavernes-temples du mont sacré par des voies qui, d'après les recherches d'A. PLASSART, montaient des deux côtés, bordées l'une et l'autre de chapelles où stationnaient les processions. Dans le quartier de l'Inopos, on a dégagé un vaste réservoir qui recueillait les eaux du ruisseau et les conduites qui les distribuaient dans la ville. Plus loin, à l'ouest, P. ROUSSEL a marqué la place de l'ancien Sarapieion, construit au temps de l'indépendance, et d'un Aphrodision. J. PÂRIS a déblayé les rues et les maisons de ce quartier. Le plan du gymnase est devenu très clair. Celui du théâtre a été rectifié par R. VALLOIS. Au sud-ouest du théâtre, on a déblayé un sanctuaire dédié à Dionysos, Hermès et Pan, ainsi que la voie qui y conduisait. Presque partout on a recueilli des inscriptions, dont plusieurs d'une grande importance<sup>1</sup>.

Depuis 1909, année où G. Leroux avait publié la *Salle hypostyle*, les fascicules de l'*Exploration archéologique de Délos* étaient consacrés aux travaux de cartographie et de géographie, lorsqu'en 1912 a paru une étude de F. COURBY sur le *Portique d'Antigone et les constructions voisines*<sup>2</sup>. Avec la compétence d'un architecte et le talent d'un dessinateur, cet archéologue déjà émérite fait voir tout ce qu'on peut voir et deviner d'après les

1. Maurice Holleaux, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 423, 462-463, 551-554. — Voir Maurice Prou, *Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, *Ibid.*, 1912, p. 647-658; 1913, p. 687-699.

2. *Exploration archéologique de Délos... Fasc. V : le Portique d'Antigone ou du Nord-Est et les constructions voisines*, par Fernand Courby, dessins de Gerhardt Poulsen, relevés de Henry Convert, Fernand Courby et Joseph Replat. 1912, 126 p., 3 pl. et 158 fig., dont 3 hors texte.



ruines de l'édifice dédié à Apollon par Antigone Gonatas. C'était un grand promenoir à double colonnade, long de 119 mètres et large seulement de 13, reconnaissable de loin aux têtes de taureau qui surgissaient des triglyphes. Devant le portique s'allongeait une double rangée de monuments plus bas : d'abord un soubassement sur lequel le prince avait fait dresser vingt et une statues de bronze, effigies de ses ancêtres, puis des piédestaux et des exèdres surmontés d'autres images. Le tout avait grande allure. Au milieu de cet ensemble hellénistique, la piété délienne conservait pieusement un tombeau mycénien ; c'est là probablement que reposaient les Vierges hyperboréennes dont Hérodote raconte la légende. De l'autre côté du portique, en saillie extérieure, se détachaient l'abaton, un de ces endroits que la foudre avait rendus à jamais inviolables, et le pavillon de la fontaine Minoë, qu'un règlement gravé sur marbre protégeait contre toutes souillures. Le fascicule de Courby vaut celui de Leroux ; l'un et l'autre peuvent servir de modèles pour les livraisons à venir. Aussi bien le travail est-il partagé : R. Vallois publiera le théâtre et ce « portique de Philippe » où il voit un Δεῖγμα et dont il a déjà fait connaître les grandes lignes<sup>1</sup> ; Ch. Picard a déjà envoyé à l'Académie des inscriptions un mémoire sur l'édifice des Poseidoniastes de Bértyos qui est prêt pour l'impression<sup>2</sup> ; Ch. Dugas est chargé de la céramique ; J. Pâris, des ports ; Chamonard, des maisons privées.

Kinch vient de faire connaître le résultat de ses fouilles à Vroulia, au sud de Rhodes (voir t. CI, p. 118). Le site est abandonné depuis la fin de l'époque archaïque. C'est à cette époque que se rapportent deux séries de vases qu'on appelait jadis « éoliens polychromes » et « rhodo-milésiens » et que l'auteur décrit avec soin sous le nom de « vrouliens » et de « kamiréens ». Il a trouvé une chapelle dont il indique la ressemblance avec un sanctuaire de Cnossos et dont il a fait étudier le mobilier rituel par R. Zahn. Dans la nécropole, il signale des tombes d'enfants, dont l'intérêt est grand pour l'histoire des idées religieuses. On devra faire attention à deux études sur les ailes données par les artistes aux animaux fantastiques et sur les représentations de la chèvre sauvage ou *égagre*, quand on recherchera les rapports de la civilisation archaïque avec l'Asie et la Crète<sup>3</sup>.

1. R. Vallois, *L'Édifice délien connu sous le nom de « portique de Philippe »*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 214-221, avec 2 fig.

2. Voir Maurice Prou, *loc. cit.*, 1913, p. 693-695.

3. K. F. Kinch, *Vroulia*. Berlin, Reimer, 1914, gr. in-4°, viii-275 p., avec une carte, 47 pl. et 139 fig. dans le texte.

Les musées de Berlin ont repris à Samos, en 1911, les travaux entrepris sur l'emplacement du grand sanctuaire par Paul Girard en 1879 et par Cavvadias et Sophoulis en 1902-1903. L'Héraion est complètement dégagé. Commencé à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, quoique inachevé à l'époque d'Auguste, c'est bien une construction en tuf, comme il convient à l'époque. Il mesure 115 mètres sur 55, avec deux rangées de colonnes sur les longs côtés et trois sur chaque façade; la cella était à ciel ouvert, comme l'adyton de Didymes. Les volutes des chapiteaux donnent un démenti à Vitruve, qui parle de formes doriques. Devant le temple se dresse un autel imposant. Malheureusement, il faut renoncer à peu près à connaître le sanctuaire primitif; il n'en reste que soixante-dix bases d'un beau travail, encastrées dans la fondation du nouveau<sup>1</sup>.

La publication des fouilles de Milet (voir t. CI, p. 119) a donné deux nouveaux fascicules. L'un, rédigé par le directeur même de l'entreprise, est consacré au Latmos; mais, sauf une introduction géographique, il appartient tout entier à la période byzantine. L'autre, dont les principaux auteurs sont G. KAWERAU et Albert REHM, a pour sujet le Delphinion. Ce temple était le plus vénéré de Milet. S'il ne présente pas, comme le sanctuaire d'Athènes, de vestiges certains de l'époque où les immigrés crétois prirent la place des indigènes, c'est qu'une nappe d'eau empêche de fouiller le sol assez profondément. Mais on ne peut douter que le dieu Delphinios n'ait été apporté par les gens de Milatos la crétoise et, dès le VI<sup>e</sup> siècle, on voit Thalès lui consacrer des offrandes, comme patron de la cité. Aussi l'édifice servait-il d'archives à l'État, comme le Mètrôon à Athènes. C'est dire que le grand intérêt de ce fascicule lui vient des inscriptions publiées par Rehm (p. 162-406); Kawerau fait seulement la description de l'édifice, qui n'offre que des éléments hellénistiques ou romains (p. 125-161)<sup>2</sup>.

D'autre part, le septième rapport provisoire sur les fouilles de Milet (voir t. CI, p. 119) est celui qui fournit le plus de renseignements sur l'histoire générale de la ville depuis les temps les plus recu-

1. Theodor Wiegand, *Erster vorläufiger Bericht über die von den kgl. Museen unternommenen Ausgrabungen in Samos*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akad. der Wissensch., philos.-histor. Classe*, 1911, Abh. V, 24 p., avec 1 pl. et 7 fig. dans le texte.

2. *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899*, hrsg. von Theodor Wiegand. Heft III: *Das Delphinion in Milet*, von Georg Kawerau und Albert Rehm unter Mitwirkung von Friedrich Hiller von Gaertringen, Mark Lidzbarski, Theodor Wiegand, Erich Ziebarth. Berlin, Reimer, 1914, in-4°, p. I-VI, 125-442, avec 7 pl., 1 fig. hors texte et 101 fig. dans le texte.

lés jusqu'à l'époque romaine. On connaît maintenant un établissement préhistorique qui dura jusqu'après l'immigration crétoise, certifiée par des vases mycéniens du style le plus tardif; on suit l'extension de la ville archaïque dans la période de prospérité qui précéda la catastrophe de 494; on peut examiner le mur de la ville hellénistique, le plan des rues qui se coupent à angle droit, le grand marché et ses portiques; puis on passe devant le temple du peuple romain et de Rome, devant le Sérapeion, devant un héroon romain; on visite les ruines du stade, les bains romains et les thermes de Faustina. Si l'on accompagne les explorateurs à Didymes, on recueille des renseignements sur la voie sacrée, sur la terrasse aux offrandes, sur le stade; par un autel archaïque, on arrive au temple d'Apollon, et là les documents épigraphiques ou archéologiques éclaircissent la comptabilité du dieu aussi bien que l'histoire de son oracle et de son culte<sup>1</sup>. — Depuis qu'a paru ce rapport sur les campagnes des années 1908-1910, les travaux ont été achevés sous la direction de KNACKFUSS; à Milet, von Gerkan a déblayé les maisons du marché septentrional et Lyncker a étudié plus à fond la topographie de la ville; à Didymes, Schede a relevé les tambours de colonne qui s'étaient écroulés dans la cella du temple au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Dans la vallée du Méandre était située la ville de Nysa. Grâce à d'heureux sondages, commencés en 1907, et à un travail collectif dirigé par W. VON DIEST, cette localité assez obscure de Carie est aujourd'hui une des villes grecques dont l'ensemble nous est le mieux connu, avec son agora et son sénat ou *géronticon*, son gymnase, ses thermes et sa bibliothèque, son théâtre et son amphithéâtre, son temple d'Acharaca et ses tombes monumentales. Les monuments sont présentés par PRINGSHEIM, les inscriptions étudiées par HILLER VON GAERTRINGEN, les monnaies décrites par REGLING<sup>3</sup>.

A Pergame, la mission allemande, composée d'IPPEL, Alex. CONZE, SCHAZMANN, HEPDING, etc., a porté ses efforts depuis 1909 sur trois monuments de l'Acropole, le temple de Démèter, le sanc-

1. Theodor Wiegand, *Siebenter vorläufiger Bericht über die von den kgl. Museen in Milet und Didyma unternommenen Ausgrabungen*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akad. der Wissensch.*, philos.-histor. Classe, 1911, Abh. I, 71 p., avec 13 pl. et 16 fig. dans le texte.

2. Knackfuss, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 263-266; 1913, col. 123.

3. *Nysa ad Maeandrum nach Forschungen und Aufnahmen in den Jahren 1907 und 1909*, unter Mitwirkung von Harry von Coler, Konrad Graefinghoff, Friedrich Hiller von Gaertringen, Heinrich Pringsheim und Kurt Regling dargestellt von Walter von Diest (*Jahrbuch des kais. deutsch. archaeol. Instit.*, Ergänzungsheft X). Berlin, Reimer, 1913, in-4°, 103 p., avec 13 pl., 3 plans et 30 fig. dans le texte.

tuaire d'Héra et le gymnase<sup>1</sup>. Le temple de Dèmèter, avec sa longue rangée de sièges en pierre pour les mystes, a été construit sous le fondateur de la dynastie attalide, Philétairos, fils d'Attalos. Ce personnage sort grandi des dernières fouilles : c'est lui aussi qui, fervent adorateur de la Déesse Mère, lui fit élever un autre temple à une journée de sa capitale<sup>2</sup>. Le sanctuaire d'Héra domine fièrement le gymnase de sa double terrasse, et une inscription gravée sur l'architrave proclame qu'Attale II dédia le temple à Héra Basileia; une statue colossale représente le roi en Zeus. Tout ici est pour la montre et vise à l'économie : le pronaos est en marbre blanc; mais les murs de la cella, sous un revêtement de marbre, sont en vulgaire trachyte, et l'ensemble du travail est peu soigné. Devant le gymnase, on voit les traces d'une voie carrossable.

Dans la même région, à Kalé-Agili, DARIER et SCHAZMANN ont découvert la demeure d'Hermeias, le tyran d'Atarnée<sup>3</sup>; à Tchandarli, Siegfried LOESCHKE a retrouvé l'ancienne Pitane<sup>4</sup>.

Les fouilles autrichiennes d'Éphèse, menées par le successeur d'Otto Berndorf, HEBERDEY, avaient été interrompues en 1908. Après maintes difficultés suscitées par le gouvernement ottoman, les travaux ont repris dans l'automne 1911, avec le concours de J. KEIL et de WILBERG. De l'agora hellénique, ils se sont étendus aux stades et au temple de Claude. On a étudié le mur de Lysimaque, qui a douze kilomètres de tour. Un monument est apparu, dont la destination reste incertaine; mais deux grandes salles, une cour centrale à ciel ouvert entourée de portiques, une inscription qui donne une liste de lauréats à des concours annuels de médecine semblent bien indiquer qu'on se trouve en présence d'un Mouseion<sup>5</sup>. — Tout en continuant les fouilles d'Éphèse, Heberdey fait connaître les résultats

1. Voir Karo, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 24, 71-75, 259-260; 1913, col. 34-35, 121; Dörpfeld, Ippel, Schazmann et Darier, *Die Arbeiten zu Pergamon 1910-1911*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVII (1912), p. 235-343, pl. XVI-XXX. Cf. *Revue historique*, t. CXVIII, p. 407.

2. *Mamurt-Kaleh, ein Tempel der Göttermutter unweit Pergamon*, nach den Untersuchungen von Paul Schazmann (*Jahrbuch des kais. deutsch. archaeol. Instit. Ergänzungsheft IX*). Berlin, Reimer, 1911, in-4°, 44 p., avec 14 pl. et 32 fig. dans le texte.

3. Voir Karo, *loc. cit.*, 1912, col. 260-261.

4. Voir Karo, *loc. cit.*, 1913, col. 121.

5. *IX. Vorläufiger Bericht über die Grabungen in Ephesos* (R. Heberdey), dans les *Jahreshefte des oesterreich. archaeol. Instit.*, t. XV (1912), Beiblatt, col. 157-182, fig. 126-140. — *X. Vorläufiger Bericht...* (Joseph Keil), *Ibid.*, col. 183-212, fig. 141-154 et 4 plans. — Cf. W. Wilberg, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 122-123.

déjà obtenus (voir t. CI, p. 119). Dans le second volume de cette luxueuse publication, il donne une monographie du grand théâtre avec un choix d'inscriptions<sup>1</sup>. Le troisième volume doit traiter de l'agora et des entrées du port.

Th. MACRIDY a attendu l'année 1912 pour rendre compte des fouilles entreprises en 1907 à Notion par la direction des Musées ottomans. Il est parvenu à reconstituer le plan du fameux temple dédié à Apollon Clarios et a trouvé un grand nombre de statuettes qui servaient d'ex-voto et des inscriptions encastées dans les murs, où elles constituaient les archives sacrées<sup>2</sup>.

Longtemps évincés des pays de domination turque, les archéologues français avaient enfin réussi à y reprendre pied en 1913. A. BOULANGER a repris, à Aphrodisias, la suite des travaux exécutés par G. Mendel et fait une étude sur les thermes<sup>3</sup>. — Phocée, la métropole qui devrait intéresser les Marseillais les moins enclins au charme austère des fouilles, a fait l'objet de travaux préliminaires qui sont pleins de promesses. L'auteur de ces premières recherches n'est pas un archéologue de profession. Félix SARTIAUX est un ingénieur qui consacre tous ses loisirs à une passion de plus en plus éclairée pour les choses antiques. Naguère, il publiait un volume dénué de toutes prétentions, mais qui dénotait un esprit curieux et agile : avec une sincérité savoureuse, avec une justesse dans les idées et les termes que ne saurait atteindre un simple amateur, il livrait les impressions qu'il avait ressenties devant les ruines de Smyrne, de Priène, d'Éphèse, de Milet, de Didymes, d'Hiérapolis. Plus récemment, il publiait dans la *Revue archéologique* des articles sur le temple d'Assos en Troade, articles qu'il vient de réunir en un petit volume après les avoir mis au point : tout ce que la critique et le calcul peuvent faire dire à ces fragments de sculpture et d'architecture découverts jadis par les Américains (voir t. CI, p. 119), il l'exprime avec une sagacité rare et il aboutit à des conclusions qui intéressent en général l'histoire de l'art dans les pays gréco-asiatiques dans la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle. Le voilà maintenant chargé d'une mission importante à Phocée. Il a commencé sa tâche avec une rigueur de méthode vraiment scientifique. Avant de remuer le sol,

1. *Forschungen in Ephesos*, veröffentlicht vom oesterr. archaeol. Instit. Bd. II : *Das Theater in Ephesos*, bearbeitet von R. Heberdey, G. Niemann, W. Wilberg. Wien, Holder, 1912, in-4°, II-230 p., avec 9 pl. en héliogravure, une pochette et 197 fig. dans le texte.

2. Th. Macridy, *Antiquités de Notion*, dans les *Jahreshefte des oesterreich. archaeol. Instit.*, t. XV (1912), col. 36-67, fig. 3-44.

3. André Boulanger, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1914, p. 46-53.



il a relevé tout ce qui apparaissait à la surface, dressant au 1/5,000 le plan d'une superficie de quatre kilomètres, prenant partout des photographies, examinant tous les restes visibles, marches taillées dans le roc, tombes rupestres, pierres antiques encastrées dans les constructions modernes, tessons et figurines ramenées à la surface par la charrue. Puis il a procédé à des sondages qui lui ont déjà permis de déterminer la place de plusieurs monuments<sup>1</sup>.

Depuis longtemps, on n'a pas fait dans la Grèce asiatique des fouilles aussi fécondes en résultats que celles de BUTLER et de la mission américaine à Sardes. Le fameux temple d'Artémis a été débarrassé d'une couche de terre qui atteignait en certains endroits une épaisseur de 5 mètres. On s'est ainsi trouvé en présence d'un monument qui peut compter parmi les plus beaux de l'Asie Mineure. Mesuré aux fondations, il a 100 mètres sur 50. Les dalles du sol sont de marbre. Au milieu, les murs sont encore debout, sur une hauteur de 2 mètres. Sur les façades se dressent huit colonnes; sur les longs côtés, vingt. A l'est, près des deux colonnes hautes de 20 mètres que l'on connaissait depuis longtemps, treize autres s'élèvent encore à 8 ou 10 mètres. La sculpture est d'une élégance exquise : le IV<sup>e</sup> siècle n'a rien produit de plus fin et de plus gracieux que les tores de ces bases et ces chapiteaux ioniques aux volutes séparées par de délicates palmettes. D'après une inscription trouvée sur place, une lettre d'Auguste à la ville de Sardes, dans le même téménos que ce temple magnifique était situé le temple de Zeus bâti par Alexandre sur les ruines du palais de Crésus. L'ensemble devait être grandiose. Après la cité des dieux, la cité des morts. Sur les bords du Pactole, on a ouvert plusieurs centaines de chambres funéraires; un grand nombre ayant servi à des ensevelissements secondaires ou même tertiaires, elles contenaient en moyenne six corps et presque toujours de nombreuses offrandes. Une seule de ces tombes renfermait une céramique d'aspect mycénien; puis viennent les frises d'animaux à la mode orientale; puis des vases lustrés à dessins géométriques qui sont encore antérieurs à la poterie lydienne de la tombe d'Alyattes (milieu du VII<sup>e</sup> siècle); puis des vases lustrés à ornements blancs et jaunes, et d'autres, d'autres encore qui permettent de descendre le cours des siècles, jusqu'à ce qu'on arrive à une urne couverte d'une inscription à l'encre, qui date du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

1. Félix Sartiaux, *Villes mortes d'Asie Mineure*. Paris, Hachette, 1911, in-12. — *Les sculptures et la restauration du temple d'Assos en Troade*. Paris, Leroux, 1915, in-8°, 160 p., avec 59 fig. dans le texte. — Rapport dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1914, p. 6-18, avec une carte et 4 fig.

Ce qui est peut-être plus remarquable encore, c'est la quantité des bijoux qui témoignent qu'on est ici dans le pays de l'or; c'est la masse des statuettes et des masques en terre cuite, des alabastres et des verres, des miroirs et des brocs de bronze, des bassins d'argent, trouvailles qui semblent au premier abord devoir éclaircir la question capitale et toujours mystérieuse des rapports entre les Lydiens et les Étrusques<sup>1</sup>.

Sur la côte septentrionale de l'ancien Pont-Euxin (voir t. OVIII, p. 95), les fouilles entreprises sous les auspices du gouvernement russe<sup>2</sup>, d'autres aussi, plus ou moins clandestines, dont les produits sont acquis par la Commission impériale d'archéologie, nous font mieux connaître, d'année en année, ces colonies grecques et ces principautés indigènes où les caravanes apportaient l'or des mines asiatiques et où les navires des lointaines métropoles échangeaient contre le froment les vases pleins d'huile et de vin. L'importante ville d'Olbia est depuis longtemps le domaine de R. PHARMAKOWSKY. Dans l'ancienne nécropole, il a exploré en deux ans (1911-1912) 210 tombes et deux tumuli. Le plus grand nombre de ces tombes appartient à la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle (par exemple la tombe 81, qui renfermait une jeune fille avec un riche mobilier), et il n'y en a pas une qui soit de l'époque antérieure : c'est qu'auparavant dominait la coutume de l'incinération et qu'à Olbia, comme à Bérézan, les amphores où l'on avait recueilli les ossements étaient enfouies dans les maisons d'habitation, les morts continuant de vivre avec les vivants. La tombe 78 présente une disposition curieuse : l'urne cinéraire est placée au centre d'un cercle aux rayons formés par dix-sept amphores. Les vases ioniens et corinthiens se rencontrent d'abord avec les vases attiques de Vourva; puis ils disparaissent à peu près complètement devant les vases attiques à figures noires. Trois vases d'albâtre, dont les pieds représentent des femmes assises sur des animaux ou des Harpyes, sont conformes aux traditions archaïques de la sculpture ionienne et rappellent des pièces analogues de Naucratis : nouveau document sur les relations des Milésiens avec l'Égypte et le Pont-

1. Howard Crosby Butler, *Second preliminary report on the American excavations at Sardes in Asia Minor*, dans l'*American Journal of archaeology*, t. XV (1911), p. 445-458, avec 2 pl. et 4 fig. — *Third preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVI (1912), p. 465-479, avec 8 fig. — *Fourth preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVII (1913), p. 471-485, avec 5 fig. — *Fifth preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVIII (1914), p. 425-437, avec 8 fig.

2. Sur les fouilles russes en général, voir B. PHARMAKOWSKY, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 323-381, avec 74 fig.; 1913, col. 178-234, avec 74 fig.; 1914, col. 205-292, avec 111 fig.

Euxin. Un des tumuli recouvrait une tombe à puits de l'époque hellénistique : nouvelle preuve de la fidélité avec laquelle on s'attachait à ce type de tombe en pays scythique. Dans la ville, les fouilles du quartier B sont achevées. Du nord au sud s'allonge une rue pavée qui a la largeur ordinaire de 2<sup>m</sup>75. Une coupe verticale fait apparaître six couches, dont la plus basse atteint le niveau du Bug.

Les belles fouilles de Bérézan ont été complétées en 1913. Des puits creusés dans le roc et contemporains des plus anciennes maisons ont livré de riches dépôts de vieille poterie ionienne; d'abondants reliefs de cuisine indiquent comment se nourrissait une population de marins au fond du Pont-Euxin. Dans une couche supérieure, on a déblayé des maisons bâties au troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle et vers 500 et retrouvé des vases attiques à figures noires et à figures rouges. Aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après l'ère chrétienne, le site ne fut plus occupé que temporairement : les Olbiens y venaient seulement pour la saison de pêche.

Non loin du Dniepr inférieur, dans le *kourgane* de Solokha, on a découvert deux tombes. La première, déjà violée, n'en a pas moins présenté encore, dans une fosse distincte, des chevaux aux chanfreins curieusement travaillés et le palefrenier chargé de les surveiller : c'est l'écurie posthume placée près du maître. L'autre, en effet, est du type scythique que la tradition a perpétué à l'usage des princes. A l'entrée, un esclave; tout au fond, le roi et, devant lui, comme garde du corps, le porte-glaive. De toutes parts, un mobilier magnifique : un peigne en or, une coupe en or, un beau carquois en or décoré de scènes de guerre, de nombreux vases d'argent à reliefs, etc.<sup>1</sup>.

A Chersonèse, Chr. LÖPER a trouvé une ville qui commence au VI<sup>e</sup> siècle et où s'ajoute aux séries ordinaires de poteries milésiennes et attiques une quantité surprenante de vases mégariens. Un étui de bronze renferme des instruments de peintre pareils à ceux qu'on a trouvés à Pompéi et à Saint-Médard-des-Prés.

A Panticapée (Kertch), W. W. SCHKORPIL a continué d'explorer la nécropole. Bijoux, verres, statuettes et vases de toutes les formes se répartissent entre deux objets qui marquent les dates extrêmes : une olpé attique à figures noires du VI<sup>e</sup> siècle et une tête de femme de l'époque romaine. Dans cet intervalle, les recherches chronologiques ont pour points de départ : 1<sup>o</sup> une amphore pseudo-panathé-

1. A. Bobrinskoy, le *Kourgane de Solokha (Russie méridionale)*, dans la *Revue archéologique*, 1914, t. I, p. 161-163. — Sophie Polovtsoff, *Une tombe de roi scythe*, *Ibid.*, p. 164-190, pl. I-XI, fig. 1-9, 11-14. — Cf. R. Pharakowsky, *loc. cit.*, 1914.

naïque qui contenait des ossements incinérés et qui, rapprochée des séries connues, se place vers 515-510; 2° un fragment d'amphore panathénaique au nom de l'archonte Néaichmos (320).

A Tanais, A. A. MILLER a également trouvé une amphore panathénaique qu'il ramène à la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, ce qui entraîne un déplacement de date pour un certain nombre de pièces analogues, les n<sup>os</sup> 76 et 78-81 de Brauchitsch (voir t. CVIII, p. 121-122). Le sujet représenté, un concours de citharistes, prouve que les prix des concours musicaux qui, d'après Aristote et les inscriptions, étaient des objets en argent et en or, étaient encore au v<sup>e</sup> siècle des amphores d'huile, comme ceux des jeux gymniques et hippiques.

Dans la presqu'île de Taman, SCHKORPIL a exploré en 1911, au bord de la mer, une nécropole. Des fosses, fermées jadis par des planches qu'on recouvrait de sable, d'herbe et de coquilles, ont livré des restes d'aliments, des bijoux, des vases, des terres cuites dont la date varie entre le vi<sup>e</sup> siècle et l'époque romaine et des verres importés par le commerce ionien du vi<sup>e</sup> au iii<sup>e</sup> siècle. Parmi les acquisitions faites par la Commission archéologique dans la même région figurait une splendide couronne d'or datée par un statère d'Alexandre. Cette belle pièce provenait d'un tumulus situé sur le mont Selenskaja. Schkorpil a porté ses efforts de ce côté dans la campagne suivante. D'une chambre funéraire en pierre et d'une tombe voisine, il a tiré des trésors d'une richesse inouë. Le premier renfermait, avec une amphore panathénaique de l'archonte Néaichmos, des pièces d'orfèvrerie, couronne, fibule à médaillon, pendentifs, etc., où l'or se rehausse de pierres précieuses. Le second, celui qui contenait le statère d'Alexandre, a fourni, sans compter les bijoux, une collection de vases et d'ustensiles en argent et une hydrie à vernis noir ornée au col d'une rangée de myrte en or.

Enfin, dans le Caucase, la Commission archéologique a fait l'acquisition de soixante et une pièces d'or de Lysimaque trouvées à Tuapse.

A Cyrène, les événements n'ont laissé le temps ni aux Américains investis d'un monopole par un iradé de 1910, ni aux Italiens devenus les maîtres du pays de pousser fort avant les explorations archéologiques. Cependant, les uns ont pu, sous la direction de R. NORTON, dégager sur une hauteur qu'on croit être l'Acropole un édifice à colonnade<sup>1</sup>. Les autres ont eu l'heureuse fortune de ramener au jour une vingtaine de sculptures, dont une Aphrodite qu'on

1. *The excavations at Cyrene. First campaign*, by Richard Norton, J. C. Hopkin, Ch. D. Curtis, dans le *Bulletin of the archaeol. Institute of America*, t. II (1910), p. 141-167.

dit très belle. La tête et les bras manquent; mais le nu et la pose indiquent une Anadyomène, et, comme la facture rappelle encore les dernières traditions du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, on aurait là l'exemplaire le plus ancien de ce type.

On sait qu'en 1909 on a trouvé sous la mer, devant le port tunisien de Mahdia, un navire qui était venu jadis du Pirée chargé de sculptures et de stèles<sup>1</sup>. Il portait probablement le butin que Sylla envoyait à Rome après le sac du port athénien. Des fouilles sous-marines ont été organisées, dont A. MERLIN et L. POINSSOT ont fait connaître les résultats. Les bronzes sont des pièces de choix, entre autres un splendide Hermès dans l'attitude d'un orateur, un buste-applique représentant une Nikè laurée, des Satyres et des Éros, un acteur comique, des danseurs et danseuses grotesques<sup>2</sup>. Les marbres sont malheureusement corrodés par l'eau<sup>3</sup>. Merlin a pu fournir des détails importants pour l'histoire de la marine antique. Il a réussi à donner les mesures du bateau, bien qu'il n'en reste naturellement que la cargaison et des morceaux de bois épars : soixante-cinq colonnes disposées en sept rangées couvraient une longueur de 25 mètres et une largeur qui variait de 7 mètres à 9<sup>m</sup>30; on peut donc attribuer au bateau environ 40 mètres de long et au moins 10 mètres de large. Deux ancres en plomb ont été retirées de la mer, dont l'une, longue de 2<sup>m</sup>45, pèse 628 kilos, et l'autre, longue de 2<sup>m</sup>35, pèse 695 kilos<sup>4</sup>.

P. Orsi, dont les fouilles ont fait ressusciter sur tant de points les Sicules et les Grecs de Sicile, continue avec sa méthode impeccable les travaux entrepris en Calabre (voir t. CVIII, p. 94-95). En attendant l'ouvrage d'ensemble qu'il promet, on peut consulter les rapports préliminaires qu'il publie au fur et à mesure des découvertes<sup>5</sup>. Dans les campagnes de 1910 et de 1911, il a encore exploré

1. A. Merlin, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1909, p. 659 et suiv.

2. A. Merlin et L. Poinssot, *Bronzes de Mahdia ayant décoré une trière athénienne*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 206-210 (cf. p. 361). — *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, t. XVII, p. 29 et suiv., pl. II-IV. — Merlin, *Ibid.*, t. XVIII, p. 5 et suiv., pl. I-V. — Merlin et Poinssot, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXX (1911), p. 211 et suiv. — Merlin, *les Recherches sous-marines de Mahdia en 1913*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1913, p. 469-481, avec 2 fig.

3. A. Merlin et L. Poinssot, dans la *Revue archéologique*, 1911, t. II, p. 92-126, avec 11 fig.

4. A. Merlin, *les Recherches sous-marines de Mahdia en 1911*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 556-565.

5. P. Orsi, *Rapporto preliminare sulla quinta campagna di scavi nelle*



Locres. Il a mis au jour deux monuments du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle : dans la ville basse, à la Casa Marafioti, un temple dorique dressé sur des substructions grandioses ; sur l'Acropole, un petit temple rempli de statuettes d'Athènes. Hors ville, il a déblayé deux nécropoles. Dans la plus ancienne, qui est du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle, quatre-vingt-huit sépultures font apparaître la population indigène, celle qui était maîtresse du pays avant l'immigration grecque et que Polybe dit d'origine sicule : les corps inhumés sont généralement groupés par familles dans des grottes artificielles ; les poteries font penser à Villanova, les fibules à l'Italie centrale ; le fer est d'un usage fréquent. Dans la plus récente, la nécropole Lucifero, où a été trouvé un millier de tombes, le mobilier, qui est souvent d'une grande richesse, prouve que le goût ionien prévalait sur cette côte vers le milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle et que les relations avec Athènes, fréquentes au temps des vases à figures noires, devinrent rares au temps des vases à figures rouges, c'est-à-dire pendant les guerres médiques.

De l'autre côté de la péninsule, au bord de la mer Tyrrhénienne, Locres avait une colonie, Medma, qui lui servait de tête de ligne pour faire le commerce avec les Étrusques en évitant le détroit de Messine. A Rosarno, qui marque aujourd'hui l'emplacement de cet avant-poste, on a trouvé un dépôt presque aussi riche que celui de Locres même. Les terres cuites représentent de préférence des femmes assises, ce qui indique que le culte de Perséphoné était florissant dans la colonie comme dans la métropole. Elles présentent des vestiges d'archaïsme qu'on dirait attribuables à l'imitation de l'artiste voisin, Pythagoras de Rhégion.

-Au nord de Locres, Orsi a encore déblayé une partie de Crotone. Près du cap au nom significatif de Colonna, il a fait apparaître assez nettement sur le sol le plan du fameux temple d'Héra Lakinia. Les restes de la toiture se répartissent en quatre périodes : ce sont d'abord des plaques de terre cuite qui rappellent successivement les types plus ou moins archaïques de Géla, de Locres et de Métaponte, puis des dalles et des acrotères de marbre pareils à ceux du Parthénon.

Du Pont-Euxin à la mer Tyrrhénienne, quelle pourra être l'œuvre des fouilles quand l'horrible tourmente qui s'est abattue sur le monde aura cessé ? Dès à présent, on prévoit que la guerre balkanique — en attendant les résultats de la guerre européenne — aura

*Calabria durante l'anno 1910, dans les Notizie degli scavi, Serie quinta, t. VIII (1911), Supplemento, 124 p., avec 6 pl. et 123 fig. dans le texte. — Scavi di Calabria nel 1911 (Relazione provvisoria), Ibid., t. IX (1912), Supplemento, 66 p., avec 69 fig. dans le texte.*

pour conséquence de faciliter l'exploration des pays soumis auparavant à la domination turque. Tandis que le ministère de l'Instruction publique et l'Hétairie archéologique d'Athènes se sont réservé l'exploration de Pella et d'Amphipolis en Macédoine, de Cassope en Épire et de l'île de Chio, l'École française a obtenu du gouvernement hellène un droit exclusif sur les ruines de Philippes, et l'Institut allemand est autorisé à continuer les fouilles de Dodone commencées jadis par Carapanos. Comment se fera entre les archéologues le partage de l'Asie Mineure? Nul ne peut le dire. Le canon qui tonne en Orient prélude à tant de choses nouvelles!

Gustave GLOTZ.

(Sera continué.)

## HISTOIRE D'ITALIE.

### MOYEN ÂGE.

PUBLICATIONS DE TEXTES. — La plupart des trente fascicules des nouveaux *Scriptores rerum italicarum* parus depuis la rédaction du précédent *Bulletin*<sup>1</sup> continuent des publications déjà en cours comme le *Diarium* de Burckhardt (fasc. 104, 121, 122), les chroniques d'Andrea Gattari (fasc. 103, 111, 112) ou de Marchionne di Coppo Stefani (fasc. 116), le *Corpus* des chroniques bolonaises (fasc. 107, 120) ou les *Annales* d'Arezzo (fasc. 101), en terminent certaines autres, comme les œuvres de Stefanardo de Vicomercato (fasc. 106) ou d'Antonio Astesano (fasc. 108). Parmi les textes nouveaux dont l'édition a commencé, il faut citer la chronique de Romuald de Salerne (fasc. 127) et surtout celle de Dino Compagni (fasc. 117, 118, 119). Le soin de préparer celle-ci a été confié à l'érudit le plus qualifié pour ce travail, et dont le nom est inséparable de celui de Dino, c'est-à-dire à M. IS. DEL LUNGO, dont l'ample commentaire, un peu surabondant même parfois, fournira une mine précieuse de renseignements<sup>2</sup>. Signalons

1. Cf. *Revue historique*, t. CIX, p. 353.

2. Il a été également publié dans ces dernières années deux petites éditions classiques de la chronique de Dino Compagni : *La Cronica di Dino Compagni... e le canzoni morale Del Pregio*; edizione scolastica per cura di Isidoro del Lungo. Firenze, Le Monnier, petit in-8° de xxiii-225 p. (le 6<sup>e</sup> tirage, que j'ai sous les yeux, est de 1911), et dans la collection des *Scrittori nostri*, Dino Compagni, *La Cronica, le rime e l'intelligenza*, a cura di Raffaello Piccoli. Lanciano, R. Carabba, 1911, petit in-8°, 208 p.

également, dans la même série, deux textes très brefs, la chronique d'Ezzelino Romano, par Gerardo Maurisio (fasc. 126) et le fragment connu sous le nom d'*Anonymus Valesianus*, que M. R. CESSI a fait précéder d'une très importante préface.

Si l'*Historia romana* de Paul Diacre ne constitue pas pour nous une source d'informations<sup>1</sup>, sa popularité au moyen âge a été telle que l'*Istituto storico Italiano* se devait à lui-même de la faire figurer dans sa collection, à côté de l'*Historia Langobardorum* qu'il nous promet<sup>2</sup>. Le nombre des manuscrits conservés de l'*Historia romana* est très élevé. M. CRIVELLUCCI n'en a pas examiné moins de 115, dont une douzaine seulement doivent entrer en ligne de compte pour l'établissement du texte. Celui-ci est dressé conformément aux règles de la critique la plus exigeante. L'éditeur a même pris soin, dans son *apparatus*, de confronter le texte de Paul avec celui des auteurs qui constituent les sources de l'*Historia romana*, et cette nouvelle édition remplacera sans peine celle de Droysen<sup>3</sup>. Si la valeur historique de ce remaniement par Paul Diacre, du Bréviaire d'Eutrope, est assez faible, bien plus faible encore est celle du remaniement nouveau que fit subir à ce texte un certain Landulfus, surnommé *Sagax*. Mais l'intérêt historiographique de l'œuvre de Landulfus Sagax est suffisant pour qu'elle méritât l'édition critique<sup>4</sup> qu'en a donnée également M. Crivellucci<sup>5</sup>. On pouvait, à la vérité, au prix d'un effort méritoire, la reconstituer à l'aide de l'appareil critique de l'édition de l'*Historia romana* de Paul Diacre de Droysen, mais on saura gré à M. Crivellucci d'en avoir donné un texte suivi et complet, d'après le ms. Vat. Pal. 909, qui est sans doute l'original écrit sous la dictée de l'auteur, comme semblent le prouver quelques fautes caractéristiques, faciles à constater dans un ouvrage constitué par la mise

1. M. Crivellucci, *Introd.*, p. xli-xlii, a cependant montré qu'il y avait certains passages irréductibles à des sources connues par ailleurs.

2. *Pauli Diaconi Historia romana*, a cura di Amedeo Crivellucci. Roma, tip. del Senato, 1914, in-8°, LII-309 p., pl. (*Fonti per la storia d'Italia*, n° 51).

3. Je parle de l'édition in-8° publiée à Berlin en 1879. Celle des *Auctores Antiquissimi* (t. II) ne donne le texte de Paul Diacre que sous forme de variantes et d'additions à celui d'Eutrope. Elle peut donc être considérée comme inexistante, puisque, pour lire quelques pages de Paul Diacre, il faut se livrer à un travail de reconstitution pénible et dont le résultat est assez incertain.

4. Celle qu'Eysenhardt a donnée à Berlin en 1869 a été, dès son apparition, jugée insuffisante.

5. *Landolfi Sagaxis Historia romana*, a cura di Amedeo Crivellucci. Roma, tip. del Senato, 1912-1913; 2 vol. in-8°, LVI-373 et 369 p. (*Fonti per la storia d'Italia*, n° 49-50).

bout à bout de passages d'auteurs que nous possédons tous. Ce manuscrit est en écriture bénéventaine<sup>1</sup>. L'auteur, d'autre part, qui paraît avoir vécu au début du XI<sup>e</sup> siècle, s'intéresse visiblement beaucoup plus aux affaires d'Orient qu'à celles de l'empire franc. Il y a donc des indices qui permettent de supposer qu'il écrivait dans la partie méridionale de l'Italie, et certaines annotations contemporaines en marge de son œuvre ont, en outre, amené M. Crivellucci à émettre l'hypothèse que l'*Historia* fut composée pour l'éducation de quelque prince de Salerne ou de Bénévent<sup>2</sup>.

D'autres volumes parus dans la collection des *Fonti* constituent la suite d'ouvrages déjà annoncés dans la *Revue*. M. Carlo CIPOLLA<sup>3</sup> a donné le tome II des œuvres de Ferreto de' Ferreti<sup>4</sup>, contenant le livre V de l'*Historia*, qui relate des événements de l'année 1311 à l'année 1318. Le tome III doit contenir les *opera minora* du même auteur, l'introduction et la table. Nous reviendrons sur cette importante publication lorsqu'elle sera terminée. Ce sont des personnages de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, dont les noms figurent dans les *Libri fraternitatum*, que publie M. EGIDI<sup>6</sup>, ceux de S. Maria dell' Anima, de S. Spirito in Sassia, de S. Salvatore ad Sancta Sanctorum et de S. Maria in Porticu, et parmi ces personnages les Allemands sont en grande majorité, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque S. Maria dell' Anima représentait l'*hospitale Teutonicorum*. Quant à S. Spirito in Sassia — dont le registre offre cette curieuse particularité que les inscriptions y sont autographes — cette église a également, depuis que Sixte IV s'inscrivit en 1478 sur son *liber fraternitatis* en tête de ses cardinaux, joui d'une grande popularité parmi les peuples germaniques et slaves. Les Français, au contraire, ne sont qu'en nombre infime parmi ses associés. — G. MONTICOLA avait, en 1896, commencé la publication des *capito-*

1. M. Loew, *The Beneventan script* (Oxford-Londres, 1914, in-8°), p. 55, dont M. Crivellucci n'a pu connaître le travail, considère ce manuscrit comme écrit à Naples.

2. Rappelons qu'une édition de Landulfus Sagax, due à MM. V. Fiorini et G. Rossi, avait commencé à paraître dans les *Scriptores rerum italicarum*, mais elle s'est arrêtée après le deuxième fascicule.

3. *Le opere de Ferreto de' Ferreti Vicentino*, a cura di Carlo Cipolla, vol. II. Roma, tip. del Senato, 1914, in-8°, 299 p., fac-similés (*Fonti per la storia d'Italia*, n° 43).

4. Cf. *Revue historique*, t. C, p. 376.

5. M. Egidi a systématiquement laissé de côté toutes les mentions postérieures à l'an 1500.

6. *Necrologi e libri affini della provincia Romana*, a cura di Pietro Egidi. Vol. II. *Necrologi della città di Roma*. Roma, tip. del Senato, 1914, in-8°, xi-55 p., pl. (*Fonti per la storia d'Italia*, n° 45).

*lari delle arti* de Venise, mais sa mort, survenue en 1909, interrompit l'œuvre après l'apparition du tome II. Le travail est aujourd'hui repris par M. E. BESTA<sup>1</sup>, qui nous donne, en même temps qu'une notice développée sur les manuscrits où furent transcrits ces textes, les règlements latins d'environ vingt-cinq corps de métiers, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, quelques-uns accompagnés de remaniements du XIV<sup>e</sup> siècle, rédigés en langue vulgaire. Ces règlements, qui concernent des artisans de professions très diverses, chapeliers et batteurs d'or, tourneurs et bonnetiers, fabricants de rames et tailleurs de pierres, fourreurs et grainetiers, contiennent à la fois des dispositions relatives à l'organisation administrative des *arti* et à la technique des métiers. On remarquera, en particulier, ce qui concerne la corporation des travailleurs du cristal et les précautions prises pour protéger ses droits contre les ouvriers du verre, toujours portés à s'approprier indûment certains procédés de fabrication. Il est à souhaiter que M. Besta fasse paraître le plus rapidement possible l'index et le glossaire de ce recueil, si riche en termes techniques.

Si la constitution d'un *Corpus* des statuts des villes italiennes antérieurs à l'an 1400 peut sembler une œuvre gigantesque, elle n'a point, comme l'on sait, effrayé M. Pietro Sella. Il s'est bravement mis à l'œuvre, a trouvé des collaborateurs, un éditeur, et grâce à cette active impulsion, plusieurs volumes du *Corpus* projeté ont déjà paru, tous conçus sur un plan uniforme. Les textes, établis selon les règles posées en 1906 par l'*Istituto storico*<sup>2</sup>, sont précédés d'introductions très sobres (histoire sommaire du texte, brève description des manuscrits qui le contiennent) et suivis d'index alphabétiques des noms et de matières qui semblent très complets, mais dépourvus de toute annotation ou de tout commentaire juridique. M. SELLA lui-même a publié les « constitutions » promulguées à Fano, en 1357, pour l'État pontifical, par le célèbre cardinal Gilles Albornoz<sup>3</sup>, et dont les quatre livres constituent un code très développé de droit civil, de droit pénal, de droit administratif et de procédure. Deux ans plus tard, le même cardinal Albornoz approuvait les statuts de Forlì, qualifiés parfois de *novi* parce qu'ils devaient remplacer un document plus ancien. Ils ont été publiés par M<sup>me</sup> Eve-

1. *I capitolari delle arti veneziane sottoposte alla giustizia e poi alla giustizia vecchia dalle origini al MCCXXX*, a cura di G. Monticolo e E. Besta. Vol. III. Roma, tip. del Senato, 1914, in-8°, XLII-416 p. (*Fonti per la storia d'Italia*, n° 28).

2. *Buletino dell' Istituto*, n° 28.

3. *Costituzioni Egidiane dell' anno MCCCXLVII*, a cura di Pietro Sella. Roma, Loescher, 1912, in-8°, XIX-269 p. (*Corpus statutorum italicorum*, n° 1).



lina RINALDI<sup>1</sup>. A MM. Q. SÁNTOLI, A. SORBELLI et F. JACOBI<sup>2</sup> nous devons les statuts de Sambuca Pistoiese (1281) et ceux de la commune fédérative du Frignano dans les Apennins (1337-1338); à M. F. ANDERLONI<sup>3</sup> un premier volume de statuts des localités voisines des lacs de Côme et de Lugano, contenant surtout des dispositions de police, et dont les dates s'échelonnent entre 1313 et 1389. On peut signaler ceux d'Averrara, de 1368, qui sont en langue vulgaire. C'est aussi en langue vulgaire que sont rédigés les statuts de Pérouse de 1342, dont les deux premiers livres ont été publiés par M. G. DEGLI AZZI<sup>4</sup>.

La collection des *Regesta chartarum Italiae* s'est également enrichie de quelques nouveaux volumes. MM. les chanoines GUIDI et PARENTI<sup>5</sup> ont poursuivi l'analyse des chartes du chapitre de Lucques. M. P. TORELLI<sup>6</sup> s'est attaché aux documents concernant Mantoue, conservés soit dans les archives de cette ville, soit à l'*Archivio di Stato* de Milan. M. CAMOBRECO<sup>7</sup> a inventorié les pièces provenant du monastère de S. Leonardo, fondé au début du XII<sup>e</sup> siècle dans la région malsaine de Manfredonia, et dit d'abord S. Leonardo « di Lama Volara », puis « delle Matine » ou « di Torre Alemanna ». Quant au Regeste de l'église de Ravenne, de MM. FEDERICI et BUZZI<sup>8</sup>, il n'y faut point chercher des actes très anciens,

1. *Statuto di Forlì dell' anno MCCCXLIX con le modificazioni del MCCC LXXIII*, a cura di Evelina Rinaldi. Roma, Loescher, 1913, in-8°, 453 p. (*Corpus statutorum italicorum*, n° 5).

2. *Statuti dell' Apennino Tosco-Modenese (Sambuca Pistoiese, Frignano)*, scoli XIII-XIV, a cura di Quinto Sántoli, Albano Sorbelli, Ferdinando Jacobi. Roma, Loescher, 1913, in-8°, VIII-319 p. (*Corpus statutorum italicorum*, n° 2).

3. *Statuti dei laghi di Como e di Lugano del sec. XIV*. Vol. I : *Averrara e Val Taleggio, Dervio e Corenno, Valsassina*, a cura di Emilio Anderloni. Roma, Loescher, 1913, in-8°, 387 p. (*Corpus statutorum italicorum*, n° 3).

4. *Statuti di Perugia dell' anno MCCC XLII*. Vol. I. Libri I et II, a cura di Giustiniano degli Azzi. Roma, Loescher, 1913, in-8°, XVI-403 p. (*Corpus statutorum italicorum*, n° 4).

5. *Regesto del capitolo di Lucca*, a cura dei Can<sup>ci</sup> P. Guidi et O. Parenti. Vol. II. Roma, Loescher, 1912, in-8°, 360 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 9). Le volume comprend 550 documents, de 1146 à 1186.

6. *Regesto Mantovano. Le carte degli Archivi Gonzaga e di Stato in Mantova e dei monasteri Mantovani soppressi (Archivio di Stato in Milano)*, a cura di Pietro Torelli. Vol. I. Roma, Loescher, 1914, in-8°, 433 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 12). Le volume, auquel l'introduction fait encore défaut, comprend 685 actes de 760 à 1200.

7. *Regesto di S. Leonardo di Siponto*, a cura di F. Camobreco. Roma, Loescher, 1913, in-8°, XVI-386 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 10). Il comprend 371 numéros, de 1113 à 1499.

8. *Regesto della chiesa di Ravenna. Le carte dell' Archivio Estense*, a cura

analogues à ceux qu'a jadis publiés Fantuzzi. Les pièces dont les deux éditeurs donnent l'analyse sont celles qui, des archives de l'église de Ravenne, ont passé dans les collections de la maison d'Este, et de là à l'*Archivio di Stato* de Modène. Elles appartiennent presque toutes au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle et représentent en général des actes émanés des archevêques de Ravenne. — M. Fedor SCHNEIDER<sup>1</sup> a entrepris un Regeste siennois, qui ne représente pas, comme la plupart des volumes de la même collection, le dépouillement d'un fonds d'archives, mais un relevé, fait dans des fonds divers, de tous les documents intéressant l'histoire de Sienne, de ses évêques et de ses consuls. L'histoire de ces fonds est étudiée dans une longue introduction, fort importante au point de vue archivistique, et les références qui accompagnent chaque analyse témoignent des recherches aussi minutieuses qu'étendues et d'une documentation extrêmement abondante. Les règles généralement suivies pour les Regesta n'ont pas été non plus strictement suivies pour le *Liber largitorius* du monastère di Farfa, publié par M. G. ZUCCHETTI<sup>2</sup>, en ce sens que les documents ne s'y suivent pas dans un ordre chronologique rigoureux. L'éditeur a respecté l'ordre du registre qu'il analysait, compilé vers 1103 par Gregorio di Catino, et où les actes sont simplement classés selon les abbatiats auxquels ils se rapportent. Ce *Liber largitorius*, qui contient surtout des textes de concessions emphytéotiques faites au nom du monastère, constitue donc un utile complément au *Regesto di Farfa*, au cartulaire publié, en 1880-1889, par M. Giorgi et Balzani, où sont principalement transcrites des donations faites à l'abbaye.

A l'inlassable activité de M. SCHIAPARELLI<sup>3</sup>, nous devons le premier volume d'une collection de documents consacrée à l'histoire de Florence et qui s'annonce comme publiée sous les auspices et par les soins de l'« Istituto di studi superiori » de cette ville. Ce premier volume représente la première partie d'un recueil des chartes de

di V. Federici e G. Buzzi. Vol. I. Roma, Loescher, 1911, in-8°, viii-392 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 7). Il donne 525 notices, de 896 à 1247.

1. *Regestum Senense. Regesten der Urkunden von Siena...*, bearbeitet von Fedor Schneider. Roma, Loescher, 1911, in-8°, xcv-458 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 8). Ce premier volume contient 1,029 documents, allant de 713 à 1235. Les documents du XIII<sup>e</sup> siècle y commencent avec le n° 395.

2. *Liber largitorius vel notarius monasterii Pharphensis*, a cura di Giuseppe Zucchetti. Vol. I. Roma, Loescher, 1913, in-8°, 439 p. (*Regesta chartarum Italiae*, n° 11). Ce premier volume donne l'analyse très détaillée de 945 documents de 792 à 1046.

3. *Le carte del monastero di S. Maria in Firenze (Badia)*. Vol. I, edito da L. Schiaparelli con la collaborazione di F. Baldasseroni e di B. Ciasca. Roma, Loescher, 1913, in-8°, xi-355 p. (*Fonti di storia Fiorentina*, n° 1).

S. Maria di Florence et donne le texte de 147 pièces des <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xr</sup><sup>e</sup> siècles, actes de vente, donations faites au monastère, etc., établi avec le soin minutieux qui caractérise les publications de M. L. Schiaparelli, mais d'où tout commentaire historique ou juridique est systématiquement banni.

Signalons également les deux gros volumes du cartulaire d'Imola, de MM. S. GADDONI et G. ZACCHERINI<sup>1</sup>, auxquels quelques très légères divergences avec les règles posées par l'*Istituto storico* pour la publication des textes n'ont pas permis d'être rattachés à la grande œuvre du *Corpus chartarum Italiae*.

HISTOIRE DES IDÉES. — Certains textes littéraires ou philosophiques semblent avoir eu ces derniers temps plus particulièrement attiré l'attention des historiens, au point de vue surtout des conceptions politiques qui s'en pouvaient dégager. C'est ainsi que M. Fritz KERN<sup>2</sup>, déjà connu par plusieurs publications importantes sur les relations des diverses puissances occidentales au début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et en particulier sur la politique d'expansion de la France à cette époque, a recherché dans l'œuvre de Dante les théories générales du poète sur l'Église et sur l'État, ses idées religieuses et sociales. Sans doute, ce fougueux Gibelin n'admet pas la soumission du pouvoir impérial à une autorité plus haute, mais faut-il vraiment croire qu'à travers les cercles successifs des trois mondes de l'Au-delà, Dante n'ait entrevu l'*humana civitas* idéale que sous la forme d'une absorption toujours plus grande de l'individu dans l'état organisé, expression parfaite de la *Kultur*? — « Christ n'est pas venu en ce monde pour régner sur les hommes. » Cette idée, déjà indiquée dans le *De monarchia* de Dante, a été reprise et développée dans un traité célèbre de Marsile de Padoue, à l'époque des tentatives de restauration de l'autorité impériale faites par Louis de Bavière. Ni le pape, ni aucun ministre de l'Église ne peuvent revendiquer une autorité quelconque sur les affaires de l'État. Toute situation contraire à ces principes a pour origine un empiétement abusif du pouvoir ecclésiastique sur les droits de la puissance laïque. Le recueil d'extraits du *Defensor pacis* publié par M. Richard SCHOLZ<sup>3</sup>, et,

1. S. Gaddoni-G. Zaccherini, *Chartularium Imolense*. Vol. I : *Archivum S. Cassiani (964-1200)*. Vol. II : *Archiva minora (1033-1200)*. Imolae, Soc. typ. Julii Unganiae, 1912, 2 vol. in-8°.

2. *Humana civitas (Staat, Kirche und Kultur)*. Eine Dante-Untersuchung, von Fritz Kern. Leipzig, R. Koehler, 1913, in-8°, xii-146 p. (*Mittelalterliche Studien*. I Band. 1 Heft).

3. *Marsilius von Padua. Defensor Pacis*, für Uebungszwecke bearbeitet von Richard Scholz. Leipzig-Berlin, Teubner, 1914, in-8°, viii-131 p. (*Quellensammlung zur deutschen Geschichte*, herausgegeben von E. Brandenburg und G. Seeliger). Cf. *Rev. Histor.*, t. CXIX, p. 183.

à ce qu'il semble, destiné surtout à servir de texte d'explication pour des exercices de « séminaire », permettra de se rendre compte des théories professées sur ce point dans les milieux impérialistes.

M. K. BURDACH s'est attaché à l'étude de l'influence exercée par certains Italiens, en particulier par Pétrarque et Cola di Rienzo, sur le mouvement intellectuel en Allemagne à la même époque. En ce qui touche Cola di Rienzo, les recherches de M. Burdach ont déjà eu pour résultat la publication d'un texte des lettres du tribun de Rome, pourvu d'un copieux appareil critique, et d'un recueil de documents concernant la vie du personnage. Un commentaire de ces textes et une étude sur les manuscrits qui nous les ont conservés sont annoncés comme devant paraître prochainement. Un volume sur Rienzo et le mouvement des esprits à son époque<sup>1</sup> est destiné à constituer en quelque sorte l'introduction générale au recueil de textes. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que ce volume — ou tout au moins la première partie, que nous avons seule à signaler ici — intéresse uniquement l'histoire du xiv<sup>e</sup> siècle. C'est au contraire une étude d'ensemble, peut-être un peu trop systématique parfois, sur les théories médiévales relatives à

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur,

théories envisagées bien entendu surtout comme ayant contribué à former la pensée de Rienzo et de ses contemporains, de Pétrarque en particulier. On y lira par exemple avec intérêt plusieurs chapitres consacrés au rôle de la légende constantinienne dans l'évolution des doctrines politiques du moyen âge. Mais, si l'on retrouve chez les révolutionnaires du xiv<sup>e</sup> siècle quelques-unes des idées qui constituent l'héritage intellectuel de leurs ancêtres, ce que M. Burdach s'est surtout attaché à mettre en lumière, ce sont les conceptions nouvelles, la notion de ce qu'il appelle l'*appollinische imperium*. Aux deux pouvoirs qui se sont jusque-là partagé le monde va s'en substituer un nouveau, celui de Rome elle-même, *magistra mundi*, distinct à la fois de celui du successeur de César et de celui du successeur de Pierre. Au point de vue politique, la tentative de Rienzo fut sans lendemain. Au point de vue intellectuel, les idées qu'il soutenait furent un des éléments de l'esprit nouveau que développa la Renaissance. — Parmi les plus fidèles amis de Rienzo, parmi ceux qui, le plus longtemps, entretinrent quelques espérances ou quelques illusions sur les résultats de l'établis-

1. Konrad Burdach, *Rienzo und die geistige Wandlung seiner Zeit*. Erster Band, erste Hälfte. Berlin, Weidmann, 1913, in-8°, viii-368 p. (*Vom Mittelalter zur Reformation. Forschungen zur Geschichte der deutschen Bildung*). — Zweiter Band. *Briefwechsel des Cola di Rienzo*. Erster Teil.

ment du *buono stato*, Pétrarque figurait au premier rang, depuis le jour où, à Avignon, en 1343, il fit la connaissance du futur tribun de Rome. M. E. COSENZA<sup>1</sup> a cherché à faire connaître les sentiments du poète à son sujet aux gens qui, tout en ignorant le latin, croient s'intéresser à l'histoire de la Renaissance. Son petit volume, de lecture agréable, donne une traduction anglaise, avec de brèves introductions historiques et une annotation surtout littéraire, des lettres de Pétrarque adressées à Rienzo ou le concernant.

L'humaniste Coluccio Salutati a déjà certaines préoccupations modernes, comme par exemple celle de rechercher quelle peut être l'utilité de l'histoire ou de la poésie. Sous d'autres rapports, c'est un homme du moyen âge, pour lequel la vie terrestre ne doit être considérée que comme une préparation à la vie éternelle. Or, nous ne pouvons parvenir à cette dernière qu'avec le secours de l'Église. C'est donc à l'Église que doit appartenir la suprême direction des affaires terrestres. H. von Eicken avait cru jadis pouvoir ramener à cette conception assez simpliste l'ensemble des théories sociologiques du moyen âge, en en tirant dans le domaine moral ou social toutes les conséquences qu'elle peut comporter. C'est peut-être trop généraliser, mais dans le cas particulier de Coluccio Salutati, M. A. von MARTIN<sup>2</sup>, tout en acceptant d'une façon un peu trop absolue les conclusions de von Eicken, a bien montré que c'est la doctrine qu'on retrouve dans les lettres et dans les traités, encore en grande partie inédits, de cet écrivain, et son soigneux dépouillement constitue une utile contribution à l'histoire des idées philosophiques. M. A. von Martin<sup>3</sup> a également publié le texte du *Tractatus de tyranno*, de Salutati, en le faisant précéder d'une biographie de l'auteur et d'une introduction où sont analysées les doctrines théologiques ou juridiques qui ont pu exercer leur influence sur la conception que l'écrivain se faisait du « tyran » et l'amener à considérer comme légitimes la rébellion du peuple et l'assassinat du prince. Il y a là

1. *Francesco Petrarca and the revolution of Cola di Rienzo*, by Mario Emilio Cosenza. Chicago, University Press, 1913, in-12, xiv-330 p.

2. *Mittelalterliche Welt- und Lebensanschauung im Spiegel der Schriften Coluccio Salutati*, von Alfred von Martin. München-Berlin, R. Oldenbourg, 1913, in-8°, xi-166 p. (*Historische Bibliothek*, herausgegeben von der Redaktion der *Historischen Zeitschrift*, 33 Band).

3. *Coluccio Salutati's Traktat « Vom Tyrannen »*. Eine kulturgeschichtliche Untersuchung nebst Textedition. Mit einer Einleitung über Salutatis Leben und Schriften und einem Exkurs über seine philologische-historische Methode, von Alfred von Martin. Berlin-Leipzig, W. Rothschild, in-8°, 98-XLIII p. (*Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, herausgegeben von G. von Below, H. Finke, F. Meinecke, Heft 47).



aussi un curieux chapitre de l'histoire des théories relatives à la souveraineté populaire.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — M. MINGOZZI<sup>1</sup> a repris l'examen du problème si intéressant des origines des villes et de leur situation durant la période du haut moyen âge, en cherchant surtout à déterminer le rôle encore joué à cette époque, d'une part par les règles juridiques et les traditions romaines relatives aux cités et à leur *suburbium*, d'autre part par l'organisation des paroisses. Mais en dehors des éléments juridiques, il y a dans l'histoire des agglomérations urbaines des éléments économiques et des conditions matérielles de développement dont l'auteur s'est efforcé de dégager le rôle. Il y a par exemple dans son livre des pages intéressantes sur la comparaison entre le *mercatum*, le marché (ou la foire) tenu à de longs intervalles, et dont il est assez souvent question dans les textes en raison des perceptions dont il peut être l'objet, et le *forum*, le marché hebdomadaire ou bihebdomadaire, où les gens de la campagne viennent apporter leurs légumes, moins souvent mentionné dans les actes que le précédent. Cependant son emplacement, généralement déterminé par le tracé des voies romaines, et souvent voisin de celui de l'église paroissiale ou cathédrale, n'est pas sans importance en matière de topographie urbaine.

Si la partie la plus étendue du livre de M. G. SCHWARTZ<sup>2</sup> sur les évêchés italiens au temps des empereurs saxons et saliens, c'est-à-dire depuis le milieu du x<sup>e</sup> siècle jusqu'au Concordat de Worms (1122), est consacrée à l'établissement de listes de titulaires qui complètent, rectifient ou précisent celles d'Ughelli et du P. Savio, les résultats d'ensemble en sont résumés en deux tableaux statistiques d'une page chacun. Les empereurs ont toujours cherché à établir sur les sièges italiens une certaine quantité de prélats d'origine germanique, plus dévoués à leurs intérêts que des indigènes. La proportion de ces étrangers a varié selon les temps : elle a été plus grande sous Henri II (1/4 environ) que sous ses prédécesseurs (1/6 environ). Elle a varié aussi selon les régions. C'est surtout dans les évêchés suffragants d'Aquilée, dans ceux de la marche de Vérone, à Ravenne, que les empereurs ont installé leurs compatriotes. En Lombardie, au contraire, il y eut beaucoup d'évêques originaires de la région même, par survivance d'une vieille tradition remontant à

1. Guido Mingozi, *la Città italiana nell' alto medio evo. Il periodo longobardo-franco*. Roma, Loescher, 1914, in-8°, 317 p.

2. *Die Besetzung der Bistümer Reichsitaliens unter den sächsischen und salischen Kaisern mit den Listen der Bischöfe 951-1122*, von Gerhard Schwartz. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, viii-338 p.

l'époque où le clergé lombard entretenait avec le pouvoir royal des rapports particulièrement étroits, au temps où le centre politique de l'Italie se trouvait à Pavie. La difficulté évidente de statistiques de ce genre, c'est le manque d'éléments certains. Le plus souvent, pour déterminer la nationalité d'un évêque, M. Schwartz n'a que la forme du nom de ce personnage, indice quelquefois peu sûr, et les chiffres de la colonne « *probablement* d'origine germanique », ou « d'origine indéterminée », constituent, d'autre part, par rapport au nombre total des évêques, un pourcentage assez élevé, du quart ou même plus.

Cette question des évêques italiens d'origine germanique a également attiré l'attention de M. PAHNCKE<sup>1</sup>, qui consacre à ceux d'entre eux qui vécurent dans la deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle un bref mémoire, amorce d'un travail beaucoup plus important, devant s'étendre jusqu'à l'année 1264. Mais, pour cette fin de siècle, les Allemands authentiques établis sur des sièges transalpins ne sont pas nombreux. Avant la mort d'Otton III, M. Schwartz en comptait trois. M. Pahncke double ce chiffre, mais en reconnaissant que l'origine germanique de ces prélats n'est en général attestée que par des mentions relativement modernes. — M. Pahncke est justement sévère pour les *Series episcoporum* de Gams, tout en oubliant qu'à vouloir faire trop parfait on n'aboutit pas, et indique pour la période et les diocèses qui l'occupent un certain nombre de corrections à apporter à ces *Series*. Je me borne à noter que ces listes ne sont pas toujours d'accord avec celles de M. Schwartz<sup>2</sup>.

M. F. Schneider nous annonce une série d'études entreprises par l'Institut allemand de Rome sur l'administration impériale en Italie au temps des Hohenstaufen. Mais les conditions dans lesquelles agit cette administration peuvent varier de la plaine du Pô au détroit de Messine. Il importe donc, pour ne pas courir le risque de rapprocher des éléments trop différents, d'entrer dans la voie des études régionales, sans s'interdire du reste de fécondes comparaisons entre régions diverses. M. F. SCHNEIDER<sup>3</sup> a choisi la Toscane pour

1. *Geschichte der Bischöfe Italiens deutscher Nation von 951-1264*. I Teil Einleitende Periode. *Geschichte der Bischöfe Italiens deutscher Nation... von 951-1004*, von Dr Hans Pahncke. Berlin, Ebering, 1913, in-8°, 119 p. (*Historische Studien*. Heft 112).

2. Pour ne citer qu'un exemple, à Plaisance, M. Pahncke veut fait remonter à l'année 1031 l'épiscopat d'Ivo. Or, M. Schwartz cite un Petrus en 1031-1037 et un Aicardus en 1038. M. Pahncke place sur le même siège en 1071 un Johannes dont l'existence est inconciliable avec celle du Dyonisius, évêque de 1048-1049 à 1082, admis par M. Schwartz.

3. *Die Reichsverwaltung in Toscana von der Gründung des Langobarden-*

champ d'activité, et le gros volume qu'il nous donne se présente comme une simple introduction à des études ultérieures. Il concerne en effet l'époque lombarde et franque. M. Schneider a commencé par faire ce qu'on appelait autrefois une « chorographie » du pays, dans laquelle je signalerai en particulier les explications données<sup>1</sup> au sujet de la route qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, porte le nom de *via Francigena*, et dont le tracé par Luni, Lucques, Sienne, Montefiascone, Viterbe, Rome remplaça, pour des raisons surtout stratégiques, l'ancien itinéraire des voyageurs romains par Pistoie, Florence, Arezzo, Chiusi, trop exposé aux attaques venues du nord-est. Le pays une fois minutieusement décrit, l'auteur expose comment s'y sont établis les conquérants lombards, puis comment y ont été répartis les domaines royaux, *curtes* et aussi monastères. Le livre de M. Schneider est certainement l'un des plus importants qui aient paru en ces derniers temps sur l'histoire de l'Italie. D'une documentation abondante et même surabondante, d'une très grande minutie dans le détail, il est cependant dominé par une idée générale, c'est qu'il y a eu un royaume d'Italie au temps des rois lombards, et que cet état de choses a laissé des traces. L'administration d'un Frédéric Barberousse n'a été par certains côtés qu'une restauration, et c'est la période lombarde qui prépare la période souabe. Il est à souhaiter que des travaux subséquents viennent mettre bien en relief cette continuité. On peut regretter que ce premier volume ne soit pas doré et déjà accompagné d'un index permettant d'utiliser facilement la masse énorme de renseignements qui y sont contenus.

C'est également une étude très approfondie et très bien conduite que M<sup>lle</sup> E. JAMISON<sup>2</sup> a consacrée à un point particulier de l'histoire du royaume normand, à savoir l'administration des rois de Sicile dans la partie continentale de leurs états, dans la Pouille et le duché de Capoue, sujet seulement indiqué dans ses grandes lignes en quelques pages, d'ailleurs fort utiles, du livre de M. Chalandon. Cette administration s'est organisée à la suite des révoltes des barons contre Roger II, le roi ayant senti le besoin d'avoir, à côté des vassaux qui venaient de lui donner ainsi une preuve de leur esprit

*reiches bis zum Ausgang der Staufer (563-1268)*, von Fedor Schneider. Erster Band, *Die Grundlagen*. Roma, Loescher, 1914, in-8°, xx-352 p. (*Bibliothek des kgl. preussischen historischen Instituts in Rom*. Band XI).

1. P. 29 et suiv.

2. *The Norman administration of Apulia and Capua, more especially under Roger II and William II, 1127-1166*, by Evelyn Jamison (from the *Papers of the British school at Rome*, vol. VI, n° 6, p. 211-481; carte).

d'indépendance, un cadre solide de fonctionnaires. Ces fonctionnaires ont même été, au début, souvent recrutés parmi les seigneurs du pays à gouverner. Sous Roger II, il n'est pas rare de voir un feudataire investi de la charge de justicier dans la circonscription même où est situé son fief. Je dis « circonscription », car M<sup>lle</sup> Jamison admet que les agents royaux ont exercé leur autorité dans les limites territoriales bien déterminées plus tôt que ne semble le supposer M. Chalandon. De même elle conteste l'existence de fonctionnaires itinérants de l'ordre judiciaire ou administratif durant le règne de Roger II, contrairement à l'hypothèse émise à ce sujet par M. Haskins. Une étude minutieuse du célèbre *Catalogus baronum*, dont elle a pu fixer la date, avec plus de rigueur que ses devanciers, entre les années 1156 et 1158, lui a permis de dresser une sorte de géographie administrative de la Pouille et de la principauté de Capoue, illustrée d'une carte qui a le mérite d'être fort claire. Les deux agents principaux de l'autorité des rois normands dans l'Italie du Sud ont été, comme on le sait, le justicier et le chambrier, ce dernier chargé plus spécialement de tout ce qui touche au domaine royal. M<sup>lle</sup> Jamison a étudié leurs attributions, dressé des listes de fonctionnaires et établi un catalogue des documents les concernant, catalogue qui fournit une base sûre à son travail. C'est une excellente monographie, conduite avec beaucoup de méthode et qui prouve que dans le domaine de l'histoire des institutions il y a encore place pour bien des travaux.

La *Revue*<sup>1</sup> a signalé les listes de chevaliers allemands à la solde du Saint-Siège publiées par M. K. H. SCHÄFER. L'auteur a donné ensuite<sup>2</sup> une sorte d'introduction à ces listes, en groupant dans un ordre méthodique les renseignements que fournissent soit les états de solde et autres documents publiés par lui, soit les textes narratifs. On trouvera dans son étude des renseignements très précis sur l'organisation de ces troupes mercenaires venues d'Allemagne pour la plupart de l'ouest du pays et en particulier du diocèse de Cologne. Leur unité est représentée par la « bannière », à effectif variant de 30 à 100 hommes, commandés par un « capitaine » ou « connétable », ayant sous ses ordres un certain nombre de « corporaux ». Quelquefois ces unités se groupent en compagnies, ayant à leur tête

1. *Revue historique*, t. CIX, p. 363.

2. *Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien während des 14. Jahrhunderts. Erster Buch. Im päpstlichen Dienst. Darstellung*, von Karl Heinrich Schäfer. Paderborn, F. Schöningh, 1911, in-8°, xvi-198 p. (*Quellen und Forschungen...*, herausgegeben von der Görres-Gesellschaft, XV Band, 1 Hälfte).

— Ce t. I a paru après le t. II précédemment signalé.

un chef auquel obéissent plusieurs capitaines, et avec lequel traitent des agents du pape ou les seigneurs des villes. Ces *condottieri* d'origine germanique constituent en général de bonnes troupes. Les contemporains louent leur bravoure, et M. Schäfer a réuni, en ce qui touche leur matériel, des textes curieux, les montrant soucieux de se pourvoir, en dehors de leur classique équipement d'hommes d'armes, de pièces d'artillerie et même d'armes à feu portatives, peut-être dès le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, en tout cas dès 1380. Mais bien qu'un chroniqueur romain de cette époque déclare que « les Allemands sont, lorsqu'ils arrivent de leurs pays, simples, pieux et sans fourberie; lorsqu'ils ont été quelque temps en contact avec les Italiens, ceux-ci leur inoculent tous les mauvais instincts », il est permis de supposer que les hobereaux allemands à la solde du Saint-Siège ont dû n'être ni meilleurs ni pires que les routiers bretons ou gascons qui opéraient dans la péninsule à la même époque, et on reste un peu sceptique devant certaines assertions de M. Schäfer<sup>1</sup> : « Il n'est jamais question dans nos sources de vol et de pillage, de cruautés et de meurtre. Ils [les Allemands] servaient bravement de leur épée et de leur lance les seigneurs qui les payaient, selon les conventions conclues et selon le droit, comme de braves guerriers servent leurs princes » (p. 8). Il y a bien eu certains incidents fâcheux, comme le sac d'Anagni par Werner d'Urslingen, mais tout s'explique, parce que les habitants avaient traitreusement assailli les Allemands. Quand des campagnes ont été ravagées, c'est l'œuvre évidente des « *guastatores* » italiens qui accompagnaient les honnêtes troupes germaniques (p. 8-9).

Les *condottieri* italiens du xv<sup>e</sup> siècle ont été également l'objet d'une intéressante tentative de réhabilitation. Machiavel s'était montré sévère pour eux, les accusant de trainer les guerres en longueur pour prolonger le temps durant lequel ils touchaient leur solde, et d'éviter par suite, autant que faire se pouvait, les coups à donner et à recevoir. Cette affirmation, tendancieuse puisque Machiavel préconisait le remplacement des troupes de métier par des milices, a été pieusement recueillie par les historiens et s'est transmise de génération en génération. Tous les manuels répètent à l'envi que des manœuvres plus ou moins habiles, des engagements brillants, mais peu meurtriers, constituaient tout le bilan des guerres italiennes du xv<sup>e</sup> siècle. M. W. BLOCK<sup>2</sup> s'est demandé si cette opinion résistait

1. Qui réserve toute sa sévérité pour les « compagnies » anglaises (p. 9).

2. *Die Condottieri. Studien über die sogenannten « unblutigen Schlachten »*, von Dr. Willibald Block. Berlin, Ebering, 1913, in-8°, 186 p., cartes (*Historische Studien*, Heft 110).



au contrôle des faits. Il a donc minutieusement analysé une série de batailles de cette époque, au point de vue de la tactique adoptée, des effectifs engagés et des pertes subies. En ce qui touche ces dernières, il est très difficile d'arriver à des résultats même approximatifs, et M. Block ne le dissimule pas. Toute bataille est « sanglante » pour le chroniqueur qui en parle; les évaluations de pertes varient énormément, et les historiens teintés d'humanisme sont bien plus préoccupés de récits à la Tite-Live que d'indications précises. La valeur des termes employés varie aussi et, pour ne citer qu'un exemple, le chiffre des *milites* tués peut s'appliquer tout aussi bien à celui des soldats en général qu'à celui des hommes d'armes seuls. Néanmoins, il semble bien que les mercenaires italiens n'aient pas mérité les reproches qu'on leur adresse traditionnellement. Ils y allaient, comme on dit vulgairement, bon jeu bon argent, et les cas ne sont pas rares où l'on peut estimer les pertes, prisonniers non compris, à 10 % des effectifs engagés, ces effectifs, bien entendu, ne s'élevant jamais qu'à quelques milliers d'hommes.

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE. — Le livre de M. ORTON<sup>1</sup> sur les deux premiers siècles de l'histoire de la maison de Savoie, depuis les temps obscurs d'Humbert aux Blanches-Mains jusqu'à la fin du principat de Thomas I<sup>er</sup>, est une excellente étude d'histoire féodale. En ce qui touche les origines de la dynastie, M. Orton n'admet pas toutes les déductions de M. de Manteyer, et, après avoir passé en revue tous les systèmes proposés, donné de tous les documents entrant en ligne de compte un catalogue d'où il résulte que leurs données semblent souvent inconciliables, il ne prend en somme aucun parti, car ce n'est que très hypothétiquement qu'il propose de faire d'Humbert aux Blanches-Mains le fils d'Amédée, comte de Belley vers 976. On lira avec beaucoup d'intérêt les chapitres consacrés à l'acquisition du marquisat de Turin par la maison de Savoie, encore que certaines hypothèses de l'auteur touchant la comtesse Adélaïde semblent devoir appeler la discussion, et ceux relatifs au rôle politique des comtes, en particulier d'Humbert III, dans les affaires italo-impériales. Peut-être reprochera-t-on à l'auteur de n'avoir pas relégué en appendice certaines discussions et certaines énumérations, malgré le soin qu'il a pris dans sa préface de chercher à justifier cette manière de faire. Mais tout le monde appréciera les efforts faits par lui pour donner aux événements concernant la Savoie leur vraie place dans l'histoire générale, sans laisser cependant cette dernière rompre le cadre de la monographie<sup>2</sup>.

1. *The early history of the House of Savoie (1000-1233)*, by C. W. Previté Orton. Cambridge, University Press, 1912, in-8°, xx-492 p.

2. J'adresserai encore un reproche à M. Orton, et en même temps à beau-

Le troisième volume de la *Campagna romana*, publié après la mort de G. TOMASSETTI<sup>1</sup>, nous donne le recueil des notes amoncées par l'auteur sur les localités sises au nord et à l'est de Rome, le long de la *via Claudia*, des voies Flaminienne, Labicane et Prénestine. De ces localités, celles qui évoquent le plus de souvenirs médiévaux sont celles d'Anguillara, qui posséda depuis le XIII<sup>e</sup> siècle une dynastie de seigneurs féodaux, de Bracciano, avec le château des Orsini, de Nepi, qui fut au X<sup>e</sup> siècle un des centres de la puissance des barons de Tusculum, le monastère du Mont-Soracte, la petite ville de Passerano, d'abord *cella* dépendant du monastère de Subiaco, puis possession de la commune de Rome, où Ladislas de Naples et le pape Martin V reçurent l'hospitalité, siège aussi d'une prison communale où séjournèrent l'antipape Burdin et le sénateur Brancalone degli Andalò. Mais si ce volume constitue, comme les précédents, un abondant recueil de renseignements précieux, il est regrettable que l'utilisation de ces renseignements ne soit pas facilitée par un index, qui n'attendrait pas la table générale, et par l'adjonction au texte de quelques cartes. Les photographies qui illustrent le volume sont assez médiocres.

Mais ce sont surtout la république florentine, d'une part, et les régions méridionales de l'Italie, de l'autre, qui semblent avoir, en ces dernières années, attiré l'attention des historiens.

Le troisième volume de la monumentale histoire de Florence de M. DAVIDSOHN<sup>2</sup> a paru en 1912. Il embrasse la période qui s'étend de l'avènement de Boniface VIII à l'abandon de l'Italie par Louis de Bavière. Ses 900 pages d'une impression serrée, d'une lecture parfois pénible, mais remplies de faits, échappent à l'analyse. Les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle sont évidemment une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de Florence, puisque c'est l'époque de Dante, et M. Davidsohn a relevé à sa table, sous une rubrique spéciale, une série de personnages dont les noms figurent dans l'œuvre

coup d'historiens de la maison de Savoie. M. Orton, pour citer les documents, se borne trop souvent à un renvoi au numéro que portent ces documents dans les *Regesta comitum Sabaudiae*, de Carutti (qu'il juge du reste avec une juste sévérité). Or, ces *Regesta* ne sont pas un ouvrage répandu. Je regrette que M. Orton n'ait pas donné à la suite du numéro des *Regesta* l'indication tout au moins d'une des éditions — la plus récente ou la plus accessible — du document ainsi visé.

1. Giuseppe Tomassetti, *La Campagna romana antica medioevale e moderna*. Volume terzo : *Via Cassia e Clodia, Flaminia e Tiberina, Labicana e Prenestina*, con 123 figure, a cura di Francesco Tomassetti. Roma, Loescher, 1913, gr. in-8°, XII-583 p.

2. Robert Davidsohn, *Geschichte von Florenz*. Dritter Band, *Die letzten Kämpfe gegen die Reichsgewalt*. Berlin, S. Mittler, 1912, in-8°, XIII-954 p.

du poète. C'est aussi un des moments où l'histoire politique de l'Italie est particulièrement compliquée. Il est impossible de faire l'histoire de Florence sans y mêler celle des républiques voisines ou des princes étrangers, comme Charles de Valois et les Angevins de Naples, et le personnage principal des deux derniers chapitres est certainement Castruccio Castracani, qui se créa à Lucques une de ces seigneuries dont le nombre toujours croissant est la caractéristique d'un régime politique nouveau.

L'existence d'un ouvrage aussi complet et aussi approfondi que celui de M. Davidsohn rend relativement aisés les travaux de vulgarisation sur l'histoire de Florence, auxquels celui-ci fournit une base solide.

C'est ainsi que M. CAGGESE<sup>1</sup> a pensé qu'aux histoires de Florence, déjà nombreuses, on pourrait en ajouter une nouvelle, qui tiendrait compte des résultats récemment obtenus par M. Davidsohn ou M. Doren. Sa *Firenze*, écrite avec entrain, se lit avec agrément et un peu de regret aussi que, matériellement, le texte en soit si compact. L'auteur, du reste, n'est pas un vulgarisateur de profession. Il s'est fait connaître par divers ouvrages sur l'histoire économique du moyen âge et donne, à ce point de vue en particulier, des aperçus personnels et intéressants sur le rôle de l'élément extra-urbain et agricole dans la révolution communale, et sur les efforts faits par la jeune république pour s'assujettir les habitants de la campagne environnante. Quant aux touristes qui passeront quelque temps à Florence et voudront se croire un instant les contemporains de Dante, ils compléteront utilement et agréablement les indications de leur Joanne en parcourant le petit volume de M<sup>lle</sup> M. LACY<sup>2</sup>, où l'on regrette seulement que des citations en plus grand nombre n'établissent pas un lien plus étroit entre l'œuvre du poète et les monuments encore debout, comme la municipalité florentine a tenté de le faire en gravant sur les édifices eux-mêmes les vers de la *Divine Comédie* dont ils évoquent le souvenir.

M. G. SCARAMELLA<sup>3</sup> s'est proposé, sans reprendre en détail les travaux de Doren, de Falletti-Fossati, de Rodolico, d'en dégager les éléments essentiels de la situation politique à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle,

1. Romolo Caggese, *Firenze dalla decadenza di Roma al Risorgimento d'Italia*. I : *Dalle origini all'età di Dante*. II : *Dal priorato di Dante alla caduta della repubblica*. Firenze, B. Seeber et F. Lumachi, 1912-1913, in-8°, xxiii-533 et 521 p.

2. *With Dante in modern Florence*, by Mary E. Lacy. London, 1912, in-8°, xiv-252 p.

3. Gino Scaramella, *Firenze allo scoppio del Tumulto dei Ciompi*. Pisa, tip. Mariotti, 1914, in-8°, 78 p.

ceux qui ont exercé leur influence sur le soulèvement populaire qu'on désigne par le nom de *Tumulto dei Ciompi*. Le principal de ces éléments, c'est une évolution économique, qui se produisit au cours de ce siècle, et à la suite de laquelle la division politique des *arti maggiori* et *minori* cessa de correspondre à la situation réelle des diverses classes sociales. Lorsque les contemporains parlent de celles-ci, on sait qu'ils en indiquent trois, le *popolo grasso*, *mezzano* et *minuto*. Or, les *arti maggiori* sont censés représenter les deux premiers, parce qu'une scission s'est opérée entre les gros négociants ou les banquiers, qui cherchent à retenir dans leurs familles toutes les charges, et les industriels de la petite bourgeoisie, les *pelliciai* par exemple, *membra minora*, dont la *parte grassa* n'admet qu'à contre-cœur les droits à figurer parmi les arts majeurs. « D'un côté, une nouvelle aristocratie de possesseurs d'immeubles, de spéculateurs bancaires, de gros commerçants forts de la gloire de leur famille voulait dominer sur Florence. De l'autre, un groupe plus nombreux de commerçants moins considérés et d'industriels, sur lequel s'appuyaient des personnages riches, mais de famille moins ancienne, ne voulait pas accepter cette prédominance. C'est, je crois, dans cet antagonisme que réside en partie le secret des conflits qui se développèrent à Florence entre 1343 et 1378. » Et, en dehors des bourgeois dont les noms figurent aux matricules des *arti*, il y a le quatrième état, la *plebs*, qui n'est ni grasse, ni moyenne, ni petite, les salariés qui dépendent de tous les patrons, grands ou petits, organisés en *arti* — tels que les cardeurs de la laine — tandis qu'à eux-mêmes les lois de la République défendent de s'unir en associations, parce qu'ils n'ont pas d'intérêts corporatifs à faire valoir, mais seulement des intérêts individuels. Cependant ils constituent une force au moins matérielle; des « ligues » se forment parmi eux en dépit des prohibitions, et les partis politiques recherchent leur appui, de même que le *popolo mezzano* recherche contre les « grands bourgeois », ses collègues théoriques des arts majeurs, l'appui des arts mineurs. M. Scaramella nous promet de montrer dans une prochaine étude comment le parti ouvrier voulut un jour suivre l'exemple qui lui venait de Sienne, ou même de Flandre, et manifester la force dont il avait ainsi pris conscience.

Antonio di Ser Niccolo Pierozzi naquit vers 1389, entra en 1405 dans l'Ordre de Saint-Dominique, fonda en 1436 le couvent de Saint-Marc, devint en 1446 archevêque de Florence, faillit être pape et mourut en 1449. Il fut l'ami de Fra Angelico, qui exécuta pour lui les fresques célèbres de Saint-Marc et dont l'influence auprès du

pape Eugène IV ne fut pas étrangère, dit-on, à son élévation au siège de Florence, le maître de Marsile Ficcin et l'adversaire de Cosme de Médicis, ou tout au moins l'un de ceux qui intervinrent pour défendre contre la « tyrannie » naissante les vieilles institutions protectrices de la liberté florentine. C'est une figure curieuse et qui méritait l'étude approfondie que lui a consacrée M. l'abbé MORÇAY<sup>1</sup>. Il est inutile de parler ici plus longuement de ce livre, qui a été déjà dans cette Revue l'objet d'un compte-rendu détaillé.

Pour l'Italie méridionale, l'important travail de M<sup>lle</sup> Jamison a déjà été signalé plus haut. C'est à un genre tout différent, celui de la semi-vulgarisation, qu'appartient le volume de M. E. CURTISS<sup>2</sup> sur Roger II de Sicile, volume qui fait partie d'une collection de biographies de grands hommes de tous les temps et de tous les pays. Une biographie d'un prince du XII<sup>e</sup> siècle risque fort de manquer d'un élément essentiel, à savoir tout ce qui concerne le caractère et la personnalité de ce prince. Roger II ne fait guère exception à la règle. Si nous pouvons apprécier sa politique, constater qu'il a fait preuve d'habileté pour venir à bout de la ligue des barons, ou de finesse dans ses relations avec la cour de Rome, nous sommes bien mal renseignés sur d'autres côtés de son caractère, sur l'amour de la paix, par exemple, que lui attribuent certains chroniqueurs. Aussi, ce que M. Curtiss a prétendu donner, c'est moins une vie de Roger II qu'une histoire à grands traits du royaume normand d'Italie, dont les ouvrages de MM. Chalandon et E. Caspar lui fournissaient les éléments, et où, d'autre part, une assez large place est faite à tout ce qui concerne l'histoire de la civilisation. Le récit est clair, l'auteur a bien choisi les faits importants, comme la soumission des barons rebelles ou la conquête de l'Afrique du Nord, sur lesquels il convenait d'insister. Les indications bibliographiques manquent souvent de précision. Le volume est accompagné de planches, dont plusieurs sont défectueuses ou sans grand intérêt, et de cartes en général trop sommaires.

Il est peu d'ouvrages aussi dénués d'intérêt que les histoires de monastères où le récit des événements se suit selon l'ordre rigoureusement chronologique, et il faut bien reconnaître que c'est là un peu le défaut de l'histoire du Mont-Cassin de Dom Tosti. La vieille et si

1. Raoul Morçay, *Saint Antonin, fondateur du couvent de Saint-Marc, archevêque de Florence (1389-1459)*. Tours, Mame; Paris, Gabalda, s. d., [1913], in-8°, xxxii-504 p. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 119.

2. *Roger of Sicily and the Normans in lower Italy (1016-1154)*, by Edmund Curtiss. New-York-London, Putnam's Sons, 1912, petit in-8°, xii-483 p. (*Heroes of the nations*).



utile compilation de Gattola ne vaut que comme recueil de documents. M. R. PALMAROCCHI<sup>1</sup> a jugé, avec raison, qu'il y avait une étude à faire sur le rôle politique et économique joué par le célèbre monastère, surtout au XI<sup>e</sup> siècle, car au X<sup>e</sup> les moines ont eu beaucoup à souffrir des invasions sarrasines et ont dû vivre longtemps en fugitifs à Teano et à Capoue. Au IX<sup>e</sup> siècle, le Mont-Cassin avait connu une période de gloire et de prospérité, mais, sur les origines que les moines attribuaient à cette prospérité et sur l'histoire des premiers temps de l'abbaye, M. Palmarocchi se montre très sceptique. Bien des textes que M. Caspar considérait comme simplement interpolés au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle lui apparaissent comme inventés de toutes pièces, et pour lui l'histoire du monastère ne peut commencer qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, avec la donation du comte Gisulf. Mais, dès lors, les abbés ont une politique très constante et très nette : employer l'autorité que leur donnent leurs richesses et la gloire de leur maison à la défense des intérêts des princes lombards de Capoue contre les prétentions plus ou moins effectives du basileus ou celles des empereurs francs. Peu de temps après l'arrivée des Normands, la situation change. Les abbés cassiniens, et surtout Didier, le futur pape Victor III, à la politique personnelle duquel M. Palmarocchi attribue une très grande influence<sup>2</sup>, se rendent compte que les nouveaux venus sont seuls capables de remettre un peu d'ordre dans le pays. Ils soutiennent donc leur cause avec énergie. Le régime nouveau se manifeste surtout à l'origine, dans l'Italie méridionale, par l'établissement du régime féodal, auquel s'ajoute, depuis Roger II, une administration bien organisée, dont un des premiers soins est de restreindre le pouvoir des abbés du Mont-Cassin. M. Palmarocchi remarque avec raison que, si la féodalité n'existait pas, au début du XI<sup>e</sup> siècle, dans le pays lombard, la situation économique et sociale était de nature à en favoriser l'introduction et le développement. Il s'était formé une classe de *potentes*, riches et possesseurs de vastes domaines, et au-dessous d'elle des colons et des tenanciers pauvres. Les conquérants normands se sont substitués à la fois aux comtes et aux gastalds lombards et aux riches propriétaires. Ils n'ont pas eu beaucoup d'efforts à faire pour que tout rentrât dans le cadre féodal qu'ils apportaient avec eux. Deux intéressants appendices sur l'organisation adminis-

1. Roberto Palmarocchi, *L'abbazia di Montecassino e la conquista normanna*. Roma, Loescher, 1913, in-8°, xx-268 p.

2. Quelques-unes des idées émises à ce sujet par M. Palmarocchi ont été contestées par M. A. Solmi (*Archivio storico italiano*, LXXII<sup>e</sup> année, t. II, 1914, p. 388 et suiv.).

trative des domaines de l'abbaye et sur l'extension de ses privilèges d'immunité terminent le volume.

La question de la Sicile, convoitée à la fois par les rois d'Aragon et par les princes angevins de Naples, a exercé son influence sur la politique de tous les souverains occidentaux à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, puisque Jacques d'Aragon et Charles II de Naples ont orienté de ce point de vue leurs relations avec leurs voisins, en particulier avec le roi de France. La riche collection de documents tirée par M. Finke des archives de la couronne d'Aragon permettait d'étudier le sujet d'une manière approfondie. Le volume de M. ROHDE<sup>1</sup>, qui n'est que le premier de l'ouvrage, embrasse la période qui s'étend de l'avènement de Jacques II d'Aragon jusqu'au traité que Boniface VIII fit conclure, non sans peine, à Anagni, en mai 1295, entre les deux adversaires, et qui laissait à Charles II tout le pays de terre ferme jusqu'au détroit de Messine, aux Aragonais toute l'île, en réglant en même temps une série de questions accessoires de mariages princiers et d'indemnités diverses. Le Saint-Siège a joué un grand rôle dans les luttes diplomatiques engagées autour de la question de Sicile, et, par contre-coup, les deux rivaux ont déployé une grande partie de leur activité à s'assurer des partisans dans le Sacré-Colège, chose plus importante que de s'en assurer en Sicile, encore que le chroniqueur Bartholomeo de Neocastro ait pu écrire : « Heureux celui qui porte la couronne de Sicile par la volonté des Siciliens. » M. Rohde a montré, du reste, que dans l'île, presque tout entière hostile aux *Francigenae* et reprochant au pape de trop favoriser ceux-ci, les chevaliers, les possesseurs de fiefs étaient en général favorables aux Aragonais, mais qu'il est intéressant de constater aussi l'existence d'un parti autonomiste constitué par la riche bourgeoisie des villes.

René POUPARDIN.

1. *Der Kampf um Sizilien in den Jahren 1291-1302*, von Dr. Hans Rohde. Erster Band. Berlin-Leipzig, W. Rothschild, 1913, in-8°, 166 p. (*Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte*, herausgegeben von G. von Below, H. Finke, F. Meinecke).

---

## COMPTE-RENDUS CRITIQUES.

---

Paul FOUCART. **Les Mystères d'Éleusis**. Paris, Auguste Picard, 1914. In-8°, 568 pages.

Tant par l'autorité de l'auteur que par l'importance et l'intérêt du sujet, c'est là un livre considérable. Depuis la publication de son premier mémoire relatif aux *Mystères d'Éleusis*, en 1895, M. Foucart n'a, pour ainsi dire, plus perdu de vue le problème qui l'avait une fois attiré; il en a, tout à loisir, repris les diverses données et, comme la chance a voulu que son fils s'appliquât à l'étude particulière de cette Égypte où lui-même inclinait déjà à chercher l'origine des Mystères éleusiniens, il n'a point manqué d'en tirer avantage pour préciser ses preuves et fortifier ses conclusions; c'est donc une œuvre longuement mûrie qui nous est offerte aujourd'hui, une œuvre où s'exprime la pensée définitive d'un savant renommé, et, à ce titre, elle commande d'abord le respect. Il est pourtant un reproche qu'elle mérite et qu'il faut lui faire tout de suite : c'est de paraître promettre plus qu'elle ne tient, de porter un titre si élastique qu'il nous encourage à compter sur une histoire complète des *Mystères d'Éleusis*; et comme l'auteur n'a pas cru à propos de fixer son dessein exact dans le moindre Avertissement et qu'il nous jette, dès la première page, *in medias res*, ce n'est qu'à l'usage et peu à peu que nous connaissons notre erreur et qu'il ne s'agit pas d'une *Histoire des Mystères d'Éleusis*, attendu qu'il n'est soufflé mot de plusieurs problèmes fort importants qu'elle poserait, mais seulement d'un ample essai d'exégèse, d'une *Théorie* des Mystères, où les descriptions et narrations n'interviennent que comme élément indispensable d'explication. Ainsi la question des rapports du christianisme et des Mystères n'est pas abordée, encore que les textes chrétiens les plus notables, relatifs à Éleusis, soient cités et discutés, et l'histoire de la fin des Mystères, sous le Bas-Empire, n'est pas racontée. En dire ce qu'il fallait n'aurait point bouleversé ni seulement modifié le plan fondamental de l'ouvrage; mais, de propos délibéré, M. Foucart s'en est abstenu; on le regrettera.

D'ailleurs, on regrettera de même plusieurs autres de ses résolutions, par exemple celle de ne pas nous donner un Index; très fâcheuse négligence dans un livre où abondent les détails utiles, impossibles à retrouver avec l'aide de la seule Table analytique. Une étude méthodique des sources et une bibliographie critique de la question d'Éleusis nous auraient rendu aussi un tout autre service

que l'exécution un peu sommaire — c'est le moins qu'on en puisse dire — de Lang, de Goblet d'Alviella, de Frazer et, implicitement, de S. Reinach, qui termine la première partie. J'ai l'impression que M. Foucart a voulu écrire un livre qui ne lui donnât que du plaisir à lui-même et qui, affranchi de toutes ces encombrantes minuties de l'érudition que certains maladroits confondent avec les exigences de la vraie méthode scientifique, se lût et plût à tout le monde par son allure dégagée et par sa clarté; louable dessein, assurément, et dont je ne dis pas qu'il a été conçu en vain, mais qu'il ne faudrait tout de même pas pousser trop loin, et auquel, en revanche, il serait quelquefois utile de se tenir de plus près. Ainsi, c'est exagérer dans un sens que de se contenter de références comme celles-ci : « Théodoret, t. IV de la collection Migne, p. 820 » (p. 180, n. 1)<sup>1</sup>; « Clemens Alex., *Protrept.*, p. 38 » (p. 308, n. 2), ou p. 16 (p. 344, n. 6)<sup>2</sup>, ou de citer le même ouvrage de façon différente ici et là; par exemple, à la p. 433, n. 1 : « Hippol., V, 1, p. 170, éd. Cruice » (il s'agit des *Philosophumena*, ce qu'il faut deviner), et à la p. 471, n. 1 : « Hippol. *Φιλοσοφούμεν.*, V, 1 », sans compter d'autres variantes ailleurs<sup>3</sup>. C'est exagérer dans l'autre sens et suivre une des plus déplorables pratiques de certaine érudition que de donner en grec, sans les expliquer, la plupart des termes techniques et de citer, dans le corps même de l'exposé, une inscription grecque entière, ou plusieurs lignes d'un écrivain grec ou latin, sans les traduire; pas toujours, assurément, mais l'exception n'est qu'une singularité de plus, que ne justifie pas dans tous les cas la plus grande importance du texte traduit. J'insiste sur ces négligences, parce que le mauvais exemple que donne un maître de la science n'est jamais perdu pour les apprentis, qu'au reste la rigueur de la méthode, la précision et la cohérence des procédés et jusqu'au soin du menu détail n'ont jamais gâté l'ouvrage des bons ouvriers, et que noblesse oblige.

Le livre se divise en trois parties : *Origine égyptienne des Mystères*. — *Caractères du sacerdoce éleusinien*. — *Cérémonies publiques et rites secrets des Mystères*. Son unité, qui, à dire vrai, ne saute pas partout aux yeux, est réellement constituée par la thèse qui le domine : la religion d'Éleusis n'est pas d'origine grecque; c'est l'adaptation hellénique d'une importation égyptienne. Il faut alors considérer que la première partie pose la thèse et en fonde la vraisemblance; que la seconde étudie l'adaptation athénienne et l'organi-

1. Quelle collection Migne? Quel tome IV? Celui de la collection, ou celui des œuvres de Théodoret? Et pourquoi écrire *page*, quand il faudrait *colonne*?

2. P. 38, de quelle édition? Et pourquoi citer la page d'une édition et non pas le chapitre et le paragraphe pour un écrit aussi connu que le *Protreptique*? De même c'est une citation hybride que *Strom.*, t. III, p. 518 (p. 362, n. 2).

3. Comparer aux citations précédentes de Clément d'Alexandrie les suivantes : *Strom.*, t. II, p. 20 (p. 374, n. 3); *Protrept.*, p. 22 (p. 379, n. 1); *Protrept.*, t. II, p. 76 (p. 383, n. 3); etc.

sation culturelle des croyances apportées d'Égypte à Éleusis; elle se termine par l'affirmation motivée de la constante intégrité des Mystères; que la troisième, enfin, les décrit dans leurs rites et leur esprit; en face de chaque notable difficulté, devant chaque épisode spécialement obscur, elle ramène le thème fondamental et conducteur : c'est l'Égypte ! Toute l'exposition repose, en somme, sur un raisonnement, ou, pour mieux dire, sur une suite d'affirmations logiquement enchaînées, au moins dans l'esprit de l'auteur, sinon toujours dans les pages du livre, et dont le schéma me paraît être ceci : Déméter, la grande déesse d'Éleusis, n'est pas née grecque; son origine égyptienne était communément admise par les érudits de l'antiquité hellénique; or, au temps où peut remonter l'origine de son culte à Éleusis (xv<sup>e</sup> siècle?), l'influence de l'Égypte s'exerçait dans la mer Égée; donc il est vraisemblable que Déméter, c'est Isis démarquée; d'autre part, les caractères propres du sacerdoce éleusinien prouvent son originalité par rapport aux autres sacerdoce grecs, c'est-à-dire y révèlent l'action d'influences étrangères à la Grèce; et, comme plusieurs des cérémonies et rites essentiels des Mystères ne trouvent d'éclaircissement satisfaisant que dans une comparaison avec diverses pratiques du culte d'Isis et d'Osiris, ces influences sont égyptiennes et la vraisemblance acquise à la fin de la première partie devient une certitude à la fin de la troisième.

J'entends une certitude pour M. Foucart, vu que, si pressants que soient ses arguments et si habile l'usage qu'il en fait, quelques objections continuent de contrarier dans l'esprit du lecteur la thèse, séduisante parce que très simple, qu'on prétend lui imposer; et tout autant l'inquiètent plusieurs raisonnements d'importance, à commencer par le premier qu'il rencontre en ouvrant le livre. Il faut d'abord, y est-il dit, chercher d'où sont venus les Mystères; après quoi, en partant de la religion qui leur a donné naissance, on aura chance de les comprendre. Sans doute, mais si on n'arrive pas, sur le premier point, à savoir au juste et sûrement à quoi s'en tenir, ne sera-t-on pas entraîné à chercher dans d'hypothétiques et tendancieuses interprétations de tous les traits difficiles à saisir une confirmation de l'incertaine hypothèse première? Et surtout ne sera-t-on point tenté d'attribuer une importance exagérée à des ressemblances, de ne pas laisser toute leur valeur à des différences? Du bien-fondé de cette crainte préjudicielle, confirmation nous vient dès la seconde page, quand nous voyons M. Foucart faire si large confiance aux opinions des anciens, qui s'accordent avec la sienne. Il faut convenir qu'en général ce que les anciens ont raconté de leurs origines reste sujet à caution et qu'ils ne nous semblent pas le moins du monde mieux à même que nous d'en dire des choses raisonnables et exactes; tout spécialement je crois qu'il y faut regarder à plusieurs fois avant que d'accepter leurs assimilations divines. Or, c'est une opinion ferme de l'auteur que jusqu'ici on n'a pas prêté une attention assez sérieuse



aux traditions grecques et qu'il faut réagir; il prêche d'exemple. Sans doute l'archéologie a parfois confirmé partiellement des légendes au premier abord suspectes, mais encore ne faut-il pas exagérer, et « la ténacité de la mémoire chez des peuples qui ne faisaient pas usage de l'écriture » ne les empêchait pas d'embellir leurs souvenirs, de les charger d'inventions poétiques, que M. Foucart ne nie pas (p. 25 et suiv.), et qu'il y aurait singulière imprudence à prétendre toujours distinguer des traditions authentiques. J'avoue que l'existence de Danaos ne me paraît nullement prouvée parce qu'à l'époque historique on montrait aux badauds son trône et son tombeau (p. 29). De même l'unanimité des témoignages sur l'origine égyptienne de ce Danaos (p. 30) ne mériterait considération qu'après une étude, présentement impossible à faire, de l'origine de ces témoignages. Je crains encore que l'attribution de la fondation des Mystères de Cybèle à Idæus, fils de Dardanus, ne rencontre des sceptiques (p. 137).

J'ai dit que la thèse elle-même soulevait des objections : la principale est qu'elle n'apparaît que comme l'affirmation motivée d'une possibilité et d'une vraisemblance qui laissent place à côté d'elles à d'autres possibilités et à d'autres vraisemblances; elle semble trop exclusive et, si j'ose dire, trop de parti pris, car tous les arguments qui, de près ou de loin, la peuvent fortifier sont visiblement grossis et tous ceux qui l'affaibliraient sont amoindris; elle inquiète par sa simplicité même. Ce n'est pas, bien entendu, la question de l'influence de l'Égypte sur les *Mystères d'Éleusis* qui est en cause et M. Foucart paraît bien avoir définitivement établi la réalité de cette influence; il s'agit de savoir si elle a été tout l'essentiel dans l'origine, dans l'établissement, dans la vie des Mystères, qui, sortis d'elle, et très superficiellement vernis d'hellénisme, se seraient comme figés en elle, désormais réfractaires à l'universelle loi du changement et de l'adaptation. M. Foucart raisonne ainsi : fondamentalement, le culte pratiqué à Éleusis, c'est celui de Déméter, laquelle passait pour avoir importé en Attique le blé et l'agriculture; les Grecs savaient donc que Déméter était une divinité étrangère, comme ils savaient que l'agriculture leur venait du dehors; or, il y a lieu de croire que le blé sauvage est originaire, sinon d'Égypte, au moins des environs, de Syrie, et on sait qu'en Égypte Isis est « la dame du pain »; comme, sûrement, au temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, l'influence de l'Égypte rayonnait sur la mer Égée et ses côtes, l'agriculture, inventée en Égypte, a été apportée à Éleusis en ce temps-là; Déméter c'est Isis; le Dieu et la Déesse anonymes, dont nous surprenons la trace dans les Mystères, c'est Isis et c'est Osiris, qu'on ne nomme pas, suivant l'usage d'Égypte, et qui subsistent, alors même que Déméter et Dionysos ont pratiquement pris leur place. C'est possible; mais qui prouve que Déméter soit Égyptienne d'origine? Ne peut-elle venir d'ailleurs et avoir pris plus tard, quoique très tôt, la figure d'Isis? De ce que, dans les Mystères, elle n'est pas la terre, ni une forme de la terre, mais une déesse

de la fécondité, bienfaisante et pitoyable aux hommes, résulte-t-il nécessairement qu'elle n'ait pas été d'abord une divinité chtonienne, puisque l'adaptation qu'elle se fait du type d'Isis lui laisse sa qualité fondamentale de maîtresse de la fécondité de la terre? De ce qu'on a trouvé le blé et l'orge à l'état sauvage dans les vallées palestiniennes, faut-il nécessairement croire que c'est bien là qu'ils ont poussé d'abord et que c'est en Égypte qu'ils ont été domestiqués, et que c'est bien d'Égypte qu'ils sont venus en Attique? Le Dieu et la Déesse ne font pas songer qu'à Isis et à Osiris, mais aussi à nombre de couples divins, par exemple à celui dont le double cortège chemine sur le rocher de Iasili-Kaia, en Cappadoce, laquelle fut aussi un important centre de rayonnement d'influences religieuses. Le Dionysos d'Éleusis ne ressemble plus au Dionysos thrace assurément, mais s'ensuit-il qu'il lui soit originairement étranger? Ce n'est pas sûr le moins du monde. En un mot, le lecteur au fait de ce que révèle d'ordinaire l'histoire des religions, convaincu qu'un organisme comme celui qui vit à Éleusis à l'époque classique a toutes chances, *a priori*, de combiner en son unité des influences originelles assez diverses, se demande si le caractère égyptien que M. Foucart y retrouve constamment, pour si marqué qu'il y soit, n'y est pas chronologiquement *secondaire*.

Nous sommes convaincus, par les privilèges durables des Eumolpides et des Kérides, que le culte éleusinien fut d'abord la religion d'une ou de deux familles, ou, pour mieux dire, se constitua par la combinaison de deux cultes familiaux. Que leurs singularités par rapport aux autres cultes grecs et leurs ressemblances avec les cultes d'Isis et d'Osiris constituent un argument très fort en faveur de leur origine égyptienne, nous n'y contredisons pas, mais sans même considérer l'influence, pour nous impossible à préciser, des cultes des six ou sept autres familles héréditairement intéressées à la célébration des Mystères, quand nous voyons (p. 218) que la prêtresse d'Éleusis appartenait à une autre famille que le hiérophante et le dadouque et que, de l'aveu même de M. Foucart, elle « représentait... un autre culte, plus ancien, de Déméter », nous nous demandons d'où venait ce culte et s'il était aussi égyptien. M. Foucart n'en doute évidemment pas, non plus que de l'origine égyptienne des Thesmophoria, apportés en Argolide par les filles de Danaos; mais il est permis de penser qu'Hérodote, frappé par des ressemblances superficielles entre ce qu'il savait de ce culte féminin et quelques cérémonies qu'il a vues en Égypte, et plus ou moins comprises, a noué un peu vite un lien entre ceci et cela. Mon impression personnelle est que les remarques du chapitre ix, où M. Foucart cherche à résumer l'histoire de la religion d'Éleusis, supporteraient très bien l'hypothèse vraisemblable de l'existence d'un culte de Déméter antérieur à l'influence égyptienne, culte dont spécialement la dignité de la prêtresse et les rites des *Éleusinia*, des *Chloia* et *Calamaia*, des *Haloa*, des *Thesmophoria*, dis-

tincts de ceux des Mystères, marqueraient la survivance. D'où venait cette Déméter, en supposant qu'elle vint de quelque part? Je l'ignore; il est probable que les érudits de l'époque classique l'ignoraient aussi, mais, comme ils étaient incapables de fixer avec une rigueur suffisante les distinctions chronologiques indispensables, il ne paraît pas surprenant qu'ils aient jugé de l'antique divinité d'après ses apparences ultérieures et d'après des traditions qui ne se rapportaient vraiment pas à elle, et qu'ils lui aient attribué l'Égypte comme lieu d'origine.

Ce qu'un lecteur tant soit peu au fait de l'histoire des religions acceptera le plus difficilement, c'est que la religion d'Éleusis n'ait pas évolué à partir du *vi*<sup>e</sup> siècle, où les Mystères se constituent définitivement. Ils conservent depuis lors, nous affirme M. Foucart, un caractère immuable, parce qu'ils passent pour être d'origine divine et sont défendus contre les contaminations à la fois par l'esprit traditionnel des Grecs et par la pitié jalouse des familles sacrées (p. 356, cf. p. 260). J'ai peine à croire que M. Foucart lui-même prenne très au sérieux de semblables raisons : est-ce que les religions les plus réfractaires au changement, les plus solidement assises sur des traditions arrêtées, les plus rigoureusement contraintes par des textes immuables ne subissent pas, tant qu'elles vivent et pour vivre, un perpétuel effort d'adaptation? Pour être inconscient, pour être nié sincèrement par ceux-là même qui l'accablent, il n'en est pas moins évident autant que nécessaire. Tout au plus M. Foucart admettrait-il, à l'extrême rigueur, une superficielle influence des doctrines néoplatoniciennes sur les hiérophantes du *iv*<sup>e</sup> siècle. Je ne veux ici que marquer la faiblesse, psychologique autant qu'historique, d'un des arguments que l'auteur avance, au moins deux fois, pour écarter jusqu'à la possibilité d'une influence exercée par l'orphisme<sup>1</sup> et par les Mystères de Cybèle sur la religion d'Éleusis; je ne dis pas sur le culte, car les rites peuvent demeurer immuables tandis que change l'esprit qui les anime et se transforme la foi qui les emplit. Les hauts dignitaires du temple d'Éleusis se sentaient, paraît-il, trop nés pour ne pas dédaigner l'orphisme, déconsidéré par des charlatans (p. 256), et les Athéniens méprisaient trop Attis et Sabazios pour que les Mystères aient rien emprunté au bien de ces deux divinités (p. 383). C'est par cette belle raison qu'on nous prétend prouver journellement que le christianisme n'a rien pris aux religions païennes qu'il détestait, comme si les idées qui dominent dans une certaine ambiance étaient toujours analysées par ceux qui les subissent le plus impérieusement, et comme si leurs suggestions les plus décisives n'étaient pas les plus insoupçonnées de ceux qui les suivent. Du

1. Ce n'est pas, d'ailleurs, que les autres arguments me semblent tous excellents, car je ne vois pas, par exemple, en quoi la dispersion des sectes orphiques et l'incertitude générale de la doctrine de l'orphisme sont des raisons de croire que les Mystères n'ont pas subi l'influence soit de l'esprit orphique, soit de telle ou telle conception orphique particulière.

reste, M. Foucart explique les rapports évidents entre l'orphisme et les Mystères par leur commune origine égyptienne, ce qui lui permet, à l'occasion (cf. p. 400 et 424), de demander à l'orphisme l'explication de détails qu'il rencontre dans les Mystères; et il traite la malheureuse religion de Cybèle-Attis de telle sorte que, loin d'avoir pu agir sur personne, elle ne semble avoir vécu que des dépouilles de tout le monde (p. 137 et suiv.). Sur ce point, il y aurait beaucoup à dire et je ne serais pas surpris que M. Foucart n'eût pas regardé la religion phrygienne, ni peut-être même celle de Mithra, d'aussi près que celle de Déméter.

A moins pourtant qu'il n'ait cédé à la tendance qui s'affirme d'un bout à l'autre de son livre et qui le pousse à simplifier la discussion des objections, à ne pas attacher au détail de l'argumentation des adversaires une importance excessive. Il arrive que l'apreté de la polémique plus que la sérénité de la critique semble inspirer sa réfutation des thèses fondées sur le folklore et l'ethnologie; à côté de remarques très judicieuses sur l'hallucination du folklore et l'abus des rapprochements superficiels en matière d'histoire religieuse (cf. p. 125 et suiv.), il se laisse aller à des affirmations qui voudraient un peu plus d'insistance; il n'est pas toujours suffisant, pour se débarrasser d'un contradicteur, de le mépriser<sup>1</sup> et de dire qu'on ne le discutera pas; or, parfois, M. Foucart le dit (p. 286), ou il fait comme s'il l'avait dit (cf. p. 482 et suiv.). Si précieux que soit le bon sens et si avantageuse la simplicité, ils n'enferment pas à eux deux le secret de toutes les explications des rites et des croyances, comme on pourrait le croire en suivant certains développements de l'ouvrage (cf. p. 129 et suiv.); il arrive même que leurs suggestions, à l'un et à l'autre, conduisent à des explications qui font sourire (cf. *L'Histoire de la Reine du blé*, p. 126 et suiv.). Il arrive aussi que l'esprit de système incite l'auteur à des imprudences, comme d'affirmer que l'existence des rites magiques en Grèce repose uniquement sur les connaissances tirées du folklore contemporain (p. 125), ou que le sacrifice de communion a été « inventé par Robertson Smith à l'usage des Sémites » (p. 380); ou encore qu'il le pousse à des interprétations parfaitement arbitraires et tendancieuses sous leur air de ne se réclamer que du bon sens : telle l'explication des interdictions alimentaires des Grands Mystères (p. 287), qu'inspire la sainte horreur de recourir aux *tabous* et aux croyances des non-civilisés; ce qui n'empêche pas, du reste, M. Foucart, quelques pages plus loin, de faire appel aux croyances de « tant de peuples sauvages ou à demi civilisés », afin d'expliquer l'impureté attachée à la femme en couches (p. 292); pour cette fois, l'Égypte se trouve en défaut et la méthode comparative a du bon.

1. On éprouve quelque surprise à voir les opinions de Frazer et de S. Reinach rangées, si j'ai bien compris, sous la rubrique « l'ancienne école ethnologique » (p. 482), comme si l'autorité de M. Georges Foucart, par laquelle son père les pourchasse, les avait définitivement abolies.

Je n'ai guère parlé que des idées directrices, de l'esprit, de la méthode du livre; j'y pourrais relever encore plus d'un point qui prêterait à contestation; examiner, par exemple, s'il est exact qu'aucune autre religion que celle d'Éleusis n'a osé promettre avant elle, ou en même temps qu'elle, une vie future bienheureuse à ses adeptes (p. 367); s'il est possible que les *ἀγόμενα* (ce qu'on disait aux mystes durant leur initiation) n'aient point comporté une instruction sur la portée des Mystères et la manière de s'en servir (p. 420 et suiv.); si l'absence du symbolisme dans les rites de l'initiation, et spécialement dans ceux de l'époptie, est vraisemblable (p. 443 et suiv.), etc.; mais je ne puis prolonger outre mesure ce compte-rendu, et tout lecteur compétent, ou seulement attentif, posera, tout comme je le ferais, les points d'interrogation que diverses affirmations réclament.

Je serais fâché de laisser l'impression qu'il n'y a dans le livre de M. Foucart que matière à discussion, à critique et à inquiétude; il y a aussi quantité de pages excellentes, véritables modèles d'exposition sobre et solide; il y a nombre de remarques ingénieuses, ou fortes, de suggestions frappantes, qui conduisent à des vraisemblances très convaincantes, de précisions définitives; il y a, d'un mot, beaucoup de science et de talent, mais j'ai voulu, en insistant sur des imperfections de divers genres, sur des assertions contestables, sur des affirmations peut-être excessives, montrer pourquoi je crois que, malgré la haute valeur de l'ouvrage, malgré l'intérêt qu'y prendront certainement tous les « honnêtes gens », il ne clôt pas la question d'Éleusis.

Ch. GUIGNEBERT.

---

LUCIEN PERRICHET. **La grande chancellerie de France, des origines à 1328.** Paris, Larose, 1912. xx-575 pages. (Thèse de la Faculté de droit de Paris.)

Le premier reproche que l'on fera à l'auteur de cet important ouvrage, c'est qu'il embrasse une période trop longue et disparate. Il eût pu faire l'économie de la première partie qui s'étend de 752<sup>1</sup> à 1180. Bien qu'il ait eu le souci louable de trouver du nouveau sur cette période, il apparaît qu'il n'était pas très bien préparé à l'étudier<sup>2</sup> par suite d'une éducation plus juridique que diplomatique. Mieux eût valu commencer à Philippe-Auguste ou même à Louis IX<sup>3</sup>. La

1. La chancellerie mérovingienne est mise dans l'Introduction (p. 1-30). Cela s'explique d'autant moins que M. Perrichet nie (p. 31, note 1) qu'à leur avènement les Carolingiens aient substitué leur chancellerie de maires du palais à la chancellerie royale. La vraie date de l'avènement de Pépin est 751.

2. Cf. les critiques assez âpres de M. Levillain dans le *Moyen âge*, année 1913, p. 278-286.

3. Comme avait fait M. Ch.-V. Langlois dans un mémoire couronné par l'Institut et demeuré malheureusement inédit.



coupure entre la deuxième partie et la troisième (1315-1328) pourrait donner lieu à des critiques : 1315 voit le rétablissement du titre de chancelier, mais M. Perrichet n'étudie pas ce titre, il étudie la chancellerie, laquelle existe quel que soit le nom porté par son chef. De fait, on peut opérer une séparation en cette année ou aux alentours, sinon à cause du rétablissement d'une titulature, du moins parce que vers cette époque les antiques diplômes solennels achèvent de disparaître, et surtout parce que la pratique de l'« enregistrement » en chancellerie se régularise. Le *terminus ad quem*, l'avènement des Valois (1328), également contestable, était imposé à M. Perrichet par l'ouvrage fondamental de M. O. Morel<sup>1</sup> qui commence à cette date.

Ces réserves faites, il faut reconnaître à M. Perrichet le grand mérite d'avoir constamment cherché à nous donner une opinion personnelle et d'avoir soumis à une critique attentive les assertions des diplomatistes et des juristes qui l'ont précédé. Voici quelques points qui nous semblent mériter plus particulièrement de retenir l'attention.

La mention qu'on rencontre sur le repli au bas des lettres royaux, à partir de 1315 environ, *per dominum regem ad relationem talis*, accompagnée du nom du notaire royal rédacteur de l'acte, avait été interprétée « par le roi après rapport (au roi) par un tel ». Dans son ouvrage sur la grande chancellerie, M. O. Morel a renversé cette opinion traditionnelle. Il faudrait, selon ce savant, traduire ainsi : « Par le roi à ce qu'a rapporté (à moi notaire) un tel ». Dans le premier cas, « il s'agit d'un rapport fait au roi, dans l'autre d'un rapport fait au notaire; dans un cas c'est le roi lui-même qui a donné l'ordre [de rédiger l'acte], dans l'autre c'est un conseiller; dans un cas le roi devait être nécessairement présent au lieu et à la date indiquée en la lettre, mais pas nécessairement dans l'autre » (Perrichet, p. 365-366). L'intérêt du problème n'est pas seulement diplomatique, mais historique. C'est ainsi que le rôle et l'importance des maîtres des requêtes changent du tout au tout selon qu'on accepte l'interprétation traditionnelle ou bien qu'on se rallie aux idées de M. O. Morel. En ce dernier cas, leur importance apparaît de premier ordre; au point que M. André Guillois, qui s'est rangé au sentiment de M. O. Morel, a pu écrire que les auteurs qui ont tracé un tableau général de l'activité de la chancellerie royale « ont du même coup iniqué, sans le dire, les fonctions des maîtres des requêtes de l'hôtel<sup>2</sup> ». M. Perrichet s'inscrit en faux contre le système de M. O. Morel et prétend, par suite, qu'on doit revenir à l'interprétation traditionnelle. Voici quelques-uns de ses arguments : 1<sup>o</sup> pour bien saisir le sens de *ad relationem*, cherchons s'il est possible d'en trouver des

1. *La grande chancellerie royale et l'expédition des lettres royaux de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (1328-1400)*, Paris, 1900.

2. *Recherches sur les maîtres des requêtes de l'hôtel des origines à 1350* (1909), p. 75, note 1.

équivalents. Nous rencontrons dans un registre du Trésor des chartes (JJ 52, fol. 18 v<sup>o</sup>, etc.) « Rex ita concessit sicut retulerunt subdecanus Pictaviensis et magister G. Arrenardi — Jac. ». Il y a, selon M. Perrichet (p. 367), entre les mots *ita* et *sicut* un lien indéniabie et la « place occupée par le premier indique bien qu'il se rapporte à l'acte du roi qui concède et non à celui du notaire qui rédige; par suite, il faut comprendre « le roi a concédé ainsi qu'en rapportèrent le sous-doyen de Poitiers et M<sup>e</sup> G. Arrenard ». Au surplus, s'il s'agissait d'un rapport fait au notaire, celui-ci aurait ajouté « mihi », attendu que dans cet exemple, au lieu du formulaire habituel, il use d'une périphrase. Mais l'on peut faire une objection de principe : une dérogation rarissime au formulaire n'est pas probante parce qu'elle peut et doit s'expliquer par des circonstances exceptionnelles; 2<sup>o</sup> autres exemples : en mars 1315, le roi valide une vente après enquête faite par l'évêque de Soissons; on lit comme mention *extra sigillum* : « Per dominum regem ad relationem domini R. Tiboutot qui dictam informationem vidit — Perellis. » Que Tiboutot ait vu le procès-verbal de l'enquête, cela n'intéressait pas le notaire dont le rôle se borne à recevoir et à exécuter un commandement; cela intéresse au contraire le roi qui a chargé un conseiller de faire un rapport sur cette enquête. Soit! Mais cela intéresse également le chancelier : il ne faut jamais perdre de vue que la mention *extra sigillum* s'adresse à celui-ci et non au roi; 3<sup>o</sup> l'article 27 de l'ordonnance du 16 novembre 1318 porte : « Lettres d'autres grâces que nous ferions se pourront commander par nous à la relation de ceuls de nostre étroit conseil. » Selon M. Perrichet, « cette relation est sans aucun doute faite au roi », et il invoque à l'appui deux lettres de Charles V « décisives » où il est question de rapports faits au roi par le chancelier et les gens du Parlement; or, ces deux lettres portent cette mention : « Per dominum regem *ad relationem vestram* et ce rapport paraît bien s'identifier avec celui dont il est question dans le texte même. Le rapprochement de ces formules est significatif et confirme pleinement nos précédentes conclusions » (p. 370). Mais on peut reprendre : 1<sup>o</sup> que dans le cas de l'ordonnance de 1318 il s'agit de ménager « l'étroit conseil »; 2<sup>o</sup> qu'il est évident *a priori* que, même lorsque l'ordre de rédiger l'acte émane directement du roi, c'est après un rapport que lui a présenté un personnage influent et que celui-ci est tout désigné pour suivre l'affaire en donnant au notaire l'ordre de rédaction. Surtout une observation de bon sens doit dominer toute la discussion : il est acquis que la mention *extra sigillum* écrite par le rédacteur sur le repli avec son nom a pour but à la fois de faciliter le contrôle du chancelier et d'engager vis-à-vis de celui-ci la responsabilité de ce rédacteur. Cela posé, on ne voit pas quel intérêt il y a pour le notaire à ce que l'acte qu'on lui commande ait été obtenu du roi à la suite d'un rapport de telle ou telle personne. Il a, au contraire, un intérêt primordial à désigner au chancelier la personne ou le corps qui lui a donné cet ordre parce qu'il est ainsi couvert. L'in-

interprétation de M. O. Morel se concilie bien avec l'ordonnance de 1320, citée par M. Perrichet (p. 384) : « Lesdis notaires ne deliverront nules lettres pour porter scellée avant que elles ayent esté releues à ceuls qui les auront commandées. » On ne voit pas comment le notaire pourrait relire l'acte à l'ordonnateur s'il n'avait pris la précaution d'inscrire le nom de celui-ci sur le repli.

Très logiquement, M. O. Morel avait conclu (p. 304) que la formule « par le roy à la relation de... » ne prouve pas nécessairement que la lettre ait été commandée directement par le roi, et l'étude de l'itinéraire du souverain combinée avec l'histoire du Conseil sous Charles V semble bien appuyer son système ; par exemple, un acte du 23 septembre 1377, donné à Paris et portant *extra sigillum* « par le roy à la relation du Conseil estant en la Chambre des generaulx », ne saurait s'interpréter comme émanant directement du roi après rapport à lui fait par les officiers des aides, car le roi n'a pas quitté Melun du 12 au 25 septembre.

Ce n'est pas tout : la formule *ad relacionem* commence à paraître en 1315 ; auparavant, puis, concurremment avec elle jusque vers 1350, on trouve simplement *per dominum X* ou *per episcopum N*, ou *per vos* quand il s'agit du chancelier. Soutiendra-t-on que, par cette mention, le notaire indique un rapporteur, alors qu'il est évident qu'il écrit le nom de celui qui a commandé l'acte ? L'introduction de la formule *ad relacionem* ne change rien à la marche de l'affaire ; seulement, à partir de 1315, il semble plus convenable de mettre les actes sous le couvert de l'autorité royale, d'où *per regem*.

Au surplus, du point de vue diplomatique cette discussion n'a pas une importance très grande. Que la mention *ad relacionem talis* désigne la personne qui a rapporté au roi ou qui a commandé au notaire, il n'importe guère ; le plus souvent rapporteur et ordonnateur sont identiques et le chancelier saura à qui s'adresser s'il veut opérer un contrôle. Il en va différemment pour l'histoire des institutions. Le rôle des maîtres des requêtes, par exemple, change du tout au tout selon qu'on accepte l'interprétation de M. O. Morel ou celle de M. Perrichet. M. Guillois, qui adopte la première, voit en ces officiers les auxiliaires, les bras droits du Conseil du roi dont ils commandent les actes aux notaires. M. Perrichet (p. 373), observant que les actes ordonnés *directement* par les maîtres des requêtes de l'hôtel sont en très petit nombre en comparaison de ceux déjà ordonnés par le roi à leur *relation*, ne verra en eux que des rapporteurs au Conseil. Il appuie, du reste, son interprétation d'une observation fort intéressante ; tandis que les actes commandés directement par ces maîtres sont des lettres de justice, donc des lettres relevant de leur compétence normale, les seconds sont des lettres d'amortissement, de sauvegarde, de concessions de rente, de franchises et libertés communales, etc., qui excèdent leur « pouvoir de commander », mais non leur « pouvoir de rapporter ». Il est vrai, mais il ne faut pas oublier les

rapports intimes qui unissent les maîtres des requêtes et le Conseil<sup>1</sup>; les maîtres avaient alors rang de conseillers<sup>2</sup>. Si on voulait à toutes forces introduire des distinctions juridiques et administratives dans des choses qui n'en comportaient peut-être pas, on pourrait dire que le même maître surveille en qualité de « conseiller » l'acte qu'il a inspiré au roi en son Conseil en qualité de « poursuivant » rapporteur. Sans doute, des ordonnances de janvier 1320 et février 1321 interdisent aux « poursuivants » (les maîtres des requêtes) de passer « nulles requestes qui touchent nostre parlement, nostre chambre de nos comptes ou nostre trésor<sup>3</sup> »; mais le champ d'action des maîtres des requêtes n'en resterait pas moins très étendu si l'on accepte les vues de M. O. Morel et de M. A. Guillois.

Dans la division consacrée aux Archives royales, M. Perrichet entame une fort intéressante discussion avec M. Delaborde sur ce qu'il faut entendre par *Registre de chancellerie*. Pour M. Delaborde<sup>4</sup>, les registres royaux du XIII<sup>e</sup> siècle ne méritent pas ce nom; ce sont des « cartulaires royaux où l'on transcrivait, sans leur donner aucun caractère d'authenticité, les documents dont la couronne avait intérêt à conserver le texte, qu'ils fussent ou non émanés du roi ». Les véritables registres de chancellerie ont, au contraire, pour but l'intérêt des particuliers et non du roi<sup>5</sup>; ce sont des recueils de lettres royaux transcrites aux frais des particuliers. La véritable série des registres d'enregistrement de la chancellerie de France commence, dit-on<sup>6</sup>, à l'année 1302 seulement, pour se continuer sans interruption (sauf quelques registres en déficit) jusqu'à l'année 1568.

Pour M. Perrichet<sup>7</sup>, cette distinction est factice; nous n'avons affaire qu'à une seule série de registres de chancellerie, dont le premier est le registre actuellement au Vatican, composé entre 1205 et 1212; seulement, ils sont l'objet de perfectionnements continus et,

1. Guillois, p. 121. Je vois même se dessiner le futur conseil privé (des parties) dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle dans les séances des Requêtes où assistent plusieurs membres du Grand Conseil. Voy. les textes cités dans O. Morel, p. 24; cf. Pièce justific., n° 45.

2. O. Morel, p. 169.

3. Perrichet, p. 372. Aux p. 340 et suiv., 374, M. Perrichet montre que la spécialisation des attributions de notaires royaux était déjà avancée sous Louis X et Philippe le Long. Certains ne recevaient d'ordre que de la Chambre des comptes, d'autres des trésoriers, enfin, les notaires « poursuivants » étaient attachés à la personne du souverain et le suivaient dans ses déplacements : ils sont les secrétaires particuliers du prince, ses clercs du « secret », attachés également au service des requêtes et du Conseil; néanmoins, les non-poursuivants reçoivent aussi des commandes du roi, du chancelier, du Conseil, des maîtres des requêtes.

4. Introduction au t. V des *Layettes du Trésor des chartes*, p. LXII-LXIII.

5. *Ibid.*, p. XCVII et XCIX.

6. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 753.

7. P. 276 et suiv.

depuis le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, ces registres sont tenus presque jour à jour, surtout à partir de la direction de Guillaume de Nogaret, garde du sceau. Rédigés pour l'usage du roi et de la cour par les notaires de la chancellerie, ces registres sont bien « de chancellerie ». Soit ! Mais au fond ce n'est là qu'une querelle de mots ; une convention réserve le nom de registre de chancellerie aux registres où sont transcrits les actes intéressant les particuliers ou les corps, villes, communautés, etc. (libéralités, amortissements, sauvegardes, règlements de métiers, privilèges universitaires, concessions d'offices, rémissions, légitimations, anoblissements, etc.) ; or, il est bien certain que, alors qu'au XIII<sup>e</sup> siècle on transcrit tout pêle-mêle, vers le début du XIV<sup>e</sup> siècle il s'ouvre une série régulière ou, pour mieux dire, peu à peu régularisée, de registres concernant exclusivement les intérêts des particuliers ou des corps. Il semble que la distinction de M. Delaborde corresponde à la réalité des choses, tout en reconnaissant avec M. Delaborde, tout le premier<sup>1</sup>, qu'il n'est pas facile de déterminer avec quel registre du Trésor des chartes commence la série régulière<sup>2</sup>.

Les observations sur les règles qui présidèrent à l'enregistrement des lettres concernant les particuliers ont une portée plus considérable et méritent d'être retenues. M. O. Morel avait remarqué<sup>3</sup> que les registres de la chancellerie ne contiennent guère que des « chartes » scellées en cire verte ; les lettres sur simple queue y sont excessivement rares, celles mêmes sur double queue exceptionnelles et sont presque uniquement des lettres de sauvegarde ; « il est facile de comprendre pourquoi l'on n'y trouve guère que des lettres scellées en cire verte, si l'on se rappelle la signification de la couleur verte du sceau : l'enregistrement en chancellerie étant simplement une garantie pour la reconstitution de l'acte en cas de perte de l'original, il était naturel de n'y faire enregistrer que les lettres à effet longtemps durable, donc surtout les lettres à effet perpétuel ». Encore ces lettres enregistrées ne représentent-elles qu'une partie des actes ayant passé par la chancellerie ; c'est, en effet, depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle que toutes les chartes expédiées par elle furent enregistrées d'office<sup>4</sup>. M. Perrichet approfondit la question. Le caractère de l'enregistrement n'est pas la perpétuité ; il peut arriver (quoique rarement) qu'un particulier bénéficiant d'une disposition temporaire ou viagère veuille le faire enregistrer. Or, la règle est de n'enregistrer in extenso que les actes scellés en cire verte, les autres n'étant enregistrés, quand ils le sont, que sous forme de résumés (p. 406). C'est que la couleur du sceau est avant tout un élément de fiscalité (p. 259 et 419-420) ; la lettre scellée

1. *Op. cit.*, p. CXIII, CLXVII.

2. On peut, du reste, accorder à M. Perrichet (p. 275, 277) que JJ 35, 36, 37, 38, 43 ne rentrent pas dans la série dite, à tort ou à raison, de « chancellerie ».

3. *Op. cit.*, p. 333.

4. *Ibid.*, p. 339.



en cire verte paye un droit de 60 sous, le maximum. Un acte à disposition passagère pourra donc être scellé en cire verte et transcrit intégralement si le bénéficiaire accepte la taxe élevée afférente à la cire verte. Réciproquement, on peut rencontrer des exemples de lettres emportant concession à effet perpétuel scellées de cire blanche; c'est que les bénéficiaires sont des personnes d'humble condition auxquelles, en raison de leurs services passés, on a fait remise des droits de chancellerie, ainsi un pâtissier et un valet de la maison d'Alphonse de Poitiers, bénéficiaires de rentes perpétuelles (p. 260, n. 1).

Cet important et très estimable ouvrage se termine par cinq appendices (p. 454-569) : I. Liste des référendaires mérovingiens; II. L'archicapellanat au IX<sup>e</sup> siècle; III. Liste des archichanceliers, chanceliers et gardes du sceau; IV. Liste des notaires royaux en exercice de 1190 à 1328; V. Catalogue des documents d'ordre général concernant les fonctions du chancelier et l'organisation de la grande chancellerie royale. Il serait à souhaiter qu'après avoir fait une tête à l'ouvrage de M. O. Morel on lui donnât une suite.

Ferdinand LOT.

---

**J.-B. COISSAC. Les institutions scolaires de l'Écosse depuis les origines jusqu'en 1560.** Paris, Larousse. In-8°, 76 pages.

**ID. Les Universités d'Écosse depuis la fondation de l'Université de Saint-Andrews jusqu'au triomphe de la Réforme (1410-1560).** Paris, Ibid. In-8°, 310 pages.

Ce sont deux thèses de doctorat soutenues devant la Faculté des lettres de Paris, le 1<sup>er</sup> mai 1915. La première, — la thèse complémentaire, — est assez insignifiante. Que les candidats ne se trompent du reste pas sur cette dénomination : *complémentaire*. Elle ne signifie pas que la petite thèse doit traiter d'un sujet analogue à celui de la thèse principale; il est au contraire à souhaiter qu'elle porte sur une matière toute différente; n'oublions pas qu'elle a été instituée pour remplacer l'ancienne thèse latine. Le titre du travail de M. Coissac est du reste trompeur. Les trois quarts de l'ouvrage renferment des considérations générales sur la civilisation écossaise au moyen âge : lutte du christianisme irlandais et du christianisme romain, survivances celtiques, le tout fait d'après des livres de seconde main, sans aucune référence aux textes. Le vrai sujet eût été de montrer comment l'enseignement était organisé dans le pays avant la fondation des Universités, puis, après cette création, comment étaient organisées les « petites écoles », notamment les écoles des burghs, sur lesquelles on trouve pourtant quelques détails intéressants, p. 51 et suiv. La thèse principale résume les travaux parus en Écosse et en Angleterre sur les trois Universités de Saint-Andrews, de Glasgow et d'Aberdeen, créées respectivement vers 1411, en 1451 et en 1495, et

elle conduit leur histoire jusqu'en 1560, c'est-à-dire jusqu'à la date où le Parlement rompit toute attache avec la papauté et accepta la confession de foi presbytérienne. Ces travaux, dont quelques-uns sont excellents, étaient jusqu'ici assez peu connus en France. On peut pourtant regretter que M. Coissac ne soit pas entré en communion plus directe avec les documents eux-mêmes, qu'il n'ait pas vu un certain nombre de pièces sur l'Université d'Aberdeen non encore publiées. Pourtant, sachons-lui gré d'avoir compulsé à la bibliothèque de la Sorbonne les registres encore inédits des conclusions de la nation allemande et des receveurs de cette nation, — on sait qu'à partir du début du xv<sup>e</sup> siècle la nation allemande remplaça la nation anglaise; — il a pu y découvrir sur les Écossais étudiants ou professeurs à Paris des renseignements curieux qui ne sont pas fondus avec l'ensemble de l'ouvrage. Le plan de M. Coissac prête à la critique. Au lieu de nous présenter isolément l'histoire de chacune des trois Universités, il eût mieux valu, à notre avis, nous dire en un chapitre préliminaire en quelle circonstance elles ont été fondées; puis étudier en bloc leur organisation et leur enseignement; l'auteur eût ainsi évité bien des redites et mieux montré les ressemblances et les différences des trois institutions. A cette histoire des Universités, il a ajouté un tableau de l'humanisme en Écosse, et peut-être ce second sujet est-il plutôt en opposition avec le premier : la plupart de ces professeurs dont il nous parle sont restés fidèles à la scolastique et ont tourné le dos à la Renaissance. Aussi bien, M. Coissac ne fait-il pas assez de réserves aux éloges qu'il distribue à un Elphinstone ou à un Jean Mair : il nous les présente trop comme des hommes de progrès. Pourtant, il nous dit lui-même du premier, p. 151 : « Il composa des légendes d'une naïveté touchante où la foi se repose des arguties du dogme dans les fantaisies d'une pieuse et toute enfantine crédulité », et il nous apprend que le second condamna à mort, le 10 octobre 1541, trois sorcières; il est vrai que l'Église de John Knox multiplia, elle aussi, les supplices pour crimes de sorcellerie. On relèvera dans le volume de nombreuses fautes d'impression<sup>1</sup>, d'autres incorrections encore<sup>2</sup>;

1. Le livre a été imprimé dans une maison dont le personnel était en grande partie mobilisé. Les noms propres sont souvent estropiés. P. 187, 3<sup>e</sup> alinéa, au lieu de *le Peter Mortimer*, lire : le Rev. Peter Lorimer; p. 202, *Luther et Esk*, lire : Eck; p. 233, au lieu de *Trinacre*, lire : Linacre; p. 235, au lieu de *Panavas*, lire : Pauvant ou Pavanes (le supplice de ce dernier à Paris se place à la fin de 1525, non en 1526). — Beaucoup de dates sont défectueuses; p. 101, on nous dit qu'Elphinstone était recteur de Kirkmichael de 1439 à 1560; p. 104, n., on place la publication de *l'Éloge de la Folie*, d'Érasme, en 1501, lire : 1509; dans la bibliographie, p. 304, lire, pour le livre de Rashdall : 1895 au lieu de 1805; pour celui de Lyon, 1845 au lieu de 184, etc., etc. En général, dans le livre lire : Monumenta au lieu de *Munimenta*. Il est dommage que dans ce volume, qui comporte tant de noms propres, il n'y ait pas d'index.

2. P. 14, l'évêque de Moray, David, donna, pour la fondation du collège des

en revanche, nous reconnaissons avec plaisir que M. Coissac a réuni des faits nombreux ; qu'il a écrit quelques bonnes pages sur l'humanisme écossais, sur le supplice de Patrick Hamilton, sur l'importance de l'idiome national, sur les poètes écossais Dunbar, Gavin Douglas, Sir David Lindsay. On devine qu'il s'est pris d'enthousiasme pour son sujet ; on lui sait gré d'avoir rappelé les liens qui, de temps immémorial, rattachaient l'Écosse à la France, et il était bon qu'au cours de la guerre présente il fût question, en Sorbonne, des anciennes relations des Universités écossaises avec l'Université de Paris.

Chr. PFISTER.

Charles GROSS. *The sources and literature of english history, from the earliest times to about 1485*. Second edition, revised and enlarged. Londres, Longmans, 1915. In-8°, xxiii-820 pages. Prix : 24 sh.

La première édition de cette excellente bibliographie date de 1900. L'auteur, M. Gross, est mort le 3 décembre 1909 et, depuis quelque temps déjà, il préparait cette révision ; avec le concours financier du frère et du beau-frère du défunt, elle a pu être menée à bon terme par Miss A. F. Rowe, qui avait déjà aidé M. Gross à préparer le manuscrit primitif de l'ouvrage. Nous ne saurions être trop reconnaissants à ces bonnes volontés pour le service que le livre, renouvelé, est appelé à rendre aux historiens.

Disons tout de suite que le plan établi par M. Gross n'a pas été modifié, sinon qu'au § 4, consacré à la philologie, aux dictionnaires et glossaires, on a ajouté aux trois sections : anglaise, française et latine, une quatrième pour les ouvrages de philologie celtique. La première édition comprenait 3,234 numéros. Ce nombre n'a pas été changé ; tous les ouvrages mentionnés par Gross ont été maintenus avec le numéro qu'il avait assigné à chacun d'eux. Les additions, — et elles sont nombreuses, — sont marquées par des exposants. Ainsi, les livres de philologie celtique indiqués tout à l'heure sont marqués

Écossais, la ferme de Grisy, près Brie-Comte-Robert, en février 1326, n. st. Voir Daumet, *Notices sur les établissements religieux anglais, écossais et irlandais fondés à Paris pendant la Révolution*, dans les *Mémoires de la Société d'histoire de Paris* de 1912. P. 17 et 112, il n'est pas spécifié nettement qu'il n'y avait à Paris au moyen âge aucune Faculté de droit civil. P. 27, au lieu d'*Espagne*, lisez : Aragon. P. 112, on prétend que la Renaissance substitua la loi civile basée sur les codes de Justinien et de Théodose à la loi canonique ; c'est ignorer toute l'École de Bologne. P. 122, l'histoire du séjour de Dante à Paris est une légende. P. 160, n. 3, et p. 281, il est question de Cardan de façon inexacte, comme d'« un étrange spécialiste » en médecine, etc. — M. Coissac n'a pu profiter des livres récents de A. F. Lench, *The schools of medieval England*, et de W. Forbes Leith, *Pre-reformation scholars. Scotland in the XVIIth century*.

sous les nos 215<sup>a</sup> à 215<sup>b</sup>. En outre, les résumés qui précèdent chacune des quatre grandes divisions de l'ouvrage et plusieurs des soixante-douze de ses sections ont été plus développés et mis au point. En règle générale, on n'a pas admis dans la bibliographie de livres postérieurs à la fin de 1910; mais cette règle a été assez souvent violée. Par exemple, on a mentionné les livres ou articles récents parus sur un sujet déterminé (les châteaux anglo-normands, la condamnation de Jean sans Terre, etc.) ou les suites de certaines grandes collections (*Lists and indexes* publiés par le P. Record Office; rapports de la R. Commission on histor. mss., etc.). En fait, le nombre des additions est assez considérable. On peut en donner une idée approximative en faisant remarquer que, dans la première édition, l'Index occupait 63 pages (p. 555-618), tandis que, dans celle-ci, dont la « justification » n'a pour ainsi dire pas changé, il en remplit 101 (p. 719-820).

Dans une compilation comme celle-ci, où l'auteur ne se propose pas et ne peut se proposer d'être complet, on pourra toujours regretter de ne pas trouver tel ou tel ouvrage dont l'absence est constatée. Les bibliographies générales sont fatalement destinées à vieillir vite, néanmoins les plus anciennes peuvent être parfois consultées avec fruit, précisément parce qu'elles notent des ouvrages démodés. Ainsi, l'évêque Nicolson eût mérité mieux qu'une brève mention (n° 52); ses trois ouvrages sur l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, si insuffisants qu'ils soient aujourd'hui, gardent ce mérite de présenter un plan vaste et bien ordonné dont certains compartiments (par exemple sur les archives) peuvent encore être examinés avec fruit. De même, les chapitres consacrés à l'histoire d'Angleterre dans la bibliographie déjà centenaire de Wachler : *Geschichte der historischen Forschung und Kunst* (1812-1820). Le *Nomolexikon* de Blount (1670) ne pouvait-il être mentionné sous le n° 210? — Dans le § 7, « Sphragistique et héraldique », était-il trop tard ou a-t-on écarté parce qu'étant relatifs surtout à la France le *Manuel de sigillographie* par J. Roman, comme au § 10<sup>b</sup> celui de Numismatique par Blanchet et Dieudonné? La bibliographie du § 9, « Géographie et topographie », pourra être utilement complétée par celle que le Rév. J. B. Johnston a placée (p. 528) à la fin de ses *Place-names of England and Wales* (1915) et l'on aurait pu aussi noter les *Gazeteers* (Sharp, Cassell, etc.), qu'il est si utile d'avoir sous la main quand on cherche à identifier un ancien nom de lieu, à cause des renseignements qu'ils fournissent sur les établissements religieux, féodaux et autres, témoins d'un passé souvent fort ancien. — N° 435<sup>a</sup>, à propos du lumineux article de J. H. Round sur les châteaux construits en Angleterre au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle, on indique une série de livres et d'articles sur ce sujet; n'aurait-on pas pu y joindre ceux de M<sup>me</sup> Armitage : *Early norman castles of the british Isles*, et de M. A. H. Thompson : *Military architecture in England during the middle ages*, bien qu'ils soient l'un et l'autre de 1912? Si la thèse de

M. Langlois sur le Règne de Philippe III le Hardi est « valuable for the relations of Edward I to France » (n° 2837), ce qui est exact, celles de Funck-Brentano sur Philippe le Bel en Flandre et de Lehuteur sur Philippe V le Long sont aussi « valuable » pour l'histoire des rapports d'Édouard I<sup>er</sup> et d'Édouard II avec la France et les Pays-Bas. Une omission vraiment grave est d'avoir passé sous silence l'ouvrage de Julius Hatschek : *Englisches Staatsrecht* (2 vol., 1906), qu'a suivi l'*Englische Verfassungsgeschichte* (1913). Encore tout ceci est-il affaire d'appréciation<sup>1</sup>.

Il n'y a plus à faire l'éloge ni la critique de l'ouvrage de Gross. De Miss Rowe, il faut dire qu'elle a dignement continué l'œuvre de son prédécesseur. Comme chez Gross, on louera en elle la précision avec laquelle ont été pris et reproduits les titres des livres enregistrés et le soin avec lequel les épreuves ont été corrigées. Les quelques fautes que j'avais notées sur mon exemplaire ont disparu de la présente édition. Mention particulière doit être faite de l'index : j'ai déjà dit combien il est plus développé que le premier. Cela tient sans doute au grand nombre de livres nouveaux qui ont été indiqués, mais aussi au développement de certaines rubriques et à l'insertion de rubriques nouvelles. Si l'on prend la peine de comparer dans les deux éditions les mots Accounts, Anglo-Saxons, Archives, Bibliography, Borough (courts, customs, records), Charters et Chartularies, Court rolls, on comprendra ce que je veux dire mieux que mes paroles ne pourraient l'exprimer, et l'on aura autant de gratitude au second éditeur qu'au premier. L'ouvrage demeure, à beaucoup d'égards, un modèle.

Plus on pousse dans le détail la comparaison entre la première édition et la seconde, plus on apprécie et l'on admire la production historique fournie sur le domaine de l'histoire anglaise, à la fois par les Anglais et par les Anglo-Américains, pendant les dix ou douze premières années du présent siècle. Les inventaires des archives et le catalogue des bibliothèques, les travaux d'érudition pure (ceux de Davis, de Ch. Haskins, de Round, de Stevenson, de Tout, les *Select essays in anglo-american legal history* énumérés sous le n° 660<sup>a</sup>, etc.), les biographies de souverains, tels qu'Édouard II, Henri IV et Henri V, témoignent d'un esprit de méthode et d'un sens critique très développés et très répandus; si bien qu'on a senti en Angleterre le besoin de faire pour ainsi dire l'inventaire des trésors déjà accumulés; jamais peut-être on n'a vu autant d'histoires générales publiées en aussi peu de temps et accueillies par le public avec autant de faveur méritée. La seconde édition de la bibliographie de Gross permet de mesurer exactement le progrès accompli.

Ch. BÉMONT.

1. Ajouterais-je que le *Dialogus de Scaccario* (1915<sup>a</sup>) ne figure plus dans la 9<sup>e</sup> édit. des *Select Charters* de Stubbs que par extraits, que le *Liber quotidianus garderobe regis*, mentionné sous le nom de l'éditeur Topham (1940<sup>a</sup>) devrait figurer sous le mot *Liber*, etc.?



Robert VAN DER ELST. *Michelet naturaliste. Esquisse de son système de philosophie.* Paris, Delagrave, s. d. [1914]. In-8°, 344 pages.

M. van der Elst étudie en Jules Michelet à la fois l'auteur d'ouvrages d'histoire naturelle et l'apôtre d'une philosophie de la nature et d'une morale naturaliste. Ce serait sortir du cadre de la *Revue* que d'examiner ici la doctrine de M. van der Elst<sup>1</sup> : elle s'inspire d'une tendance générale qui s'est fait jour en ces dernières années dans une partie de la « jeunesse contemporaine », la réaction contre le romantisme. M. van der Elst mène d'ailleurs ce combat avec beaucoup de vigueur et non sans talent ; il est fâcheux qu'il ait alourdi son livre d'un appareil scientifique encombrant et compliqué.

Nous avons à signaler ce livre ici surtout parce qu'il cherche à déterminer la place de l'histoire dans la vie et la pensée de Michelet. Sous prétexte que Michelet n'est venu à l'histoire qu'après avoir traversé la philosophie et qu'il est toujours resté philosophe, sous prétexte aussi que Michelet a souvent maudit l'histoire, — comme tous ceux qui ont eu à se débattre avec cette science exigeante et décevante, — M. van der Elst soutient que « Michelet n'a pas été historien par vocation ». Il parle du « caractère accidentel de sa mission d'historien<sup>2</sup> », il dit « qu'il se résigne à l'histoire ».

M. van der Elst me paraît avoir été influencé à l'excès par certains historiens modernes qui semblent s'être donné la tâche de ravalier l'œuvre historique de Michelet. Il est très vrai que l'imagination et la sensibilité ont joué à Michelet des tours pendables ; lui-même, dans une multitude de notes, publiées ou encore inédites, a protesté contre les critiques qui, pour mieux l'ensevelir sous les fleurs, le traitaient de poète. Il est très vrai aussi que nos méthodes sont devenues plus rigoureuses, nos procédés de recherche et de vérification plus stricts, nos règles d'exposition plus scrupuleuses. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître la part que Michelet lui-même a eue dans ces progrès. Il ne faut pas le juger d'après les normes des traités de MM. Seignobos et Langlois ; il faut le comparer à ses prédécesseurs, lui tenir compte des efforts qu'il a faits pour introduire les documents d'archives (et non plus seulement les chroniques) dans la littérature historique. Je ne parle même pas ici de son principal titre de gloire, à savoir sa tentative pour ressusciter la vie intégrale du passé, la vie

1. Nous avons essayé de le faire dans la *Revue du mois* du 10 février 1915.

2. Il y a un contresens complet dans cette phrase de la p. 53 : « Il accordait à la légende, non seulement autant de crédit, mais autant de vérité : « Ce n'est pas d'hier », écrivait-il..., « que l'on a commencé de se douter que l'histoire des origines de Rome pourrait bien n'être pas une histoire. » — La citation prouverait à elle seule (à défaut de l'*Histoire romaine* elle-même) que Michelet a très bien vu que la légende livienne n'était pas de l'histoire.

économique, religieuse, artistique aussi bien que la vie politique. Ici le philosophe et le poète n'ont pas mal servi l'historien.

Que la méthode de Michelet soit une méthode subjectiviste et qu'elle aboutisse à l'hallucination, c'est ce que l'on concèdera sans peine à M. van der Elst. Mais on acceptera difficilement, comme preuve de la non-valeur scientifique de son œuvre, ce fait qu'il s'est contredit. « Ni la contradiction n'est marque d'erreur, ni l'incontradiction marque de vérité. »

Nous n'avons pas, encore une fois, à examiner la doctrine de M. van der Elst et à nous demander s'il ne s'est pas trop pressé de proclamer « la faillite du naturalisme ». Mais tout lecteur de Michelet protestera contre cette affirmation inattendue que « le patriotisme de Michelet a fait faillite sous l'implacable poids des contradictions recélées par sa notion de patrie ». L'auteur lui-même ne dit-il pas que « certaines pages du *Peuple* et du II<sup>e</sup> volume de l'*Histoire de France* seraient dignes d'être écrites sur la soie d'un drapeau » ? Il est vrai que Michelet a toujours renié « l'exclusivisme national », cette forme plus allemande que française du patriotisme ; il est vrai qu'il n'a pas considéré comme essentielles à la grandeur de la France les « annexions matérielles de territoire » ; il est vrai qu'il n'a pas craint d'exalter, parmi les femmes de la Révolution, trois femmes qui sont « l'une liégeoise, l'autre juive, une autre hollandaise ». M. van der Elst refuse le titre d'historien à ceux qui voient dans l'histoire « un moyen d'asseoir une doctrine », qui y cherchent « des prétextes à l'apologie ou à la critique de telles ou telles mœurs ». Mais, lui demanderons-nous à notre tour, est-ce le critique ou l'homme de parti qui tenait la plume lorsqu'il écrivait les lignes suivantes : « Nul besoin [chez Michelet] de monarchie, mais la patrie s'écroule en même temps... Il y a donc antinomie entre le concept de république et celui de patrie. Comme, d'autre part, il y a parenté entre celui de patrie et celui d'église, Michelet n'hésite pas, il abandonne la notion de patrie... »

Nous en appelons à tous les lecteurs du *Peuple*, de *Jeanne Darc*, de la *Révolution*, de l'*Étudiant*.

Henri HAUSER.

---

Arturo SEGRE. *Manuale di storia del commercio*. Tome II : *Dalla Rivoluzione francese ai giorni nostri, 1789-1913*. Turin, S. Lattes, 1915. In-8°, 513 pages. Index des deux volumes. (Biblioteca dell' insegnamento commerciale e professionale.)

Le second volume de M. Segre est encore plus nourri que le premier<sup>1</sup>. Il est le fruit d'énormes lectures, dont on trouvera la preuve dans les indications bibliographiques semées au bas des pages. Il

1. Sur le t. I, cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 124.

témoigne d'une connaissance intime de l'histoire générale et d'une familiarité réelle avec les questions économiques. Les erreurs y sont rares<sup>1</sup>.

M. Segre s'est trouvé embarrassé pour tracer un plan. Dans son premier chapitre, 1789-1815, il a essayé, comme il l'avait fait au tome précédent, de donner un tableau synoptique. Après 1815 (malgré la date terminale 1913, l'auteur pousse souvent jusqu'à l'explosion de la guerre actuelle), il a suivi une méthode résolument géographique, examinant l'histoire commerciale de chaque État l'un après l'autre. Je ne conteste pas, au regard surtout de l'enseignement, les avantages du parti qu'il a pris. J'ai peur que les grands faits de l'histoire économique du XIX<sup>e</sup> siècle, les faits qui ont révolutionné le commerce — découvertes scientifiques et applications techniques, transformation des moyens de transport, ouvertures de voies nouvelles, concentration industrielle et commerciale, événements politiques, théories économiques et sociales — ne disparaissent au milieu de ces détails. Une histoire commerciale des États n'est plus tout à fait une histoire du commerce du monde; elle n'en donne pas les synchronismes essentiels.

M. Segre apprécie avec impartialité l'œuvre révolutionnaire et impériale. Il rend justice, dans l'ensemble (p. 76) à ce prodigieux perceur de routes et créateur d'industries que fut Bonaparte. Il n'insiste cependant pas suffisamment sur les effets utiles, à côté de tant d'effets désastreux, du système continental. Puisqu'il a lu le livre de Schmidt, il aurait dû plus fortement (p. 43) montrer ce que l'industrie westphalienne a dû à cette diète sévère<sup>2</sup>.

On le trouvera un peu sec (p. 83) sur la révolution industrielle qui coïncide en France avec la Restauration. On s'étonne de ne pas rencontrer ici de référence au livre si remarquable de Chaptal, *De l'industrie française*, et c'est seulement plus loin qu'apparaît Sismondi (dont le prénom est *Simonde* et non *Sismondo*). La caractéristique essentielle du *Crédit mobilier* n'est pas assez nettement dégagée (p. 105) : c'est le prêt (en commandite) à l'industrie, formule qui devait être reprise avec tant d'esprit de suite et de succès par la banque allemande contemporaine. — Notons en passant que M. Segre a fait

1. Il y en a cependant, en une même page, deux qui étonnent, car elles portent sur un pays célèbre à l'heure actuelle, la Belgique. M. Segre (p. 216) met les Wallons au nord et les Flamands au sud. On peut croire à un double lapsus. Ce qui est plus grave (même page, l. 13-18 et n. 1), c'est d'attribuer à la Belgique des données économiques qui conviennent au royaume voisin des Pays-Bas. — Une phrase bizarre (p. 159) sur la population de l'Australie, considérée comme plus « abondante » que celle du Canada. C'est une contre-vérité, absolue et relative.

2. Pour l'Italie (p. 68), il indique bien certaines conséquences fécondes du blocus.

un louable effort pour parler avec équité de notre action en Tunisie. Il est moins juste en ce qui touche la Tripolitaine : en dépit de certaines manifestations isolées, ce n'est pas la France, c'est une autre puissance européenne qui jalousait l'Italie en Libye; les faits l'ont bien prouvé et le prouvent.

M. Segre ressent, ce qui est naturel, une réelle admiration pour la croissance de l'Allemagne unifiée; il n'insiste pas assez sur les dangers du rythme ultra-rapide de cet essor. Il ne parle pas du tout du rôle joué, dans l'histoire monétaire tout au moins et dans celle des changes, par l'indemnité de guerre de 1871. Il ne dit pas que la puissance de l'industrie cotonnière en Allemagne a été brusquement doublée par l'annexion de l'Alsace<sup>1</sup>, et il ne met pas en lumière la portée économique du traité de Francfort. Il parle fort bien de l'organisation des banques et de la concentration industrielle, cartels et *dumping*, filiales à l'étranger, ports et transports, etc. Il montre comment, dès 1914, l'Allemagne s'était préparée à la guerre (p. 197) : préparation alimentaire, financière, industrielle. Sur les câbles télégraphiques, il confond un peu les ambitions de l'Allemagne avec les résultats réellement obtenus en 1914. Je ne sais pas si tous les commerçants italiens lui accorderont que, parmi les qualités du voyageur allemand, il faille, à côté d'une exceptionnelle « *abilità* », faire aussi figurer « *il tatto* ». Je me demande également si tous les belligérants diront (p. 186) qu'ils doivent « aux ateliers de précision de la grande maison [Krupp] leurs armements les meilleurs ». — M. Segre croit (p. 205), quelle que soit l'issue de la guerre, à l'avenir économique de l'Allemagne future. Avis aux optimistes de chez nous, d'Italie ou d'ailleurs, qui s'endorment sur le mol oreiller des paresseuses espérances.

Les deux chapitres sur l'Italie (avant et après 1861, p. 268-379) sont naturellement très soignés. C'est une véritable histoire économique de l'Italie moderne, où sont utilisés les travaux les plus récents (par exemple ceux de Colajanni, de Giretti, de Nitti). Elle rappelle le rôle de Cavour, capital ici comme dans les autres domaines; elle expose les efforts tentés pour lutter contre les pernicieuses influences de la nature et des hommes, surtout dans le Sud, par exemple en Basilicate; elle montre la croissante force d'expansion du peuple italien.

Rien à dire sur le chapitre des États-Unis, si ce n'est que, parmi les causes de la guerre de Sécession (p. 408), M. Segre ne signale que les causes humanitaires et sentimentales et ne dit rien des causes économiques. Par suite, il est muet sur la tendresse que la politique anglo-française témoigna au Sud cotonnier et libre-échangiste, et il ne voit pas assez nettement dans la reconstitution de l'Union la date climatérique de l'essor industriel yankee.

Cette discussion suffit à montrer avec quel soin le livre de M. Segre

1. C'est seulement plus loin, p. 190, qu'il décrit l'industrie mulhousienne.

mérite d'être lu<sup>1</sup>, même par ceux qui sont en désaccord avec lui sur le plan général de l'ouvrage. Souhaitons-lui une nouvelle édition, où il pourra tenir compte des enseignements de la crise actuelle.

Henri HAUSER.

Charles SAROLEA. **Le problème anglo-allemand**, traduit de l'anglais par Ch. GROLLEAU, préface de M. Ém. BOUTROUX. Paris, Georges Crès, 1915. In-18, xix-384 pages.

Les « livres prophétiques » n'ont pas plus manqué de l'autre côté du détroit que de celui-ci. Si la traduction française de ce volume paraît en 1915, avec une préface aussi profonde que brève de M. Boutroux, l'original anglais date de 1912, du lendemain d'Agadir. Il a fallu toute l'optimiste apathie où s'endormaient les nations occidentales pour que les avertissements de M. Sarolea n'aient point secoué l'opinion britannique.

En 1912, M. Sarolea écrivait (p. 1) : « L'Europe est lentement, mais sûrement entraînée vers une terrible catastrophe qui fera reculer, si elle se produit, la civilisation pour la génération qui vient. » Il voyait dans le traité franco-allemand moins qu'une trêve, un armistice (p. 28). Il disait à l'avance ce que serait cette guerre : « une croisade », une lutte « entre le libéralisme et le despotisme, le progrès et la réaction... Avant de capituler, la réaction prussienne jouera sa dernière carte et cherchera le salut dans une conflagration européenne. » Il décrivait la fausse paix que l'Allemagne imposait au monde, la *Pax borussica*. Il montrait que « la Prusse est un établissement, une armée et une bureaucratie plutôt qu'une nation » et annonçait que la docilité, la servilité allemandes se soumettraient sans résistance aux volontés militaires de la Prusse : les Allemands, même les théologiens, sont « très audacieux quand ils examinent le droit divin du Christ, mais très timides quand ils examinent le droit divin de l'Empereur et Roi ». Il analysait très bien le caractère double et contradictoire de l'Allemand, resté médiéval par beaucoup de côtés, brusquement transporté dans un monde ultra-moderne où il veut prendre la première place. La guerre devait naître moins des besoins réels du peuple allemand que de ses ambitions, de ses passions. M. Sarolea, deux ans d'avance, diagnostiquait la psychose teutonique.

Ce Flamand, devenu professeur dans une Université d'Écosse, prédisait en termes clairs (p. xvi-xvii et 26) la violation de la neutralité

1. Nous l'avons lu d'assez près pour y relever : p. 115 et 189, une contradiction sur le tonnage du Havre (sans doute s'agit-il ici de tonneaux de jauge et là de tonnes de charge); p. 195, *Eltrich* pour *El-Arich*; p. 231, *Vitzman* pour *Vitznau*; et enfin, dans l'erratum (ô malice des typographes!), une *Jaurahütte* pour *Laurahütte*.



belge. Inutile Cassandre, il indiquait dans l'invasion de la Belgique et du nord de la France un péril mortel pour cette Angleterre qui, « au point de vue militaire, aura cessé d'être une île ». — Il y a vraiment des moments où l'on se prend à regretter, avec Platon, que des professeurs de littérature n'aient pas été, à la place des ministres, au Foreign ou au War office.

M. Sarolea n'a pas de peine à faire voir combien étaient peu justifiés, en fait, les griefs allemands contre l'Angleterre : la folie allemande est une combinaison de mégalomanie et de manie de la persécution. Pour être tout à fait équitable, il faudrait reconnaître plus franchement (M. Sarolea ne le fait que dans les dernières pages) que l'*Edwardsche Politik* tendait bien à l'encerclement de l'Allemagne. Mais cette politique était une réponse, une tentative d'affranchissement contre un impérialisme qui devenait intolérable.

Suivrons-nous M. Sarolea sur tous les points ? Il simplifie parfois à l'excès. S'il est vrai que l'Allemand soit impuissant à s'assimiler les autres peuples — c'est « la race la moins impériale » qui soit — il est beaucoup moins vrai qu'autrefois qu'il soit incapable, du moins quand il forme des groupes suffisamment compacts, de conserver sa nationalité au milieu des autres peuples. M. Sarolea oublie les effets psychologiques de la grandeur allemande aussi bien que les effets juridiques de la loi Delbrück. Il n'écrirait plus en 1915 que les vingt millions de Germano-Américains sont « noyés dans la Fédération américaine et perdus pour le Vaterland ». Il exagère beaucoup (p. 86) le défaut d'unité de l'Allemagne actuelle lorsqu'il écrit : « L'Allemagne demeure une expression géographique. » Il est injuste pour les voyageurs allemands (p. 239), un Rohlf, un Nachtigal, sans parler d'un Humboldt, injuste aussi pour la colonisation allemande (p. 241-242) qui n'a pas été absolument « un fiasco »<sup>1</sup>.

Ce qui est curieux, c'est qu'après une étude aussi pénétrante des dangers prochains que recélaient la politique impériale et la troublante personnalité de l'empereur, M. Sarolea termine par une conclusion flottante, vaguement pacifiste. Il comptait en 1912, pour maintenir la paix du monde, sur les progrès de l'éducation générale : « Un livre comme le chef-d'œuvre de M. Norman Angell, s'il est répandu à des centaines de mille d'exemplaires, fera plus pour la cause de la paix que toutes les résolutions d'une douzaine de conférences pour la paix. » De toutes les « grandes illusions », celle-là était assurément la plus grande. Telle qu'il l'a décrite, la folie ambitieuse de l'Allemagne devait trouver une quotidienne excitation dans la volonté de paix imprudemment affichée par les autres peuples. Et je pense qu'aujourd'hui M. Sarolea lui-même conclurait avec M. Boutroux

1. P. 244 : il est inexact que les colonies allemandes du Sud-Brésil soient dans un « climat semi-tropical », peu favorable à la race du Nord.

qu'il faut nécessairement « faire que la justice soit forte, si nous ne voulons pas que la force abolisse définitivement la justice ».

Henri HAUSER.

Pierre ALBIN. **La guerre allemande. D'Agadir à Sarajevo (1911-1914)**. Paris, Félix Alcan, 1915. In-16, xv-256 pages. Index. (Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

M. Pierre Albin résume d'une façon vivante, dramatique (parfois trop dramatique et avec une mise en scène un peu voyante) les origines de la crise universelle. Il établit très bien que, pour les comprendre, il faut remonter à la date « fatidique » de 1911, au jour où la volonté de puissance de l'Allemagne trouva sur sa route ces trois obstacles : une France qui ne croyait pas que l'infériorité du taux d'accroissement de sa population la vouât à la servitude ; une Angleterre décidée à garder la maîtrise des mers ; une Italie désireuse d'acquiescer, elle aussi, sa place au soleil. Il montre comment les mécontentements et les déceptions tombèrent sur une âme de peuple que la folle pangermaniste avait chauffée à blanc. Il établit avec précision la succession chronologique des efforts militaires français et allemands. N'avons-nous pas entendu — ceci était avant la guerre — des Français, des historiens, soutenir que la dernière loi militaire allemande était une réponse à notre loi des trois ans, sous prétexte que le dépôt de notre projet était antérieur, sinon à l'annonce, du moins au dépôt du projet allemand ? M. Albin expose également les raisons profondes, économiques et stratégiques, qui faisaient souhaiter à l'Allemagne de brusquer le conflit avec la Russie. Il étudie la responsabilité de l'Autriche. On a voulu — par une sorte de tendresse pour cette Autriche qui a rendu jadis des services à l'équilibre européen, par une sorte d'angoisse en présence de l'abîme qui va s'ouvrir à la place où fut la Double-Monarchie — plaider pour le gouvernement de François-Joseph les circonstances atténuantes, voir en lui un instrument semi-aveugle de la politique germanique, croire qu'au dernier moment il aurait, sans M. de Tschirsky, essayé de reculer.

1. Les coquilles sont nombreuses. P. 54, l. 9, lire : rationalistes. P. 68, dernière ligne : majorité. P. 84, l. 4 : 1792. P. 109, l. 11 : facultés et non familles. P. 122, l. 15 : vaincu. P. 125 et 138, *Rechtsstaat* et non *Reichstaat*. P. 129 : l'affaire de Köpenick. P. 148 : l'anglophobe Treitschke. — Serait-ce trop demander à un traducteur d'anglais que de savoir l'allemand et de ne pas écrire : le *Preussische Jahrbücher*, la *Siege Allee*, le *Weltanschauung*, du *Innerlichkeit*. L'expression « two powers standard » n'est nullement traduite (p. 360) par « les deux pouvoirs ». Enfin, une connaissance élémentaire de la littérature française ne permet pas d'attribuer à Bossuet (p. 338, titre donné en italiques) *La Politique basée sur la sainte Écriture*.

Cette thèse, que ne justifient ni le *Livre blanc* ni le *Livre rouge* (et à laquelle le *Livre vert* est venu donner, depuis, un formel démenti), n'est point celle de M. Albin. Après Konopisch (12 juin 1914), le bloc austro-allemand est cimenté. — Naturellement, en l'état actuel de la documentation, M. Albin est souvent obligé de recourir à des procédés qui relèvent moins de la critique des textes que de l'analyse psychologique. Il le fait d'ordinaire avec bonheur. On s'étonnera cependant de le voir, dans ses derniers chapitres, tourner si court. Ici les pièces auraient pu être examinées de plus près. — Au télégramme du tsar du 29 juillet au soir, qui proposait le recours à la conférence de La Haye, il aurait fallu ajouter la réponse menaçante de l'Empereur allemand, datée du 30 à 1 heure du matin. — P. 85 : ne pas mettre « en Lorraine annexée » la ville essentiellement alsacienne de Saverne. — P. 93 : écrire « l'historien » et non le « jurisconsulte Lamprecht ». Mais est-ce bien de Lamprecht qu'il s'agit ?

H. HR.

---

D<sup>r</sup> MAX KUTTNER. *Deutsche Verbrechen? Wider Joseph Bédier, Les crimes allemands d'après les témoignages allemands.* Berlin, Velhagen und Klasing, 1915. In-8°, 64 pages.

Voici encore une « réfutation » de la brochure désormais célèbre de M. Bédier. Après beaucoup d'autres — et sans doute ne sera-t-il pas le dernier — M. Max Kuttner, professeur à la royale Augustaschule, à Berlin, entre en lice.

La tâche n'est pas aisée. La brochure de M. Bédier étant un simple recueil de textes, la réfutation d'un tel dossier comporte la démonstration soit de la fausseté des textes, soit de l'inexactitude de leur traduction. Encore cette dernière démonstration ne vaudrait-elle pas pour l'édition allemande, aujourd'hui publiée.

M. Kuttner prétend-il que les textes soient faux ? Il l'insinue pour deux d'entre eux. Mais il n'insiste pas. Il sait la preuve contraire trop facile à administrer. C'est le traducteur que ses attaques visent exclusivement. Que lui reproche-t-il ? Les citations empruntées par M. Bédier aux carnets de route des soldats, aux proclamations ou aux journaux allemands comportent environ 1,500 mots, que M. Kuttner s'est naturellement gardé de reproduire. Sur ces 1,500 mots, le professeur allemand en retient environ 50 pour les soumettre à sa critique. Et c'est l'aveu tacite que les 1,450 autres sont inattaquables.

Cela déjà pourrait nous suffire. Voyons cependant ces 50 mots. Pour une partie d'entre eux, M. Kuttner se borne à répéter les objections déjà soulevées par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, et dont M. Bédier a fait justice dans sa seconde brochure *Comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes* d'une façon qui me dispense d'y revenir (cf. *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 419). Restent les critiques

originales de M. Kuttner qui, si l'on néglige les questions puériles de points et de virgules, qualifiées par lui-même de « Kleinigkeiten », visent exactement 34 mots. Je les donne intégralement ici, en plaçant en face la traduction française de M. Bédier :

## TEXTE DES CARNETS.

Hatte auch Telephonverbindung mit dem Feinde (p. 16).

Alles wird geplündert (p. 16).

Der eine hatte ein Auge verloren (p. 16).

Sämtliche Zivilisten wurden erschossen (p. 17).

Eine Frau wurde erschossen weil sie auf Halt-Rufen nicht hielt, sondern ausreissen wollte (p. 17).

## TRADUCTION DE M. BÉDIER.

C'est qu'on avait le téléphone avec l'ennemi.

Tout est livré au pillage.

Et l'un avait un œil crevé.

Tous les civils ont été fusillés.

Une femme fut passée par les armes pour n'avoir pas obéi au commandement de halte.

A toute personne non prévenue, ces traductions paraîtront l'exactitude même. M. Kuttner trouve cependant à y reprendre :

Dans la première phrase, le « c'est que » employé pour traduire le « auch » allemand cache des intentions malignes, que l'auteur ne désigne pas plus clairement. Je les ai cherchées sans les trouver. — Dans la deuxième phrase, la traduction « livré au pillage » au lieu de « pillé » insinuerait méchamment d'après M. Kuttner un ordre donné par des officiers. La philologie de M. Kuttner est ici en défaut. L'expression « livrer au pillage » n'a pas en français de ces sous-entendus. — Dans la troisième phrase, c'est le mot « crevé » pour traduire « verloren » qui choque le professeur allemand ; c'est l'anodin « perdu » qu'il voudrait y voir substitué. Voyons le contexte, que (sans doute par hasard?) M. Kuttner a omis de reproduire. On y lit : « Une femme avec deux enfants ; l'un avait une grande blessure à la tête et perdu un œil. » Le lecteur jugera si, dans la pensée de l'écrivain, spectateur de la scène, cette « perte » d'un œil était accidentelle ou si elle avait un rapport avec la « grande blessure à la tête », et si M. Bédier a exagéré en rendant « verloren » par « crevé ». — Dans la quatrième phrase, le caractère littéral de la traduction française n'est pas contesté. M. Kuttner cependant voudrait remplacer « les civils », qui désigne tous les habitants d'un village, par « ces civils », qui désignerait seulement une cinquantaine d'entre eux, dont il a été question quelques lignes plus haut et qui avaient tiré, dit l'auteur du carnet, d'un clocher sur les troupes. Interprétation plausible et que la traduction française n'écarte pas plus que le texte allemand. Dans le doute, M. Bédier a bien fait de s'en tenir au sens littéral. — Dans la cinquième phrase enfin, M. Kuttner ne pardonne pas à M. Bédier d'avoir omis la traduction des mots *sondern ausreissen wollte*, qui signifient « mais voulait s'échapper ». Je ne

vois pas en quoi le sens de la phrase ou la portée de l'acte commis s'en trouve modifié.

Tel est le réquisitoire de M. Kuttner. Pense-t-il sérieusement que ces chicanes diminuent si peu que ce soit l'abomination des faits incontestés et incontestables, révélés par M. Bédier, et qui — sauf en Allemagne, où ne s'est jusqu'ici trouvé aucun honnête homme pour les flétrir — ont soulevé et souleveront longtemps encore l'indignation du monde entier? Cette abomination, M. Kuttner s'en rend si bien compte lui-même que des dix-huit fac-similés de M. Bédier il n'en reproduit que deux. C'est ce qu'il appelle (p. 5) « sich die Dokumente der Reihe nach ansehen ». Encore s'est-il gardé de transcrire en imprimé ces écritures photographiées et presque illisibles, comme il le fait cependant pour toutes les autres photographies de manuscrits fournies par lui-même au débat.

Il n'y aurait rien d'autre à dire de ce pauvre libelle, si l'auteur, prenant l'offensive à son tour, n'avait cherché à démontrer par des extraits empruntés à des carnets de route français saisis par les Allemands que nos soldats, en fait de sauvagerie, ne sont pas demeurés en reste. Nous ne saurions assez recommander aux neutres la lecture de ces textes. Elle leur révélera deux choses. La première, c'est que nos troupes n'ont à se reprocher ni assassinats de femmes et d'enfants, ni meurtres collectifs d'habitants paisibles, ni incendies commandés de villes et de villages, ni viols de femmes et de jeunes filles, ni emploi de civils placés comme boucliers devant l'ennemi, ni pillages par ordre. Cela suffit à les différencier des troupes allemandes devant l'histoire. La deuxième constatation qu'on ne manquera pas de faire, c'est que si malheureusement des actes de pillage isolés ont été commis par nos soldats (et nous ne mobiliserons certes pas quatre-vingt-treize intellectuels pour le nier à la face du monde), les ordres les plus énergiques du commandement français (c'est M. Kuttner qui les cite) n'ont cessé de les réprimer avec la dernière sévérité. Il est fâcheux pour la cause de M. Kuttner qu'il n'ait trouvé à mettre en regard aucun ordre du jour allemand condamnant de la même manière les actes pires des soldats allemands.

Les attaques de M. Kuttner contre la France n'ont du reste point d'importance. Mais nous ne pouvons laisser passer sans y répondre une calomnie dirigée contre la Belgique, et qui vient s'ajouter à toutes celles que, sans se lasser, l'Allemagne lance contre ce noble et malheureux pays.

Essayant d'excuser des crimes qu'il ne peut nier, M. Kuttner réédite la légende des francs-tireurs belges. Les soldats allemands, affirme-t-il (p. 13), ne pouvaient en Belgique « passer à côté d'un enfant sans s'attendre à être fusillés par derrière » (!). A l'appui de sa thèse, il cite un document, un seul. Mais il est d'importance. C'est une coupure du journal *le Petit Belge* du 13 août 1914, reproduisant un récit publié par le *Telegraaf* d'Amsterdam, qui décrit



la résistance farouche opposée par la population civile d'Herstal, près Liège, à l'entrée des troupes ennemies. Vieillards et enfants tirant des fenêtres, barricades, huile bouillante versée par les femmes sur l'assaillant, rien n'y manque. Rien, sauf une toute petite chose..., la vérité.

Ouvrant en effet le livre de M. Waxweiler, *la Belgique neutre et loyale* — et M. Kuttner ne déclinera pas l'autorité morale de cet auteur — on lit à la page 227, après l'analyse du même récit emprunté à la même source, la phrase suivante : « Peu de jours après la publication de cette description horripilante, on apprenait de source officielle que rien, absolument rien ne s'était produit à Herstal, et de fait il n'y a pas eu là l'ombre de représailles. »

Bornons-nous à poser deux questions. Ou M. Kuttner, ayant à formuler contre les Belges des accusations qu'il considère comme graves, n'a même pas pris la peine d'ouvrir le livre capital de M. Waxweiler. Que faut-il alors penser de son esprit critique et de son souci d'information? Ou bien il a lu ce livre et il sait le démenti formel opposé officiellement au récit du *Telegraaf*. Que penser alors d'un « savant » qui, connaissant l'incertitude ou mieux l'inexistence de certains faits, les présente à ses lecteurs sous une forme qui doit nécessairement entraîner l'absolue conviction de leur réalité?

Ayant ainsi donné la mesure de sa probité scientifique, M. Kuttner, en conclusion, s'écrie pathétiquement : « Je vous accuse, M. Bédier, de falsification et de calomnie intentionnelles » (p. 60). Une telle apostrophe sous une telle plume ne manque pas de saveur.

Charles RIST.

---

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

— Victor MORTET. *Mélanges d'archéologie (antiquité romaine et moyen âge)*, 2<sup>e</sup> série. *Histoire de l'architecture. Lexicographie* (Paris, Aug. Picard, 1915, in-8°, iv-349 p., 13 pl.). — Nous donnons ici les titres des divers articles qu'a recueillis la piété fraternelle de M. Charles Mortet : 1<sup>o</sup> *Un très ancien devis français. Marché pour la reconstruction de l'église des Cordeliers de Provins (1284)*; 2<sup>o</sup> *Étude archéologique sur l'église abbatiale de Notre-Dame d'Alet (Languedoc, Aude)*; 3<sup>o</sup> *les Piles gallo-romaines et les textes antiques de bornage et d'arpentage*; 4<sup>o</sup> *Note sur l'architecte de l'église des Cordeliers de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle*; 5<sup>o</sup> *Anciens marchés et devis languedociens (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*; 6<sup>o</sup> *L'Expertise de la cathédrale de Chartres en 1316*; 7<sup>o</sup> *la Fabrique des églises cathédrales et la statuaire religieuse au moyen âge*; 8<sup>o</sup> *L'Age des tours et la sonnerie de Notre-Dame de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle et dans la première partie du XIV<sup>e</sup>*; 9<sup>o</sup> *L'Ancien niveau de Notre-Dame de Paris et les portes secondaires de la façade méridionale (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*; 10<sup>o</sup> *la Loge aux maçons et la forge de Notre-Dame de Paris (XIII<sup>e</sup> siècle)*; 11<sup>o</sup> *la Maîtrise d'œuvre dans les grandes constructions du XIII<sup>e</sup> siècle et la profession d'appareilleur*; 12<sup>o</sup> *Notes sur Geoffroi et Jean de Gisors, maîtres charpentiers des œuvres royales, au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle*; 13<sup>o</sup> *Un formulaire du VIII<sup>e</sup> siècle pour les fondations d'édifices et de ponts, d'après les sources d'origine antique*. Tous ces articles avaient déjà paru dans le *Bulletin monumental* de 1897 à 1913; on y a joint des notices lexicographiques où Victor Mortet s'est appliqué à définir le sens de termes techniques employés dans le vocabulaire architectural du moyen âge. Trois de ces notices (abside, déambulatoire, transept) avaient déjà paru; mais toutes les autres sont inédites; nous citerons les articles *stragulum*, *colurus*, *synopsis*, *stilus*, *volta*, etc. Comme il est dommage que Victor Mortet n'ait pu nous donner un dictionnaire d'architecture médiévale pour lequel il s'était si bien préparé!

C. PF.

### LA GUERRE.

— *La Guerre*. Conférences faites à l'École libre des sciences politiques (Paris, Félix Alcan, 1915, in-16, 227 p.). — Chaque année, la

Société des anciens élèves de l'École des sciences politiques organise une série de conférences dans lesquelles sont étudiées les principales questions du moment. La guerre n'a point interrompu cet usage; un auditoire nombreux s'est pressé dans la vaste salle et a applaudi les orateurs. On a eu mille fois raison de réunir et de publier ces conférences qui naturellement portent toutes sur la guerre.

Elles sont au nombre de cinq. M. Émile BOURGEOIS a étudié les *Origines de la guerre*, non point les origines lointaines, celles qui ont été produites par l'annexion de l'Alsace-Lorraine, par le développement économique de l'Allemagne, par sa politique coloniale, par les excitations de sa caste militariste, mais les origines immédiates, diplomatiques. M. Bourgeois discute les incidents qui se sont produits dans la dernière semaine de juillet 1914, la semaine tragique. Pour lui, la journée décisive fut celle du lundi 27 juillet. L'empereur Guillaume II est revenu soudainement la veille à Kiel; le 27, il a repris contact avec ses ministres et dès lors tout espoir de paix est perdu; de la querelle de l'Autriche avec la Serbie il fait sa querelle à lui; et quand le 30 juillet l'Autriche, redoutant la conflagration générale, est sur le point de revenir en arrière, l'Allemagne brusque les choses et envoie son ultimatum à la Russie<sup>1</sup>. La responsabilité de l'empereur apparaît donc clairement, et pourtant cet homme a osé dire au bout d'un an de guerre : « Devant Dieu et devant l'Histoire, je jure que je n'ai pas voulu cette guerre. » Dieu et l'Histoire jugeront. — M. Louis RENAULT a pris pour sujet : *l'Allemagne et le droit des gens*. Rapprochement piquant, ce titre est celui d'un article paru dans la *Revue politique internationale* en mai 1914 et où le professeur Schücking se plaignait de ce que la nation allemande, corrompue par la politique réaliste de Bismarck, n'ait pas montré un goût très vif pour le droit international. Comment dans la lutte actuelle les Allemands auraient-ils respecté ce droit? M. Renault expose la violation du Luxembourg et de la Belgique, leurs procédés barbares de faire la guerre. Il rappelle, avec sa haute autorité juridique, les principes éternels, et il conclut : « Je crois fermement que nous sommes déliés de tout engagement envers les Allemands à raison de leur conduite, mais que nous ne sommes pas déliés de tout engagement envers nous-mêmes... Il y aura là, dit-on, une cause de faiblesse. Oui. Mais il y a une cause de grandeur morale, de valeur morale, et c'est cela que nous ne devons pas abdiquer ». — M. le général MALLETERRE, à peine remis de ses blessures, a parlé, dans sa conférence sur la *Guerre et les armées, la victoire des forces morales*, de la bataille de la Marne et a dit les raisons de notre succès, l'admirable science militaire du général en chef et l'enthousiasme des soldats : les forces morales l'ont emporté sur les forces matérielles. — M. Raphaël-Georges LÉVY, dans la *Guerre et*

1. L'auteur de : *J'accuse* croit que la date critique est le 29 juillet après la grande conférence tenue à Potsdam. On lira à ce sujet les observations de M. Louis Eisenmann, *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 402 et 403.

les finances, a passé en revue avec une grande précision la situation financière des deux groupes de belligérants et aussi celle des pays neutres (l'Italie ne s'était pas encore déclarée à ce moment). Sa conclusion est : « La force financière de la France est aussi grande qu'elle l'a jamais été et elle doit nous inspirer la plus absolue confiance. » — Enfin, dans *l'Industrie moderne et la guerre*, M. Daniel BELLET, après s'être excusé d'associer ces deux mots : industrie et guerre, étudie successivement, dans leurs fonctions militaires, la métallurgie, la chimie, les chemins de fer, les automobiles, la transmission télégraphique. L'Allemagne avait sur nous une grande avance; mais nous sommes en train, disait M. Bellet le 27 février, de rattraper le temps perdu, puisque chez nous la machine se complète par un rouage qui pense, l'ouvrier de la machine. Et depuis il est apparu de plus en plus que la guerre est autant une lutte de machines et de munitions que de soldats.

C. PF.

— É. DURKHEIM. « *L'Allemagne au-dessus de tout.* » *La mentalité allemande et la guerre* (Paris, Armand Colin, 1915, in-8°, 47 p.). — Ch. SEIGNOBOS. *1815-1915. Du Congrès de Vienne à la guerre de 1914* (Ibid., 1915, in-8°, 35 p.; chaque brochure : 0 fr. 50). — Les deux brochures ont paru dans la collection de propagande : *Études et documents sur la guerre*. M. E. Durkheim expose la doctrine sur l'État telle que l'a professée pendant longtemps à Berlin l'historien Henri de Treitschke : l'État est une véritable entité indépendante des individus qui le composent et cet État doit être puissance; il est au-dessus des lois internationales, au-dessus de la morale, au-dessus de la Société civile, tout doit plier devant lui. Et ces idées ne sont pas personnelles à l'auteur de : *Die Politik*; son système n'est point original; ce sont les idées courantes en Allemagne depuis une trentaine d'années; elles ne sont que l'expression de la mentalité allemande. Or, cette mentalité explique la manière dont la guerre actuelle a été conduite, la violation de la neutralité belge et des conventions de La Haye, les menaces adressées aux petits pays, les incendies et les massacres, la négation du droit des nationalités. L'État brise tout ce qui s'oppose à son omnipotence. Mais gare à ceux qui tentent d'appliquer jusqu'au bout une telle théorie! Contre eux se liguent les forces de résistance; elles viennent rappeler qu'à toute volonté humaine il est des bornes et une mesure, et qu'on ne s'affranchit pas impunément de toute règle. — La brochure de M. Seignobos avait déjà paru sous forme d'article dans la *Revue de Paris*, et la *Revue historique* (t. CXIX, p. 453) en a signalé les conclusions. Tout est à méditer dans cette étude où tour à tour on montre l'œuvre du Congrès de Vienne et son écroulement, le nouveau système européen, créé par l'Allemagne, et les causes de la guerre de 1914. M. Seignobos sait trouver des formules heureuses, qui jettent la lumière sur une situation ou sur une politique; quelques-unes sont peut-être un peu tranchantes et absolues. Est-il bien vrai que de 1871 à 1888 « Fafner, ayant

conquis l'or du Rhin, se retirait dans sa caverne » ? Et les menaces adressées à la France en 1875 dont il a été question une page plus haut ? Et toute l'œuvre de la Russie dans la péninsule balkanique revisée au Congrès de Berlin de 1878 ?

C. Pf.

— 1914-1915. *La vie de guerre contée par les soldats*. Lettres recueillies et publiées par Charles FOLEY (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-12, VIII-298 p.; prix : 3 fr. 50). — Ces lettres, qui datent du mois d'août 1914 à la fin de janvier 1915, avaient déjà paru dans l'*Écho de Paris* et l'on a plaisir à les relire dans le volume. Les signataires, à une exception près — le nom nous est révélé par la table des matières (n° II) — sont désignés par de simples initiales. Ce sont des aumôniers qui racontent simplement la manière dont ils ont rempli leur pieux ministère; des officiers qui nous disent leur affection et leur admiration pour leurs hommes; des soldats qui nous livrent des tableaux de guerre, de saisissante réalité et d'émotion poignante. Il est dommage seulement que les noms de lieux aient été presque partout supprimés; il ne nous est pas possible le plus souvent de deviner quel fut le théâtre de ces exploits. — C. Pf.

— *Les indésirés*. Documents recueillis. Solution gouvernementale (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-16, 74 p.; prix : 0 fr. 75). — « C'est un horrible sujet », écrit M. Léon Goulette dans la préface, et nous ne nous y arrêterons pas. Il s'agit de savoir ce que doivent devenir les enfants nés des viols commis par les soldats allemands. On nous donne le résultat des enquêtes faites sur cette question par la *Revue*, la *Bataille syndicaliste*, la *Française* et les articles écrits à ce sujet par une série de journaux. On sait que le gouvernement a décidé que les « intrus » seraient confiés à l'Assistance publique.

C. Pf.

— Charles BONNEFON. *Croyez en la France* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-16, 63 p.; prix : 0 fr. 50). — C'est une série de six conférences faites en décembre et janvier dernier devant les soldats de la caserne Montcalm à Nîmes sur les causes de la guerre, sur sa signification, sur le drapeau, etc., par un ancien correspondant du *Figaro* à Berlin. La plus éloquente me paraît être la sixième, où l'auteur s'adresse aux recrues de la classe 1915 et, leur parlant de la patrie, les exhorte à faire leur devoir.

C. Pf.

— Lucien DE BONNEFON. *La France de demain* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-16, 22 p.; prix : 0 fr. 30). — L'auteur fait des tableaux de ce que sera l'armée après la guerre et discute les conditions de la paix. Il partage la rive gauche du Rhin entre la France et la Belgique, donnant à la première la partie inférieure (*sic* pour le sud), à la seconde la partie supérieure (*sic* pour le nord). Insignifiant.

C. Pf.

— *La victoire en Lorraine*. Carnet d'un officier de dragons (Paris



et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8°, 76 p.; prix : 1 fr. 25). — Premier fascicule d'une collection nouvelle, intitulée : *la Guerre, les récits des témoins*. Un officier de dragons y expose ses impressions de campagne depuis le 19 août où son escadron reçut l'ordre de se retirer d'Altkirch, jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre où il fut lui-même grièvement blessé dans une chaude action à Hénaménil sur les bords du canal de la Marne au Rhin, le long du Sanon, au nord de Lunéville. Nous assistons avec l'auteur à cette suite de combats glorieux qui ont barré aux ennemis la route de Nancy et sauvé cette ville. Nous le suivons à Bayon, Belchamp, Méhoncourt, Remenoville, Rehainviller, Héréménil, Lunéville, la forêt de Parroy. Le récit est alerte; il fait souvent frémir. Ce sont des impressions vécues, document précieux pour l'historien futur de cette guerre. C. Pf.

— Gaston JOLLIVET. *Six mois de guerre*, août 1914-février 1915 (Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, in-16, 343 p.; prix : 3 fr. 50). — L'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire une histoire de la guerre qui n'est pas terminée. Il a seulement voulu mettre sous les yeux du lecteur dans un ordre clair et précis les principaux faits qui se sont déroulés du 1<sup>er</sup> août 1914 au 31 janvier 1915. Après avoir exposé les préliminaires de la lutte et reproduit les documents diplomatiques les plus importants (lettre de Jules Cambon à Stephen Pichon du 22 novembre 1913 où l'ambassadeur fait connaître les nouvelles dispositions de Guillaume II et son attitude belliqueuse; rapport de Sir E. Goschen à Sir Ed. Grey sur la conversation qu'il eut le 4 août avec le chancelier allemand, etc.); après avoir raconté les séances des divers parlements au début d'août, il résume au jour le jour les événements militaires : 1<sup>o</sup> sur le front occidental; 2<sup>o</sup> sur le front oriental; 3<sup>o</sup> hors d'Europe. L'information est sûre et l'exposé net. Des plans permettent de suivre les mouvements des diverses armées, de constater leur avance ou leur recul. Une deuxième partie est intitulée : *Négociations et actes diplomatiques*. Le titre n'en est pas tout à fait exact. On y trouvera des renseignements sur les événements intérieurs des divers pays en lutte, changements de ministères, lettres des chefs d'État, articles de journaux, dispositions des neutres, etc. Une troisième partie s'appelle : *À côté de la guerre*; elle renferme des anecdotes sur la vie des tranchées, des traits d'héroïsme d'après les citations à l'ordre du jour, etc. En somme, c'est un ouvrage à consulter, pour retrouver tel ou tel fait à sa date exacte; il y manque une table des noms propres qui eût rendu les recherches plus faciles. C. Pf.

— Henry POGGI. *L'opinion publique en Suisse. Idées et impressions d'un neutre* (Paris, Armand Colin, 1915, in-12, 32 p.; prix : 0 fr. 50). — Cette étude avait paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1915. M. Maurice Barrès a écrit à l'auteur : « Faites-en donc une plaquette bon marché que vous répandrez très largement en France. » Le conseil a été suivi et l'étude notablement augmentée. On connaîtra par elle les idées et les sentiments de la

Suisse romande sur la guerre actuelle et l'évolution graduelle de l'opinion dans la Suisse alémanique.

C. Pf.

— Remy DE GOURMONT. *Pendant l'orage* (Paris, Édouard Champion, 1915, in-4°, 128 p.; prix : 5 fr.). — C'est un volume magnifique qui doit se vendre au profit de l'Œuvre du vêtement du prisonnier de guerre. L'éditeur nous en a adressé un très bel exemplaire, spécialement imprimé pour la *Revue historique*, et nous tenons à le remercier de cette aimable attention. Le volume contient des notes prises par M. de Gourmont au jour le jour sur les événements actuels depuis le 9 octobre 1914 jusqu'au 19 avril 1915. Chacun de ces entrefilets, fort court, est tout plein d'idées généreuses; on y devine une sensibilité très vive, une émotion contenue, mais d'autant plus communicative, un amour profond de la France, de sa littérature, de ses arts, de tout ce qui fait sa grâce et sa beauté, une haine véhémente de la barbarie et du mensonge; et l'on y admire une langue saine et châtiée, qui ne dédaigne pas le trait, qui sait être forte sans aucune déclamation. Comment choisir entre cette cinquantaine d'articles? Signalons pour tant ceux qui sont consacrés aux écrivains morts dans cette guerre. Le volume est dédié à l'un d'entre eux, Jean-Pierre Barbier, tombé au champ d'honneur le 26 décembre 1914, et le dernier entrefilet porte pour titre : « Le fleuve monte », le fleuve de sang. Soixante-dix-neuf écrivains étaient tombés en avril. « Ceux que je veux pleurer plus spécialement aujourd'hui ne figurent même pas sur ces listes. Ce sont les poètes, les écrivains, les créateurs de l'art ou de la pensée qui n'étaient encore rien qu'une fleur à peine ouverte et qui ont été et qui seront fauchés avant d'être connus même d'eux-mêmes. Des générations ont vécu, ont peiné, ont obscurément pensé à celui en lequel elles s'épanouiraient un jour, et voilà qu'il est tombé, comme la vie s'ouvrait pour lui. *Salvete, flores martyrum.* »

C. Pf.

— Eugenio RIGNANO. *Les facteurs de la guerre et le problème de la paix* (Bologna, Nicolò Zanichelli, in-8°, 47 p. Extrait de *Scientia*, juin 1915). — On sait que la revue italienne *Scientia* a invité les savants de tous les pays, tant belligérants que neutres, à rechercher les causes de la guerre actuelle. M. Rignano, directeur de la revue, fait en quelque sorte la synthèse des divers articles qu'il a publiés; ceux de Lévy-Brühl, Landry, Havet pour la France; Meyer, Wundt, Brentano, Hartmann pour l'Allemagne; Vinogradoff, Lodge, Collins pour l'Angleterre, etc., et il montre, en somme, que les facteurs de la guerre ont été multiples : tension franco-allemande à cause de l'Alsace-Lorraine, tension anglo-allemande à cause des aspirations impérialistes de l'Allemagne menaçant l'empire britannique et l'Angleterre elle-même; tension entre le groupe austro-allemand et la Russie, tous deux recherchant une suprématie dans la péninsule des Balkans; et c'est la première partie de la brochure. Dans la seconde, qui est naturellement plus hypothétique, il recherche ce que sera la paix future. Il espère qu'en Europe le principe de nationalité recevra partout satis-

faction, que Constantinople et les détroits seront internationalisés, que les puissances européennes alliées recevront chacune une sphère d'influence dans la Turquie asiatique, à l'exclusion de l'Allemagne et de l'Autriche. Il espère aussi que cette paix future, en faisant disparaître les multiples facteurs de la guerre présente, sera sinon définitive, du moins de longue durée. Qu'il en puisse être ainsi et que l'humanité réalise le second stade de son développement : les tribunaux d'État empêchent aujourd'hui les individus de recourir à la violence et châtent les coupables; que des tribunaux internationaux apaisent de même les différends entre les peuples. Ne serait-ce là qu'un beau rêve?

C. Pr.

— Henri HAUSER. *Comment un Allemand jugeait la France en septembre 1914* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 12 p. Extrait de la *Revue du mois*); Id. *La Serbie dans la crise européenne* (Dijon, Darentière, 1915, in-8°, 16 p.). — L'Allemand est un membre du Reichstag, Friedrich Neumann. Au début de septembre, alors qu'il voyait l'armée de von Kluck devant Paris, il osait proposer que la France partageât avec l'Allemagne le Congo belge et même la Belgique. Quel peuple nous supposait-il donc? — La seconde brochure contient la conférence faite par M. Hauser à Dijon lors « de la journée serbe », le 27 mars dernier. L'histoire de la Serbie est fort bien résumée. M. Hauser insiste sur les poèmes serbes, celui de l'impératrice Militza, la *Tête de Lazar*, ceux consacrés à Marko Kraliévitich. Description éloquente de la grande bataille livrée en décembre 1914 sur les lignes de Valiévo; seuls de tous les alliés, les Serbes ont chassé jusqu'ici l'ennemi du territoire national.

C. Pr.

— Charles BAILLOD. *Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre*. Préface de Maurice AZAM (Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1915, in-12, xvi-110 p.). — En lisant une revue qui publiait les chiffres comparés des importations et des exportations de l'Allemagne en 1909 (importations : 41 milliards 75 millions, exportations : 8 milliards 575 millions), l'auteur eut une révélation : l'Allemagne est ruinée et ne peut chercher le salut que dans la guerre. Et sans doute le facteur économique est une des causes de la guerre, mais ce n'est pas la cause unique, et ce n'est pas, à notre avis, la cause primordiale. M. Azam, dans la préface, écrit : « M. Charles Baillod nous apporte, sinon la vérité tout entière, au moins un éclaircissement qui jaillit à la façon du projecteur d'un phare dans une nuit très noire. » Nous devons avouer que, pour notre part, nous n'avons pas toujours saisi les raisonnements de M. Charles Baillod, et obscure nous paraît sa définition du droit qui serait l'acceptation du fait historique.

C. Pr.

— El. ALTIAR. *Journal d'une Française en Allemagne, juillet-octobre 1914* (Paris, librairie académique Perrin et C<sup>ie</sup>, in-12, xi-298 p.; prix : 3 fr. 50). — Nous avons déjà, en analysant la *Revue de Paris*, fait connaître l'intérêt de ce journal. L'auteur, dont le nom est évi-

demment un nom de plume, se trouvait, nous dit une note de l'éditeur, M. Charles Vellay, depuis le mois de juin, en visite chez une princesse allemande, Française de naissance, quand la déclaration de guerre éclata. Elle était alors en Silésie et commença le 27 juillet à noter sur son Journal tout ce qu'elle apprenait autour d'elle; elle n'était donc pas en situation de rien savoir, sinon les on dit colportés par les journaux ou dans les conversations particulières avec des gens aussi mal informés qu'elle; mais elle a noté et analysé avec pénétration les sentiments qu'elle éprouva soit à la frontière russe, soit ensuite à Berlin pendant les tragiques semaines de l'invasion allemande en Belgique et en France, de l'invasion russe en Prusse orientale. Elle montre ce qu'il y eut de naïvement factice dans l'enthousiasme populaire, entretenu par un impudent mélange de nouvelles vraies et fausses; elle constate sans étonnement et avec une forte dose de scepticisme amusé l'infatuation de pangermanistes notoires, tels que Wilamowitz-Moellendorf (appelé deux fois à tort *Wilamowitch*), qu'elle a entendu à Charlottenbourg et à Berlin et dont on ne s'étonne plus de trouver le nom dans la liste des Quatre-vingt-treize. Les tribulations du retour en France sont racontées avec une bonne humeur narquoise qui est la marque d'une âme bien trempée. La lecture de ce Journal est très attachante. M. Vellay l'a reproduit tel quel, glissant çà et là quelque note discrète. En appendice, on a reproduit une *Lettre aux Suédois* par Aage Madelung, qui appelle ses compatriotes aux armes à côté de l'Allemagne (*Berliner Tageblatt*, 1<sup>er</sup> septembre); une lettre du Dr Hirth, de Vienne, adressée « à M. R., membre de l'Académie française », où il dit pourquoi il rompt à jamais ses liens d'amitié avec lui et avec tous les Français en général (*Ibid.*, 7 septembre); une lettre de M. de Bethmann-Hollweg au *Ritzaus* (*sic!*) de Copenhague (*Ibid.*, 14 septembre); un manifeste de Wilhelm Ostwald sur « l'Europe sous l'hégémonie allemande » (*Internationale Monatschrift für Wissenschaft*, 15 septembre); une protestation de H. S. Chamberlain déclarant que, pendant trente années qu'il a passées en Allemagne, il n'a pas rencontré « un seul homme qui ait voulu la guerre, pas un seul! » (*Ibid.*, octobre); deux lettres du professeur Lasson (29 et 30 septembre); enfin, une interview accordée par le professeur Ostwald au *Dagen* de Stockholm et déjà publiée dans le *Temps* du 26 novembre. Ch. B.

## HISTOIRE DE FRANCE.

— L. DELAUD. *Vers Constantinople. Une tradition française* (Paris, Louis de Soye, 1915, in-8°, 21 p. Extrait du *Correspondant*).

— Sous l'ancienne monarchie, la politique française d'une part s'est appuyée sur les Turcs; de l'autre, elle a toujours eu des velléités de conquérir Constantinople. Ce sont ces velléités que nous fait connaître M. Delavaud en cette brochure. Il commence à l'année 1495

où Charles VIII acheta ses droits à l'héritier de Constantin XIII; il nous conduit jusqu'à la période de 1685-1687 où un commissaire général de la marine, Gravier d'Ortières, rédigea une série de mémoires sur l'état des fortifications des Dardanelles, sur les forces nécessaires pour prendre Constantinople, etc. La guerre de la ligue d'Augsbourg imposa à Louis XIV une autre politique : contre la maison d'Autriche il fit alliance avec la Porte.

C. PF.

— L. DELAUD. *Scènes de la vie diplomatique au XVIII<sup>e</sup> siècle, 1712-1714* (Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1914, in-4<sup>e</sup>, 39 p. Extrait de la *Revue du XVIII<sup>e</sup> siècle*). — M. Delaud nous montre les dehors et les « dessous » du congrès d'Utrecht. Fort pittoresque sa description de la petite ville des Pays-Bas pendant l'année 1712 et au début de 1713; fort amusants ses portraits de quelques plénipotentiaires, le maréchal d'Huxelles, l'abbé de Polignac du côté français; le comte de Tarouca, ministre du Portugal; l'abbé Passionei, ministre du Saint-Siège. On nous décrit les fêtes, les représentations théâtrales et surtout les intrigues galantes. L'héroïne est la duchesse de Saint-Pierre, sœur du marquis de Torcy; elle accompagna au congrès son jaloux de mari qui venait réclamer la principauté de Sabionetta, aux environs de Mantoue, et dont l'empereur avait disposé en faveur du duc de Guastalla. Elle séduisit tous les cœurs; mais, hélas! le traité fut signé au 11 avril 1713 sans que les droits du duc eussent été reconnus. On vit encore Saint-Pierre et sa femme — avec Passionei — à Baden, en 1714, lors des dernières négociations; le traité de Baden à son tour fut paraphé et le duc était simplement invité à fournir titres et mémoires à l'empereur. Malgré la grâce de sa femme, il avait échoué.

C. PF.

— Henry LEMONNIER. *Notes sur l'ancienne Sorbonne* (extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, mai-juin 1915). — De l'ancienne église de la Sorbonne, construite par Jacques Le Mercier, des nombreuses statues qui l'ornaient, œuvres de Simon Guillain et de Berthelot, des deux magnifiques autels dont l'un passait pour avoir été dessiné par Charles Le Brun, il ne reste aujourd'hui rien que les murs de l'édifice et aussi fort heureusement l'admirable tombeau de Richelieu par Girardon. M. Lemonnier, dans cet article, décrit l'ancienne église et ses monuments; il soulève, en passant, un grand nombre de problèmes d'histoire de l'art auxquels il donne une solution élégante.

C. PF.

— Albert DEPRÉAUX. *L'Odyssée d'un Orléanais pendant la Révolution. Souvenirs de Charles Levé, 4 juin 1769-4 brumaire an V, 25 octobre 1796* (Orléans, Paul Pigelet et fils, 1914, in-8<sup>e</sup>, XIII-174 p. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*). — On connaît les travaux de M. Depréaux sur les gardes d'honneur pendant le premier empire et sur les affiches de recrutement. Voici un curieux document qu'il livre à la publicité; ce sont les souvenirs d'un Orléanais, Charles Levé, né le 4 juin 1769,



d'origine modeste, d'instruction assez médiocre, et qui, en somme, ne fut point mêlé directement à des événements bien extraordinaires. Levé entra comme canonier dans la garde nationale d'Orléans; quand, à la suite de la déplorable affaire Léonard Bourdon, cette garde fut désarmée, il s'engagea, le 27 avril 1793, dans la légion du Nord, commandée par Westermann, et Levé nous fait connaître les exploits de cette légion contre les Vendéens jusqu'à l'attaque de Châtillon-sur-Sèvre (3 juillet); c'est la partie la plus intéressante de ses souvenirs. La suite nous apprend qu'ayant échoué à l'hôpital de Châtillon, Levé fut pris par les Vendéens, qu'il vécut avec eux jusqu'à leur échec à Angers en décembre, qu'il fut alors suspect aux républicains et cité devant le tribunal révolutionnaire d'Angers. Après son acquittement, il sollicite certificats sur certificats pour être libéré du service; à la date où s'arrête son manuscrit, soit au 25 octobre 1796, il n'a pu encore obtenir son congé; il ne l'aura que le 14 ventôse an IX, soit le 5 mars 1801 (l'imprimeur a mis à tort, p. xi, 5 mai). M. Depréaux a édité ces mémoires avec beaucoup de soin, peut-être avec plus de soin qu'ils ne méritaient. Il y a ajouté quelques notes et une bonne table alphabétique; il les a même embellis d'illustrations: portrait de Levé, fac-similé du manuscrit et de diverses pièces, boutons et plaque de gibernes de la garde nationale à Orléans en 1790, etc. C. PF.

— Noël AYMÈS. *Iéna* (Paris, Bloud et Gay, 1913, in-8°, 108 p., illustré; dans la collection des *Victoires françaises*, dirigée par l'auteur). — Un récit court, vivant, bien informé, mais sans détails techniques, de nos grandes victoires pourrait être bien accueilli par le public et rendre service à l'enseignement. Ce genre d'ouvrages n'est pas facile à réussir. Les plus grands maîtres y ont échoué parfois. *L'Iéna* de M. Aymès n'est pas un modèle à imiter. L'information est médiocre et peu originale: Houssaye et Bonnal pour l'exposé de la manœuvre, Marbot et Coignet pour le pittoresque. Il y a du décousu, des digressions, des remarques presque puériles, un style inattendu: Ney « crâne », Brunswick « a le génie de la gaffe », etc. L'effort de l'auteur est sincère et louable: on y souhaiterait un meilleur résultat.

R. G.

— Edmond POUPÉ. *La cour prévôtale du Var, 1816-1818* (Draguignan, H. Cauvin, 1915, in-8°, 80 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, t. XXX). — Étude très consciencieuse. L'auteur a dépouillé avec soin les dossiers de la cour, déposés aux archives du Var. Il a fait une statistique de toutes les affaires; vingt-sept, de beaucoup les plus nombreuses, sont des affaires de vol. Conclusion: pour les affaires de droit commun, ce tribunal d'exception n'a pas montré plus de sévérité que les juridictions ordinaires; pour les affaires politiques, si, au début, les juges se sont rendus coupables d'un excès de zèle, ils se sont ensuite ressaisis et ont prononcé leurs jugements avec impartialité.

C. PF.

— Général F. CANONGE. *Histoire de l'invasion allemande en 1870-1871* (Paris, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1915, in-12, 370 p.). — Ce n'est pas une histoire au jour le jour de l'invasion allemande de 1870-1871 que nous présente l'ancien professeur à l'École supérieure de guerre; on n'y voit pas comment cette invasion s'est étendue peu à peu à l'est, au nord, au centre, à l'ouest; c'est un récit des méfaits et des crimes commis par les Allemands durant l'invasion et rangés par ordre de catégories. On y lit d'abord ceux dont ils se sont rendus coupables durant les opérations militaires: pillages, incendies, bombardements, amendes énormes infligées aux villes ouvertes qui s'étaient défendues; ainsi Saint-Quentin, Rambervillers, Châteaudun, qui forment, comme écrit l'auteur, « une véritable trinité patriotique », réquisitions et vols à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Viennent ensuite les attentats et contre les personnes et contre les biens qui se sont produits après les opérations militaires, pendant la durée de la guerre, système des otages, réquisitions excessives, perception abusive des impôts, etc. Le 28 janvier 1871 furent signés l'armistice, et, à quelque temps de là, le 10 mai 1871, le traité de Francfort; mais une partie du territoire français devait rester occupée jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre de cinq milliards, et en fait les Allemands restèrent chez nous jusqu'en septembre 1873. Quelle fut leur conduite dans cet intervalle, M. Canonge nous le dit dans sa troisième partie. Tous les faits cités sont empruntés à des monographies locales qui ont été publiées, par exemple à E. Délerot, *Versailles pendant l'occupation*; Louis Lacroix, *Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion*; E. Lavis, *l'Invasion dans le département de l'Aisne*, etc., etc. Toutes ces monographies ne sont pas toujours de valeur égale et il est dommage que M. Canonge n'en ait pas fait la critique. Nous croyons que son livre y eût gagné; mais, si de-ci de-là il y a quelque exagération, que de méfaits restent prouvés et à eux s'est ajoutée en 1914-1915 une liste bien plus longue de crimes plus abominables!

C. PF.

## HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

— « *Chiffons de papier* » qui n'ont pas été déchirés. Rod. REUSS. *La France et l'Alsace à travers l'histoire*. Préface de M. Paul DESCHANEL (Paris, Fischbacher, 4 août 1915, in-4<sup>o</sup>, 43 p. et planches). — Ces « chiffons de papier », c'est l'acte signé à Illkirch le 30 septembre 1681 par lequel la ville de Strasbourg se donnait à la France; c'est la protestation présentée par les députés d'Alsace-Lorraine, le 17 février 1871, contre tout projet d'annexion à l'Allemagne et par laquelle ils affirmaient bien haut l'éternel attachement de ces provinces à la mère patrie. On trouve dans la brochure le fac-similé de ces deux documents avec trois belles gravures: l'*Alsacienne*, de J.-J. Henner; *A la frontière*, statuette de F.-A. Bartholdi; *Strasbourg pendant le siège*, d'après le tableau de François Ehrmann.

Notre collaborateur M. Rod. Reuss a accompagné ces planches d'une courte, mais substantielle étude sur les relations de l'Alsace avec la France à travers les âges. Que de faits il a réussi à faire entrer dans ces quelques pages où tout est net, précis, exact ! On devine qu'il pourrait appuyer chacun d'eux sur les preuves les plus multiples et les plus sûres. M. Reuss suit surtout les diverses étapes de l'assimilation complète de l'Alsace à la France. Il prouve fort bien qu'elle ne fut achevée que sous la Révolution : « Assurément, dès avant 1789, il y avait en Alsace des sympathies françaises ; mais c'est bien la Révolution qui forge l'accord en son immense fournaise, qui fait la soudure définitive, matérielle et morale, entre la grande et la petite patrie ; c'est elle qui donne à cette dernière une si profonde empreinte qu'un demi-siècle d'annexion germanique et de pression savante n'a pu en effacer la trace. » Tout le monde en France et au dehors voudra lire ces pages émues et vibrantes. M. Paul Deschanel, dans sa préface, examine les leçons que peuvent fournir pour l'avenir les deux documents publiés : la capitulation strasbourgeoise ; elle montre que nous devons respecter dans l'Alsace reconquise les traditions locales, maintenir l'originalité et l'unité spirituelle de son âme ; la protestation — elle fut très belle et très digne ; — les critiques de M. Deschanel ne s'appliquent qu'à la motion dont elle fut suivie et que l'Assemblée nationale dut écarter, indiquant ainsi d'avance qu'elle ratifierait la cession de partie des deux provinces. C. PF.

— Camille JULLIAN. *Le Rhin gaulois* (Paris, Attinger frères, [1915], in-16, 59 p.). — Les Prussiens chantent le « Rhin allemand » ; mais en réalité le Rhin est un fleuve gaulois : dans les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, il coulait au milieu du grand empire gaulois ; puis, au temps de la domination romaine, il devint fossé de défense contre les Germains. L'Alsace est, par ses origines, par le fonds de sa population, un pays essentiellement celte et latin. La langue germanique n'y a triomphé qu'au v<sup>e</sup> siècle avec l'invasion des Alamans. Mais cet état alamanique n'eut qu'une courte existence ; Clovis chassa les Alamans au delà du Rhin qui continua de protéger le royaume des Francs contre de nouvelles incursions. C'est ce que démontre M. C. Jullian avec sa connaissance si sûre de nos origines nationales et avec cette charmante verve que connaissent bien les lecteurs de ses ouvrages. Ne nous étonnons pas qu'il fasse de *Strataburgus* un nom romain ; Végèce dit formellement que *burgus* est un terme employé dans la langue latine : *castellum parvum quem (sic) burgum vocant* (*Epit. rei militaris*, 14, 10), et il n'y a nul doute pour *Strata*. Dans le patois welsche de La Baroche en Alsace, Strasbourg se dit Etré-boro, qui rappelle tous nos *Estrée* de France ; la transformation s'est faite conformément aux mêmes règles de phonétique. C. PF.

— Ch. GUYOT. *Une application nécessaire des théories régionalistes pour l'organisation prochaine des pays reconquis* (Nancy, Berger-Levrault, in-8°, 21 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie*

de Stanislas). — Les pays reconquis, c'est l'Alsace-Lorraine; il faudra certainement y maintenir un gouverneur (ceci ne nous paraît pas évident), y créer une assemblée provinciale, organe des intérêts locaux, laisser une grande indépendance à l'administration communale, faire de la Cour de Colmar et de l'Université de Strasbourg des institutions fortes. Plus tard, on séparera de l'Alsace la partie de la Lorraine que le traité de Francfort y a jointe et on formera, avec Metz pour centre, un autre groupement provincial. Et le moment ne sera-t-il pas venu, après la guerre, de faire pour la France entière une grande réforme administrative et d'y tailler de grandes régions jouissant d'une large autonomie, sans que nulle atteinte ne soit portée à l'unité de la patrie? Tel est le souhait exprimé par M. Ch. Guyot dans cette brochure qu'anime un souffle généreux. C. PF.

## HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— J.-L. DE LANESSAN. *L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II* (Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 147 p.; prix : 1 fr. 25). — C'est un exposé clair, fait surtout à l'aide d'ouvrages français, comme ceux de G. Bourdon, Lucien Hubert, Pierre Baudin, Georges Blondel, Moyset, ou encore d'ouvrages traduits en français, comme ceux de Wickham Steed ou du prince de Bulow; de copieuses citations leur sont empruntées. M. de Lanessan oppose la politique de Bismarck de 1871 à 1888 à celle de Guillaume II. Bismarck crée la Triple-Alliance et dirige à peu près souverainement la politique de l'Autriche et de l'Italie; il suscite la discorde entre l'Angleterre et la France en favorisant la politique de la première en Égypte; il lie la Russie à l'Allemagne par l'entente secrète de 1884. Guillaume II, par ses ambitions démesurées, sa politique maritime et coloniale, voit se former successivement le rapprochement de la France et la Russie (la Double-Alliance), de la France avec l'Angleterre et de celle-ci avec la Russie (la Triple-Entente). L'Italie, alliée mais non pas amie de l'Autriche, se rapproche de l'Angleterre et fait un « tour de valse » avec la France. La Turquie, que l'Allemagne a encouragée et armée, est battue en 1912 dans la guerre balkanique. La situation économique intérieure devient grave, à cause de la surproduction; c'est « celle d'un joueur abusant de la veine et s'exposant à toutes les causes de ruine ». La situation politique laisse à désirer; la personne de l'Empereur a été découverte en 1908; le suffrage universel par lequel est élu le Reichstag est réclamé pour le Landtag de Prusse et ces assemblées veulent un droit de contrôle. Telles sont les conclusions de deux chapitres de ce volume qui font pendants. Nous les relirons bientôt dans un ouvrage plus étendu, en même temps que les deux chapitres d'une autre brochure : *Pourquoi les Germains seront vaincus*, déjà mentionnée dans la *Rev. histor.* (t. CXIX, p. 193). Il sera nécessaire, dans la réimpression, de corriger l'orthographe des noms propres allemands; il faut qu'on

écrite le peintre Lehnbach et non *Leimbach* (p. 128, n. 1), Mecklenbourg (et mieux Mecklenburg)-Schwerin et non *Schwerein*, Oldenburg et non *Holdenbourg*, Saxe-Altenburg et non *Holttenburg*, Anhalt et non *Hanhalt*, Schwarzburg et non *Schwarzburg*, Bremen ou Brême et non *Brehme*, etc. (voir p. 4, n. 1). C. Pf.

— Edmond LASKINE. *Les socialistes du Kaiser. La fin d'un mensonge* (Paris, H. Floury, 1915, in-8°, 79 p.; prix : 0 fr. 75, dans la collection : *la Grande guerre*). — Que la Sozialdemokratie se soit ralliée à l'impérialisme germanique, qu'elle ait approuvé et même préparé la guerre actuelle, c'est ce que M. Laskine n'a pas de peine à établir dans les sept premiers chapitres de cette brochure qui avaient déjà paru dans le journal *le Matin*. Mais que cette attitude soit d'accord avec les doctrines des fondateurs du socialisme, Karl Marx et Friedrich Engels, comme il essaie de le démontrer dans les chapitres VIII et IX, jusqu'ici inédits, voilà ce dont il ne nous a pas convaincu. Les citations qu'il a tirées des quatre volumes de la *Correspondance* prouvent simplement que Marx et Engels étaient mal informés sur la France dont ils parlent à la légère; mais pourquoi suspecter leur sincérité quand ils protestent contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine? Nous croyons plutôt que la presque totalité des socialistes allemands de 1914 ont trahi leurs principes et renié leurs chefs; leur responsabilité n'en devient que plus lourde. C. Pf.

## HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Marius ANDRÉ. *La Catalogne et les germanophiles (Catalunya i els germanòfils)*. Text français. Traducció catalana de J. ALADERN (Barcelona, Llibreria espanyola, s. d., in-16, 61 p.; prix : una pesseta). — La brochure de M. André est une réponse aux articles publiés par Xenius (Eugenio d'Ors) dans le journal barcelonais *la Veu de Catalunya*, sous la rubrique : lettres à une petite Allemande. Les raisons qu'invoque l'auteur à l'appui de sa thèse sont presque exclusivement d'ordre littéraire et linguistique. M. André est un félibre, qui a sans doute entonné maintes fois le refrain chaleureux de « *coupo santo* », et, à ce titre, il s'arrête avec trop de complaisance peut-être sur la fraternité catalano-provençale. La communauté de culture est évidemment un lien très puissant; mais combien ce lien se raffermirait davantage, surtout entre nations, si à la similitude de civilisation vient s'ajouter l'accord des aspirations et des intérêts! Il eût été intéressant, par exemple, de mettre en lumière l'aspect économique des rapports entre la Catalogne et le midi de la France. Il existe à Barcelone une colonie française aussi importante par son chiffre que par sa vitalité; voilà certes un élément qui n'est pas négligeable; et M. André, qui connaît la métropole catalane, n'aurait-il pas dû insister davantage sur ce point capital?

Au reste, de la faiblesse des arguments produits par les Catalans ger-



manophiles, il ressort nettement que leur germanophilie n'est pas la résultante d'une inclination bien marquée ou d'une conviction bien profonde. Cette hostilité à notre égard, ou plutôt cette bouderie, se rencontre surtout chez des snobs, qui refusent de nous continuer leur sympathie par crainte de paraître « vieux jeu », et chez des auteurs mécontents, qui nous reprochent tacitement de ne pas prêter une attention suffisante et égale à toutes leurs productions. Quant à quelques étudiants frais émoulus des Universités allemandes, ils croient devoir afficher un zèle de néophyte; mais, soit que leur initiation ait été insuffisante, soit que leurs cerveaux aient refusé de s'assimiler l'enseignement germanique, la conception qu'ils se font des doctrines allemandes et qu'ils s'évertuent à propager autour d'eux manque de netteté et de vigueur. Les auteurs du « Manifeste des amis de l'unité morale de l'Europe » ont voulu se faire les interprètes de sentiments élevés et de pensées profondes; ils n'ont réussi qu'à se montrer obscurs, prétentieux et incohérents.

Nous ajouterons que, pour quiconque connaît les Catalans, non pas seulement par des articles de presse, mais aussi par contact direct, ces manifestations de tendresse pédante maladroitement prodiguées par des pseudo-intellectuels de Catalogne à l'égard d'une *Kultur* qui n'est pas faite pour leur tête latine ne peuvent qu'engendrer le sourire. S'il y a un peuple sur la terre qui soit peu enclin par nature à s'accommoder de la réglementation minutieuse observée dans les villes allemandes et à se courber sous le joug du militarisme prussien, c'est bien le peuple espagnol et en particulier le peuple catalan, combien plus frondeur, plus libre d'allures et plus impatient de toute autorité tracassière que notre peuple parisien lui-même! J. R.

— A. MOREL-FATIO. *L'Espagne et la guerre* (Paris, 1915, in-8°, 20 p. Extrait de la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1<sup>er</sup> mai 1915). — M. Morel-Fatio a finement analysé l'état d'esprit de nos voisins d'outre-Pyrénées. En général, les Espagnols sont mécontents de la situation présente de leur pays et leurs accès de mauvaise humeur s'exercent volontiers à nos dépens; certains même se disent obsédés de l'insistance que met l'Espagne à copier en tout sa voisine. La défaite de la France aurait pour résultat, déclarent-ils, de garantir à l'Espagne son indépendance et de lui redonner sa personnalité, prérogatives qui, de toutes façons, ne pourraient souffrir d'atteinte de la part d'un pays aussi éloigné que l'Allemagne.

Abstraction faite du groupe carliste, qui a pris une attitude anti-française ou plutôt antianglaise dès l'ouverture des hostilités, et, à l'autre bout, les républicains favorables à l'Angleterre démocratique et à la France républicaine, « aucun autre parti ne se range nettement sous les étendards des alliés ou sous les aigles d'Autriche et d'Allemagne ».

Le clergé espagnol ne pardonne pas à notre gouvernement sa politique anticongréganiste et séparatiste. Certains journaux d'extrême

droite n'ont pas eu un mot de plainte à l'endroit de la pauvre Belgique, pourtant si catholique; quelques libres penseurs n'avaient-ils pas érigé à Bruxelles un monument à Ferrer! La disparition de ce monument préoccupait à tel point les traditionalistes espagnols que le simple déplacement qui en fut fait par l'armée allemande attira plus leur attention que le bombardement impie de la cathédrale de Reims.

Dans le monde littéraire, nos amis « portent leur visière haute et leur devise bien apparente »; nos adversaires s'enveloppent de précautions et de réticences. « D'arguments un peu solides en faveur de la *Kultur* et de ses propagateurs, point. » Du côté scientifique, il est réconfortant de voir qu'un grand biologiste, M. Ramón y Cajal, condamne formellement ces agresseurs qui, beaucoup moins francs que nos ancêtres des cavernes, « écrivent des livres savants, pleins de haute philosophie, non seulement pour justifier leurs crimes et leurs iniquités, mais pour se présenter au monde comme une race supérieure à laquelle tout est permis ».

En ce qui regarde l'attitude des régionalistes, M. Morel-Fatio note les sympathies qu'a fait naître notre cause dans les milieux cultivés de Catalogne. L'activité déployée à Barcelone par la colonie allemande et le *Service d'information* germanique ne semble pas avoir été étrangère à l'éclosion du « Manifeste des amis de l'unité morale de l'Europe ». Sous des apparences altruistes et sous une forme volontairement nébuleuse, ce Manifeste cache sans doute aucun une manœuvre anonyme allemande, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle manque de franchise et de courage. Le ton philanthropique du factum avait entraîné tout d'abord l'adhésion d'excellents esprits qui, une fois éclairés sur les vrais mobiles de l'acte, se sont empressés de retirer leur signature.

M. Morel-Fatio conclut avec raison qu'entre la France et l'Espagne il n'y a pas de griefs sérieux, mais de simples malentendus : « ... rien, absolument rien n'est à prendre au tragique. Et après la victoire de nos armes, ces malentendus, ces différends seront bien vite apaisés. L'Espagne se rapprochera de nous spontanément, non pas parce qu'elle nous craindra, ce qui serait indigne d'elle, mais parce qu'elle nous estimera davantage. »

J. R.

#### HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— George Haven PUTNAM. *Memories of my youth, 1844-1865* (New-York et Londres, Putnam's Sons, 1914, in-8°, v-447 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — La famille Putnam, originaire du comté de Buckingham en Angleterre, est établie depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en Amérique. Le père de l'auteur des Mémoires que nous annonçons ouvrit en 1840 à New-York une boutique de librairie qui eut bientôt une succursale à Londres (1841), et qui, avec le temps, devint une des maisons d'édition les plus connues des deux côtés de l'Atlantique. G. H. Putnam lui-même naquit à Londres en 1844, mais il retourna avec sa famille en

Amérique en 1848. Depuis lors cependant, il ne cessa de faire de nouveaux voyages sur le continent : d'abord avec son père qui lui fit visiter en 1851 la première exposition universelle — et c'est par les souvenirs de cette visite que les *Mémoires* commencent à prendre de l'intérêt ; — puis, en 1860-1861, où il fut envoyé en Angleterre, puis en France et en Allemagne à la recherche d'un oculiste capable de le guérir de graves troubles dans la vision. Il profita de son séjour à Paris pour apprendre le français (il parle des *Marchées* (sic) des (sic) fleurs à Paris et à Bruxelles, p. 37), pour s'initier à certains côtés de la vie parisienne, vie de plaisirs artistiques et intellectuels (il avait pris pension chez un professeur du lycée Charlemagne et décrit en termes intéressants ce milieu un peu compassé, mais laborieux et sain). Puis il se rendit en Allemagne où il suivit, autant que la faiblesse de sa vue le lui permit, des cours à l'Université de Berlin, puis à celle de Göttingue. Il retrace le souvenir de ces mois d'études, coupés de longues courses à pied à travers les nombreux États qui composaient alors la Confédération germanique, avec beaucoup de simplicité, de fraîcheur, de sincérité. Il note des traits qui sont à retenir sur l'ordre matériel qui régnait à Berlin, sur l'admirable entretien des routes dans le Brandebourg, sur l'attraction exercée par Dresde au point de vue artistique, sur l'intelligence du paysan allemand bien plus cultivé que le paysan anglais, sur l'ignorance très générale où les Allemands, même les plus lettrés, vivaient à l'égard des choses et des institutions de l'Amérique. Il a d'amusants portraits de certains professeurs : le fameux chimiste Wöhler, qui chaque année lisait à ses élèves le même cours, transcrit sur le même cahier, usé sur les tranches ; l'hébraisant Ewald, qui ne cachait pas son profond mépris pour la « sacrée république des États-Unis » ; le ministre des États-Unis à Berlin, Wright, ignorant tout de l'Allemagne, attentif surtout à surveiller les jeunes étudiants américains et à empêcher que ceux d'origine allemande fussent pris par le service militaire en Prusse. Ces années d'études sont aussi celles où commence aux États-Unis la guerre civile. Généralement, autour de lui, on ne comprend rien aux causes de cette guerre, ou bien, par haine pour la République, on est convaincu de la prochaine défaite des États du Nord. Quand il a dix-huit ans, le jeune Putnam rentre dans son pays pour s'engager ; ce n'est pas sans regret qu'il renonce à la vie d'étudiant et quand, septuagénaire, il dicte ses *Mémoires*, il avoue combien il a été arrêté plus tard dans sa profession d'éditeur par des études aussi incomplètes.

La moitié du volume est occupée par les souvenirs de la guerre civile. Putnam prit part à l'invasion de la Louisiane en 1863, à la campagne du Red River et du Shenandoah Valley en 1864 ; il fut pris à la bataille de Cedar Creek et subit une assez dure captivité de cinq mois. Ses récits n'ajouteront rien, sans doute, aux faits déjà connus ; mais ils sont attachants par leur simplicité même. M. Putnam, qui avait déjà publié l'autobiographie de son père (*A Memoir of George*

Palmer Putnam), raconté assez longuement ses expériences comme prisonnier de guerre en Virginie (*A prisoner of war in Virginia, 1865*), esquissé une biographie d'A. Lincoln, que son père avait bien connu, se propose d'écrire maintenant ses souvenirs de chef d'une maison d'édition qu'il sut mener à un haut degré de notoriété. Il faut souhaiter qu'il en ait la force et qu'il en trouve le temps. Ses Mémoires de jeunesse permettent de bien augurer de ceux de l'âge mûr.

Ch. B.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— *The great roll of the pipe for the thirtieth year of the reign of king Henry II, 1183-1184* (t. XXXIII de la « Pipe roll Society », Londres, 1912, in-8°, xxxix-195 p.). — Ce rôle présente cet intérêt particulier que, si l'on ne possède pas la copie faite pour le chancelier, nous avons, ce qui vaut mieux, le rôle de l'Échiquier de Normandie pour la même année. Nous pouvons donc nous faire une idée plus complète de l'exercice financier non seulement en Angleterre, mais aussi dans le duché de Normandie. Comme d'habitude, l'introduction du volume a été rédigée par M. ROUND.

Ch. B.

— *Calendar of various Chancery rolls, 1277-1326* (collection du Maître des rôles, 1912). — Cet inventaire analytique contient un certain nombre de rôles qui, pour des raisons diverses, n'ont pas figuré dans les séries déjà constituées. Ce sont tout d'abord sept rôles de lettres closes que l'objet spécial des actes qu'ils contiennent avait fait sans doute éliminer d'abord de la série des lettres closes et que leur caractère « diplomatique » a obligé d'y réintégrer : licences pour l'exportation de la laine, ordres pour la restitution des fiefs laïcs appartenant à des membres du clergé et pour l'exemption en faveur de certains biens d'église de l'impôt du vingtième accordé par le clergé en 1297, délais accordés dans des procès de dépossession récente, délai pour le paiement de l'aide de quarante sous concédée en 1303-1304, ordres pour la révocation de dons faits au détriment du domaine royal, ordres de surseoir à la levée de l'écuage sur les terres de ceux qui avaient rendu en personne leur service militaire. Viennent ensuite l'inventaire des rôles concernant les affaires galloises sous le même règne d'Édouard I<sup>er</sup>, et enfin quatre rôles d'écuage ou de taxes accordées par ce roi pour le remplacement du service militaire personnel qui lui était dû. Un seul document, un des « close rolls » supplémentaires où ont été transcrits les procès-verbaux des grandes assises (magne assise) se rapporte à la première année du règne d'Édouard II. Le volume se termine par trois tables alphabétiques des noms propres contenus dans les « close rolls », les « welsh rolls » et les « scutage rolls ».

Ch. B.

— A. F. POLLARD. *The reign of Henry VII from contemporary sources*. Vol. III (Londres, Longmans, 1914, in-8°, 344 p.; prix :

40 sh. 6 d.). — Ce tome III et dernier (sur les précédents, voir *Rev. histor.*, t. CXVI, p. 191) comprend trois parties : 1° affaires étrangères (pièces concernant le traité d'Étaples, Perkin Warbeck, le mariage de Henri, prince de Galles, le futur Henri VIII, avec Catherine d'Aragon, les aventures de Richard de La Pole, le commerce avec les Flandres et l'Espagne, etc.); 2° documents ecclésiastiques (rapports de la couronne et de l'Église d'Angleterre avec la papauté, de l'Église et de l'État en Angleterre, les richesses de l'Église, ses libertés et les abus qu'on lui reprochait, la poursuite contre les hérétiques, les affaires traitées dans la Convocation); 3° Irlande (extraits de sources narratives et de textes législatifs). Trois appendices sur les ministres de Henri VII, la chronologie des parlements convoqués sous son règne et la valeur des monnaies. Index alphabétique pour les trois volumes. On ne pourra désormais traiter du règne de Henri VII sans recourir à cet excellent choix de documents. Ch. B.

— G. C. Moore SMITH. *Henry Tubbe* (t. V de la collection intitulée « Oxford historical and literary studies ». Oxford, at the Clarendon Press, 1915, in-8°, 119 p.; prix : 6 sh. 6 d.). — Henry Tubbe (1618-1655) est, parmi les « poetæ minores » du temps de la guerre civile, un des plus ignorés. Cependant, quelques-unes de ses satires méritent d'échapper à l'oubli parce qu'elles reflètent les sentiments des royalistes à l'égard des Puritains et en particulier de Cromwell, de même aussi quelques pièces en prose telles que le portrait d'un « Rebelle » et des lettres (1648-1655). De tout cela, l'historien ne tirera qu'un mince butin; encore faut-il lui expliquer nombre d'allusions qui ont l'air aujourd'hui d'autant d'énigmes. Voir, par exemple, les 220 vers sur le nez d'O. Cromwell! L'édition des œuvres anglaises (prose et vers) de Tubbe a été faite avec soin; on a sans doute bien fait d'omettre ses lettres latines. Ch. B.

— Depuis la dernière analyse que nous avons donnée des volumes publiés par la *R. Commission on historical manuscripts* (t. CIX, p. 235), l'activité de cette Commission s'est considérablement ralentie. Je n'ai en effet à signaler que deux rapports : *Report on the Pepys mss. preserved at Magdalen College, Cambridge* (1911, par M. E. K. PURNELL) et *Report on the mss. of Allan George Finch of Bury-on-the-Hill, Rutland*, t. I (1913, par M<sup>me</sup> S. C. LOMAS). Les papiers de Pepys, le célèbre secrétaire d'État pour la Marine sous le règne de Charles II, provenaient pour la plupart de John Evelyn, qui les tenait de sa femme, fille de Richard Brown, clerc du Conseil sous Charles I<sup>er</sup> et Charles II; envoyé comme ambassadeur à Paris en 1641, Brown y resta jusqu'à la restauration des Stuarts. Son grand-père, Sir Richard (mort en 1604), avait été introduit dans le monde officiel par Robert Dudley, comte de Leicester, à qui ou par qui ont été écrits la plupart des documents relatifs au temps d'Élisabeth qui arrivèrent aux mains de Pepys. On trouvera donc dans ces papiers



des documents intéressant le favori d'Élisabeth, en particulier une importante lettre adressée en 1567 par Thomas Blount à Leicester au sujet d'Amy Robsart; de nombreuses dépêches de Sir Henry Norreys, ambassadeur en France (1567-1569); des remontrances adressées au nom du roi de Grande-Bretagne et relatives à l'application des ordonnances sur la marine royale de France de Charles VI à Henri IV, etc. — Le rapport Finch contient, outre des lettres privées du xvi<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, la correspondance diplomatique de Heneage, comte de Winchelsea, pendant son ambassade à la Porte (1660-1668; Heneage était en même temps représentant commercial de la Levant and Turkey Company, de qui il recevait son traitement); les lettres et papiers de Sir John Finch, qui accompagna en Turquie son cousin l'ambassadeur Heneage (à noter le journal d'un voyage qu'il fit à partir de Rye jusqu'à Milan, où il est question surtout de la France et de Paris, 1651-1652); les lettres et papiers de Sir Heneage Finch, qui devint le premier comte de Nottingham; la correspondance de Daniel Finch, deuxième comte de Nottingham, qui fut secrétaire d'État de 1688 à 1693; enfin la correspondance privée de Lady Pomfret avec sa fille, Lady Charlotte Finch (xviii<sup>e</sup> siècle). Le tome I du Rapport ne dépasse pas l'année 1669.

Comme si cette précieuse collection de Rapports était arrivée à son terme, on en commence la table générale : *A guide to the Reports on collections of manuscripts of private families, corporations and institutions in Great Britain and Ireland, issued by the royal Commissioners for historical manuscripts*. Un tome I contient la table par les noms de lieu (part I : *Topographical*. London, printed under the authority of His Majesty's stationary Office, 1914, in-8°, ix-233 et ix p.; prix : 1 sh.). Par exemple, sous le mot *Paris*, on trouvera les renvois aux documents qui mentionnent cette ville dans les volumes de la collection, à la Saint-Barthélemy, au Parlement, au Collège des Écossais, à l'Université, à différents traités qui ont été signés à Paris, etc. Ces renvois n'étaient pas commodes à donner parce que, depuis le début de la collection en 1870, on changea plusieurs fois de méthode dans la composition et surtout dans la tomatson des volumes; aussi a-t-on cru nécessaire de retracer brièvement l'histoire de la collection; puis de dresser une sorte de table de concordance qui facilite les recherches. Les savants applaudiront à ce travail destiné à leur épargner beaucoup de temps. Le volume est soigné, maniable et bon marché. Attendons la suite. Ch. B.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

### FRANCE.

1. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** T. LXXVI, 1915, livr. 1 et 2. — H. OMONT. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pendant les années 1913-1914; 1<sup>re</sup> partie (voir *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 405). — Ch. PETIT-DUTAILLIS. De la signification du mot « forêt » à l'époque franque. Examen critique d'une théorie allemande sur la transition de la propriété collective à la propriété privée (un érudit allemand, Hermann Thimme, dans un mémoire paru en 1909, a proposé une théorie nouvelle de la « forêt ». C'est, d'après lui, une exploitation agricole et pastorale fermée aux habitants qui, jusqu'alors, y avaient exercé des droits d'usage, et le *jus forestis* s'oppose aux droits de la communauté de la marche. C'est seulement à l'extrême fin de la période carolingienne que le privilège de la chasse est devenu le caractère principal de la « forêt » et que ce mot a pris le sens de chasse gardée. Mais tout d'abord, il faudrait que l'existence de la « marche commune », telle que l'a mise à la mode K. von Maurer, fût attestée par des textes certains, ce qui n'est pas le cas. Ensuite les documents sur lesquels M. Thimme appuie ses déductions ont été mal choisis ou mal interprétés par lui et il n'a pas pris soin de regarder sur la carte où se trouvent les forêts dont il parle. Aujourd'hui encore, la plupart de celles-ci sont des régions incultes et où jamais une exploitation agricole intensive n'a pu être tentée. En réalité, quand on examine un à un les diplômes mérovingiens et carolingiens, du moins ceux dont l'authenticité ne fait point doute, on se persuade qu'à l'époque mérovingienne, le mot *forestis* s'applique à une vaste étendue boisée, inculte, solitaire, propre à la méditation religieuse; peut-être était-ce déjà un lieu réservé à la chasse royale, mais ce nouveau sens n'apparaît pleinement qu'à l'époque carolingienne. Alors, la « forêt » est une réserve de chasse et de pêche, protégée par le ban royal ou consacrée par l'autorisation spéciale du souverain. Les forestiers sont les gardes de ces « forêts » et des chasses impériales. Cette conception juridique de la forêt, ravivée en Normandie, passa en Angleterre après la conquête et donna naissance à une législation minutieuse et oppressive, imposée par les puissants rois anglo-normands; elle s'affaiblit au contraire en Allemagne et en France où l'autorité royale fléchit en face d'une féodalité usurpatrice; en France, elle a

disparu, ne conservant plus qu'un sens purement géographique. « Les vicissitudes qu'a subies la valeur du mot *forêt* ont ainsi dépendu étroitement des vicissitudes du pouvoir royal. » Quelques pages sur la méthode historique et la maladresse prétentieuse avec laquelle certains érudits l'appliquent depuis un certain temps en Allemagne terminent ce très remarquable travail. — H.-Fr. DELABORDE. Du texte des actes reproduits dans le premier registre de Philippe Auguste (L. Delisle a eu tort de penser que le rédacteur de ce registre reproduisait les minutes mêmes des actes conservées à la chancellerie; il n'a fait qu'abrégé, parfois avec négligence ou paresse, les expéditions faites à la chancellerie sous forme de lettres royales). = C.-rendus : E. A. Læw. The Beneventan script (excellent). — E.-M. Bannister. Monumenti vaticani di paleografia musicale-latina (important catalogue raisonné des manuscrits musicaux, au nombre de mille cinquante, que possède la bibliothèque Vaticane; l'auteur a montré que « la notation musicale offre des éléments beaucoup plus sûrs que l'écriture elle-même pour dater les manuscrits »). — H.-P. Coster. De kroniek van Johannes de Beka (chronique latine des évêques d'Utrecht et des comtes de Hollande, 1340-1346; l'auteur Jean de Beka était un Hollandais, chanoine de Prémontré. Il n'a guère fait œuvre originale; mais on peut noter qu'il souhaite une union intime entre la Hollande et l'évêché d'Utrecht et qu'il s'efforce de faire remonter cette idée à la domination romaine dans les Pays-Bas). = Chronique : L'École des chartes en 1848. — Rapport au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur l'activité des Archives nationales pendant l'exercice 1913.

2. — *Feuilles d'histoire du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.* 1915, 1<sup>er</sup> juillet. — A. CHUQUET. L'alerte de 1875 (intervention décisive de la Russie et de l'Angleterre en faveur de la France à qui Bismarck et Moltke voulaient déclarer la guerre, une guerre « préventive » déjà! A la lumière des événements actuels, cette intervention prend une signification singulière : elle montre la haine de l'Allemagne contre notre pays et la méfiance qu'elle commençait d'inspirer, les menaces contre la neutralité belge et les débuts de la Triple-Entente). — Rod. REUSS. La Révolution en Alsace. Anecdotes. IV. — Ch. DEJOB. Cavour et le clergé sarde. II (politique de Cavour en matière de religion; suppression du for ecclésiastique; la guerre aux ordres religieux). — Eug. WELVERT. Les dernières années de Lakanal (II; l'on n'a rien détruit des ouvrages préparés par Lakanal ou laissés en manuscrit par lui. Une histoire des États-Unis qu'il avait rédigée a été envoyée à l'imprimerie, qui a commencé l'impression, mais après la mort de Lakanal, la « copie » s'y est sans doute perdue, n'ayant jamais été réclamée. D'autres ouvrages, mentionnés par Lakanal, sont demeurés à l'état de projets ou bien, communiqués à des adversaires politiques, ont pu être supprimés. Il n'y aurait d'ailleurs pas à les regretter. Détails sur la veuve de Lakanal, Rose Lepelletier,

qui, âgée de trente-six ans, épousa Lakanal en 1842; il avait alors quatre-vingts ans. Trois ans auparavant, ils avaient eu un fils, Joseph-Hippolyte, qu'ils reconnurent. Quant à Lakanal, il mourut le 14 février 1845 et fut enterré au Père-Lachaise, « au milieu de l'indifférence et de l'ingratitude publiques »).

**3. — La Révolution française.** 1915, juin-juillet. — M. BENAERTS. Le régime consulaire en Bretagne; les commissaires de Napoléon I<sup>er</sup> en 1814 (résumé de deux thèses pour le doctorat ès lettres). — A. AULARD. Patrie, patriotisme sous Louis XVI et dans les cahiers (les idées qui dominent, c'est qu'il faut fonder la patrie sur les lois et l'unifier). — FERDINAND-DREYFUS. Un précédent d'adoption nationale : les combattants des trois Glorieuses. — R. BONNET. Le conventionnel Baudot et la « Biographie nouvelle des contemporains » (lettre du 2 juillet 1820 adressée aux éditeurs de cette biographie et par laquelle il signale les erreurs commises sur son compte par les biographies antérieures). — L. DUBREUIL. Les origines de la chouannerie dans le département des Côtes-du-Nord (suite et à suivre : élection de l'évêque constitutionnel Jean-Marie Jacob, manœuvres des prêtres réfractaires). = C.-rendu : É. Hovelague. Les causes profondes de la guerre. Allemagne, Angleterre (exposé savant, objectif et fin).

**4. — Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1915, 2<sup>e</sup> trimestre. — A. MARTINEAU. Mahé de Malabar de 1720 à 1738 (suite et à suivre : la prise de Mahé, 2-3 décembre 1725; la guerre avec Bayanor et le traité du 8 novembre 1726; la convention du 20 mars 1728 avec Tellichéry; l'administration et le commerce de Mahé en 1728; rôle de La Bourdonnais; documents annexés). — G. DESDE- VISES DU DÉZERT. La Louisiane à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (en 1762, ce qui restait de la colonie de la Louisiane fut cédé à l'Espagne; étude d'après les archives des Indes de Séville). = C.-rendu : The english factories in India, 1646-1650, a calendar of documents in the India Office, by William Foster (8<sup>e</sup> volume de la série : importance des documents publiés rédigés en anglais ou dans les langues orientales). = Notes bibliographiques : les archives de la Compagnie des Indes à Lorient; la captivité du poète Regnard à Alger en 1678-1679; les préliminaires de l'occupation espagnole à Tahiti au XVIII<sup>e</sup> siècle; la Révolution française à l'île Saint-Pierre.

**5. — Revue des études napoléoniennes.** 1915, juillet-août. — R. LÉVY. La disette au Havre en 1812 (la cause principale en fut la ruine du commerce maritime; efforts heureux du maire, Séry, pour remédier au fléau, d'après le *Journal* tenu par Séry lui-même). — J.-H. ROSE. Wellington dans la campagne de Waterloo (Wellington ne devina pas le plan de Napoléon et par cette faute faillit compromettre le succès de la journée; mais il sut réparer à temps son erreur; sa magnifique ténacité et l'habile tactique qu'il déploya à Waterloo pesèrent d'un plus grand poids que l'intervention du corps

prussien de Ziethen). — G. WEILL. L'anticléricalisme sous le second Empire. — E. PISTOLLET. Le « fameux raid » du comte Zeppelin, juillet 1870. Histoire documentaire d'une légende (refait d'une façon critique l'histoire de l'audacieuse reconnaissance conduite en Alsace par le comte Zeppelin, le 25 juillet 1870). = Bulletin historique : Émile MAYER. Histoire militaire des deux empires. = Correspondance : J. MAYOR. A propos de l'hôtel de Beauharnais.

6. — **Journal des savants.** 1915, mai. — Maurice CROISSET. Hésiode. Les travaux et les jours (d'après l'édition, la traduction et une étude de M. Paul Mazon). — Paul MONCEAUX. Les origines du culte des saints (2<sup>e</sup> article : le culte des saints est né du culte des martyrs; origine de ce dernier culte; comment peu à peu il perd son caractère local; aux martyrs du pays, on joint des martyrs illustres d'autres régions; les reliques et les miracles). — L. LEGER. La Serbie au moyen âge (d'après le travail de Constantin Jireček. 1<sup>er</sup> article : le nom de Serbie; la dynastie des Némánides, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles; l'église serbe; les villes). — Henri DEHÉRAIN. La réputation de Silvestre de Sacy parmi les orientalistes allemands (fin : lettres de Habicht, Andréas Hoffmann, Alex. de Humboldt, Kosegarten, Schnurrer, Steudel). = C.-rendus : *Ettore Pais*. L'aspiration de César à la royauté et l'opposition tribunicienne en 45-44 av. J.-C. (intéressant). — *Cesare Pinzi*. Storia della città di Viterbo (bon). — *Winifred Stephens*. From the Crusades to the French Revolution, a history of the La Trémoille family (fait avec les publications du duc Charles-Louis de La Trémoille et les archives de la maison; portraits des principaux membres de la famille). = Juin. M. PROU. La forêt en Angleterre et en France (d'après les travaux de Petit-Dutaillis; 1<sup>er</sup> article : le caractère primitif de la forêt est celui d'une réserve de chasse ou de pêche au profit du roi; le mot *forestis* apparaît pour la première fois en 717). — Paul MONCEAUX. Les origines du culte des saints (fin : le culte des saints n'est pas une survivance du polythéisme gréco-romain : c'est un esprit purement chrétien qui anime la dévotion aux saints). — Paul FOURNIER. Théologie et droit canon au moyen âge (2<sup>e</sup> et dernier article : rôle important de Bernold de Constance et d'Yves de Chartres; Gratien vers 1140 publia son *Décret* et, dix ans plus tard, Pierre Lombard son *Livre des sentences*; le droit canon et la théologie eurent ainsi leurs livres classiques). — R. P. SCHEIL. Un document inédit relatif au mausolée de Mazarin (lettre d'Henri Bessé, contrôleur des bâtiments, en date du 20 novembre 1691). = C.-rendus : *Percy Gardner*. The principles of greek art (excellent). — E. A. Wallis Budge. Syrian Anatomy, Pathology and Therapeutics or « the Book of Medicines »; t. I (texte syriaque avec traduction anglaise, exacte dans l'ensemble). — Dom Morin. Études, textes, découvertes. Contributions à la littérature et à l'histoire des douze premiers siècles (une introduction comprend la bibliographie de l'auteur : 114 numéros). = Juillet. R. DE LASTÉRIE.



L'architecture religieuse en Angleterre (d'après le travail de Fr. Bond, *English Church Architecture*, livre remarquable de 986 pages et 1,400 figures, écrit pour le gros public). — L. BRÉHIER. La prise de Constantinople par les Turcs (d'après G. Schlumberger, 1<sup>er</sup> article : les sources; situation en 1453; l'enceinte de Constantinople; les troupes grecques; les forces turques). — M. PROU. La forêt en Angleterre et en France (2<sup>e</sup> article : le mot *forestis* est appliqué aux bois du ban royal; la chasse et la pêche dans ces bois; étendue de certaines forêts; à suivre). — Les travaux de l'École anglaise d'Athènes en 1912-1913. = C.-rendus : M. Besnier. Lexique de géographie ancienne (bon). — M. Rostovtsev. La peinture décorative antique dans la Russie méridionale (en russe; publication de grand luxe). — R. Verneau et P. Rivet. Ethnographie ancienne de l'Équateur (livre original fondé sur des faits bien observés et bien commentés). — Gabriel Quiroga de San Antonio. Brève et véridique relation des événements du Cambodge, texte espagnol avec traduction, par Antoine Cabaton (excellente édition de cet ouvrage paru en 1604).

7. — **Polybiblion.** 1915, juin. — Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : *Herbert Adam Gibbons*, The new map of Europe, 1911-1914; *Snouck Hurgronje*, The holy war « made in Germany »; Sixty American opinions on the war. — V. Chareton. La Réforme et les guerres civiles en Vivarais, 1544-1637 (exact et complet). — Jean de La Tour. Les prémices de l'alliance franco-russe, 1806-1807 (très documenté). — John H. Russell. The free Negro in Virginia, 1619-1865 (s'est surtout occupé des mesures législatives). — André Siegfried. Tableau politique de la France de l'ouest sous la troisième République (compte-rendu élogieux, mais bien singulier).

8. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1915, 26 juin. — *Erbt.* Jesus. Die Entstehung des Christentums (confus et déraisonnable). — *W. Riepl.* Das Nachrichtenwesen des Altertums mit besonderer Rücksicht auf die Römer (érudit, ingénieux et parfois piquant). — *L. Blart.* Les rapports de la France et de l'Espagne après le pacte de famille, jusqu'à la fin du ministère du duc de Choiseul (érudit et intelligent). = 3 juillet. *A. Loisy.* Guerre et religion (à lire et à méditer). — Mémoires de Barthélemy, 1768-1819, publiés par Jacques de Dampierre (Eug. Welvert est d'accord avec R. Reuss, *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 98, pour montrer combien est faible ou suspect le témoignage de Barthélemy. Ses Mémoires, bien que mal écrits, se lisent avec agrément, mais il était lui-même un médiocre caractère; « c'est un politique d'ancien régime, à vues courtes et systématiques, incapable de découvrir dans les choses le sens profond qu'elles renferment et qui, par suite, n'a rien compris à la Révolution »). = 10 juillet. *Dhalla.* Zoroastrian theology (bonne étude par un Parsi qui a suivi les cours de W. Jackson, à l'Université Columbia; mais, sur les pas de son maître, il s'est laissé égarer à placer Zoroastre un millier

d'années avant le Christ. Ce chiffre ne repose que sur des traditions sans valeur. En réalité, « Zoroastre, réformateur de l'ancienne religion des Mages, tribu lévitique des Mèdes, mais non de la religion officielle des Achéménides, doit avoir accompli son travail sous les Séleucides ». — *Anitchkov*. Le paganisme et l'ancienne Russie (en russe; l'auteur étudie les faits et gestes des païens de la Russie, tels qu'ils apparaissent dans deux « Instructions » à l'usage des prêtres, rédigées au XIV<sup>e</sup> siècle, mais d'origine plus reculée). = 17 juillet. *Boguslawski*. Preuves que les Slaves étaient autochtones dans les territoires qu'ils occupaient au moyen âge (en polonais, avec un résumé en allemand. Intéressant). — *Calderini de' Marchi*. Corbinelli et les érudits français (bon; mais qui nous donnera en entier la correspondance de l'éruudit italien?). — *Aug. Gazier*. Bossuet et Louis XIV, 1662-1704 (à lire et à méditer). — *B. Krieger*. Friedrich der Grosse und seine Bücher (attrayante étude, que complète un catalogue systématique des livres acquis par le roi pour ses différentes bibliothèques). — *A. de Curzon*. L'ambassade du comte des Alleurs à Constantinople, 1747-1754 (très bon). — *J. Guillaume*. Karl Marx pangermaniste et l'Association internationale des travailleurs, de 1864 à 1870 (les lettres de Karl Marx suffisent pour nous prouver à quel point il fut pédant, orgueilleux, jaloux, haineux). = 24 juillet. *C. Kalbfleisch*. Papyri Iandanae, fasc. 1 et 2 (nombreuses corrections proposées par Jean Maspero). — *P. Metzger*. Le Conseil supérieur et le grand bailliage de Lyon, 1771-1774, 1788 (ouvrage fortement documenté; il fait bien voir le germe des réformes de la Constituante dans les deux essais tentés par Maupeou et par Lamoignon). — *P. Baudin*. L'argent de la France (gaspillage du budget, absence de contrôle efficace, etc.; allons prendre des leçons de science financière chez les Anglais et les Allemands). — *Ch. Lesage*. La rivalité anglo-germanique. Les câbles sous-marins allemands (« ce livre clair, précis, documenté, prouve non seulement la rivalité anglo-germanique en matière de télégraphie sous-marine, mais aussi la méthode, la ténacité de l'Allemagne, l'incurie ou l'incompétence de l'administration française »). = 31 juillet. *D. G. Hogarth*. Carchemis. Report on the excavations at Djerabis on behalf of the British Museum; 1<sup>re</sup> partie (dans l'introduction à ce rapport sont exposées les raisons qu'il y a de croire à l'identité de Djerabis avec Karkémisch). — *P. Marestaing*. Les écritures égyptiennes et l'antiquité classique (l'auteur a réuni avec une méritoire diligence les passages d'auteurs grecs et latins qui traitent des écritures égyptiennes; il les a traduits avec soin et accompagnés d'un bref commentaire). — *Th. Gomperz*. Hellenika; I (utile recueil d'articles portant sur les sujets les plus divers). — *B. Rand*. The correspondance of George Berkeley and Sir John Percival (très intéressant, non seulement pour la biographie du philosophe Berkeley, mais pour l'histoire politique et religieuse de l'Angleterre dans le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle). — *G. Assanis*. La société française à travers les siècles; ses transformations politiques

et sociales; ses mœurs et ses coutumes (manuel de propagande socialiste, bourré de lieux communs et de paradoxes). = 7 août. *N. de Garis Davies et A. H. Gardiner. The tomb of Amenemhêt* (remarquable. On nous donne en 140 pages une histoire complète de la vie terrestre d'Amenemhêt, de sa survie funéraire et, en gros, « une sorte de manuel de ce qu'un Égyptien de bonne maison devait savoir, au temps de Thoutmôsis III, pour obtenir une situation confortable dans l'Au-delà ». Longue et intéressante discussion de certains points par G. Maspero). — *H. Coville. Étude sur Mazarin et ses démêlés avec le pape Innocent X, 1644-1648* (remarquable). — Un centenaire. La défense de Rothau, 7 avril 1814, d'après des documents authentiques (rien de nouveau). — *Preziosi. La Banca commerciale e la penetrazione tedesca in Francia e in Inghilterra* (bon). — *Gray. L'invasione tedesca in Italia* (livre très vivant, plein de choses, mais qui ne saurait être manié sans précaution). — *M. Millioud. La caste dominante allemande. Sa formation, son rôle* (très instructif). = 14 août. *Montefiore. Judaism and saint Paul* (remarquable). — *Al. Cartellieri. Deutschland und Frankreich im Wandel der Jahrhunderte* (longue analyse par R. [Reuss] d'un discours académique prononcé à Iéna le 20 juin 1914; on y affirmait : l'Allemagne ne veut attaquer personne ni mener aucune guerre préventive. M. Cartellieri était mauvais prophète !). = 21 août. *F. W. Hall. A companion to classical texts* (excellente introduction à la critique des auteurs classiques). — *G. Delahache. Un ennemi du cardinal « Collier »*. Contribution à l'histoire de la Révolution en Alsace (biographie de Fr. Léopold Mayerhoffen, ennemi personnel du cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg; consciencieux, instructif et par endroits amusant). — *O. Beuve. L'invasion de 1814-1815 en Champagne. Souvenirs inédits* (intéressant). — *C. Lévi. Le bombardement de Lichtenberg, 9 août 1870* (livre de bonne et consciencieuse critique, que tout Alsacien en particulier parcourra avec intérêt et où les spécialistes militaires pourront puiser d'utiles renseignements).

**9. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1915, mai-août. — Jules PANDIN DE LUSSAUDIÈRE. Un épisode de la persécution religieuse en Saintonge. Le prédicant Pierre Bigeon (né à Souvigné, près de Saint-Maixent; abjura en 1684; mais il se repentit de cette faiblesse, se mit à prêcher et fut pendu à Rochefort le 22 juin 1705; documents en appendice; l'auteur de l'article est mort à l'ambulance de Dieulouard le 12 juin). — M. NAERT. Les huguenots du Calaisis au XVII<sup>e</sup> siècle (3<sup>e</sup> et dernier article : la révocation en Calaisis; les victimes; les « nouveaux convertis » en France; les « réfugiés » à l'étranger). — F. REVERDY. Relevé des noms des prosélytes et réfugiés figurant aux registres du consistoire de Genève à partir de 1660 (2<sup>e</sup> article : de 1668 à 1696). — Henri LEHR. Les registres paroissiaux de Fontaine-sous-Prémont (ou Blainville, en Eure-et-Loir; ils sont au nombre de vingt et vont

de 1617 à 1680). — R. GARRETA. A propos du château de Villebon (le château de Sully, d'après le livre de Philippe des Forts).

**10. — Bulletin d'histoire économique de la Révolution.** Année 1913 (paru en juillet 1915). — N° 1. Instruction pour la publication des documents relatifs aux contributions directes. — Ch. BALLOT. Procès-verbaux du bureau de consultation des arts et métiers (le bureau fut établi par une loi du 16 octobre 1791 : sa première séance eut lieu le 19 novembre suivant; il siégea jusqu'au 29 prairial an IV-17 juin 1796; excellente table alphabétique). — P. CARON. Une enquête sur la récolte de 1792 (les réponses des directeurs de l'enregistrement sont par ordre alphabétique de département; quelques directeurs n'ont pas répondu au questionnaire). — Ch. SCHMIDT. La réglementation du travail agricole à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (à propos d'une plainte de la Société des amis de la Constitution d'Aubagne, district de Marseille, 12 juin 1791). — P. CARON. Le commerce lyonnais et la dépréciation des assignats (très long mémoire de l'an III). Un mémoire sur l'approvisionnement de Paris en charbon (de Jean-Baptiste Dugas, 5 août 1793); la mission de Desrenaudes dans l'Orne (rapport du 31 juillet 1793). — N° 2. Assemblée générale de février 1913, comptes-rendus des séances. — H. PRENTOUT. Les tableaux de 1790, en réponse à l'enquête du Comité de mendicité, et leur utilité. — C. BLOCH, A. LESORT, H. SÉE, Ch. ÉTIENNE. Rapport et observations sur la publication des cahiers de doléances. — G. LAURENT. Les cahiers de doléances des corporations de la ville et des communautés d'habitants du bailliage de Reims. — P. CARON. La recherche et la publication des documents relatifs aux biens nationaux. — T. BAZEILLE. Un partage de biens nationaux dans le canton de Mesle-sur-Sarthe (Orne). — L. SCHWAB. La valeur et le paiement des biens nationaux dans les Vosges. — Ch. PORÉE. Des documents qui permettent d'obtenir rapidement une vue d'ensemble sur la vente des biens nationaux. — Ch. SCHMIDT. La recherche et la publication des documents relatifs à l'industrie et au commerce. — LEVAINVILLE. Les recherches de la houille dans la Seine-Inférieure pendant la Révolution. — R. ANCHEL. Une enquête du Comité du Salut public sur la draperie, en l'an III. — H. SÉE. La recherche et la publication des documents relatifs à l'agriculture, aux subsistances, etc. — F. ÉVRARD. La préparation d'un recueil de documents sur les subsistances (bibliographie, plan, etc.). — G. LEFEBVRE. L'application du maximum général dans le district de Bergues (sources, méthode, histoire). — A. DENIS. L'œuvre de la municipalité de Toul pour assurer les subsistances nécessaires à la population de cette ville pendant la Révolution. — G. LAURENT. Les subsistances à Reims pendant la Révolution.

**11. — Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin philologique et historique (jusqu'en 1715).** Année 1914

(un seul fascicule paru en 1915). — Géraud LAVERGNE. Les cas réservés du diocèse de Périgueux au xv<sup>e</sup> siècle (le cas réservé est un péché pour lequel un confesseur ordinaire ne peut pas donner l'absolution; liste de ces cas d'après un mandement des vicaires généraux de Périgueux du 28 mars 1490). — R. JOUANNE. L'Hôtel-Dieu du Puy et les hôpitaux de Tullins, de Charpenay et de Saint-Étienne de Saint-Geoirs (ce sont des filiales que l'Hôtel-Dieu du Puy avait en Dauphiné aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles). — Congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne du 14 au 18 avril 1914, analyse des communications (cf. *Rev. histor.*, t. CXVI, p. 221). Séance générale de clôture; discours de Ch. DE LA RONCIÈRE : le vrai crime du surintendant Fouquet; Annexes : R. LATOUCHE. Un pouillé du diocèse de Cahors conservé aux archives de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (début du xvii<sup>e</sup> siècle). Id. Les représentations de mystères à Saint-Antonin au xv<sup>e</sup> siècle. Ernest LAURAIN. Deux représentations de la messe de saint Grégoire (bas-reliefs de l'église de Saint-Léonard dans l'Oise et de l'église Saint-Seurin de Bordeaux). Éloi LAVAL. Les chartes de coutumes du Bas-Quercy octroyées par Alphonse de Poitiers. Jacques SOYER. Identifications de noms de lieux (Sarnacus et Spicariae dans un diplôme de Robert le Pieux de 1030 sont Cernay, commune de Cravant, Loiret, et Espiés, commune de Mulsans, Loir-et-Cher; Avaziacus, cité par les Gestes des seigneurs d'Amboise, est Avaray, Loir-et-Cher). J. DEPOIN. La maison de Chambly sous les Capétiens directs (minutieuse étude généalogique de 1166 à 1331). D<sup>r</sup> LEBLOND. Les deux plus anciens comptes de l'Hôtel-Dieu de Beauvais, 1377-1380 (publication intégrale de ces deux comptes avec des extraits des comptes de 1401 et 1404). Abbé MEISTER. L'obituaire de la collégiale de Saint-Vaast de Beauvais (1361). OURSEL. Notes pour servir à l'histoire des imprimeurs et des libraires à Dijon (xv<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles). G. MUSSET. Dominique de Gourgues (en 1572, l'explorateur de la Floride n'était pas en disgrâce, mais préparait une nouvelle expédition). René FAGE. Un petit problème de bibliographie. Jean Margarin, imprimeur à Limoges (on lit ce nom au bas d'une édition de la lettre adressée par le duc de Rohan au prince de Condé, le 6 novembre 1628; mais le nom de l'imprimeur est imaginaire, et le lieu d'impression n'est pas véridique). H. QUIGNON. L'hôtel de Chaalis à Beauvais. Rapports de l'abbaye de Chaalis avec Beauvais et le Beauvaisis, xiii<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles. — A. LESORT. Chartes lorraines en langue vulgaire (dix-neuf chartes tirées des archives de la Meuse et s'étendant de 1226 à 1250, l'une du duc de Lorraine Mathieu II, une du comte de Bar Thiébaud II, d'autres de l'évêque élu de Verdun Jean).

**12. — Mélanges d'archéologie et d'histoire** (École française de Rome). T. XXXV, 1915, janv.-mai. — Mgr DUCHESNE. Notes sur la topographie de Rome. XIII : Vaticana (suite : la tombe apostolique. Le corps de saint Pierre est-il toujours présent au-dessous de la con-



fession; a-t-il été respecté par les Sarrasins après l'occupation de 846? Il faudrait pouvoir faire des fouilles. Mais comment entreprendre les excavations nécessaires dans un endroit aussi sacré?). — G. BIASIOTTI. La description de l'église Sainte-Marie-Majeure de Rome par O. Panvinio, xvi<sup>e</sup> siècle (publie le texte latin de Panvinio avec de nombreuses notes et une préface en italien). — J. MARX. Quatre documents relatifs à Guillaume d'Estouteville, cardinal du titre de Saint-Martin, archevêque de Rouen et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure (1453-1483 : échanges de maisons, nomination d'un chapelain, legs fait à Sainte-Marie dans le testament du cardinal). — Mgr DUCHESNE. Les protégés de Théodora (ce sont les moines monophysites; grâce à la protection de l'impératrice, une hiérarchie non conformiste, début de l'église jacobite, se reconstitua dans le patriarcat d'Orient. Nous espérons que cette étude fera un chapitre du tome IV de l'*Histoire ancienne de l'Eglise*). — M. CERRATI. La réparation de la toiture de la basilique vaticane au temps de Benoît XII (de 1339 à 1341; nombreux extraits des comptes, *Introitus* et *Exitus*). — L.-A. CONSTANS. Le bourgeois gentilhomme et le festin de Trimalchion (Molière a emprunté à Pétrone l'idée du ballet des cuisiniers, entre deux actes du *Bourgeois*). — Louis CANET. Sur une rubrique du missel romain (pour quelle raison la messe du samedi saint n'a pas de postcommunie et s'achève par un office de vêpres; intéressante étude de liturgie).

**13. — Nouvelle revue historique de droit français et étranger.** Sept. 1914-avril 1915. — E. CHÉNON. Le « pays » de Berry et le « détroit » de sa coutume (le « détroit » d'une coutume, c'est le ressort où elle est appliquée. Au xvi<sup>e</sup> siècle, le ressort de la coutume du Berry était loin de s'étendre au pays de Berry tout entier. M. Chénon commence par déterminer ce qu'était le Berry au x<sup>e</sup> siècle; il montre ensuite comment empiétèrent sur lui au cours du moyen âge les comtés d'Orléans et de Blois; à suivre). — O. MARTIN. Sentences civiles du Châtelet de Paris, 1395-1505, publiées d'après les registres originaux (suite et fin, chap. VIII : Obligations et voies d'exécution; au total 290 sentences ont été publiées). = C.-rendus : H. Rouy. Essai sur les anciennes ordonnances des ducs de Bouillon pour le règlement de la justice (quelques bonnes observations). — A. Sachet. Le pardon annuel de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre à Saint-Jean de Lyon, 1392-1790, t. I (grande érudition). — L. Romier. Les origines politiques des guerres de religion, t. I et II (titre défectueux, puis l'ouvrage est surtout consacré aux querelles italiennes, mais très important pour le règne de Henri II). — É. Maugis. Histoire du Parlement de Paris, t. I (important article de R. Génestal). — É. Bridrey. Cahiers de doléances du bailliage du Cotentin, t. III (les notes sont souvent plus intéressantes que les documents). — A. Giffard. Ordonnances de Jacques d'Ableiges pour les métiers d'Évreux, 1385-1387 (sept ordonnances; remarques de M. G. Espinas

sur l'établissement, l'analyse et l'interprétation du texte). — *M. Brésard*. Les foires de Lyon aux *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles (ne connaît pas assez les ouvrages généraux). — *A. Rebillon*. La situation économique du clergé à la veille de la Révolution dans les districts de Rennes, Fougères et Vitré (tout à fait recommandable). — *G. Lefebvre*. Documents relatifs à l'histoire des subsistances dans le district de Bergues, 1788-an V, t. I (bon). — *A. Funck*. L'industrie au département des Forêts (beaucoup de faits précis).

**14. — Revue archéologique.** 1915, janv.-avril. — *MORIN-JEAN*. Coupe attique signée d'Anaklès (*vi<sup>e</sup>* siècle av. J.-C.; dans la collection de l'auteur). — *Sal. REINACH*. Les funérailles d'Alaric (le récit du corps d'Alaric enterré dans le lit du Busento n'est qu'une légende). — *H. HUBERT*. Une nouvelle figure du dieu au maillet (trouvée à Orpierre, dans les Hautes-Alpes, aujourd'hui au musée Saint-Germain). — *Max. COLLIGNON*. Statue drapée de jeune homme provenant d'Épidaure (de l'époque gréco-romaine). — *Léon JOULIN*. Les âges protohistoriques dans l'Europe barbare (2<sup>e</sup> article : 3<sup>e</sup> période, *iv<sup>e</sup>* et *ii<sup>e</sup>* siècles, d'après les textes et la linguistique et d'après les monuments). — *G. SEURE*. Archéologie thrace, 2<sup>e</sup> article (n<sup>os</sup> 129-133; insiste sur les ruines antiques désignées par le nom de Dikili Tach, près de la limite des districts de Tirnovo et de Paskalevets). — *Sal. REINACH*. Essai sur la mythologie figurée et l'histoire profane dans la peinture italienne de la Renaissance (répertoire très utile avec index). — *C.-rendus* : *R. Sabbadini*. Le scoperte dei codici latini e greci nei secoli *xiv* e *xv* (excellent). — *A Catalogue of the paintings at Doughty House. Vol. I. Italian Schools, by T. Borenius* (très importante collection à Richmond). — *A.-J.-B. Wace et M.-S. Thompson*. The Nomads of the Balkans (très intéressant sur l'élément valaque dans les Balkans).

**15. — Revue de l'histoire des religions.** 1914, sept.-déc. — *Charly CLERC*. Plutarque et le culte des images (Plutarque a cru et a dit ce qu'un honnête homme de son temps pouvait croire et dire sur les images des dieux. Il émet des critiques et des doutes; mais en somme il reste fidèle à la tradition; il est un défenseur, pas très convaincu, de l'idolâtrie). — *W. DEONNA*. Questions d'archéologie religieuse et symbolique (VI, diable triprosope : diable à trois têtes avec trois cornes acérées de cerf; VII, la mâchoire du serpent de Platées : superstitions attachées au moyen âge à cette mâchoire détachée intentionnellement du trophée; VIII, à béchevet : à propos d'un relief préhistorique de Laussel où deux personnages sont représentés couchés sur le dos, les membres enchevêtrés de manière que la tête de l'un réponde aux pieds de l'autre). — *PIEPENBRING*. L'Évangile de Jésus, d'après *M. Loisy* (l'Évangile de Jésus est-il bien différent de celui de Paul? Objections à cette théorie). — *W. DEONNA*. Congrès international d'ethnographie et d'ethnologie (tenu à Neuchâtel, Suisse, du 1<sup>er</sup> au 5 juin 1914). — *C.-rendus* : *Robert William Rogers*.

Cuneiform parallels to the old testament (excellent). — *Eduard Meyer*. Der Papyrusfund von Elephantine (grande richesse d'aperçus). — *A. Causse*. Les prophètes d'Israël et les religions de l'Orient (intéressant; trop enclin à admettre l'authenticité de certains textes des livres prophétiques reconnus faux). — *Ad. Reinach*. Noé Sanguariou (explication ingénieuse de certaines médailles d'Apamée, en Phrygie, du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., qui représentaient Noé et son arche). — *R. H. Charles*. Fragments of a Zadokite Work (publié d'après les manuscrits de Cambridge; document de premier ordre sur l'histoire du sadducéisme). — *Léon Gry*. Les paraboles d'Hénoch et leur messianisme (hypothèse discutable). — *G. Klein*. Der älteste christliche Katechismus und die jüdische Propaganda-Literatur (l'auteur n'a pas donné de preuve décisive de sa thèse). — *A. Avalon*. Works on Tantra (série de travaux de premier ordre sur l'immense littérature des Tantras). — *Ch. Guignebert*. Le problème de Jésus (information solide; discussion courtoise et lumineuse). — *Henri Monnier*. La mission historique de Jésus, 2<sup>e</sup> édition (n'a pas eu le temps de remanier complètement la 1<sup>re</sup> édition; le volume reflète l'état de la science en 1906 plutôt qu'en 1914). — *Miguel Asín Palacios*. Abenmasarra y su escuela, origines de la filosofía Hispano-Musulmana (excellent travail). — *Heinrich Boehmer*. Luther's Romfahrt (excellent; la partie la plus intéressante est le tableau de Rome au début de 1511 que trace Boehmer). — *Hermann Hueffer*. Lebenserinnerungen, hrsg. von *Ernst Sieper* (mémoires d'un professeur de droit de Bonn, mort le 15 mars 1905; vie d'un homme de bien et d'un savant de mérite). — 1915, janvier-avril. *G. HUET*. Le conte du « mort reconnaissant » et le livre de Tobie (ne croit pas à l'origine indienne du livre de Tobie ou du conte du mort; ce conte est sans doute originaire de l'Asie occidentale). — *P. MASSON-OURSSEL*. Essai d'interprétation de la théorie bouddhique des douze conditions (essai d'abord d'établir le sens des douze *nīdānas*, puis en montre la signification philosophique et la portée logique). — *R. BASSET*. Bulletin des périodiques de l'Islam, 1912-1913. — *C. rendus* : *D. C. Owen*. The infancy of religion (intéressant). — *S. Reinach*. Cultes, mythes et religions, t. IV (érudition surprenante; des réserves sur les interprétations). — *K. Linck*. De antiquissimis veterum quae ad Jesum Nazarenum spectant testimoniis (exposé des quatre passages de Josèphe, de la lettre de Pline à Trajan, de Tacite et de Suétone; conclusions raisonnables). — *Vilhjalmur Stefansson*. My life with the Eskimos (beaucoup d'observations sur le folklore). — *M. Baudouin*. Les sculptures et gravures de pieds humains sur rochers (important article de M. Deonna).

16. — *Revue des études anciennes*. 1915, juillet-sept. — *M. HOLLEAUX*. L'année de la bataille de Kynosképhalai (contre P. Varese; la date est bien juin 197). — *E. BRÉHIER*. Les Cyrénaïques contre Épicure. Remarques sur le livre II du *de Finibus bonorum* de Cicé-

ron (la source de ce livre est Antiochus d'Ascalon). — L. HAVET. Notes critiques sur les poètes latins : Stace (suite). — R. CAGNAT. Inscription de Djemila (rapprochement de deux fragments, *C. I. L.*, VIII, nos 20150 et 8311 et restitution). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXVII. En lisant la préface d'Aimoin (ce qu'Aimoin dit des Gaulois; persistance de l'idée de Gaule). — J. LOTH. L'omphalos chez les Celtes (chez les Carnutes, dans le pays de Galles, en Irlande la pierre d'Uisnech; les pierres de Turoe en Galway, de Castlestrange, comté de Roscommon, et de Mullaghmast, comté de Kildare). — M<sup>me</sup> PASCAL. Le prétendu camp romain des monts de Caubert (près d'Abbeville; c'est en réalité un oppidum gaulois). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — A. PUECH. La guerre et la religion (analyse un discours du professeur Deissmann, du 12 novembre 1914). — C. rendus : V. Costanzi. Studi di storia macedonica sino a Filippo (bon). — A. Bouché-Leclercq. Histoire des Séleucides, 2<sup>e</sup> partie (bibliographie, notes, tables qui montrent la solide structure de l'ouvrage). — Mélanges Holleaux. — F. Sartiaux. Les sculptures et la restauration du temple d'Assos en Troade (très solide).

17. — **Revue des sciences politiques.** 1915, 15 juin. — La situation des neutres exposée par des neutres (E. EHLERS. Danemark; S.-P. PHOCAS-COSMETATOS. Grèce; Axel RYAN. Norvège; P. ROSENBERG. Pays-Bas; G. DE REYNOLD. Suisse; série d'articles très suggestifs). — X<sup>xxx</sup>. L'Égypte et les débuts du protectorat (le 16 décembre dernier, la suzeraineté de la Turquie a cessé d'exister; sentiments des Égyptiens en présence de cette révolution). — Th. GROSTERN-GVIAZDOWSKI. La guerre et le problème polonais (le 14 août 1914, par la proclamation du grand-duc Nicolas, la question polonaise a été posée devant l'Europe; appréhensions des Polonais; leurs causes; appel à l'union des Polonais des trois états russe, autrichien et prussien). — A. T. Une sous-préfecture pendant la guerre (tâches multiples des sous-préfets; les réfugiés; les allocations; le ravitaillement de l'armée; l'utilité de ces fonctionnaires a été ainsi bien prouvée). — M. CAUDEL. La diplomatie de Bismarck et la politique de Guillaume II (opposition des deux politiques, d'après un article de Monroe Smith dans la *Political Science quarterly* et J. Ellis Barker dans la *Nineteenth Century*; nombreuses citations d'articles publiés ou inspirés par le vieux chancelier après son renvoi). — Léon MOREL. « Munsterbergism » (propagande allemande à l'Université Harvard; Munsterberg est le nom d'un professeur allemand nommé en 1892 et qui n'a cessé, depuis le début de la guerre, de défendre la cause de son pays d'origine avec autant d'impudence que d'ingéniosité).

18. — **Revue générale de droit.** 1915, mai-juin. — Georges ROCHER. La convention de Genève et la situation qu'elle fait aux médecins et au personnel attachés aux hôpitaux ou armées (texte de cette convention du 6 juillet 1906; comment les Allemands et les

Autrichiens, après l'avoir signée, l'ont violée). = C.-rendus : Jean-Jacques Rousseau (excellentes leçons faites à l'École des Hautes-Études sociales par une série de professeurs). — *J. de Grandvilliers*. Essai sur le libéralisme allemand (court historique; attitude des libéraux allemands en présence des problèmes actuels).

19. — **Le Correspondant**. 1915, 10 juillet. — La situation financière de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie (« la victoire est au côté de qui pourra mettre en ligne les derniers corps d'armée et dépenser les derniers cent millions...; c'est le cas de l'Angleterre, le cas des Alliés; les « silver bullets » auront le dernier mot »). — MILES. Silhouettes de guerre. Le baron de Brocqueville, président du Conseil des ministres de Belgique. — M. EYDOUX-DÉMIANS. Dix frères au front. Une famille française pendant la guerre (fragments de lettres adressées à M<sup>me</sup> de L... par ses fils, dont deux sont déjà morts pour la patrie). — Charles STIENON. La campagne austro-serbe. I : la première invasion de la Serbie; la bataille du Jadar; l'offensive serbe en Syrmie (avec deux cartes). — R. MILAN. Notes d'un exilé. L'évolution des neutres (la victoire de la Marne, qui montra que l'Allemagne n'était pas invincible, les atrocités allemandes, qui donnèrent au monde le dégoût de l'Allemagne, la piraterie sous-marine, qui souleva contre elle un flot de haine, ont peu à peu ramené vers les Alliés les sympathies des neutres). — L. DELAUAUD. Vers Constantinople. Une tradition française, 1495-1687 (montre qu'en 1685 Louis XIV forma le projet de prendre Constantinople et « de rétablir l'empire d'Orient en faveur d'un des enfants de France en détruisant celui des Turcs »; ce projet n'était que la continuation de desseins plus anciens encore. Cf. *supra*, p. 177). — F. HUBERT. La bataille de l'Yser. Récit d'un cycliste d'artillerie belge (notes écrites, comme le dit l'auteur lui-même, « sans fioritures et sans prétentions, à l'emporte-pièce et à la diable »; la lecture en est attachante et émouvante au plus haut point. Elles peuvent être mises sur la même ligne que *Dixmude* de Le Goffic, dont elles ont par endroit la grandeur tragique et qu'elles complètent sur beaucoup de points). — F. PASCAL. Le pays de *Jean Sbogar* (*Jean Sbogar* est le titre d'un roman de Charles Nodier. On sait qu'en 1812 Nodier fut nommé bibliothécaire de Laybach, ville qui était alors la capitale des Provinces illyriennes; il était, en outre, chargé de rédiger tous les articles en langue française du *Télégraphe*, journal officiel de ce gouvernement. C'est alors qu'il recueillit les aperçus des mœurs et de la littérature des Slaves du Sud qui conservent à son roman quelque intérêt; mais, accusé d'avoir, dans ce roman (1818), plagié le *Corsaire* de Lord Byron, il prétendit que le bandit Jean Sbogar était un personnage réel et que sa romanesque histoire avait été puisée dans le dossier criminel conservé aux archives de Laybach. Puis il continua d'exploiter ce filon illyrien en publiant *Smarra* (1821). En réalité, c'étaient de purs romans sans valeur historique). = 25 juillet. F. ENGERAND. L'Alle-



magne et le fer. III : la France et le bassin houiller de la Sarre (1<sup>er</sup> article; montre l'importance économique de ce bassin houiller; il répond au bassin du fer de la région de Briey-Nancy et complète l'autonomie économique de la Lorraine. Après que la rive gauche du Rhin eut été conquise par les armées républicaines, la mise en état du bassin de la Sarre fut entreprise avec méthode par le gouvernement français, surtout par Napoléon 1<sup>er</sup>. L'auteur résume ici de nombreux documents tirés des Archives nationales; 2<sup>e</sup> article le 10 août). — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Cadorna. — M. EYDOUX-DÉMIANS. Dix frères au front. Une famille française pendant la guerre (fin; touchant surtout au point de vue religieux). — Alf. MOREL-FATIO. Les néocarlistes et l'Allemagne (article fort bien documenté et instructif sur les origines du parti dont le chef nominal est le duc de Madrid, don Jaime de Bourbon, mais que dirige en réalité don Juan Vasquez de Mella y Fanjul; ce dernier est très hostile à la France et inféodé à l'Allemagne. Explique les raisons de l'influence exercée par l'Allemagne à moitié luthérienne, par l'Allemagne qui occupe et martyrise la Belgique catholique, qui détruit Reims et sa cathédrale, sur un parti d'une si notoire intransigeance catholique). — M. MARION. La question des loyers en 1871. — Charles STIÉNON. La campagne austro-serbe. II : la deuxième et la troisième invasion de la Serbie. La victoire de Suvobor et la reprise de Belgrade (récit détaillé, avec une carte. La troisième invasion de la Serbie, qui devait être une « expédition de châtiment », coûta aux Autrichiens environ 100,000 hommes, dont 60,000 hors de combat et 40,000 prisonniers, sans compter un immense butin fait par les Serbes). — Am. BRITSCH. Voltaire, inventeur militaire (relève les passages où Voltaire, dans sa correspondance, propose, pour lutter contre les Prussiens, de revenir aux chars de guerre armés de faux, dont Antiochus et Mithridate s'étaient servis contre les Romains. L'invention tomba à plat; mais Voltaire n'y renonça pas sans regret). — 10 août. MILES. Silhouettes de guerre. Le voïvode Putnik. — Hervé DE GRUBEN. Les Allemands à Louvain. Souvenirs d'un témoin (ce témoin était un brancardier de l'hôpital Saint-Thomas à Louvain; il décrit l'interminable passage des troupes allemandes à travers la ville depuis le 20 août. Le 25 août, après une chaude alerte, les Allemands mettent le feu aux quatre coins de Louvain sous prétexte qu'on a tiré sur eux, qu'ils sont les victimes d'une « conspiration ». Le 27 août, on annonce aux habitants terrifiés que la ville va être bombardée et qu'ils doivent partir immédiatement; 40,000 fugitifs furent alors emmenés dans toutes les directions et beaucoup subirent les plus cruelles épreuves. Puis la ville déserte fut pillée méthodiquement, tandis que les incendies continuaient; cette fois, les Allemands n'avaient même pas l'ombre d'un prétexte à invoquer. Le 31 août, on put notifier, à ce qui restait des habitants, « que l'autorité allemande avait promis d'arrêter l'incendie et le pillage »; une nouvelle municipalité put s'organiser et tra-

vailler à réparer quelques-unes des ruines opérées par l'armée du peuple le plus civilisé du monde. « 1,084 maisons avaient été incendiées sur le territoire de la commune de Louvain; 440 dans la commune voisine de Kessel-Loo et 85 dans celle d'Héverlé, qui font l'une et l'autre partie de l'agglomération louvaniste... Outre les habitations privées, l'incendie avait détruit l'église Saint-Pierre, les Halles universitaires, le Palais de Justice, l'Académie des beaux-arts, le théâtre, l'École commerciale et consulaire de l'Université. » De la façon la plus catégorique, l'auteur affirme ce qui suit : « Nous n'avons vu aucun civil se livrer à un acte hostile contre l'armée ennemie; durant notre séjour à Louvain, nous avons interrogé des centaines de nos concitoyens; pas plus que nous, ils n'ont vu un civil tirer sur des Allemands; mais on a observé que des soldats allemands tiraient des maisons qu'ils occupaient ou qu'ils envahirent. Nulle part les Allemands n'ont trouvé un dépôt d'armes ayant servi ou devant servir aux prétendus conjurés. L'accusation portée contre les habitants de Louvain est une calomnie et une absurdité. » Le témoin incline enfin à admettre la supposition d'un massacre prémédité; mais pour quels motifs? Par esprit de représailles, et « c'est dans les théories politiques allemandes qu'il faut chercher l'explication première, non pas de faits isolés, mais de l'ensemble des atrocités, du système, si l'on veut, qui fut appliqué à la Belgique pour lui faire expier sa résistance »). — Lieutenant Z. Carnet de route d'un officier d'alpins. Fragments (canonnade de Dieuze, 19 août; combats de Vergaville, 20 août, de Kermaménil, 26 août). — La conquête des colonies allemandes. — LANZAC DE LABORIE. Pourquoi et comment M<sup>me</sup> de Staël a-t-elle visité l'Allemagne? — Jean LIMOSIN. Le prêtre à l'armée. Feuillet de calepin.

**20. — Études.** Revue publiée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1915, 5-20 juillet. — Jules LEBRETON. Pensées chrétiennes sur la guerre : Église et patrie (identifie trop Allemagne et protestantisme). — Pierre GUILLÉUX. Saint Augustin pasteur d'Hippone. I. L'administrateur et l'homme d'action (organisation de sa maison épiscopale; le culte; la musique à l'église; politique vis-à-vis des donatistes). — Impressions de guerre. XIV, la relève des morts en Belgique; parmi les blessés allemands). = C.-rendus : Pages actuelles. — Publications sur la guerre. = 5-20 août. POL. Le champ de bataille (saisissant tableau par un aumônier de ce qui s'est passé dans un coin de l'Artois, du 17 juin au 8 juillet). — Yves DE LA BRIÈRE. Le destin de l'Empire allemand et les oracles prophétiques; 1<sup>er</sup> article (prophétie de Fiensberg et prophétie dite de frère Hermann; singuliers documents!). — René RISTELHUEBER. La France en Syrie au XVII<sup>e</sup> siècle (un chef maronite, Abou-Naufel, fut nommé le 28 juin 1655 vice-consul de France à Beyrouth, le 1<sup>er</sup> janvier 1662 consul; sa véritable influence; cette fonction se transmet de père en fils pendant quatre générations).

— Pierre GUILLOUX. Saint Augustin pasteur d'Hippone (II : le prédicateur). — Joseph BOUBÉE. Quelques jugements sur l'Allemagne actuelle (Ch. Bailled, Theodor de Wysewa, P. Delmet, G. Blondel, etc.). — Impressions de guerre. XV (épisodes du bombardement d'Aras, juin-juillet; méditation sous les armes). — Alex. BROU. Un aumônier français dans l'armée anglaise de Rhodésia (il s'agit du P. Marc Barthélemy, jésuite, qui suivit au feu les troupes anglaises qui faisaient la conquête du pays Matebélé). = C.-rendus : P. Batiffol. La paix constantinienne et le catholicisme (intéressant). — R. P. Rosa. I Gesuiti dalle origini ai nostri giorni (livre d'histoire et non de parti). — Fr. Charmes. La guerre (on trouve ici les plus belles, les plus fortes pages de M. Charmes).

21. — **La Grande Revue.** 1915, juillet. — P. FABREGUETTES. Les batailles de la Marne (récit jour par jour et pour chacune de nos armées des opérations qui aboutirent à la retraite des armées allemandes, du 5 au 12 septembre. Peu de phrases, pas de considérations stratégiques, rien que des faits, d'où se dégagent d'ailleurs un intérêt grandissant et une forte émotion). — Y a-t-il une renaissance religieuse en France? (suite de l'enquête instituée sur cet intéressant problème). — Augustin HAMON. Souvenirs sur Jaurès. = Août. Émile BOUTROUX. Germanisme et Humanité (« l'Humanité, dans tous les domaines où elle se meut, suit des voies opposées à celles du Germanisme. Là où celui-ci commande et s'approprie, l'Humanité s'incline et respecte. L'Humanité s'incline devant Dieu, devant la vérité, devant la justice, devant la beauté, devant l'homme, dont le Germanisme fait ses instruments; et c'est dans cette déférence même qu'elle place sa dignité, qu'elle cherche des forces pour maîtriser et adoucir les forces brutes »). — M. RABUSSON. Avec le corps expéditionnaire algérien, août 1914. — Ch. TERRIN. Les prédictions sur la guerre jugées d'un point de vue critique.

22. — **Mercury de France.** 1915, 1<sup>er</sup> août. — P. LASSERRE. La jeunesse d'Ernest Renan (d'après le *Patrice* écrit par Renan en 1849 au moment où il venait s'initier en Italie à l'enseignement de l'art et du beau. Ses sentiments à l'égard du christianisme). — C. VACHER DE LAPOUGE. Le paradoxe pangermaniste (manifeste en faveur de l'anthroposociologie. Cette science démontre la supériorité de l'Arien, dolicoéphale blond, si nombreux aux États-Unis, en Angleterre et dans les colonies anglaises; nombreux encore dans l'Allemagne du Nord. Mais en pays allemand déjà le nombre des brachycéphales, c'est-à-dire des éléments inférieurs, ne cesse de se développer, tandis que s'accroît la prétention injustifiée de tout ce peuple à dominer le reste du monde). — D. A. WILSON. Carlyle et l'Empire allemand (en novembre 1870, Carlyle, dans une lettre fameuse, déclarait que la France ayant déclaré la guerre sans raison nécessaire, méritait son châtiement; les Allemands en ont conclu que Carlyle était acquis à

l'Allemagne; mais, si Carlyle avait été encore de ce monde il y a un an, il eût certainement condamné aussi sévèrement Guillaume II que, quarante-quatre ans auparavant, il avait condamné Napoléon III. Jamais Carlyle n'eût admis que la force prime le droit. — PÉLADAN. Revision des valeurs philosophiques allemandes (rapide exposé des origines de la « Kultur », depuis Kant). = 1<sup>er</sup> septembre. G. BATAULT. Les écrivains militaires français et la guerre. — Dr Paul VOIVENEL. Les Allemands et la science de l'esprit malade. — P. VALERY. La conquête allemande.

23. — **La Revue de Paris**. 1915, 15 juillet. — W. MORTON-FULLERTON. La France et l'Europe, 1871-1913 (chapitre détaché d'un ouvrage publié par l'auteur en avril 1913 : *Problems of power*, et dont une traduction française va bientôt paraître. Intéressant tableau de la diplomatie européenne, surtout depuis la disgrâce de Bismarck et l'inauguration, par Guillaume II, de la *Weltpolitik* allemande). — Contre-amiral DEGOUY. Les mentalités (étude pénétrante sur la mentalité qui en Allemagne, en Angleterre et en France a inspiré l'organisation des flottes de guerre et déterminé les opérations navales depuis le début de la présente guerre). — A. CHABOSEAU. Légendes épiques des Serbes. — C. BONNEL. De Jérusalem à Tours, 31 juillet-26 août 1914 (l'auteur, directrice du lycée de jeunes filles de Tours, se trouvait à Jérusalem au moment de la déclaration de guerre. Elle raconte en quelques pages émues le départ des religieux et autres mobilisés français, leur arrivée à Jaffa, à Port-Saïd et leur départ d'Alexandrie. Suit une lettre d'un religieux, directeur d'un établissement congréganiste à Jérusalem, qui raconte les tribulations subies par les religieux français de la part des autorités turques, déjà inféodées à l'influence allemande, en novembre et en décembre 1914. — Dr P.-J. M. Impressions de guerre. Extraits d'un carnet de route (dans les Vosges et en Lorraine, août-septembre 1914). — L. BATIFFOL. Les Barbares de la guerre de Trente ans (mœurs de la soldatesque; il ne semble pas qu'elles aient beaucoup changé depuis lors; « un officier de l'armée de Wallenstein, tout à coup transporté dans les armées allemandes d'aujourd'hui, ne s'y trouverait pas dépaycé »). — H. CHARRIAUT. Deux types économiques (l'Allemagne et la Belgique, deux pays industriels qui doivent une partie de leur expansion économique à la puissance de l'association; mais l'Allemagne sacrifie tout au culte de l'État, tandis qu'en Belgique le régime de la « liberté subsidée » a fait accomplir des miracles). = 1<sup>er</sup> août. A. CHEVRIILLON. Sur les lettres d'un soldat (publie des lettres d'un soldat qui était un peintre, « ex-intellectuel décadent », comme il se définit lui-même, sensible aux beautés du pays meusien où il se bat, aux jeux de la lumière comme aux terribles symphonies de la bataille; il ne dit presque rien de la guerre elle-même, mais il pense, il raisonne sur les impressions morales qu'elle fait naître en lui, il dit ses raisons d'avoir confiance dans l'issue heureuse de cette guerre qui est « le

triomphe du Sort, de la Providence et de la Destinée ». — F. BRUNOT. La civilisation française en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle (montre à quel point se développèrent dans tout ce pays, même après que la politique royale eut ligué toute l'Allemagne contre la France de Louis XIV, l'étude et l'emploi de la langue française; avec la langue pénétrèrent aussi de plus en plus les manières, les idées d'une société polie; l'influence française éleva le niveau moral et intellectuel de l'Allemagne). — MAX HOSCHILLER. La Russie sur le chemin de Byzance. I. La conception slavophile et l'épreuve de 1878 (émouvante étude des rapports entre l'Autriche-Hongrie et la Russie depuis 1870; les deux protagonistes sont Andrassy et Ignatieff. L'entente de Reichstadt, le 26 juin 1876, et les deux conventions secrètes conclues entre la Russie et l'Autriche le 6 mars suivant; l'Autriche-Hongrie, appuyée par l'Allemagne, arrête la marche de la Russie sur le chemin de Byzance en 1878. Mais depuis lors est intervenu un facteur nouveau. Le prodigieux développement agricole et industriel qu'ont pris en Russie la région minière du Donetz et la région pétrolifère du Caucase prépare « la poussée actuelle de la Russie vers Byzance, dictée non par l'idée slavophile, mais par d'impérieuses nécessités économiques »). — Enseigne X. Avec les fusiliers marins (notes qui complètent l'admirable *Dixmude* de Le Goffic). — PR. BOURÉE. Une mission secrète en Allemagne, mai-juin 1859 (envoyé par le comte Walewski en Allemagne à l'effet de se rendre un compte exact de l'attitude prise par la Confédération germanique et la Prusse en face de la guerre d'Italie, P. Bourée rédigea, le 19 juin, un rapport sur les résultats de son enquête poursuivie durant cinq semaines en Allemagne. Il résume ainsi ses impressions : « Il n'y avait aucun doute à concevoir sur les dispositions de l'Allemagne; elle était profondément, passionnément, aveuglément hostile. » Cette unanimité prenait sa source dans l'intime conviction des chefs de tous les partis qui « voyaient dans une guerre contre la France le triomphe de leurs vœux pour l'avenir de l'Allemagne »; « toute la Confédération germanique veut la guerre »; seule la Prusse, « irrésolue ou attendant son heure », contenait les États). — UN BULGARE. Les raisons de la Bulgarie. = 15 août. J. BLANCHE. Cahiers d'un artiste, 1914-1915; I (fait suite aux Lettres d'un artiste que nous avons analysées précédemment. Notes écrites après le retour à Paris en novembre 1914). — MAX HOSCHILLER. La Russie sur le chemin de Byzance. II. La « Grande Russie » et le slavisme libéral (rapports de la Russie et de l'Autriche-Hongrie depuis 1908. L'entrevue de Buchlau, où M. Isvolski se laissa duper par le comte d'Érenthal et où fut préparée l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche. La question des Détroits, posée de nouveau par la Russie qui espère, en 1911, la régler à l'amiable avec la Porte, est accueillie par une fin de non-recevoir absolue de la part du gouvernement jeune-turc. Il est désormais évident que la Turquie était inféodée à la politique germanique. En même temps se fait jour dans la presse et surtout chez les



démocrates russes l'idée que la défaite des Turcs doit avoir pour conséquence de les chasser définitivement d'Europe et de placer Constantinople ainsi que les Détroits dans la main de la Russie. « Les véritables artisans de la poussée actuelle vers Constantinople sont les industriels de Donetz », et nous revenons ainsi aux causes économiques de la guerre; enfin « l'industrialisation rapide de la Russie, après son avènement au rang des puissances méditerranéennes, stimulera le mouvement démocratique et préparera la ruine de la féodalité russe ». — J. POIRIER. Les Allemands en 1870, d'après un témoignage belge (analyse un ouvrage publié en 1871 par un Belge, Hector de Condé, sous le titre : *la Prusse au pilori de la civilisation; crimes et forfaits des Prussiens en France*. Les Allemands d'alors ont infligé aux Français les mêmes cruautés méthodiques qu'aujourd'hui. C'est un nouveau chapitre à joindre à l'histoire rétrospective des « atrocités » allemandes. Mais il y eut alors en Allemagne des particularistes qui, effrayés par les victoires des Prussiens, ne craignirent point de les dénoncer : « Cette guerre est conduite par nos chefs sans aucun ménagement et même, il faut bien l'avouer, par quelques-uns d'entre eux avec une férocité à tout jamais injustifiable. » C'est la *Gazette de Cologne* qui s'exprimait ainsi. Aujourd'hui, la presse allemande ne songe qu'à contester les crimes commis par les chefs de l'armée conformément aux doctrines des écrivains militaires et de l'État-major lui-même, ou bien, ce qui est le comble de l'hypocrisie, à en rejeter sur les populations envahies toute la responsabilité et tout l'odieux). — Aline BOREL. A Vitry-le-François (notes prises par une répétitrice du lycée de jeunes filles qui rentra à Vitry le 17 octobre. La dernière note est du 21 février). — J. DUHEM. La question polonaise.

24. — *Revue des Deux Mondes*. 1915, 15 juillet. — NÉLIDOW. Souvenirs d'avant et d'après la guerre de 1877-1878; suite (raconte les négociations auxquelles il prit part, au moment où fut opérée à Constantinople la révolution jeune-turque qui imposa une constitution à Abd-ul-Hamid, et les mesures qu'il dut prendre, en l'absence de l'ambassadeur de Russie, pour préparer la déclaration de guerre à la Turquie, le 12 avril 1877). — R.-G. LÉVY. L'Italie économique (tableau du relèvement économique du royaume italien depuis 1866). — Victor du BLED. L'idée de patrie à travers les âges. II. La France : moyen âge et temps modernes. — P. RENAUDIN. Une dame de Saint-Cyr. M<sup>me</sup> de La Maisonfort (délicate étude psychologique. Cousine de M<sup>me</sup> Guyon et exaltée comme elle, M<sup>me</sup> de La Maisonfort eut pendant un temps Fénelon pour conseiller spirituel et finit par verser dans le quietisme. Après avoir été chérie par M<sup>me</sup> de Maintenon, qui se proposait de lui confier plus tard la direction de Saint-Cyr, elle tomba en disgrâce et dut quitter la maison le 10 mai 1697. Elle se réfugia auprès de Bossuet, ce qui ne l'empêcha pas de se laisser gagner par

le jansénisme. Elle avait trop d'indépendance et de tendresse de cœur pour se fixer nulle part). — Ch. NORDMANN. Impressions d'un combattant. Notes de route. V. Autour des tranchées. — Th. DE WYZEWA. A propos d'un nouveau livre anglais sur la culture allemande (celui du professeur Paterson : *German Culture*, recueil de huit études dont le but est de montrer que, dans tous les départements supérieurs de la vie et de l'œuvre de l'esprit humain, l'Allemagne a creusé une empreinte très profonde. Cependant la lecture même du livre produit cette impression que « la littérature, la peinture, la musique même des Allemands sont aujourd'hui déchuës de leur niveau moyen d'il y a cinquante ans »). — 1<sup>er</sup> août. Th. DE WYZEWA. Un chapitre de l'histoire des « atrocités » allemandes. Le départ des baigneurs russes, août 1914 (d'après une enquête instituée par le gouvernement russe et dont le résultat, avec les preuves à l'appui, a été publié dans le Journal officiel de Pétrograd, le 5 septembre dernier, puis dans un livre de A.-S. Rezanof, rédacteur du *Novoié Vrémiâ*. Cet article forme la lugubre contre-partie de ceux de Pierre Nothomb sur la Belgique. Même hypocrisie au début; même fureur aveugle contre la « trahison » des Russes qui a contraint l'Innocente Allemagne à faire la guerre; mêmes raffinements de cruauté contre ces hôtes de la veille dans lesquels, à partir du 1<sup>er</sup> août, l'on ne voit plus que des « espions » et des « nihilistes lanceurs de bombes ». Mais les Allemands eurent à l'égard des Russes des raffinements spéciaux de cruauté. Comme à leurs yeux les Slaves appartiennent à une humanité inférieure, vouée à l'éternelle saleté, hommes et femmes furent maintenus délibérément dans un répugnant état de malpropreté. La moindre protestation pouvait entraîner la mort; la vie du « bétail russe » ne comptait guère plus « que la pudeur des femmes pour ces représentants d'une race et d'une culture infiniment supérieures »). — B. DESCUBES. Mon carnet d'éclaireur. I (la mobilisation, commencée dès le 29 juillet au matin; l'offensive : combat d'Arracourt; en batterie en avant de Flanval, puis départ pour le Nord. Notes toutes simples, prises par un brigadier d'artillerie, à l'esprit éveillé et au regard clair. Intéressant). — M<sup>lle</sup> Valérie MASUYER. La reine Hortense et le prince Louis. VII. L'affaire de Strasbourg, octobre 1836-février 1837 (quand le prince eut été arrêté, M<sup>lle</sup> Masuyer vint d'Arenenberg à Kehl et pénétra même à Strasbourg pour se rapprocher du prisonnier et lui venir en aide, si possible. Une de ses sœurs résidait à Strasbourg; une autre y était aussi, mariée à Aimé de Franqueville, aide de camp du général Voïrol, qui commandait le département du Bas-Rhin. A ses souvenirs personnels, M<sup>lle</sup> Masuyer ajoute les lettres de ses sœurs et d'autres personnes que leur situation mêlèrent de près aux événements. Ces documents n'ajoutent pas beaucoup à ce que nous savons de l'échauffourée de Strasbourg; mais ils nous révèlent l'agitation douloureuse où l'équipée du prince jeta sa mère, son père et ses oncles). — A. BELLESSORT. Les souvenirs d'un seigneur canadien (analyse

les *Mémoires* écrits par M. de Gaspé dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle et un roman de lui, intitulé : *les Anciens Canadiens*. — A. BEAUNIER. France et Allemagne (analyse et loue l'*Histoire de deux peuples : la France et l'Empire allemand*, par J. Bainville). = 15 août. E. BERTIN. Droit international et guerre navale. Les croisières et le blocus. Les sous-marins. — L. BERTRAND. L'éternel champ de bataille. I : la question vitale. Nos pays lorrains; premières impressions. — A. VIALATE. Hollandais, Anglais et Allemands en Afrique australe. — R. DESCUBES. Mon carnet d'éclaireur. II (combats d'artillerie sur la Somme, en octobre, puis dans le Pas-de-Calais, en avant de Monchy, et dans le Nord, en Belgique, près d'Ypres. Émouvant épisode de la bataille de l'Yser, du 10 au 13 novembre. Là notre éclaireur est blessé et son carnet s'arrête). — G. FAURE. Les six voyages de Chateaubriand en Italie. — H. CELARIÉ. La guerre vue par nos enfants (souvenirs et anecdotes glanés dans des cahiers d'écoliers; sans doute un peu arrangés). — Th. DE WYZEWA. La faillite de la littérature allemande (sorte de réplique à l'ouvrage publié sous la direction de M. Paterson et qui a été indiqué plus haut).

25. — *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*. 1915, 10-17-24 juillet. — C. IBAÑEZ DE IBERO. L'opinion allemande et la guerre (témoignages recueillis de la bouche même d'intellectuels allemands tels que Harnack, Liszt, Richthofen. Le bourgeois, l'ouvrier allemand, disent-ils, est parfaitement renseigné par la presse et les communiqués de l'État-major. En réalité, il ignore tout, sauf la vérité officielle; il n'y a pas d'opinion publique. Mais l'Allemand est batailleur et conquérant par nature, et la guerre, prévue, calculée partout, est acceptée par lui comme une nécessité inéluctable. L'enthousiasme du début est tombé, mais l'esprit de sacrifice allègrement consenti demeure. Il en est autrement dans les milieux dirigeants; là, ont pénétré le doute et l'inquiétude « et, malgré toutes les réticences, on devine un état d'âme profondément troublé »). — Ch. CLEAR. Liège sous les Allemands (intéressant). — Paul LOUIS. La crise de la Social-démocratie. — L. CHARLANNE. Bismarck intime en 1870 (d'après ses lettres à sa femme). = 7 août. NEMIROVITCH-DANTCHENKO. Ames de combattants. Les enfants de Hussein-Bey; épisode de la guerre russo-turque de 1878; traduit par HALPÉRINE-KAMINSKY. — L. BOCQUET. Les poètes et la guerre. L'holocauste (fin dans la livraison suivante). — L. DUMUR. L'agence internationale des prisonniers de guerre. — Paul LOUIS. Un an de diplomatie. — M. KUFFERATH. Les déments du pangermanisme. M. Houston Stewart Chamberlain. — J.-M. BALDWIN. Paroles d'un Américain (discours prononcé à la Chambre du commerce américaine le 5 juillet dernier). = 14-21 août. Take JONESCO. Souvenirs (quelques lignes sur le comte Goluchowsky). — VERESAÏEV. Ames de combattants; soldats japonais et officier russe; traduit par HALPÉRINE-KAMINSKY. — A. CHABO-

SEAU. Un projet de colonie d'émigrés en Russie, 1792-1799 (négociations en vue de transporter en Crimée les troupes du prince de Condé; mais Paul I<sup>er</sup> ne tint pas les engagements pris au nom de Catherine II). — P. GAULTIER. Le réquisitoire d'un catholique germanophile contre les catholiques allemands (la lettre de M. Prüm à M. Erzberger). — Paul LOUIS. La Bulgarie et la guerre.

**26. — Académie des inscriptions et belles-lettres.** Comptes-rendus des séances. 1915, janv.-févr. — Paul MONCEAUX. Inscriptions chrétiennes à Madauros (Mdaourouch, au sud-est de Constantine). — Dr CAPITAN. Les destructions produites à la cathédrale de Reims par le bombardement allemand (à la date du 31 décembre 1914). — Edmond POTTIER. Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome en 1913-1914. — Paul FOURNIER. Notice sur la vie et les travaux de M. le duc de La Trémoille (fait l'histoire de l'important chartrier des La Trémoille). — Mars-avril. Dr L. CARTON. L'église du prêtre Alexander découverte à Bulla Regia en 1914 (plan de l'édifice; poteries peintes; inscription de la porte). — Ch. DIEHL. Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes (Étienne le Jeune, moine au couvent du Mont-Saint-Auxence en Bithynie, tué le 20 novembre 764; l'auteur rétablit la chronologie exacte des événements de sa vie). — L. BRÉHIER. Les sculptures de la façade de la cathédrale de Reims et les prières liturgiques du sacre (les textes liturgiques du sacre ont été la source où les sculpteurs ont puisé leurs motifs). — R. LANTIER. Le théâtre romain de Merida (élevé en l'an 16 av. J.-C., il était abandonné au VI<sup>e</sup> siècle; plan du monument; planches). — P. DURRIEU. Valona, base d'une expédition française contre les Turcs projetée par le roi Charles VIII (1494-1495; *La Valonne* est cité par Commynes comme lieu où les Français devaient débarquer, pour se rendre de là en Constantinople).

#### ALLEMAGNE.

**27. — Mitteilungen des kaiserl. deutschen archäologischen Instituts.** Athenische Abteilung. T. XXXIX (1914). — E. WEIGAND. La porte d'or de Constantinople (c'était une porte de la ville percée dans la muraille théodosienne; considérations sur l'architecture du monument; importante étude). — Fr. MATZ. La peinture de Téléphe trouvée à Herculaneum. — W. WILBERG. Le temple d'Athéna à Priène. — Fr. STÄHLIN. Les limites de Meliteia, Pereira, Peumata et Chalaf (avec carte). — D. FIMMEN. Nouvelle liste d'archontes de l'Attique (trouvée en 1906, maintenant au musée d'Athènes; elle date de l'an 14-13 av. J.-C.; catalogue des listes d'archontes que nous possédons). — A. WILHELM. Pergamena (à propos d'inscriptions récemment trouvées et de trois fragments lapidaires contenant une histoire de Pergame à l'époque d'Hadrien). — W. DORFFELD. Les fouilles de Corfou au printemps de 1914. — K.-A. RHOMAIOS. Bas-reliefs de Thé-

gée (ils représentent des repas funéraires; signification de ces monuments; les animaux sacrés: serpent, chien, cheval). — H. KOCH. Les métopes de Thermos (discussion sur la date). — A. WILHELM. Collation du droit de cité par les Athéniens (restitution d'un certain nombre d'inscriptions; discussion sur la dokimasie).

## ESPAGNE.

28. — *Boletín de la real Academia de buenas letras de Barcelona*. Tome VII, 1913-1914. — J. BOTET Y SISÓ. Notes numismatiques (en particulier d'après des documents de la couronne d'Aragon relatifs aux monnaies de l'île d'Ibiza pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles). — F. CARRERAS Y CANDI. L'œuvre de la cathédrale de Barcelone (commencée le 1<sup>er</sup> mai 1298; ressources de l'œuvre, ouvriers de la cathédrale, maîtres-mages, clochers, chapelles, voûtes, cloîtres, peintres, sculpteurs, verriers; exposé historique très documenté, jusqu'à 1445). — J. MIRET Y SANS. Pro sermone plebeico (publication de documents d'archives des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> siècles, rédigés en catalan ou renfermant des termes empruntés à cette langue, qui apparaît déjà « en formes persistantes » dès le XII<sup>e</sup> siècle). — R. DI TUCCI. Une note de numismatique catalane (d'après des documents de 1212, 1221, 1259). — F. DE SAGARRA. Une oraison catalane du XIV<sup>e</sup> siècle (fait allusion à la querelle de 1362-1363 entre Gaston III, comte de Foix, et Jean I<sup>er</sup> d'Armagnac). — A. VILA. La seigneurie de Castellgali (contribution à l'étude de la féodalité en Catalogne). — G. ALABART. Mémoire sur le livre: « La cité de Dieu » de saint Augustin (suite). — J. JORDÁN DE URRÍES. La lutte pour la Sicile de 1291 à 1302 (traduction en castillan des chapitres IV et V de la dissertation allemande du Dr Rohde). — P. PUJOL Y TUBAU. Changement fait par le roi Alphonse I<sup>er</sup> dans le choix de sa sépulture (fixée d'abord dans le monastère de Ripoll, puis dans l'abbaye de Poblet, avril 1196). — E. MOLINÉ Y BRASÉS. Quelques documents inédits pour l'histoire de la peinture catalane (noblesse de l'art de peindre et des professeurs de peinture, prix faits des années 1494, 1518). — J. MAS. Notes sur des anciens sculpteurs de Catalogne (de 1386 à 1797). — E. MOLINÉ Y BRASÉS. Addition aux textes catalans-provençaux (publiés par le même auteur dans le n<sup>o</sup> 48). — F. DE BOFARULL. Les deux textes, catalan et aragonais, des ordonnances de 1333 pour les Juifs de la couronne d'Aragon (relatives aux déclarations des biens propres et à leur inscription sur un livre spécial). — F. CARRERAS Y CANDI. Le retable barcelonais de la Sainte-Croix, œuvre de P. Terrers et de F. Vergós (achevé en juin 1445 et destiné à la chapelle de l'Hôpital général; aujourd'hui perdu). — J. JORDÁN DE URRÍES. Les ordonnances de la cour aragonaise aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles (d'après des extraits de l'étude du Dr Schwarz, dont il a été rendu compte dans cette Revue,



t. CXVIII, p. 376). — D<sup>r</sup> F. FIGUILLEM. La vaccination en Espagne, ou lettres familières sur cette nouvelle inoculation (correspondance de l'année 1801, publiée par le D<sup>r</sup> Comenge). — J. MAS. Notes sur des anciens enlumeurs de Catalogne (depuis 1384 jusqu'à 1593). — R. DEL ARCO. Trois chartes de peuplement inédites et intéressantes (de Ainsa en 1124, de Almudévar et de Sariñena en 1170). — E. MOLINÉ Y BRASÉS. Livre de recettes de maître Johan (manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle provenant de Vich). — R. LODDO. Les « papions », les « pepiones » et la monnaie « uneta »; deniers de Pavie et de Venise ayant cours en Catalogne et Castille du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. — J. BOTET Y SISÓ. Appendice au travail de M. Loddo (que le savant numismate catalan rectifie sur certains points). — J. MIRET Y SANS. Notes sur l'expédition du roi Pierre le Grand en Barbarie (pour s'emparer par surprise du royaume de Constantine, juin-août 1282). — DU MÊME. Les noms de personnes et les noms de lieux de la région de Terrasa aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles (d'après une importante collection de documents originaux acquise par l'auteur de l'article). — J. JORDÁN DE URRÍES. La politique extérieure d'Alphonse III d'Aragon (d'après le livre de L. Klüpfel sur le même sujet; on voit que M. de Urries s'est donné à tâche de faire connaître en Catalogne l'érudition allemande). — FR. J. M. POU. Au sujet de frère Anselme Turmeda (toujours le célèbre apostat majorquin, qui a fait déjà couler tant d'encre).

## ÉTATS-UNIS.

29. — **The American historical Review.** 1915, juillet. — W. L. WESTERMANN. La cause économique du déclin de la civilisation antique (c'est à la perte de la liberté économique, plus même qu'à celle de la liberté politique, qu'il faut attribuer les désastreux résultats qui paralysèrent l'initiative privée et finalement détruisirent l'ancienne civilisation gréco-romaine). — G. B. ADAMS. La Grande Charte et la responsabilité ministérielle (la monarchie limitée dérive du principe introduit dans l'histoire d'Angleterre par la Grande Charte, que le roi peut être contraint d'observer la loi fondamentale de l'État. Le triomphe de cette forme de gouvernement, sa justification scientifique, la machine inventée pour la mettre en marche proviennent en droite ligne du mouvement de réforme inauguré par l'acte arraché il y a sept cents ans à Jean sans Terre). — C. M. ANDREWS. La rivalité commerciale de la France et de l'Angleterre de 1700 à 1750. La phase occidentale (2<sup>e</sup> partie). — W. S. ROBERTSON. Les États-Unis et l'Espagne en 1822 (en présence du soulèvement des colonies espagnoles, le gouvernement des États-Unis va-t-il reconnaître leur indépendance? Il y a des raisons de croire que l'Espagne devina l'attitude que devait prendre le président Monroe; elle prévint l'Angleterre, ainsi que les autres puissances européennes, contre l'application probable d'un système politique tout opposé au système européen de la Sainte-Alliance). — F. A. GOLDER. La flotte russe et la guerre civile (en 1863, la Pologne était

soulevée contre la Russie; l'Angleterre et la France prétendaient que c'était une affaire européenne qui devait être réglée par les puissances; la Russie, que c'était une affaire intérieure qui ne concernait personne d'autre qu'elle. En prévision d'une guerre possible, la Russie fit sortir sa flotte de la Baltique, où elle pouvait être facilement bloquée; en mer libre, elle pouvait menacer les routes commerciales de ses ennemis. Ordre fut donné aux vaisseaux de se rendre aux États-Unis. L'émancipation des esclaves, proclamée par Lincoln, coïncidait avec l'émancipation des serfs ordonnée par le tsar; la guerre civile avec le soulèvement de la Pologne; enfin, les deux États pouvaient avoir à combattre le même ennemi. La visite de la flotte russe aux États-Unis fut la manifestation extérieure d'une sorte d'entente tacite. Les Russes lui donnèrent alors une grande signification, prétendant que cette démarche avait fait tomber les intentions belliqueuses de l'Angleterre, ce qui resterait à démontrer). — G.-L. BURR. Comment le moyen âge a reçu son nom (des expressions telles que *medium ævum*, *media ætas*, *media tempora*, montrant qu'on avait l'idée d'une époque de transition, se rencontrent déjà dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle). = Documents : C. E. CARTER. Observations du surintendant John Stuart et de James Grant, gouverneur de la Floride orientale, sur un projet pour le règlement des affaires indiennes proposé en 1764. — F. A. GOLDER. Lettre de Kamehameha II à l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, 1820 (le roi des îles Sandwich écrit au tsar pour se plaindre d'empiétements opérés par la « Compagnie américaine russe ». La lettre a été écrite en un français fort incorrect par un marin bordelais, Jean Rives, qui était à la fois cuisinier du roi et son secrétaire). — K. B. JUDSON. Salt Lake city en 1847 (lettre écrite au « Board of management » de la « Compagnie de la Baie d'Hudson » par le président des Mormons, J. Smith, et ses conseillers, le 7 décembre 1847; elle expose la situation économique du pays et les avantages que la Compagnie pourrait retirer en établissant avec lui des relations commerciales). = C.-rendus : P. Vinogradoff. Essays in legal history. — W. W. Rockwell. Papers of the American Society of church history, 2<sup>e</sup> série, t. IV. — Comte Lütow. The Hussite wars (excellent résumé des travaux tchèques sur les guerres des Hussites). — E. Br. Sainsbury. A calendar of the Court minutes, etc., of the East India Company, 1650-1654. — V. Barbour. Henry Bennet, earl of Arlington, secretary of state to Charles II (bon). — H. Temperley. Frederick the Great and Kaiser Joseph : an episode of war and diplomacy in the XVIIIth century (très bonne étude sur le curieux épisode des années 1776-1779, où les deux souverains ennemis négocièrent, mobilisèrent leurs troupes et finalement traitèrent sans avoir combattu). — H. E. Bourne. The Revolutionary period in Europe, 1763-1815 (excellent résumé). — J. S. Corbett. Private papers of George, second earl Spencer, first Lord of the Admiralty, 1794-1801, t. II. — H. Ulmann. Geschichte der Befreiungskriege, 1813-1814 (la partie militaire est sacrifiée à

l'étude politique et diplomatique; sur ce domaine, l'auteur apporte de nombreuses additions à nos connaissances par les documents trouvés dans les archives de plusieurs États allemands). — *H. Hoffmann*. Fürst Bismarck, 1890-1898 (recueil des articles écrits ou inspirés par Bismarck qui ont paru dans les *Hamburger Nachrichten*). — *Robert W. De Forest*. A walloon family in America : Lockwood De Forest and his forefathers, 1500-1848, together with *A voyage to Guiana*, being the Journal of Jesse De Forest and his colonists, 1623-1625 (intéressant). — Commerce of Rhode Island, 1776-1800. Vol. I : 1726-1774 (importante correspondance commerciale). — Correspondence and documents during Jonathan Law's governorship of the Colony of Connecticut, 1741-1750. Vol. III : 1747-1750. — Writings of John Quincy Adams, edited by *Worthington Chauncey Ford*. Vol. IV : 1806-1811. — A great Peace maker : the diary of *James Gallatin*, secretary to Albert Gallatin, 1813-1827 (ce journal présente un sérieux intérêt, mais il faut savoir s'il est bien authentique et s'il a été correctement édité). — *R. M. Mac Elroy*. The winning of the Far West; a history of the regaining of Texas, of the Mexican war and the Oregon question; and of the successive additions to the territory of the United States, 1829-1867 (prétentieux et souvent inexact. Il faut attendre que les archives mexicaines aient été scientifiquement explorées). — *J. G. de Roulhac-Hamilton*. Reconstruction in North Carolina (bon). — *W. Foster*. The english factories in India, 1646-1650; a Calendar of documents in the India Office, Westminster (très intéressant). — *A. C. Mac Giffert*. The rise of modern religious ideas (résumé clair et soigné). — *J. C. Fitzpatrick*. Calendar of the correspondence of George Washington, commander in chief of the continental army, with the officers (4 vol.; important). — *K. Ch. Babcock*. The scandinavian element in the United States (bon). — *Wrong*. The fall of Canada (très bonne histoire des douze mois qui s'écoulèrent entre la défaite de Montcalm dans les plaines d'Abraham et la capitulation de Montréal, 1759-1760).

**30. — The Nation.** 1915, 29 avril. — *H. Edmiston*. Les provinces perdues de l'Italie; étude sur le problème de l'Adriatique et des provinces « non rachetées » de l'Italie, à la lumière de récents ouvrages italiens. — *E. Gilliat-Smith*. Saint Clare of Assisi; her life and legislation (intéressant recueil de dissertations, de notes et de conjectures concernant divers points de la légende de sainte Claire). = 13 mai. Démocratie et pacifisme. Examen des opinions professées en Angleterre au sujet du pacifisme. — Le bombardement de la cathédrale de Reims (*M. Raymond Weeks* reproduit un passage du *Berliner Blatt*, en date du 5 septembre, passage autorisé par la censure, et où il est dit que « bientôt l'ancienne gloire royale des lis de France [à Reims] sera réduite en poussière par notre canon de 420 ». La préméditation est donc évidente). — *S. Dunbar*. A history of travel in America. = 20 mai. *Henry Doulcet*, arche-

reque de Dioclea. Macédoine et Arménie (l'auteur, qui a passé dix-huit ans de sa vie dans les missions, désire attirer l'attention sur les souffrances endurées par les populations chrétiennes de la Macédoine et de l'Arménie; elles ont souffert si cruellement qu'elles ont droit à une réparation quand la Justice pourra faire entendre sa voix). — *Fr. von Bernhadi*. On war to-day; translated by *Karl von Donat* (très intéressant effort pour transporter l'art de la guerre sur le terrain de la psychologie et de la politique). = 27 mai. H. C. LANCASTER. « C'est ma guerre » (certains Allemands, le Dr Dernburg en tête, ont prétendu que le mot avait été prononcé par M. Isvolsky, ambassadeur de Russie en France. M. Lancaster a essayé sans succès de remonter à la source allemande de ce bruit; alors il s'est adressé à M. Isvolsky lui-même qui lui a répondu : « Il est absolument faux que j'aie dit à qui que ce soit, en parlant de la guerre actuelle : « C'est ma guerre », ou que j'aie prononcé une phrase quelconque dans le même sens et ayant pu servir de base à l'imputation que vous me signalez »). — *B. Moses*. The spanish dependencies in South America (remaniement d'ouvrages antérieurs qui avaient reçu un favorable accueil. Il y aurait cependant fort à dire sur la documentation, trop unilatérale, de l'auteur et sur son dédain vraiment excessif de la bibliographie). = 3 juin. *Brinkley*. A history of the Japanese people (excellent). = 10 juin. *Luca Della Robbia* (longue étude, par *Fr. J. Mather*, à propos du catalogue des œuvres du fameux peintre et céramiste par *Allan Marquand*). = 17 juin. La faillite de l'internationalisme. Rapport de la guerre avec le mouvement humanitaire produit par la Révolution française (article intéressant et suggestif par *Irving Babbitt*; suite et fin le 24 juin). — *Dante et Origène* (M<sup>me</sup> *Lizette Andrews Fisher*, de l'Université Columbia, établit un rapprochement entre la conception de l'univers, telle que l'imagine Dante, et le *De principiis* d'Origène). — *W. Wundt*. Die Nationen und ihre Philosophie. Ein Kapitel zum Weltkrieg (six chapitres tendant à démontrer que la philosophie moderne est sortie du cerveau de trois Allemands : Nicolas de Cues, Copernic et Paracelse; que la France ne peut leur ajouter qu'un seul nom, celui de Descartes; que d'ailleurs le cartésianisme conduisit droit au matérialisme dégradant du XVIII<sup>e</sup> siècle; que le système de Spinoza ne doit rien à celui de Descartes; que l'« idéalisme » du XIX<sup>e</sup> siècle est d'origine purement allemande, étant l'œuvre de Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel, Schopenhauer et Nietzsche. Arrivant enfin à la guerre, il affirme qu'elle révèle le caractère de chaque peuple : la France combattant pour la gloire, la Grande-Bretagne pour la domination mondiale, l'Allemagne pour le devoir. Extraordinaire entassement de contre-vérités et d'omissions tendancieuses! « Le meilleur souhait que l'on puisse former pour l'auteur est que son traité tombe dans l'oubli et qu'il puisse lui-même survivre pendant longtemps à la présente guerre pour continuer ses utiles

travaux de psychologie physiologique »). — *J. Thiis*. Leonardo de Vinci; the florentine years of Leonardo and Verocchio (très consciencieux et très contestable). = 24 juin. *Chr. Gauss*. The german emperor as shown in his public utterances (curieux choix des allocutions de l'empereur allemand, avec un ingénieux commentaire. Le résultat est de nous peindre cette complexe personnalité « qui combine avec l'orgueil d'un monarque du moyen âge les velléités d'un moderne dilettante »). — *M. L. Bailly*. Milton and Jakob Böhme (bonne étude sur l'étude du mysticisme en littérature. Influence exercée par l'Allemand Böhme sur la philosophie de Milton). — *Farquhar*. Modern religious movements in India (excellent). = 1<sup>er</sup> juillet. *Th. A. Emmet*. Memoir of Thomas Addis and Robert Emmet, with their ancestors and immediate family (deux énormes volumes de documents sur des patriotes irlandais qui, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, firent tous leurs efforts pour arracher l'Irlande au joug de l'Angleterre. La haine de l'Angleterre anime encore aujourd'hui leur descendant). — *Stoddard*. The french Revolution in San Domingo (excellent). = 8 juillet. Cette livraison est en partie faite d'articles ayant pour but de célébrer le demi-centenaire de *The Nation*. Le public libéral des deux mondes sera d'accord pour reconnaître les services rendus par ce périodique à toutes les causes libérales et pour lui souhaiter un nouveau demi-siècle de succès.

## GRANDE-BRETAGNE.

31. — *The Athenæum*. 1915, 8 mai. — *A. J. Toynbee*. Nationality and the war (intéressant essai pour reconstruire la carte du monde sur le principe des nationalités, après la guerre). — *E. B. Bax*. German culture, past and present (l'auteur s'occupe surtout de l'Allemagne au temps de Luther, qu'il connaît bien; ses jugements sur l'Allemagne contemporaine manquent d'originalité et de justesse). — *D. A. Talbot*. Woman's mysteries of a primitive people: the Ibibios of Southern Nigeria (utiles informations sur le rôle des femmes dans la tribu africaine des Ibibios; mais il faudrait les contrôler avec soin). = 15 mai. *Weigall*. A history of events in Egypt 1798-1914 (esquisses brillantes et très amusantes sur les hommes qui ont fait l'Égypte contemporaine, avec une introduction sur Bonaparte et les invasions des Français en 1798 et des Anglais en 1807). — *Frazer*. The golden bough. Vol. XII: Bibliography and general index. = 22 mai. *Fr. Gribble*. The royal house of Portugal (ouvrage de seconde main; l'auteur, qu'animent des sentiments démocratiques et anticléricaux, est très hostile à la maison de Bragance. Il ignore les documents originaux et recueille un grand nombre d'anecdotes dépourvues d'autorité). — *Sven Hedin*. With the German armies in the West (livre remarquable surtout par ses omissions relatives à la manière dont les Allemands font la guerre). — *E. V. Lucas*. In the gentlest Germany (sous forme de travestisse-



ment burlesque, l'auteur fait une vive critique de l'œuvre de Sven Hedin, qu'il attribue à un certain Hun Svedend imaginaire). — *Fortescue*. At the front with three armies (l'auteur est un Américain. Il s'est livré, pour son compte, à une enquête analogue à celle de M. Hedin; ses conclusions sont tout opposées. Il a constaté sur les lieux mêmes les atrocités commises par les Allemands). = 29 mai. *Maxse*. Germany on the brain, or the obsession of a « crank ». Gleanings from « the National Review », 1899-1914 (piquant choix d'articles publiés dans la « National Review » par un journaliste très fantaisiste, très paradoxal, mais qui n'a cessé pendant quinze ans d'éveiller l'attention de ses compatriotes sur les redoutables progrès de la marine allemande). = 5 juin. *E. Ponti*. Studi giuridici e politici; la guerra dei popoli e la futura confederazione europea (intéressantes considérations). — *G. Cassi*. Il mare adriatico (utile). — *Ch. Tower*. Changing Germany (bonne étude, par un homme qui connaît bien l'Allemagne et qui fait penser). — *E. Lewin*. The Germans and Africa (important; montre bien pourquoi l'Allemagne voulait s'établir au Maroc; c'était surtout pour être à portée de soulever l'Algérie et la Tunisie contre la France et pour établir une base navale contre l'Angleterre). — *E. O'Donnell*. The Irish abroad (œuvre de parti pris, très violente contre l'Angleterre, de mince valeur historique). — *H. J. Ford*. The Scotch-Irish in America (bon). — *W. F. Leith*. Pre-Reformation scholars in Scotland in the xvth cent. (excellent). — The war speeches of William Pitt the Younger, selected by *R. Coupland* (très bon choix). — *George W. E. Russell*. The spirit of England (beaucoup d'observations intéressantes sur les aspects spirituels de la guerre). — *Bibliotheca celtica*; a register of publications relating to Wales and the celtic peoples and languages for the year 1912 (utile). — *L. Cecil Jane*. The interpretation of history (explication par trop simpliste des faits historiques. L'auteur se place au point de vue du déterminisme le plus rigoureux). = 12 juin. *Brailsford*. Quaker women, 1650-1699 (bon). — *E. R. Pennell*. Lithography and lithographers; some chapters in the history of the art (bon). = 19 juin. *G. H. Perris*. The campaign of 1914 in France and Belgium (bon; mais l'auteur a puisé ses renseignements presque uniquement dans les communiqués de Sir J. French). — *H. Belloc*. A general sketch of the european war (début d'un grand ouvrage qui permet d'espérer beaucoup). = 26 juin. *Headlam*. The history of twelve days, July 24 to August 4, 1914 (estimable résumé de faits et de documents connus). — *Fr. S. Oliver*. Ordeal by battle (éloquent exposé des origines de la guerre). — *H. Scott*. Fasti ecclesiae scoticae: the succession of ministers in the Church of Scotland from the Reformation, nouv. édit., t. I (excellent). = 3 juillet. *N. Buxton*. The war and the Balkans (plaidoyer en faveur de la Bulgarie). — *Seton-Watson*. Roumania and the great war (bon résumé). — The works and life of Walter Bagehot

(intéressant; mais dix volumes, c'est beaucoup). — *J. Buchan*. Nelson's History of the war, vol. I-IV (bon résumé des faits militaires, surtout sur le front oriental). — The « Manchester Guardian » History of the war 1914 (bon; beaucoup d'illustrations bien choisies et reproduites avec art). — *Thos. F. A. Smith*. The soul of Germany; a twelve years' study of the people from within, 1902-1914 (intéressant surtout en ce qui regarde la sévère discipline qui est appliquée dans les écoles et qui forme les esprits à la rude et inhumaine discipline militaire). — Poèmes inédits de Jacques I<sup>er</sup>. = 10 juillet. Livres sur la guerre : *Fox*. The agony of Belgium; *R. B. O'Brien*. The Irish nuns at Ypres; *G. Wampach*. Le dossier de la guerre; *L. Daudet*. Hors du joug allemand, mesures d'après guerre; *L. Maccas*. Les cruautés allemandes, réquisitoire d'un neutre. — *A. M. Pooley*. The secret memoirs of count Tadasa Hayashi (fragments d'une histoire diplomatique du Japon que le comte Hayashi commença et ne finit jamais; le point capital de ces mémoires est le traité anglo-japonais, qui fut la grande œuvre de Hayashi). = 17 juillet. *Sir Gilbert Parker*. An account of the origins and conduct of the great war (Canadien et romancier, l'auteur a écrit un excellent livre d'histoire et de politique). = 24 juillet. *J. Finot*. Civilisés contre Allemands (intéressants recueils d'articles publiés d'abord dans la Revue). — *A. Lethbridge*. The New Russia (notes sur un voyage entrepris l'an dernier dans les régions les plus désertes de la Russie, mais où se porte un effort continu de colonisation). — *Leong et Tao*. Village and town life in China (ouvrage inégal et mal bâti, mais composé par des sociologues élevés en Europe et qui comprennent l'intérêt général des questions qu'ils abordent). = 31 juillet. *N. Hill*. Poland and the polish question (notes d'un voyage en Pologne entrepris en 1913; résumé assez exact de l'histoire polonaise; tableau très vivant des efforts tentés par le gouvernement prussien pour implanter de force des colons allemands dans les parties polonaises de la Prusse). — *Lord Eversley*. The partitions of Poland (excellent). — *A. Gardner*. French sculpture of the thirteenth century; 70 examples of masterpieces of mediæval art, illustrating the works at Reims and showing their place in the history of sculpture (important). = 7 août. *Ch. H. Stokton*. Outlines of international law (bon; l'ouvrage était terminé avant la guerre et ne traite pas par conséquent des atteintes si graves portées au droit international par l'Allemagne et ses alliés). — La Russie et les publications sur la guerre (indications bibliographiques par Paul Mijouef). = 14 août. *Chr. Hare*. Life and letters in the Italian Renaissance (intéressant). — *H. A. Giles*. Confucianism and its rivals (important). — *Sarat Chandra Roy*. The Oraons of Chota Nagpur; their history, economic life and social organization (très bon travail sur une tribu primitive qui habite le haut pays du Chota Nagpur au sud de la vallée du Gange). — *A. H. Mac Neile*. The gospel according to saint Matthew (annotation copieuse et utile

du texte). — *A. van Hoonacker*. Une communauté judéo-araméenne à Éléphantine en Égypte aux *vi<sup>e</sup>* et *v<sup>e</sup>* siècles av. J.-C. (important). = 21 août. *E. Legge*. The public and private life of Kaiser William II (beaucoup d'intéressantes anecdotes, non seulement sur l'empereur d'Allemagne actuel, mais aussi sur son grand-père, que l'auteur a pu voir de près pendant la guerre de 1870-1871). — *M. T. Fortescue*. The history of Calwich abbey (agréable). = 28 août. *A. Wolf*. The philosophy of Nietzsche (important et impartial). — *Petrovitch*. Serbia; her people, history and aspirations (cet ouvrage est le bienvenu). — *O. M. Dalton*. The letters of Sidonius, translated with an introduction and notes (utile; le traducteur a heureusement accompli une tâche difficile).

**32. — Edinburgh Review.** T. 221, janv. 1915. — *J. MARRIOTT*. L'Angleterre et les Pays-Bas (dès avant la conquête normande, l'Angleterre entretenait des relations commerciales et politiques particulièrement intimes avec les Pays-Bas. Elle s'est toujours appuyée sur cette contrée pour combattre les tentatives d'hégémonie continentale. Élisabeth, quoique détestant les Calvinistes, leur envoya cependant des secours plus ou moins déguisés contre les Espagnols. Le peuple anglais n'eût jamais fait la guerre pour la seule succession d'Espagne, sans l'invasion des Flandres par Louis XIV. Et Napoléon confessait au colonel Campbell, à l'île d'Elbe, qu'Anvers lui coûtait le trône de France. Aujourd'hui encore, plus que l'admiration pour les Belges, ou le désir de renverser un tyran, ou le respect des traités internationaux, l'instinct de la préservation fait l'unanimité des Anglais contre l'Allemagne). — *Alison PHILLIPS*. L'Europe et le problème du nationalisme (le nationalisme est un sentiment tout moderne; même au début du *xix<sup>e</sup>* siècle, tandis qu'Alexandre commençait d'en vouloir tenir compte, Pitt, en 1804, proposait d'en revenir simplement à l'état de choses détruit par la Révolution. Les prophètes du nationalisme sont souvent d'ailleurs étrangers au peuple dont ils invoquent les droits. L'intérêt économique est peut-être le principal élément dont ils puissent se servir. Mais le nationalisme n'est pas une solution, d'abord parce qu'il n'existe pas de nation pure, ensuite parce que tout organisme, après s'être affirmé, tend à se développer aux dépens du voisin. L'œuvre du prochain Congrès qui remaniera la carte du monde risque d'être aussi précaire que celle du Congrès de Vienne). — *Algar THOROLD*. « Italia Irredenta » (l'Italie ayant, de l'aveu de Crispi, sollicité le bénéfice de la Triple-Alliance, ses hommes d'État ont été fort ennuyés des menées irrédentistes; d'autre part, les paysans du Trentin se seraient fort bien accommodés de leur sort actuel, si l'Autriche, craignant des revendications similaires en d'autres provinces, n'était devenue intolérablement persécutrice dans les pays non rattachés. Actuellement, l'Italie peut réclamer le Trentin, Trieste et le contour de l'Istrie, mais ni l'intérieur de cette presqu'île slave, ni Fiume qui doit demeurer un débouché

nécessaire pour la Hongrie, ni la Dalmatie). — Albert CARTWRIGHT. La situation dans le Sud-Afrique (depuis l'annexion des pays boers, en 1902, surtout grâce à l'administration du général Botha, les difficultés nées de la conquête anglaise disparaissaient. La crise européenne a troublé ce calme, les Allemands gardant une grande influence dans les anciennes Républiques, à cause de leurs capitaux et comme frères de race. Néanmoins, si l'on n'avait pas tardé de cinq semaines à réunir le parlement de l'Union, l'insurrection, maintenant écrasée, n'eût pas éclaté ou pris des proportions sérieuses, comprenant environ 20,000 hommes, ou 4 % de la population parlant le hollandais). — Edmond GOSSE. Les guerres napoléoniennes dans la poésie anglaise (elles n'y ont laissé presque aucune trace intéressante. « Si tous les souvenirs historiques venaient à périr, il serait impossible à la postérité d'obtenir une idée suivie du cours de la guerre, d'après les œuvres des poètes anglais contemporains. La colère et la honte qu'excite l'enrôlement par la presse, quelquefois aussi la terreur panique, sans dignité, de l'invasion, éclipsent de beaucoup dans leurs effusions les traits héroïques et les éléments stratégiques de la lutte »). — Hagbert WRIGHT. Les épithalames italiens (dès le xvi<sup>e</sup> siècle, on prit l'habitude en Italie de publier des volumes de mélanges littéraires, *raccolte*, en l'honneur d'une personne ou d'une occasion rare. Dans ces vieux recueils, on trouve les premiers sonnets du Tasse, de l'Arétin, de Parini. On offrait à un jeune ménage 50 ou 100 exemplaires d'un recueil de ce genre. Peu à peu, des notices savantes, des récits d'anciens voyages, des documents inédits d'archives remplacèrent les poésies. La bibliothèque de Londres possède 2,500 de ces *nozze* que les historiens auraient tort de négliger). — Gilbert MURRAY. La conception d'une autre vie (à propos des apocalypses juives ou chrétiennes, étudie les mystères du paganisme et la conception que les hommes se font d'une autre vie, ou tout au moins de la purification pour atteindre une vie supérieure en ce monde, sinon dans l'autre. Et qu'est-ce que les mystères? La réponse à cette question nous est donnée par Mannhardt et Frazer, Spencer et Gillen. Les ouvrages de Webster et Schurtz, si bien critiqués par Van Gennep, l'ont surtout rendue claire). — Fred. JANE. Sous-marins et aéronefs (histoire et emploi). — Dr Arthur SHADWELL. Le commerce et l'industrie en temps de guerre. — Lord SYDENHAM. Guerre et illusion (combat la thèse bien connue de M. Norman Angell, dont le pacifisme allait jusqu'à proclamer la Belgique impuissante et à prédire que la majorité des Allemands adultes, qui « n'ont jamais vu de bataille, n'en verraient non plus jamais »). — Harold COX. Le militarisme à l'extérieur et à l'intérieur (« les civils reconnaissants ont aujourd'hui, plus que jamais, conscience des splendides qualités du soldat ». Les Allemands en Belgique. La censure et la presse en Angleterre; ne croit pas que l'Angleterre puisse établir le service obligatoire : avec

une flotte de premier ordre et une armée à proportion, elle éveillerait trop de méfiances. « Le devoir de défendre le sol français appartient au Français et non pas à l'Anglais. » [N. B. Aux dernières nouvelles, M. Harold Cox, directeur de la *Revue d'Édimbourg*, se rallie à l'idée du service obligatoire en Angleterre]. — Avril. La neutralité de la Suède (au début de la guerre, le pays avouait une crainte sensible de la Russie. L'aristocratie, les officiers, les ouvriers socialistes, les intellectuels dont les livres, aussitôt traduits que parus, se répandaient chez les Allemands représentaient autant d'influences que les puissances du centre s'efforcèrent d'utiliser. Mais la violation de la neutralité belge et les atrocités commises par les Impériaux ont ramené les Suédois à une plus juste appréciation des événements). — Hensley HENSON. Magna Carta (publications de Sharp Mackechnie, G.-B. Adams, Petit-Dutaillis, Elemér Hantos. Le 700<sup>e</sup> anniversaire de sa rédaction. Certains regardent encore la Grande Charte comme le palladium des libertés anglaises et lui découvrent des origines lointaines anglo-saxonnes. D'autres n'y voient qu'un expédient pour régler sur l'heure les différends de l'Église et des barons avec la royauté. La vérité se trouve entre les deux thèses. Il faut la lire dans l'esprit et le style où elle fut conçue, sans y chercher une ambitieuse déclaration de principes. Mais elle est de première importance en son genre, par son étendue et sa portée; puis, comme l'a montré M. Bémont, les censures ecclésiastiques l'ont grandement protégée; les circonstances de l'époque ont ajouté beaucoup à sa valeur; elle contenait des germes qui ont fructifié par la suite; enfin, et surtout, elle a mis le roi sous l'autorité de la loi). — David HANNAY. La tradition de la puissance maritime en Angleterre (sa situation géographique, les événements historiques et les fautes mêmes de ses ennemis, plus qu'un calcul médité, ont amené l'Angleterre à concentrer toute son activité sur la mer. Si les rois anglais avaient pu conserver la couronne de France conquise pendant la guerre de Cent ans, les Îles britanniques seraient devenues une simple dépendance. Elizabeth eut le bon sens de refuser la couronne des Pays-Bas, tandis que son peuple se mettait en quête d'aventures profitables, d'expansion coloniale, plutôt que de conquêtes glorieuses telles qu'en rêvait Philippe II. Ce fut la guerre avec la Hollande qui donna décidément aux Anglais l'idée de la prépondérance maritime et le souci d'une marine d'État. Ils ne déclarèrent pas la guerre en 1702 à Louis XIV, parce qu'il avait mis son petit-fils sur le trône d'Espagne, mais parce qu'il menaçait leurs intérêts en essayant d'envahir les Flandres et de ruiner leur commerce. Il n'est pas vrai que la guerre de Sept ans ait fait perdre aux Français leurs colonies; la France les eût perdues quand même, à moins de consacrer toutes ses forces à la marine en renonçant à toute politique européenne; auquel cas elle eût cessé d'être la France que nous connaissons. Et, si l'Angleterre avait aujourd'hui une grande armée, avec une marine égale seulement à celle de l'Allemagne, elle n'aurait jamais



pu garantir le passage de ses troupes sur le continent pour venir en aide à la France). — A. HALL. Idéals nationaux : Anglais et Allemand (les Anglais ont leur idéal, celui de l'individu supérieur à l'État, en dernier ressort. Ils le préfèrent au militarisme allemand qui, sous le prétexte de mettre le patriotisme au premier rang des vertus sociales, finit par lui sacrifier toutes les vertus humaines. Ils reconnaissent la nécessité d'être forts; mais, s'il faut payer pour vivre, on accordera qu'il ne s'agit pas de vivre uniquement pour payer). — Algar THOROLD. Émile Verhaeren (décrit l'esprit flamand, les mœurs des étudiants de Louvain, qui ne sont pas moins remuants et tapageurs que ceux des universités moins catholiques. Il est curieux de voir le poète chassé de son pays natal par les Allemands, alors que « ses poèmes rappellent, par leur vigueur barbare, les incursions des tribus teutoniques sur les terres latines, où elles se ruaient gauchement à la bataille, jetant des cris rauques, bizarres, pour apprendre à la longue, de l'ennemi vaincu, la haute culture et les instincts délicats »). — Sidney LOW. L'Orient moyen (Égypte, Arabie, Mésopotamie, Perse et golfe Persique durant la crise présente. Les intrigues de l'Allemagne et le renversement du khédive Abbas). — Percy MARTIN. Le Mexique (fautes commises par l'Angleterre et les États-Unis, qui ont fait preuve de faiblesse et d'incohérence pour la défense de leurs nationaux. Sir Edward Grey semble s'être effacé derrière le gouvernement de Washington et avoir reconnu à la doctrine de Monroe une valeur qu'elle ne mérite plus. En parlant de révolutions mexicaines, où l'on a vu « deux empereurs et au moins un président exécutés en public », l'auteur dit que le président Lincoln aurait pu sauver Maximilien si son envoyé, Lewis D. Campbell, n'avait « lâchement abandonné son poste plutôt que de se rendre à Mexico ». Il oublie que Lincoln avait été assassiné lui-même deux ans auparavant en 1865. Mais il a raison de dénoncer la fourberie des États-Unis contre notre occupation mexicaine). — J. MARRIOTT. Le problème de la Pologne (problème vraiment européen. Mais dans quelles limites géographiques et avec quelles restrictions politiques reconstituera-t-on la Pologne? A noter que, malgré l'opinion courante, ni les *pacta conventa*, ni le *liberum veto* n'étaient des institutions particulières à la Pologne ancienne, on les rencontre en bien d'autres constitutions médiévales; et aussi que l'égalité des cultes, établie dès le xvi<sup>e</sup> siècle, puis supprimée sous l'influence des jésuites, fut rétablie en 1764 et 1768, sur le désir de Catherine II et de Frédéric II, comme ferment de dissolution politique). — Prevost BATTERSBY. Le nouveau mécanisme de la guerre (les transformations stratégiques et tactiques à prévoir par l'effet et la multiplication des engins nouveaux).

**33. — The English historical Review.** 1915, juillet. — J. H. ROUND. La Chambre des Lords et le Parlement modèle (la Chambre des Lords est seule compétente pour juger les prétentions des personnes qui revendiquent le titre de pair du royaume. Ces prétentions

se fondent sur un double argument : d'abord l'existence d'un bref royal ayant sommé un des ancêtres du demandeur à venir siéger au Parlement, puis le fait que cet ancêtre a siégé au Parlement. Mais dans la langue du XIII<sup>e</sup> siècle, le mot de Parlement désigne des assemblées de caractères très divers; quelles conditions doit donc remplir un Parlement pour que le bref de convocation et le fait d'y avoir siégé crée un droit aux privilèges de la pairie? Quel est le plus ancien Parlement qui remplisse ces conditions? Les Lords, juges souverains en la matière, ont souvent varié dans leurs décisions. Aujourd'hui, la jurisprudence de la Chambre paraît fixée; il semble que les légistes auxquels elle renvoie ces instances soient d'accord pour admettre que le Parlement de 1295 est celui qui réalise le premier et de la façon la plus complète l'idée qu'on doit s'en faire. Ils ont donc fini par adopter l'opinion qui, depuis Stubbs et Maitland, prévaut définitivement auprès des historiens). — W. E. LUNT. Les taxes pontificales en Angleterre pendant le règne d'Édouard I<sup>er</sup> (une taxe d'un dixième sur la « vraie valeur » des biens du clergé anglais fut décrétée en 1274 pour la Croisade, d'où véhémentes protestations du clergé anglais et du roi; Édouard I<sup>er</sup> demanda et obtint aussi du pape, pour le même objet, un autre dixième. De là, des négociations sans fin et un conflit qui dura pendant tout son règne. Histoire détaillée de ces entreprises fiscales qui finalement profitèrent plus au roi qu'au pape). — W. MILLER. Les Génois à Chio, de 1346 à 1566 (expose comment l'île fut administrée par les Génois; cette administration prit la forme d'une compagnie à charte, forme unique parmi les fondations des Latins en Orient). — W. HOOPER. Les lois somptuaires des Tudors (et leur suppression en 1604). — M. ESPOSITO. De quelques poèmes inédits attribués à Alexandre Neckam (publie les poèmes contenus dans les fol. 214-216 d'un ms. de la Bibliothèque nationale, latin 11867; en appendice, une liste aussi complète que possible de toutes les œuvres de Neckam, authentiques ou apocryphes, existantes ou perdues). — A. B. WHITE. Le nom de « Magna Carta » (l'expression se rencontre déjà dans un bref royal de 1218 pour distinguer la Grande Charte de la charte de la Forêt, qui venait d'être publiée). — A. G. LITTLE. Un nouveau « fioretto » de saint François (d'après le ms. 9068 de la Bibliothèque royale de Munich). — Ch. JOHNSON. Propositions pour un accord avec l'Écosse vers 1363 (publie un « Mémoire » qui a échappé à l'attention de Jos. Bain, l'éditeur du *Calendar of doc. relating to Scotland*). — E. J. DAVIS. Les pièces du procès de Richard Hunne pour cause d'hérésie, 1514-1515 (étude critique, avec des documents inédits). — A. E. HEWETT. Assiette de l'impôt mis sur les bénéfices italiens que possédaient les cardinaux en vue de la guerre contre les Turcs en 1571 (d'après les archives Ricci de Montepulciano). — L. G. Wickham LEGG. Extraits de la correspondance jacobite de 1712 à 1714 (correspondance de Torcy concernant les affaires du roi en exil Jacques III,

d'après les archives des Affaires étrangères de Paris). — C. rendus : *Hammond*. Bodies politic and their governments (instructif; les gouvernements de l'antiquité sont étudiés avec plus d'ampleur et d'originalité que les modernes). — *Niccolini*. La confederazione achea (remarquable, surtout comme contraste avec l'ouvrage classique de Freeman). — *Huttmann*. The establishment of christianity and the proscription of paganism (l'auteur, qui est une femme, n'a guère fait autre chose que d'établir une liste des édits impériaux sur l'établissement du christianisme, de Constantin à Justinien; comme elle ignore le grec et sait mal le latin, il lui était impossible de traiter le sujet convenablement). — *Leach*. The schools of medieval England (remarquable; mais la critique de l'auteur est souvent excessive et de parti pris). — *Mitchell*. Studies in taxation under John and Henry III (beaucoup de travail; quelques remarques neuves et intéressantes; mais l'ouvrage est mal construit et les idées sont souvent confuses). — *Little, James* et *Bannister*. Collectanea franciscana. I (contient quatre intéressantes monographies : 1° sur un franciscain anglais, frère Guillaume, compagnon de saint François et peintre miniaturiste de talent; 2° sur un volume de mélanges franciscains composé au xv<sup>e</sup> siècle, mais qui renferme des documents remontant aux origines mêmes du mouvement franciscain; 3° sur la bibliothèque des franciscains de Hereford; 4° sur les chapitres provinciaux des Franciscains en Angleterre d'après un obituaire du xiv<sup>e</sup> siècle). — *G. J. Turner*. The year books of Edward II; t. VI : 1310-1311 (article à noter de C. G. Crump). — *Allen*. The age of Erasmus. The praise of folly, written by Erasmus 1509 and translated by John Wilson 1668 (deux ouvrages très intéressants). — *F. A. Golder*. Russian expansion on the Pacific, 1641-1850 (très intéressant). — *F. E. Ball*. The correspondence of Jonathan Swift, vol. III-VI (excellente édition). — *Temperley*. Frederick the Great and Kaiser Joseph (remarquable). — *E. Scott*. The life of Matthew Flinders (très bonne biographie d'un navigateur, 1774-1814, qui explora la côte méridionale de l'Australie). — *J. B. Johnston*. The place-names of England and Wales (l'auteur n'est pas suffisamment armé au point de vue philologique). — *B. Walker*. The place-names of Derbyshire (de l'inexpérience, mais des remarques utiles et qui promettent).

**34. — Quarterly Review.** Tome 222, déc. 1914-avril 1915. — Percy MARTIN. L'administration du Soudan (depuis 1899. Régime de grande décentralisation. Recrutement sévère du personnel administratif, qui doit être célibataire, au moins dans les rangs inférieurs, le climat et la vie des cantonnements ne convenant pas aux Européennes. Soin extrême de ne point froisser ni transformer l'Islam, qui demeure la religion dominante; l'administration anglaise chôme le vendredi et travaille le dimanche. Progrès obtenus : le Soudan n'a plus besoin de l'appui financier de l'Égypte, dont il se propose déjà de rembourser les avances). — Sir Archibald GEIKIE. Catulle chez lui (à Sirmio, sur le lac de Garde). — L'esprit allemand (critique très vive). — THURS-

FIELD. Le Conseil de l'amirauté : I, le premier Lord ; II, la distribution des rôles (créé pour remplacer le Grand Amiral, le Conseil n'est pas en nombre fixe. La patente des membres date de la reine Anne, qui les autorisait à agir au nombre de trois, mais une modification, introduite sous Guillaume IV, leur permit d'agir au nombre de deux. En principe, le premier Lord n'est que le *primus inter pares* ; en fait, il est le chef du Conseil, responsable devant la Couronne et le Parlement, ses collègues étant responsables devant lui pour les attributions qu'il leur confie. Pour les affaires d'importance, le premier Lord naval doit toujours être consulté comme spécialiste, d'autant qu'il garde une autorité particulière sur les autres Lords appartenant à la marine. Tout se règle d'après l'usage et les précédents ; on a vu des membres qui n'avaient jamais regardé leur patente). — ABBOTT. Une révolte de l'Islam ? (bien improbable. Les Musulmans savent à quoi s'en tenir sur les procédés du Kaiser, qui se fait passer en vain pour converti à la religion de Mahomet, et sont édifiés sur l'incrédulité scandaleuse des Jeunes-Turcs. Hostilité méprisante des Arabes pour les Turcs apathiques et dégénérés de Stamboul. Les Musulmans sujets de l'Angleterre, la France, la Russie préfèrent en réalité vivre sous le régime chrétien, parce qu'ils savent, comme tant d'autres, « de quel côté leur pain est beurré »). — L'attitude de l'Italie (gardera la neutralité le plus longtemps possible. Toujours un peu jalouse de la France, qui fait obstacle à ses rêves de grandeur, elle craint qu'on ne l'attire dans cette guerre, moins pour être utile aux Alliés que pour l'affaiblir en lui faisant dépenser des hommes et de l'argent). — La guerre en octobre et novembre : I. Col. BLOOD, sur terre ; II. Archibald HURD, sur mer ; III. SETON-WATSON, en Serbie. — Le recrutement et la censure (difficultés du recrutement volontaire. Nécessité de faire quelque réclame aux actions d'éclat, les recrues affluant volontiers pour les corps qui se sont distingués. Danger de paraître trop optimiste, le zèle se ralentit aussitôt, ou de laisser croire à l'ouvrier qu'il sert également son pays en travaillant à sa tâche « comme auparavant », alors que la guerre réclame toutes les énergies. Du reste, l'ouvrier, endoctriné pour la guerre de classe, comprend mal le danger qui menace l'Angleterre et se figure que la conquête allemande ne lui ferait aucun tort. — Incohérences et bévues de la censure, qui laisse se répandre des proclamations incendiaires en Irlande, mais qui refuse d'avouer la perte d'un dreadnought coulé par une mine, le 25 octobre, sur la côte nord-ouest de l'Irlande devant quantité de témoins, y compris l'équipage d'un paquebot qui fait le service de New-York à Liverpool. Cette réticence, connue du monde entier, a produit le plus déplorable effet aux États-Unis). — Le professeur PAXSON. L'histoire nouvelle en Amérique (une nouvelle école d'historiens s'est formée outre-Atlantique, qui prend pour guide le professeur Mac Master, dont les huit volumes sur *l'Histoire du peuple des États-Unis, depuis la Révolution jusqu'à la guerre civile*, publiés de 1883 à 1913, ont fait époque. Sous-

traits aux influences et souvenirs qui ont dominé la politique du pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ces historiens mettent au premier rang le facteur économique et montrent combien la conquête de l'Ouest par les pionniers aura eu d'importance pour former les caractères, séparer les intérêts du Nord et du Sud, préparer la guerre de Sécession et fortifier enfin le pouvoir central). — BATY. La neutralité de la Belgique (étude consciencieuse et documentée. Rappelle à quelles difficultés s'est heurtée la création de la Belgique, que Pitt, en 1804, aurait volontiers donnée à la Prusse, et dont Talleyrand disait encore en 1831 qu'elle était moins utile à la France qu'une Hollande forte avec une bonne marine; précisément l'Angleterre souhaitait opposer une telle Hollande à la France en 1814. Il est intéressant de rappeler que Thiers et le ministère Soult réclamèrent à grands cris la prise d'Anvers pour relever le cabinet par une action d'éclat. L'auteur souhaiterait voir reconstituer un royaume de Lorraine comme on en avait parlé en 1814; ce royaume offrirait de fortes garanties de stabilité européenne et pourrait revêtir une forme fédérale comme la Suisse). — Sir Valentine CHIROL. La Turquie dans les serres de l'Allemagne (avec un singulier accès de véracité, le chancelier impérial d'Allemagne, dans son discours d'ouverture au Reichstag, le 1<sup>er</sup> décembre, annonçait : « Le plus récent allié qui ait été obligé de se joindre à nous dans la lutte est l'Empire ottoman. » D'ailleurs, l'idée, chère aux Allemands, de se créer une terre promise en Asie Mineure et en Mésopotamie ne date pas de Guillaume II : Moltke l'avait eue dès le temps de Méhémet-Ali, et bien des écrivains démocratiques, Friedrich List, Lassalle, Ritter, Oppert, ont rêvé de repeupler et recultiver les anciens royaumes de Ninive et de Babylone. Bismarck, au contraire, était absolument hostile aux avances faites aux Turcs par Guillaume II). — Le développement de la guerre : I. Col. BLOOD, sur terre; II. Archibald HURD, sur mer (le col. Blood, en indiquant que la guerre de tranchées est une impasse et menace de durer un temps indéfini, montre que si, en France et sur le continent, où le service militaire est obligatoire, la presse peut se montrer optimiste, en Angleterre, il est nécessaire de révéler mieux la vérité, même fâcheuse, pour attirer les volontaires indispensables). — La « Kultur » allemande : I. Sir William RAMSAY, science; II. T. W. ROLLESTON, art et littérature; III. Professeur Gilbert MURRAY, érudition; IV. H. A. FISHER, histoire (Sir William Ramsay, qui connaît et apprécie l'Allemagne et l'Empereur, confesse s'être trompé sur le compte des Allemands. Leur ancienne culture, représentée par le mot *Bildung*, en faisait de braves gens, bons, travailleurs et ternes. Leur *Kultur* nouvelle les a laissés travailleurs et ternes, mais elle leur enlève leur bon caractère et les embourgeoise. Énumération et comparaison de leurs savants avec ceux des autres pays. L'Allemagne a une part honorable dans la science, mais l'excès d'éducation tend à diminuer la valeur individuelle. Dans l'industrie, des chefs d'entreprise et même des contre-maîtres anglais ou américains sont préférables aux Allemands,



quoique payés plus cher. Pour l'érudition professionnelle, les Allemands tiennent la tête, comme pour tout ce qui ne demande que de la persévérance et de la méthode : publications de textes, manuels, lexiques, etc., et aussi pour la littérature périodique et les petites dissertations ou les ouvrages didactiques. Un Allemand ne s'explique pas l'œuvre du professeur Jebb, ni les *Prolégomènes* de Miss Jane Harrison, qui ont trop de savoir pour les mondains et trop d'élégance pour les érudits. Enfin, en histoire, on peut citer quantité d'écrivains étrangers qui égalent les Allemands : Maitland et Esmelin valent Savigny; Maine est encore supérieur à Ihering; Stubbs est aussi savant et plus actuel que Waitz; Tocqueville n'a pas son pareil en Allemagne; Lecky, Gardiner, Carlyle, Guizot, Macaulay, Vandal, Grote même, en histoire grecque, gardent leur supériorité, malgré toutes les réclames en faveur de l'érudition germanique. — Les États balkaniques et la guerre (plaidoyer timide en faveur de la Bulgarie. Voudrait que la Serbie se tournât uniquement du côté de l'Adriatique, de la Bosnie et de l'Herzégovine). — Professeur N. IORGA. L'attitude de la Roumanie. — Edward PORRITT. La propagande pan-germanique aux États-Unis (le Dr Dernburg, qui, de septembre à la fin de janvier, a parcouru plus de pays, prononcé plus de discours, accordé plus d'interviews qu'aucun littérateur patronné par Barnum ou Pond, stipulait d'ordinaire qu'on ne lui poserait que certaines questions. Mais, à Amherst College, pressé par les étudiants, il finit par avouer que, s'il eût été Belge, il eût pris les armes contre l'Allemagne. En revanche, à l'Université Princeton, il déclara qu'il n'était pas venu se faire catéchiser par les *undergraduates*. Assurément, beaucoup d'Américains, n'aimant guère les Anglais, demandaient pourquoi l'Allemagne n'aurait pas de colonies aussi bien que l'Angleterre. Peu d'entre eux savent que les colonies anglaises sont à peu près libres et règlent à leur gré leurs lois fiscales, même leurs tarifs douaniers contre l'Angleterre. Mais la propagande allemande les a froissés en les supposant trop ignorants, alors qu'ils se piquent d'être les plus grands lecteurs de journaux et de magazines du monde entier. Elle ne savait pas non plus sortir du point de vue allemand pour adopter le leur). — Lewis FARNELL. Le rameau d'or (grands éloges du monumental ouvrage de Sir James Frazer, comme travail encyclopédique et comme érudition; mais critique excellente des méthodes et des théories de l'auteur). — Laurence BINYON. L'art indien (d'après les livres de M. Havell et du Dr Coomaraswamy; ne mentionne pas toutefois le dernier volume de M. Havell qui vient de paraître sur *l'Architecture ancienne et médiévale de l'Inde*. Affirme la séparation de l'art indien et de l'art moghol; signale aussi les différences de la peinture persane d'avec la peinture hindoue, et surtout radjpoute). — Stanley LANE-POOLE. Le sultanat d'Égypte (tableau intéressant et pittoresque du gouvernement de l'Égypte, depuis Saladin jusqu'à la conquête turque. Le régime des Mamelouks. Comment le « Soudan » d'Égypte mourut pendant la Croisade de saint Louis, et comment sa

veuve sut dissimuler sa mort jusqu'à ce que la rançon du roi de France eût été payée. Le sultan actuel est le cinquante-neuvième à porter ce titre qui, du reste, ne signifie rien, sinon l'idée de « pouvoir », applicable même à un humble cheik de village. Les anciens sultans, comme Saladin, préféraient le titre de *Melik*. — Professeur VINOGRADOFF. Une visite en Russie (constate l'enthousiasme et l'unanimité du peuple russe pour appuyer le gouvernement, sauf chez quelques absolutistes partisans de l'Allemagne. Cependant, on n'approuve pas la forme démocratique de la guerre, qui consiste à maintenir l'anonymat des victoires et des grandes opérations). — La guerre et la politique intérieure. La guerre : I. Col. BLOOD, sur terre; II. Archibald HURD, sur mer (le col. Blood estime que l'Angleterre devrait envoyer surtout ses troupes aux Dardanelles, où elles produiraient plus d'effet rapide que dans les tranchées des Flandres. Croit que les Allemands veulent accabler les Russes pour les amener à conclure une paix séparée. Plaintes contre les ouvriers anglais, qui cherchent à bénéficier de la situation pour augmenter indéfiniment leur salaire).

**35. — The Scottish historical Review.** 1915, juillet. — Lord KINGSBURGH. Les véhicules et le pouvoir de la traction à travers les âges (et surtout pendant les dix dernières années). — D. MURRAY. Pour conserver le clocher du tolbooth de Glasgow (histoire de cette maison, qui se confond avec celle de l'histoire commerciale de la ville; la destruction du clocher serait une honte et une folie). — John A. INGLIS. Edimbourg pendant la prévôté de Sir William Binning, 1675-1677. — W. ANDERSON. Un voyage en Belgique et en Allemagne il y a cent ans (avec quelques notes sur Paris, le Louvre, etc.). — SCOTSTARVET et sa « Trew relation » (suite; arguments contre les inféodations accordées au grand-père et au père du comte Lauderdale). = C.-rendus : W. M. Mackenzie. The book of Arran, t. II (bon récit, bien imprimé et bien illustré). — E. D. Bradby. The life of Barnave, 2 vol. (bonne biographie). — Fr. Abell. Prisoners of war in Britain, 1756-1815 (très intéressant). — Bland, Brown et Tawney. English economic history. Select documents (utile). — J. Storer Clouston. Records of the earldom of Orkney, 1299-1614 (important recueil de documents. Dans l'introduction, l'éditeur contredit avec vivacité la plupart des opinions exprimées par M. A. W. Johnston sur les institutions du comté).

## GRÈCE.

**36. — Νέος Ἑλληνογενήμων** (publié par Spyr. P. Lambros). T. X, 1913, n° 4. — Epirotica. 1. Remarques historiques sur la question d'Épire (montre le caractère hellénique de l'Épire depuis l'antiquité, remarque que les deux termes qui ont servi à désigner la race hellénique, Ἕλληνες et Ῥαινοί, ont l'Épire pour berceau, montre le caractère hellénique des principaux centres modernes, Koritza, Moschopolis, Litsakobiki, Argyrocastro, Kestorati, etc.). 2. L'église de l'Archimandriteon à Janina et ses

manuscrits. 3. Commémorations dans les *Ménées* imprimés de l'Archimandreion de Janina (extraits relatifs aux années 1880-1912; la forme dans laquelle les événements sont mentionnés est celle des annales monastiques). — Trois énigmes byzantines (tirées du Cod. Vindobon. Theol. gr. 203; l'une a pour auteur l'empereur Michel Paléologue). — Liste des familles crétoises de Corfou. — Les antiquités et les monuments byzantins de l'Épire du nord-ouest. — Les portes de Constantinople (liste d'un manuscrit de Cambridge). — Michel Aplouchier (auteur d'une composition dramatique de la fin du XII<sup>e</sup> siècle qui se trouve dans un manuscrit de Cambridge). — Intervention de l'empereur allemand Frédéric III en faveur de Byzance (lettre écrite le 22 janvier 1453 à Mahomet II, où le sultan est menacé de la vengeance de Frédéric III s'il persiste à assiéger Constantinople). — Grenades du moyen âge provenant de Crète (destinées à lancer le feu grégeois). — Notes sur la maison de Brienne. — Manuscrit du poème de Niphakis contenant des documents relatifs au Mont-Athos (chrysobulles de Romain I Lécapène, daté de février 6432 = 924, et d'Andronic II, daté de 6810 = 1302). — Règlement sur les droits de noces des Grecs et des Arméniens à Constantinople (document daté de 1831 et signé de Moustapha Kadri, aga des janissaires). — Lettres inédites de la guerre de l'Indépendance. = T. XI, 1914, n<sup>os</sup> 1-2. Epirotica. 4. Le lac de Janina et les monastères de ses îles. 5. Le monastère de Kastritza et ses manuscrits. 6. Le polyptyque du monastère de Kamenas (fondé en 1032). — L'île Sason (histoire complète de cette île rétrocédée en 1914 par la Grèce à l'Albanie; montre que depuis l'antiquité elle avait toujours été rattachée aux îles Ioniennes). — Chrysobulles et lettres d'or des empereurs byzantins relatives à l'union des églises (ajoute aux lettres déjà publiées par Theiner et Miklosich plusieurs textes inédits conservés au Vatican, telle que la lettre en latin d'Andronic II, 1277). — Discours de Sp. Lambros au Congrès panionien de Corfou, 20 mai 1914. — Sur la nécessité d'établir des Archives centrales de la Grèce (il faudrait réunir à Athènes dans un même établissement les archives de la bibliothèque du Sénat, de la Société historique, de la Bibliothèque nationale, des Sept-Îles). — Le Chiote Nicolas Petrokokkinos au service des rois de Portugal Sébastien et Philippe II (diplomate envoyé par Soliman II au duc de Savoie pour lui proposer l'île de Chypre occupée par les Vénitiens; son activité en Portugal est connue par des lettres conservées aux archives de Lisbonne, dont le texte est publié par Lambros). — Notice sur Corfou de S. K. Sakellaropoulos. — Oracle relatif à Byzance. = C.-rendus : *Politis*. Choix de chansons du peuple grec. — G. Schlumberger. Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs. — A. Gardner. The Lascarids of Nicaea. — Diane de Guldenchrone. L'Italie byzantine. = N<sup>o</sup> 3. Chrysobulles et lettres d'or des empereurs byzantins relatives à l'union des églises (chrysobulle inédite de Jean V, 1369, avec fac-similé et texte latin. Lettre apostolique d'Urbain V, 1369. Chrysobulle de Jean V, texte latin, 1370, avec reproduction de la souscription autographe). — Cons-

tantin Paléologue Graitzas, défenseur de Salmenikos (lettre conservée à Milan, Archivio di Stato; elle est adressée à une duchesse de Milan par un Constantin Paléologue, défenseur du Kastron de Salmenikos. Il ne s'agit pas de l'empereur Constantin XI, mais de Constantin Paléologue Graitzas, dont la défense de Salmenikos contre Mahomet II, pendant l'invasion des Turcs en Morée en 1460, est rapportée par Phrantzès et Chalcocondyle; la duchesse de Milan est Bianca Maria, femme de François Sforza). — Le philhellène italien Santarosa (étude biographique). — Les consulats vénitiens d'Orient en 1718. — Une inscription byzantine de Thèbes. = C.-rendus : *Th. Wiegand*. Le Latmos. — *A. Andreades*. L'administration financière des Vénitiens dans les îles Ioniennes. — *Lagopati*. Germain II, patriarche de Constantinople-Nicée, 1222-1240. = N° 4. Les monodies d'Alexis Lampinos et la maison d'Andronic I<sup>er</sup> Paléologue (Cod. Marcian, 442, xiv<sup>e</sup> siècle, contient l'oraison funèbre d'Irène, fille de Guillaume, marquis de Montferrat, deuxième femme d'Andronic I<sup>er</sup> Paléologue, morte avant 1327, celle de Jean Paléologue, son fils, né en 1286, mort en 1307-1308, etc...; publication de ces textes inédits). — Documents inédits du monastère Xerochoraphion (thème du Méandre, Asie Mineure). — La cession de l'île d'Ithaque par Richard Orsini (texte latin, d'après un document des archives de Naples, de la cession d'Ithaque par Richard Orsini, comte palatin de Céphallénie et Zante à son fils Jean, à l'occasion de son mariage avec Marie, fille de Nicéphore, despote d'Épire. Confirmation de l'acte par Charles II d'Anjou, datée de Rome, 31 janvier 1295). — Vers en l'honneur de Jean-Pierre, voïvode de Moldavie (1574-1591). — Treize chansons populaires avec notation musicale (d'après un manuscrit du monastère des Ibériens au Mont-Athos). — Inventaire de documents historiques sur divers pays grecs dans les Archives d'État de Venise. — Encyclique du patriarche Genadios Scholarios pour demander des aumônes après la prise de Constantinople (d'après un manuscrit du xvii<sup>e</sup> siècle de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem). = T. XII, 1915, n° 1. La frontière nord-ouest du royaume de Grèce. Grammata (au lieu de Gramala). — Chrysobulle d'Andronic I<sup>er</sup> Paléologue en faveur de l'église de Janina (1321). — Le manuscrit de la Marcienne du Crétois Georges Klontza (1590. Peintures illustrant l'histoire de Mahomet et celle des empereurs byzantins). — Sceau du cardinal Bessarion. — Catalogue le plus ancien des évêques de Nauplie et d'Argos.

## ITALIE.

**37. — Studi critici.** T. XXI, fasc. 3-4. — A. VALLE. Bettino Ricasoli (étude la psychologie et la morale de l'homme d'État; à suivre). — L. SPINELLI. Conditions politiques et sociales de Lucques dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle (bien que les conditions politiques et sociales de Lucques n'aient pas été mauvaises, cette république, par suite du maintien du régime aristocratique, portait en elle des germes de décadence). — A. RICCI. Un faux diplôme de Frédéric Barberousse

(ce diplôme, en deux formes, a été falsifié au XIV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle). — L. SALVATORELLI. L'État et la vie sociale dans la conscience religieuse d'Israël et du christianisme antique (à suivre. Caractères fondamentaux de la morale politique des prophètes et du judaïsme). = Bibliographie : S. Nicasastro. Dal 48 al 60. Contributo alla storia economica, sociale e politica della Sicilia (travail minutieux et suggestif). — U. Benassi. Il generale Bonaparte ed il duca e i Giacobini di Parma e Piacenza. — M. Battistini. L'ammiraglio Jacopo Inghirami e le sue imprese contra i Turchi. — G.-P. de Magistris. Il contratto nuziale della figlia di Aldo Manuzio. = T. XXII, fasc. 1. A. ANZILOTTI. Études sur l'histoire des seigneuries et du droit public italien de la Renaissance (l'État est le produit de l'évolution des communes). = C.-rendus : A. Anzilotti. La crisi costituzionale della Repubblica fiorentina. — F. Ferrari. Le prime loggie di liberi muratori a Livorno. — C. Bollea. Silvio Pellico e il castello di Envie. — E. Biondi. Profili garibaldini. — E. Rodocanachi. Le château Saint-Ange. — Id. Rome au temps de Jules II et de Léon X.

38. — *Studii critici per l'antichità classica*. T. VI. — E. PAIS. La cité Fundi des Ausoniens (fournit des indications sur la disposition et le peuplement des villes italiotes). — P. FRACCARO. Études sur l'époque des Gracques (reconstitution des discours les concernant). — E. CIACERI. A. Gabinius et C. Rabirius Posthumus dans les procès de 54 av. J.-C. à Rome (ce sont des procès purement politiques, où le premier s'est trouvé mêlé avec le second sans qu'ils fussent liés). — G. NICCOLINI. Aristène et Aristénète (critique d'une inscription grecque; il n'y a pas d'Aristénète, et Aristène est bien l'adversaire de Philopœmen). — G. OBERZINNER. Les régions occidentales de la Méditerranée dans les sources hébraïco-phéniciennes (l'Italie était connue et parcourue par les Phéniciens entre 1000 et 700 av. J.-C., surtout le pays dit Tiraš, Italie centrale et septentrionale). = C.-rendus : E.-G. Haerbelin. Aes grave. — B.-V. Head. Historia numorum. — H. Swoboda. Lehrbuch der griechischen Staatsaltertümer.

## SUISSE.

39. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. 1915, mars. — C. DELAY. L'inimitié séculaire des Russes et des Allemands, d'après une étude de Michel Delines (origine de cette inimitié, surtout depuis Anne Ivanovna; l'influence allemande dans la bureaucratie et le gouvernement russes; l'infiltration allemande dans l'enseignement; le colon et le patron allemands; l'Allemand dans l'armée russe et la réaction menée par Skobelev). — Maurice MILLOUD. L'Allemagne. La conquête économique et la guerre (remarquable esquisse sur la politique économique de l'Allemagne, ses différents aspects, ses moyens d'action. Ses succès, prodigieux d'abord, sont bientôt entravés par l'Angleterre, puis menacés par le soulèvement des Balkaniques contre la Turquie. A partir de 1913, l'état des choses empire pour l'Allemagne;



elle ne veut pas attendre l'échéance de 1917, où expirent les traités de commerce avec la Russie, et craint que le renouvellement ne puisse s'en faire qu'au détriment de son agriculture. D'autre part, tandis que les mines allemandes et luxembourgeoises s'épuisent, celles du bassin de Briey ouvrent aux métallurgistes français un avenir éclatant. Menacés de toute part dans cette lutte économique, les Allemands ont recours au remède suprême : la guerre!). = Avril. L. LEGER. La guerre actuelle et le panslavisme. = Mai. P. STAPPER. Les leçons de la guerre. Le Dieu de l'Allemagne. — André MERCIER. Guerre et droit (suite et fin). = Juin. V. ROSSEL. La charte morale de l'Europe (étude critique, fortement poussée, de la note « très confidentielle » remise le 2 août par l'Allemagne à la Belgique. Prétextant les « intentions » du gouvernement français « de marcher sur la Meuse par Givet et Namur », l'Allemagne déclarait que c'était pour elle un « devoir impérieux de prévenir cette attaque de l'ennemi » et de « violer aussi (sic!), de son côté, le territoire belge ». L'Allemagne introduisait donc dans le droit international un principe nouveau, celui du *Notstand*, de « l'état de nécessité »; mais l'état de nécessité n'existait pas plus, le 2 août 1914, pour l'Allemagne que pour la France; la France même, étant la plus faible et la moins préparée, aurait eu plus de raison de l'alléguer à son profit ». Or, elle n'en fit rien, obéissant ainsi à la « charte morale de l'Europe », qui est destinée « à écarter ces redoutables tentations, redoutables d'autant plus que le belligérant se constitue juge dans sa propre cause »). — S. ROCHEBLAVE. La France devant les nations (« tout grand acte français s'inspire d'un culte; chez elle, le culte de la patrie ne va pas sans celui de l'honneur, et l'honneur français comporte la défense du droit, la lutte contre l'injustice, la protection du faible, le respect de la parole donnée et des traités signés, l'horreur de la force brutale comme argument et le droit des petites patries à s'appartenir au même titre que les grandes »). — A. LOMBARD. L'Allemagne de Taine et de Renan (intéressant et à méditer, cf. *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 428). — P. STAPPER. Les leçons de la guerre. La liberté humaine révélée par la guerre. — D. BELLET. Le canal de Kiel et la préméditation allemande (tous les détails connus sur la récente transformation du canal prouvent qu'on voulait en augmenter dans des proportions considérables la valeur stratégique; or, ces travaux, dont l'accomplissement avait d'abord été annoncé pour 1915, ont été poussés avec une telle activité qu'ils étaient terminés le 24 juin 1914. Un mois après, l'Allemagne déchaînait la guerre en incitant l'Autriche-Hongrie à lancer l'*ultimatum* contre la Serbie). = Juillet. L. LEGER. Le cinq-centième anniversaire du supplice de Jean Hus. — R.-A. REISS. Impressions de Serbie (en mai 1915. Inquiétudes serbes au sujet de l'avenir qui est réservé à la Dalmatie. « Le recensement autrichien de 1910 accuse en Dalmatie une population de 645,606 âmes, dont 610,669 Serbo-Croates et 18,018 Italiens »).

## CHRONIQUE.

---

**France.** — M. Jules SOURY est mort le 10 août dernier à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a raconté lui-même sa vie en tête d'un volume de polémique intitulé : *Campagne nationaliste, 1899-1901*, et l'on ne saurait suivre un meilleur guide.

Il naquit à Paris le 28 mai 1842. Ses parents tenaient un petit commerce d'instruments de précision en verre; ils étaient pauvres et leur fils fut élevé dans la pauvreté. Au sortir de l'école primaire, à douze ans, il entra en apprentissage chez un lunetier et il y resta quatre ans; mais quelque habileté qu'il eût acquise dans ce métier, il avait en lui les moyens et l'âpre désir de devenir autre chose qu'un ouvrier manuel. Tous ses loisirs, il les consacra à l'étude; il apprit le latin tout seul et, après un court passage aux lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis, il obtint facilement ses premiers grades universitaires : baccalauréat (1862) et licence ès lettres (1863). Il suivit alors les cours de l'École des chartes dans une promotion qui comptait entre autres Courajod et G. Fagniez. Sa thèse de sortie (1867) sur les *Études hébraïques et exégétiques au moyen âge chez les chrétiens d'Orient* n'a pas été publiée; les *Positions* seules ont été imprimées. Entre temps, « le pauvre ouvrier verrier », comme il se définissait lui-même, était entré à la Bibliothèque impériale (depuis : nationale); c'était la place qu'il convoitait avec le plus d'ardeur et qui lui convenait le mieux : vivre au milieu des livres et comme au centre de la pensée universelle. Cependant, il chercha sa voie pendant plusieurs années encore : une étude sur Duns Scott, le « docteur subtil », que lui avait conseillé Renan, un *Rapport sur les papiers et documents* dont s'était servi l'auteur de l'*Histoire de Jules César* et qui, trouvés aux Tuileries après la chute de l'Empire, avaient été transférés à la Bibliothèque nationale (rapport paru au *Journal officiel* du 11 novembre 1875), n'annonçaient pas ce qu'il devait faire un jour. Ce sont ses études sur l'anatomie du cerveau poursuivies pendant longtemps à la Salpêtrière qui lui révélèrent son originalité et firent de lui un maître. Matérialiste déterminé, convaincu que chez l'homme les sentiments, les idées, les manifestations supérieures du cœur et de l'intelligence sont d'origine purement névropathique, il s'ingénia d'abord à trouver la justification de ses théories dans les personnalités les plus marquantes de l'histoire et il publia dans des journaux, dans des revues, puis réunit en volumes, sous le titre général d'*Études de psychologie historiques*, des *Portraits de femme* (1874) et des *Portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle* (1879). Il aborda aussi le problème de Jésus : *Jésus*

et les Évangiles (2<sup>e</sup> édit., 1878) ; mais le diagnostic médico-psychologique qu'il établit fit scandale : ce livre, « qui devait lui être fatal » (c'est lui qui parle), irrita les croyants sans satisfaire les hommes de science qui en trouvaient les bases trop fragiles. Le bruit malsain fait autour de l'ouvrage contribua sans doute à empêcher son auteur d'être nommé à la chaire d'histoire des religions créée en 1881 au Collège de France. La même année, J. Soury subit en Sorbonne les épreuves du doctorat ès lettres ; sa thèse latine était intitulée : *De hylozoismo apud recentiores* ; la française : *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'antiquité*, fut très remarquée. Il fut enfin chargé d'enseigner à l'École des Hautes-Études l'histoire des doctrines psychologiques qui n'était professée nulle part en France. On s'étonna d'abord que ce cours eût été rattaché à ceux de la quatrième section (histoire et philologie), ensuite que la section elle-même n'eût pas été consultée, et il fallut attendre plusieurs années pour que le rattachement devint un fait accompli. Il enseigna d'ailleurs avec une grande ponctualité et avec un succès que ne connaissaient guère la plupart de ses collègues : il avait en effet de nombreux auditeurs, étrangers et même français, qu'il séduisait par l'abondance d'une parole nourrie de faits et d'idées. Il a publié la substance de son enseignement dans un fort savant ouvrage en deux vol. in-4<sup>o</sup> : *le Système nerveux central ; structure et fonctions ; histoire critique des théories et des doctrines* (1899), qui a été loué comme il convenait, et récompensé par l'Académie des sciences et l'Académie de médecine.

Jules Soury fut l'homme des contrastes. Toujours vêtu de noir, avec sa face glabre et sa calotte noire, avec ses manières polies et comme onctueuses, il avait l'air d'un prêtre en rupture de soutane et, en effet, il vécut comme un religieux du moyen âge, strict observateur du célibat. Il professait que « la vie est horrible, absolument inutile, douloureuse, sans raison ni fin intelligible » et il ne voulait pas en imposer à d'autres êtres, nés de lui, le fardeau. Il se proclamait matérialiste et athée, mais en même temps « clérical d'opinion et catholique de tradition ». Chaque année, au moins vers la fin de sa vie, il suivait la neuvaine de Sainte-Geneviève, parce que, pour lui, la dévotion « c'est le geste ancestral, c'est l'attitude de l'adoration, le signe de la croix, la tiédeur de l'eau du bénitier banal, les mots du rituel prononcés sans songer au sens, des prières où s'unissent et communièrent des âmes sœurs ». Il avait été l'ami de Renan et de Paul Bert ; mais il estimait que « les libres penseurs ou penseurs libres sont naturellement des sots » et il se plaisait à méditer en ermite « sur la sottise des prêcheurs de la doctrine des Droits de l'homme, cette brute déifiée, et des principes de la Révolution française ». Il eut des haines violentes : celle de Jules Ferry, par exemple, qu'il rendait responsable de son échec au Collège de France en 1881 et surtout celle des Juifs, qui lui inspira son pamphlet sur la *Campagne nationaliste* contre le « traître juif Alfred Dreyfus » (1902), ce qui ne l'empêchait pas d'avoir avec tel de ses collègues juifs d'amicales relations et de

longues causeries sur les sujets les plus variés. Contristé de la peine qu'il avait faite aux vrais catholiques par son livre sur Jésus, il retira du commerce la seconde édition, la fit détruire et, dans une troisième édition (*Jésus et la religion d'Israël*), supprima toute la partie pathologique, mais sans rien rétracter de ses négations dogmatiques. Enfin, suprême contradiction, ce philosophe rationaliste, cet évolutionniste impénitent voulut mourir catholique, parce que la religion où il était né représentait à ses yeux l'immuable tradition nationale. — Ch. B.

*Prix à l'Académie française.* — L'Académie a décidé de réserver cette année l'hommage de ses prix littéraires à la mémoire des historiens et écrivains tués à l'ennemi. Elle a attribué le prix Gobert au commandant VIDAL DE LA BLACHE, dont nous avons rappelé l'œuvre historique (t. CXIX, p. 459), et à M. HENNEQUIN, auteur de *Zurich. Masséna en Suisse*; le prix Théroutanne au capitaine SAUTAI, auteur de nombreux travaux sur l'histoire de l'armée au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur les milices provinciales, et à M. LAURENTIE, qui s'est beaucoup occupé de la question de Louis XVII; le prix Vitet au colonel P. MAHON, qui a rendu illustre son pseudonyme d'Art-Roé; le prix Marcelin-Guérin entre autres au lieutenant-colonel DURUY, M. Pierre LEROY-BEAULIEU, à notre ancien secrétaire Robert ANDRÉ-MICHEL; le prix Lambert à Joseph DÉCHELETTE pour son beau *Manuel d'archéologie préhistorique*; une partie du prix Sobrier-Arnould à Jean MASPERO.

— Dans l'assemblée trimestrielle de l'Association des bibliothécaires français, tenue le 21 juin 1915, M. A. RÉBELLIAU, bibliothécaire de l'Institut, a fait une très intéressante communication sur la *Réunion dans les bibliothèques des documents régionaux relatifs à la guerre*. Les bibliothèques locales doivent assembler les journaux de la région, les affiches, les circulaires privées, les prix courants, les pièces de vers, les sermons, les appels à la charité, etc., tandis que les grandes bibliothèques s'occuperont des ouvrages généraux. Chaque collection locale doit être faite au jour le jour. Il faut parler de la guerre avant qu'elle soit finie. Un trop long silence risquerait de créer l'oubli. La communication de M. Rébelliau a été imprimée dans le *Bulletin de l'Association* (tirage à part, 8 pages in-8°).

— Un journal du soir (*l'Intransigeant* du 9 septembre 1915) a cru opportun d'emprunter à M. Charles Maurras quelques citations tirées d'une brochure que Gabriel Monod a publiée en 1871; il a voulu flétrir la mémoire du fondateur de la *Revue historique* sous l'accusation perfide et facile d'antipatriotisme. On nous permettra de relever dans cet article, paru en belle page pour que nul n'en ignore, deux erreurs de fait et une faute de méthode.

La première erreur est vénielle. On veut bien reconnaître que Monod a fait son devoir en 1870-1871, mais on se trompe en disant qu'il fit la campagne comme aide-major. Monod n'a jamais fait d'études de médecine; il servit comme infirmier volontaire dans une ambulance privée, équipée en partie à ses frais. L'autre erreur est de plus

grande conséquence. Elle n'est pas neuve; elle a déjà été réfutée avec preuves à l'appui (cf. *Rev. histor.*, t. CX, p. 1-11). Répétons donc que la famille Monod était française; que, chassée de France par la persécution religieuse, elle se réfugia dans la Suisse romande; que le grand-père de Gabriel, Jean Monod, pasteur de l'église française de Copenhague, rentra en France en 1808 et s'installa à Paris où il mourut. Si nous ajoutons que la mère de Monod était Alsacienne et que sa femme est Russe, nous aurons, sans doute, produit des certificats d'indigénat qui pourront satisfaire le plus pur nationaliste.

La faute de méthode est grave. Elle consiste à condamner un homme sans l'avoir entendu, car ce n'est pas connaître la pensée de Gabriel Monod que de la lire transposée dans les écrits d'un de ses plus passionnés adversaires. Si l'auteur de l'article en question avait pris la peine de lire l'ouvrage même de Monod (*Allemands et Français*, brochure de 172 petites pages dans l'édition de 1872), il y eût trouvé d'abord plus d'un passage dont les Allemands ne se vanteraient pas; il aurait vu en outre dans quelle intention Monod avait alors pris la plume. Si nous avons été vaincus en 1870, il est bien vraisemblable que nous y avions quelques torts et les Allemands quelques mérites; mais lesquels? Une grande enquête était nécessaire et chaque témoin de ce drame affreux devait dire ce qu'il avait vu, ce qu'il savait. En toute impartialité, Monod apporta le sien. L'impartialité est le premier devoir d'un témoin et c'est elle qu'aujourd'hui on lui reproche! Dirait-on qu'au lendemain de nos revers le moment était mal choisi pour affirmer ou nier des faits à la décharge des Allemands? Si Monod avait été un habile homme, un simple opportuniste, il se serait tenu à l'écart de ces controverses, comme il l'aurait fait au début de l'affaire Dreyfus, et il se serait épargné de cruelles inimitiés; mais il n'était ni un habile ni un arriviste; bon citoyen comme il était bon historien, il croyait à la puissance féconde de la vérité et il parla honnêtement en 1871 comme en 1897. C'est précisément par cette vertu d'apôtre qui était en lui qu'il mérita d'être placé au premier rang des éducateurs de la jeunesse française.

Faire de Monod le « complice » des Allemands de 1914-1915, fourbes, incendiaires et assassins, c'est plus qu'une injure ou une calomnie, c'est une injustice.

LA RÉDACTION.

**Allemagne.** — M. Ulrich von WILAMOWITZ-MOELLENDORF, un des quatre-vingt-treize signataires de l'*Appel au monde civilisé*, a été nommé recteur de l'Université de Berlin.

— Il y a un an, la *Zeitschrift für Völkerrecht* était dirigée par le Dr KOHLER, professeur de droit à l'Université de Berlin, par M. Hans WEHBERG, « Gerichtsassessor » à Dusseldorf, et par un Anglais, M. OPPENHEIM. Après la déclaration de guerre, M. Kohler s'empessa d'éliminer M. Oppenheim; puis il se brouilla avec M. Wehberg. Celui-ci reprochait à son collègue d'avoir refusé d'accueillir dans la *Zeitschrift*, revue consacrée à l'étude du droit des gens, une protestation contre



la violation par les Allemands de la neutralité belge. Devant ce refus, M. Wehberg donna sa démission, le 23 décembre 1914, par une lettre où il disait entre autres choses : « Que doit-il donc advenir plus tard de la fidélité aux traités, si l'attitude de l'Allemagne dans ce cas est présentée comme justifiée ? » Cette lettre a été publiée dans l'*Humanité* du 27 août dernier d'après le journal socialiste *Berner Tagwacht* et, en extraits seulement, dans le *Temps* du 22 septembre. Elle est honnête, courageuse, digne en tout point d'un homme qui, outre plusieurs monographies où il apprécie favorablement l'œuvre de la conférence de La Haye, a publié un livre remarqué sous le titre : *Das Problem eines internationalen Staatengerichtshofes*. Elle vient d'être saisie en Allemagne.

**Grande-Bretagne.** — On annonce la mort (26 juillet 1915) de Sir James A. H. MURRAY, le savant directeur du *New English dictionary on historical principles* et l'un des principaux collaborateurs de cette grande entreprise, aujourd'hui presque terminée. Il était né à Denholm, près de Hawick, en 1837.

**Suisse.** — Les 5 et 6 septembre derniers a eu lieu à Genève la réunion de la Société générale d'histoire suisse. C'était pour septembre 1914 que la Société d'histoire et d'archéologie de Genève avait d'abord lancé sa convocation, désirant faire coïncider cette réunion avec la célébration du centenaire de l'entrée de Genève dans la confédération. Les événements en ont autrement décidé et n'ont ramené qu'en 1915 la Société à Genève, où elle n'était pas venue depuis 1882. Un seul des membres d'honneur étrangers assistait à la réunion, M. Henri Hauser; on y voyait également deux autres Français, membres de la Société genevoise, MM. le doyen Doumergue et N. Weiss. La première séance, qui s'est tenue au parc des Eaux-Vives, a été consacrée à des questions administratives (la Société générale doit être de plus en plus une fédération des Sociétés cantonales d'histoire) et à l'exposé des travaux en cours. On a ensuite entendu une très érudite et très piquante communication de M. Piaget, de Neuchâtel, sur le fameux dicton : « Point d'argent, point de Suisse. » Ce mot, que l'on faisait parfois remonter aux *Plaideurs*, se rencontre déjà comme titre d'un pamphlet de l'année 1649. C'est une mazarinade, rédigée probablement par des Suisses, lesquels demandent à être payés. M. Piaget a fort bien montré, et non sans quelque malice, que, si les braves Suisses tenaient à toucher leur solde, c'était pour ne pas devenir des pillards, brûleurs de villages et détresseurs du pauvre monde, comme les lansquenets allemands. Au reste, si l'on creusait cette question des dettes suisses qui revient perpétuellement de la fin du xv<sup>e</sup> au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, il ne serait pas difficile de démontrer, à l'encontre du proverbe, que les rois très chrétiens eurent toujours beaucoup de Suisses pour peu d'argent.

La séance solennelle s'est tenue dans le cadre historique de la salle du Grand Conseil. Le vénéré président, M. Meyer von Knonau, a

d'abord rendu hommage aux historiens genevois, morts depuis 1882, qui ont contribué à l'activité de la Société : Bordier, Pierre Vaucher, Ch. Lefort, Camille Favre. M. Fr. De Crue a fait une communication très vivante sur les événements de 1536 : en un exposé élégant, mais sous lequel se devinait une connaissance précise et étendue des sources, il a résumé l'histoire de l'expédition genevoise en Savoie et dans le pays de Gex, de l'intervention bernoise, puis de l'intervention française. M. H. Nabholz, archiviste à Zurich, a lu un travail sur les tendances centralistes dans la constitution fédérale jusqu'en 1798. Le sujet n'était pas sans déconcerter quelque peu les auditeurs de langue française, qui seraient plutôt disposés à placer en 1798 la date initiale de la pensée centralisatrice en Suisse, et à voir dans les faits patiemment colligés par M. Nabholz des unions temporaires entre les cantons pour un objet déterminé, plutôt que des pas en avant vers la centralisation.

La réunion s'est terminée par un déjeuner offert aux sociétaires par M. et M<sup>me</sup> Édouard Favre, dans le merveilleux paysage de Prégny. La plus franche cordialité n'a cessé de régner parmi ces hommes de bonne volonté. C'était comme une halte paisible au milieu de l'Europe en flammes.

La Société d'histoire et d'archéologie de Genève a remis à chacun de ses invités un royal cadeau : un superbe volume, enrichi d'illustrations documentaires sur *les Cantons suisses et Genève, 1477-1915* (Recueil de mémoires publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève... Genève, Jullien et Georg, 1915, in-4°, xxxi-249 p., 15 pl. hors texte et 52 gravures). Le principal metteur en œuvre de cette publication a été M. Victor van Berchem, vice-président de la Société générale. Voici un aperçu du volume : après un avant-propos de M. GARDY et une introduction historique due à M. VAN BERCHEM, ce dernier a donné, sous le titre : *Alliances de Genève avec les cantons suisses*, la traduction d'extraits du mémoire *Orte und Zugewandte*, publié en 1888 par M. Wilhelm CECHELI; on a vivement goûté cet hommage rendu à l'un des doyens des historiens de la Suisse allemande, qui assistait à la réunion. Ensuite viennent les mémoires d'Éd. FAVRE : *A Genève, du Conseil des Hallebardes à la combourgeoisie avec Fribourg et Berne, 1525-1526*; de Léon GAUTIER : *les Efforts des Genevois pour être admis dans l'alliance générale des Liges, 1548-1550*; d'Alfred CARTIER : *les Monuments de l'alliance de 1584*; de VAN BERCHEM : *les Coupes de l'alliance de 1584*; d'Eugène DEMOLE, *les Médailles rappelant les anciennes relations de Genève et des cantons suisses*; le tout se termine par le travail capital de Ch. BORGEAUD sur *la Chute, la restauration de la République de Genève et son entrée dans la confédération suisse*. H. HR.

Le gérant : R. LISBONNE.

